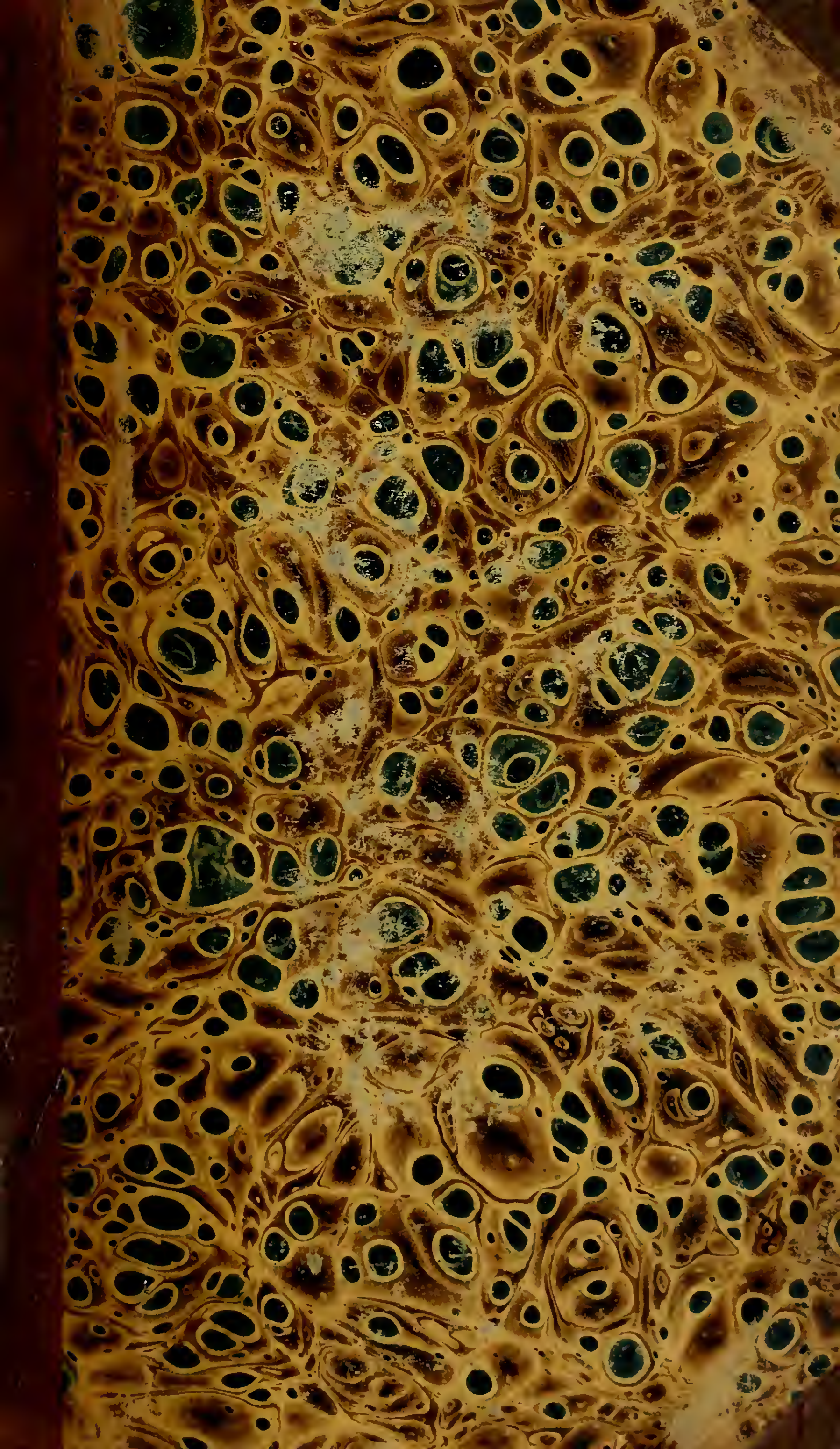
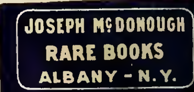



JOSEPH McDONOUGH
RARE BOOKS
ALBANY - N.Y.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ.

TOME III.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DUPONT,
HÔTEL DES FERMES.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ,

DE SA FAMILLE, ET DE SES AMIS;

ÉDITION ORNÉE DE VINGT-CINQ PORTRAITS DESSINÉS PAR DEVÉRIA,
AUGMENTÉE DE PLUSIEURS LETTRES INÉDITES,
DES CENT CINQ LETTRES PUBLIÉES EN 1814, PAR KLOSTERMANN,
DES NOTES ET NOTICES DE GROUVELLE,
ET DES RÉFLEXIONS DE L'ABBÉ DE VAUXELLES;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOUVELLE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR MADAME DE SÉVIGNÉ,
ET ACCOMPAGNÉES DE NOTES GÉOGRAPHIQUES, HISTORIQUES,
POLITIQUES, CRITIQUES ET DE MOEURS,

PAR M. GAULT-DE-SAINT-GERMAIN.

TOME TROISIÈME.

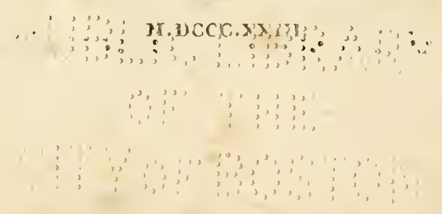


A PARIS,

CHEZ DALIBON, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE NEMOURS.

M.DCCC.XXIII.



LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRE CCLXVI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 4 mai 1672.

Je ne puis vous dire combien je vous plains, ma fille, combien je vous loue, combien je vous admire : voilà mon discours divisé en trois points. *Je vous plains* d'être sujette à des humeurs noires qui vous font assurément beaucoup de mal ; *je vous loue* d'en être la maîtresse quand il le faut, et principalement pour M. de Grignan, qui en seroit pénétré ; c'est une marque de l'amitié et de la complaisance que vous avez pour lui ; *et je vous admire* de vous contraindre pour paroître ce que vous n'êtes pas : voilà qui est héroïque et le fruit de votre philosophie ; vous avez en vous de quoi l'exercer. Nous trouvions l'autre jour qu'il n'y avoit de véritable mal dans la vie

que les grandes douleurs; tout le reste est dans l'imagination, et dépend de la manière dont on conçoit les choses : tous les autres maux trouvent leur remède, ou dans le temps, ou dans la modération, ou dans la force de l'esprit; les réflexions, la dévotion, la philosophie, les peuvent adoucir. Quant aux douleurs, elles tiennent l'ame et le corps; la vue de Dieu les fait souffrir avec patience; elle fait qu'on en profite, mais elle ne les diminue point.

Voilà un discours qui auroit tout l'air d'avoir été rapporté tout entier du faubourg St.-Germain [1], cependant il est de chez ma pauvre tante, où j'étois l'aigle de la conversation : elle nous en donnoit le sujet par ses extrêmes souffrances qu'elle ne veut pas qu'on mette en comparaison avec nul autre mal de la vie. M. de La Rochefoucauld est bien de cet avis; il est toujours accablé de gouttes : il a perdu sa vraie mère [2], dont il est véritablement affligé; je l'en ai vu pleurer avec une tendresse qui me le faisoit adorer; c'étoit une femme d'un extrême mérite; et enfin, dit-il, c'étoit la seule qui n'a jamais cessé de m'aimer. Ne manquez pas de lui écrire, et M. de

[1] C'est-à-dire de chez madame de La Fayette, où se rendoit tous les jours M. de La Rochefoucauld, et en même temps la compagnie la plus choisie. *D. P.*

[2] Gabrielle du Plessis de Liancourt. *D. P.*

Grignan aussi. Le cœur de M. de La Rochefoucauld pour sa famille est une chose incomparable; il prétend que c'est une des chaînes qui nous attachent l'un à l'autre. Nous avons bien découvert, et rapporté et rajusté des choses de sa folle de *mère*[1], qui nous font bien entendre ce que vous nous disiez quelquefois, que ce n'étoit point ce qu'on pensoit, que c'étoit autre chose; vraiment oui, c'étoit autre chose, ou, pour mieux dire, c'étoit tout ensemble; l'un étoit sans préjudice de l'autre; elle marioit le luth avec la voix, et le spirituel avec les grossièretés. Ma fille, nous avons trouvé une bonne veine, et qui nous explique bien une querelle que vous eûtes une fois dans la grande chambre de madame de La Fayette : je vous dirai le reste en Provence.

Ma tante est dans un état qui tirera dans une grande longueur. Votre voyage est parfaitement bien placé; peut-être que le nôtre s'y rapportera. Nous mourons d'envie de passer la Pentecôte en chemin, ou à Moulins, ou à Lyon, l'abbé le souhaite comme moi. Il n'y a pas un homme de qualité (d'épée s'entend) à Paris. Je fus dimanche à la messe aux Minimes; je dis à mademoiselle de La Trousse : Nous allons trouver nos pauvres Minimes bien déserts, il n'y doit avoir

[1] Madame de Marans. *D. P.*

que le marquis d'Alluye[1]. Nous entrons dans l'église, le premier homme et l'unique que je trouve, c'est le marquis d'Alluye; mon enfant, cette sottise me fit rire aux larmes : enfin il est demeuré, et s'en va à son gouvernement sur le bord de la mer; il faut garder les côtes, comme vous savez. L'amant de celle que vous avez nommée l'*incomparable* (madame de Montespan) ne la trouva point à la première couchée, mais sur le chemin, dans une maison de Sanguin, au-delà de celle que vous connoissez; il y fut deux heures : on croit qu'il y vit ses enfants pour la première fois : la belle y est demeurée avec des gardes et une de ses amies; elle y sera trois ou quatre mois sans en partir. Madame de La Vallière est à St.-Germain; madame de Thianges ici chez son père : je vis l'autre jour sa fille, elle est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de plus beau. Il y a des gens qui disent que le roi fut droit à Nanteuil; mais ce qui est de fait, c'est que la belle est à cette maison qui s'appelle le *Genitoi*[2]. Je ne vous mande rien que de vrai; je hais et méprise les fausses nouvelles.

[1] Paul d'Escoubleau, marquis d'Alluye et de Sourdis, gouverneur de la ville d'Orléans, Orléanois et pays Chartrain. *D. P.*

[2] Seigneurie dans la Brie. Grouvelle en cherche l'étymologie dans l'italien *Genitorio*, et par abréviation *Genitoio.* Sans doute, ajoute-t-il, parce que madame de Montespan devoit y faire ses couches; supposition qui n'est pas supportable dans cette cor-

Vous voilà donc partie, ma fille; j'espère bien que vous m'écrirez de partout; je vous écris toujours. J'ai si bien fait que j'ai retrouvé un petit ami à la poste, qui prend soin de nos lettres. J'ai été ces jours-ci fort occupée à parer ma petite maison; Saint-Aubin y a fait des merveilles; j'y coucherai demain; je vous jure que je ne l'aime que parce qu'elle est faite pour vous; vous serez très-bien logée dans mon appartement, et moi très-bien aussi. Je vous conterai comme tout cela est tourné joliment. J'ai des inquiétudes extrêmes de votre pauvre frère : on croit cette guerre si terrible, qu'on ne peut assez craindre pour ceux que l'on aime; et puis, tout d'un coup, j'espère que ce ne sera point tout ce que l'on pense, parce que je n'ai jamais vu arriver les choses comme on les imagine.

Mandez-moi, je vous prie, ce qu'il y a entre la princesse d'Harcourt[1] et vous; Brancas est désespéré de penser que vous n'aimez point sa

respondance, où le mauvais genre des calembourgs est excessivement rare. Ce qui n'est pas équivoque, c'est que le *Genitoi* est marqué dans les cartes de Cassini. M. de Monmerqué, qui hasarde peu, assure avoir vu des titres de propriété dans lesquels cette seigneurie est ainsi nommée dès le 25 juillet 1528.
G. D. S. G.

[1] Françoise de Brancas, femme d'Alphonse-Henri-Charles de Lorraine, prince d'Harcourt, et fille de Charles de Brancas, chevalier d'honneur de la reine Anne d'Autriche. *D. P.*

fille. M. d'Usez a promis de remettre la paix par tout; je serai bien aise de savoir de vous ce qui vous a mises en froideur.

Vous me dites que la beauté de votre fils diminue, et que son mérite augmente; j'ai regret à sa beauté, et je me réjouis qu'il aime le vin : voilà un petit brin de Bretagne et de Bourgogne, qui fera un fort bel effet, avec la sagesse des Grignan; votre fille est tout le contraire : sa beauté augmente, et son mérite diminue. Je vous assure qu'elle est fort jolie, et qu'elle est opiniâtre comme un petit démon; elle a ses petites volontés et ses petits desseins; elle me divertit extrêmement; son teint est admirable, ses yeux sont bleus, ses cheveux noirs, son nez ni beau ni laid; son menton, ses joues, son tour de visage très-parfaits : je ne dis rien de sa bouche, elle s'accommodera; le son de sa voix est joli; madame de Coulanges trouvoit qu'il pouvoit fort bien passer par sa bouche.

Je pense, ma fille, qu'à la fin je serai de votre avis; je trouve des chagrins dans la vie qui sont insupportables; et, malgré le beau raisonnement du commencement de ma lettre, il y a bien d'autres maux qui, pour être moindres que les douleurs, se font également redouter. Je suis si souvent traversée dans ce que je souhaite le plus, qu'en vérité la vie me paroît fort désobligeante.

Quand le chevalier de Lorraine partit, il faisoit l'amoureux de l'*Ange*[1], et MONSIEUR le vouloit bien. Madame de Coëtquen n'a osé, dit-on, reprendre le fil de son discours. Madame de Rohan a quitté la place, elle est logée à l'hôtel de Vitri et toute sa famille. J'attends des réponses de M. de Pomponne; nous n'avons point encore de premier président[2].

LETTRE CCLXVII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 6 mai 1672.

Ma fille, il faut que je vous conte; c'est une radoterie que je ne puis éviter. Je fus hier à un service de M. le chancelier (*Séguier*) à l'Oratoire: ce sont les peintres, les sculpteurs, les musiciens et les orateurs qui en ont fait la dépense; en un

[1] Louise-Elisabeth Rouxel, fille du maréchal de Grancey. (*D. P.*) On sait qu'elle avoit été sa maîtresse dans le même temps où Turenne l'aimoit elle-même; que celui-ci lui ayant confié le secret du voyage de MADAME en Angleterre, elle le rendit au chevalier, qui ne manqua pas de le rendre à MONSIEUR, lequel laissa voir au roi qu'il étoit instruit. Louis XIV embarrassa beaucoup Turenne, en lui apprenant tout à la fois que son secret étoit trahi, et que sa maîtresse étoit infidelle. *A. G.*

[2] Il s'agissoit de la place de premier président du parlement de Provence, vacante par la mort de M. d'Oppède. *D. P.*

mot, les quatre arts libéraux. C'était la plus belle décoration qu'on puisse imaginer : Le Brun avoit fait le dessein; le mausolée touchoit à la voûte, orné de mille lumières et de plusieurs figures convenables à celui qu'on vouloit louer. Quatre squelettes en bas étoient chargés des marques de sa dignité, comme lui ayant ôté les honneurs avec la vie : l'un portoit son mortier, l'autre sa couronne de duc, l'autre son ordre, l'autre les masses de chancelier. Les quatre Arts étoient éplorés et désolés d'avoir perdu leur protecteur : la Peinture, la Musique, l'Eloquence et la Sculpture. Quatre Vertus soutenoient la première représentation : la Force, la Justice, la Tempérance et la Religion. Quatre Anges ou quatre Génies recevoient au-dessus cette belle ame. Le mausolée étoit encore orné de plusieurs Anges qui soutenoient une chapelle ardente, laquelle tenoit à la voûte. Jamais il ne s'est rien vu de si magnifique, ni de si bien imaginé; c'est le chef-d'œuvre de Le Brun. Toute l'église étoit parée de tableaux, de devises et d'emblèmes qui avoient rapport aux armes, ou à la vie du chancelier : plusieurs actions principales y étoient peintes. Madame de Verneuil [1] vouloit acheter toute cette décoration un prix excessif. Ils ont tous, en corps,

[1] Charlotte Séguier sa fille, mariée, 1° à Maximilien de Béthune, duc de Sully; 2° à Henri de Bourbon, duc de Verneuil.
D. P.

résolu d'en parer une galerie, et de laisser cette marque de leur reconnaissance et de leur magnificence à l'éternité. L'assemblée étoit belle et grande, mais sans confusion; j'étois auprès de M. de Tulle, de M. Colbert, de M. de Monmouth, beau comme du temps du Palais-Royal[1] qui, par parenthèse, s'en va à l'armée trouver le roi. Il est venu un jeune père de l'Oratoire pour faire l'oraison funèbre; j'ai dit à M. de Tulle (*Mascaron*) de le faire descendre, et de monter à sa place, et que rien ne pouvoit soutenir la beauté du spectacle et la perfection de la musique, que la force de son éloquence. Ma fille, ce jeune homme a commencé en tremblant, tout le monde trembloit aussi; il a débuté par un accent provençal; il est de Marseille; il s'appelle Léné; mais, en sortant de son trouble, il est entré dans un chemin si lumineux; il a si bien établi son discours; il a donné au défunt des louanges si mesurées, il a passé par tous les endroits délicats avec tant d'adresse; il a si bien mis dans tout son jour tout ce qui pouvoit être admiré; il a fait des traits d'éloquence et des coups de maître si à propos et de si bonne grâce, que tout le monde, je dis tout le monde, sans exception, s'en est écrié, et chacun étoit charmé

[1] Fils naturel de Charles II, roi d'Angleterre, et le même qui fut décapité en 1685.

d'une action si parfaite et si achevée. C'est un homme de vingt-huit ans, intime ami de M. de Tulle, qui l'emmène avec lui dans son diocèse : nous le voulions nommer le chevalier Mascaron; mais je crois qu'il surpassera son aîné[1]. Pour la musique, c'est une chose qu'on ne peut expliquer. *Baptiste* (*Lully*) avoit fait un dernier effort de toute la musique du roi ; ce beau *Miserere* y était encore augmenté ; il y eut un *Libera* où tous les yeux étoient pleins de larmes : je ne crois point qu'il y ait une autre musique dans

[1] Félibien (*Vie des Peintres*, édition in-4°) rapporte tout au long les inventions, emblèmes, devises, peintures et sculptures qui furent exécutés pour la pompe funèbre du chancelier Séguier, aux frais de l'Académie royale de peinture et sculpture, sur les dessins de Le Brun, premier peintre du roi, et de plusieurs de ses confrères.

Le duc de Verneuil tenoit le premier rang pendant la cérémonie, et Colbert, qui succédoit au chancelier dans la direction de l'Académie, étoit à la tête du corps des académiciens.

Madame de Sévigné nomme *Léné* le jeune oratorien qui a prononcé l'oraison funèbre du chancelier, et dit qu'il étoit natif de Marseille. Félibien écrit *Laisné*, et il a raison. Vincent Laisné (d'autres disent *Laisnas* ou *Lenés*) étoit natif de Lucques ; il entra dans la congrégation des Oratoriens, et y professa les humanités, la rhétorique. On a de ce père l'oraison funèbre du chancelier Séguier, 1672, in-4°; celle du maréchal de Choiseul, 1677, in-4°, et des Conférences entre le P. Mascaron, le P. Bordes et M. Fromages, official de Paris, sur le concile de Trente, imprimées à Lyon, etc. etc. J'ai vu un exemplaire de ce dernier ouvrage dans la bibliothèque de Massillon, à Clermont-Ferrand, avec le nom de *Laisné*. *G. D. S. G.*

le ciel. Il y avoit beaucoup de prélats; j'ai dit à Guitaud : Cherchons un peu notre ami *Marseille*, nous ne l'avons point vu; je lui ai dit tout bas : si c'étoit l'oraison funèbre de quelqu'un qui fût vivant, il n'y manqueroit pas. Cette folie a fait rire Guitaud, sans aucun respect pour la pompe funèbre [1]. Ma chère enfant, quelle espèce de lettre est-ce ceci? Je pense que je suis folle : à quoi peut servir une si grande narration? Vraiment, j'ai bien satisfait le désir que j'avois de conter.

Le roi est à Charleroi, et y fera un assez long séjour. Il n'y a point encore de fourrages, les équipages portent la famine avec eux : on est assez embarrassé dès le premier pas de cette campagne : Guitaud m'a montré votre lettre, et à l'abbé, *envoyez-moi ma mère.* Ma fille, que vous êtes aimable! et que vous justifiez agréablement l'excessive tendresse qu'on voit que j'ai pour vous! Hélas! je ne songe qu'à partir, laissez-m'en le soin; je conduis des yeux toutes choses; et si ma tante prenoit le chemin de languir, en vérité, je partirois. Vous seule au monde me pouvez faire résoudre à la quitter dans un si pitoyable état; nous verrons : je vis

[1] Ce mot rappelle la naïveté de M. de Puymorin sur Racine, qui, par son testament, voulut qu'on l'enterrât à Port-Royal. *Il n'auroit jamais fait cela de son vivant*, disoit-il. *A. G.*

au jour la journée, et n'ai pas encore le courage de rien décider; un jour je pars, le lendemain je n'ose: enfin vous dites vrai, il y a des choses bien désobligeantes dans la vie. Vous me priez de ne point songer à vous en changeant de maison; et moi, je vous prie de croire que je ne songe qu'à vous, et que vous m'êtes si extrêmement chère, que vous faites toute l'occupation de mon cœur. J'irai coucher demain dans ce joli appartement où vous serez placée sans me déplacer. Demandez au marquis d'Oppède, il l'a vu; il dit qu'il s'en va vous trouver. Hélas! qu'il est heureux! Adieu, ma belle petite; vous êtes au bout du monde, vous voyagez; je crains votre humeur hasardeuse : je ne me fie ni à vous, ni à M. de Grignan. Il est vrai que c'est une chose étrange, comme vous dites, de se trouver à Aix après avoir fait cent lieues, et au Saint-Pilon après avoir grimpé si haut. Il y a quelquefois dans vos lettres des endroits qui sont très-plaisants, mais il vous échappe des périodes comme dans Tacite; j'ai trouvé cette comparaison; il n'y a rien de plus vrai. J'embrasse Grignan et le baise à la joue droite, au-dessous de sa *touffe ébouriffée.*

LETTRE CCLXVIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 13 mai 1672.

Il est vrai, ma fille, que l'extrême beauté de Livry seroit bien capable de donner de la joie à mon pauvre esprit, si je n'étois accablée de la triste vue de ma tante, de la véritable envie que j'ai de partir, et de la langueur de madame de La Fayette, qui, après avoir été un mois à la campagne à se reposer, à se purger, à se rafraîchir, revient comme un gardon : la première chose qui lui arrive, c'est la fièvre tierce avec des excès qui la font rêver, qui la dévorent, et qui ne peuvent faire autre chose que la consumer, car elle est extrêmement maigre, et n'a rien dans le corps ; mais, quoique je sois touchée de cette maladie, elle ne m'effraie point, celle de ma tante est ce qui m'embarrasse. Cependant fiez-vous à nous, laissez-nous faire, nous n'irions de long-temps en Provence, si nous n'y allions cette année : quoique vous soyez en état de revenir avec moi, laissez-nous partir ; et si la présence de l'abbé vous paroît nécessaire à donner quelque ordre dans vos affaires, profitez de sa

bonne intention : on fait bien des choses en peu de temps, ayez pitié de notre impatience, aidez-nous à la soutenir, et ne croyez pas que nous perdions un moment à partir, quand même il en devroit coûter quelque petite chose à la bienséance. Parmi tant de devoirs, vous jugez bien que je péris ; ce que je fais m'accable, et ce que je ne fais pas m'inquiète. Ainsi le printemps qui me redonneroit la vie, n'est pas pour moi : *Ah! ce n'est pas pour moi que sont faits les beaux jours!* voilà ma chanson. Je fais pourtant de petites équipées de temps en temps, qui me soutiennent l'ame dans le corps.

Je comprends fort bien l'envie que vous avez quelquefois de voir Livry ; j'espère que vous en jouirez à votre tour ; ce n'est pas que M. d'Usez ne vous dise comme le roi s'est fait une loi de n'accorder aucune grace là-dessus, il vous dira ce qu'il lui dit, vous entendez bien ce que je veux dire ; mais vous en jouirez, s'il plaît à Dieu, pendant la vie de notre abbé. Je me faisois conter l'autre jour ce que c'est que votre printemps, et où se mettent vos rossignols pour chanter. Je ne vois que des pierres, des rochers affreux, ou des orangers et des oliviers dont l'amertume ne leur plaît pas : remettez-moi votre pays en honneur. J'approuve fort le voyage que vous faites ; je le crois divertissant ; le bruit du canon me

paroît d'une dignité de convenance ; il y a quelque chose de romanesque à recevoir partout sa princesse avec cette sorte de magnificence : pour des étrangers et des princes Trasibules qui arrivent à point nommé, je ne crois pas que vous en ayez beaucoup : voilà ce qui manque à votre roman; cette petite circonstance n'est pas considérable. Vous deviez bien me mander qui vous accompagne dans cette promenade. M. de Martel[1] a écrit ici qu'il vous recevroit comme la reine de France. Je trouve fort plaisante la belle passion du général des galères : quand il voudra jouer l'homme saisi et suffoqué, il n'aura guère de peine; de la façon dont vous me le représentez, il crèvera aux pieds de sa maîtresse[2] : il me paroît que vous êtes mieux ensemble que vous n'étiez : je comprends qu'à Marseille il m'aime fort tendrement.

Vos lettres sont envoyées fidèlement : vous pourriez m'en adresser davantage, sans craindre de m'incommoder. Mais pourquoi ne m'avez-vous point mandé le sujet de votre chagrin de l'autre jour; j'ai pensé à tout ce qui peut en donner dans la vie ; depuis votre dernière lettre, je me renferme à comprendre qu'on vous fait

[1] Commandant la marine à Toulon. *D. P.*

[2] Louis-Victor de Rochechouart, duc de Vivonne, frère de madame de Montespan ; il étoit extrêmement gros. *D. P.*

des méchancetés, je ne puis les deviner, et je ne vois point d'où elles peuvent venir. La Marans a d'autres affaires; vous êtes loin, vous ne l'incommodez sur rien; sa sorte de malice ne va point à ces choses-là, où il faut du soin et de l'application; vous devriez bien m'éclaircir là-dessus. Mais, bon Dieu! que peut-on dire de vous? Je ne puis en être en peine, étant persuadée, comme je le suis, que ce qui est faux ne dure point : quand vous voudrez, ma chère enfant, vous m'instruirez mieux que vous n'avez fait.

M. de Turenne est parti de Charleroi avec vingt mille hommes : on ne sait encore quel dessein il a. Mon fils est toujours en Allemagne; il est vrai que désormais on sera bien triste en apprenant des nouvelles de la guerre. On craint que Ruyter[1], qui, comme vous savez, est le plus grand capitaine de la mer, n'ait combattu et battu le comte d'Estrées dans la Manche. On sait très-peu de nouvelles ici; on dit que le roi ne veut pas qu'on en écrive; il faut espérer au moins qu'il ne nous cachera pas ses victoires.

Je donnai hier à dîner à La Troche, à l'abbé Arnauld, à M. de Varennes, dans ma petite maison, que j'aime, parce qu'il me semble qu'elle

[1] Amiral de la république de Hollande, et un des plus grands hommes de mer qui aient paru dans le monde. *G. D. S. G.*

n'ait été faite que pour me donner la joie de vous y recevoir tous deux. Depuis que j'ai commencé cette lettre, j'ai vu le *Marseille;* il m'a paru doux comme un mouton; nous ne sommes entrés dans aucune controverse; nous avons parlé des merveilles que nous ferons, M. d'Usez et moi, pour cimenter une bonne paix. Je ne souffrirois pas aisément le retour de madame de Monaco, sans l'espérance de vous ramener aussi: mon bon naturel n'est point changé. Je sais, à n'en pouvoir douter, que la Marans craint votre retour au-delà de tout ce qu'on craint le plus; soyez persuadée qu'elle l'empêcheroit, si elle pouvoit; elle ne sauroit soutenir votre présence. Si vous vouliez me dire un petit mot de plus sur les méchancetés qu'on vous a faites, peut-être vous pourrois-je donner de grandes lumières pour découvrir d'où elles viennent. Vous avez de l'obligation à Langlade; ce n'est point un *écriveux;* mais il paroît votre ami en toute occasion; il a dit des merveilles à M. de Marseille, et l'a plus embarrassé que tous les autres. M. d'Irval [1] est parti pour Lyon, et puis à Venise : l'é-

[1] Jean-Antoine de Mesmes, comte d'Avaux, seigneur d'Irval, neveu du célèbre Claude de Mesmes, ambassadeur plénipotentiaire, ministre surintendant des finances, commandeur des ordres du roi. Jean-Antoine, nommé ici d'Irval, venoit d'être envoyé ambassadeur extraordinaire à Venise : il fut plénipotentiaire à la paix de Nimègue, et ambassadeur en Hollande, en

quipage de Jean-de-Paris n'étoit qu'un peigne dans un chausson au prix du sien. Il dit de vous, *tanto t'odierò, quanto t'amai;* il prétend que vous l'avez méprisé. M. de Marseille mande qu'ils sont partis le 10 pour une grande expédition : M. de Turenne a marché le premier avec vingt mille hommes.

LETTRE CCLXIX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 16 mai 1672.

Il faudroit que je fusse bien changée pour ne pas entendre vos turlupinades, et tous les beaux endroits de vos lettres. Vous savez bien, monsieur le Comte, qu'autrefois nous avions le don de nous entendre avant que d'avoir parlé. L'un de nous répondoit fort bien à ce que l'autre avoit envie de dire; et si nous n'eussions point voulu nous donner le plaisir de prononcer assez facilement des paroles, notre intelligence auroit quasi fait tous les frais de la conversation. Quand on s'est si bien entendu, on ne peut jamais de-

Angleterre et en Suède. On a de l'oncle et du neveu d'excellents mémoires sur leurs négociations. Cette famille illustre et féconde en grands hommes a laissé de belles traces dans l'histoire.

G. D. S. G.

venir pesant. C'est une jolie chose à mon gré que d'entendre vite, cela fait voir une vivacité qui plaît et dont l'amour-propre sait un gré nompareil. M. de La Rochefoucauld dit vrai dans ses Maximes : *Nous aimons mieux ceux qui nous entendent bien, que ceux qui se font écouter.* Nous devons nous aimer à la pareille, pour nous être toujours si bien entendus. Vous dites des merveilles sur l'affaire des maréchaux de France, je ne saurois entrer dans le procès, je suis toujours de l'avis de celui que j'entends le dernier. Les uns disent oui, les autres disent non, et moi je dis oui et non ; vous souvenez-vous que cela nous a fait rire à une comédie italienne? Je vous prie de parler toujours de moi à tous venants, et de ne pas perdre le temps de donner quelques petits traits de votre façon au panégyrique que fait de moi la marquise de Saint-Martin[1]. Soyez alerte, et vous placez entre deux périodes avec autant d'habileté qu'elle a de facilité à parler.

Nous ne savons ici aucunes nouvelles. Le roi marche, on ne sait où. Les desseins de S. M. sont cachés, comme il le souhaite. Un officier d'armée mandoit l'autre jour à un de ses amis qui est ici : Je vous prie de me mander si nous allons assiéger Maëstricht, ou si nous allons passer l'Issel.

[1] *Voyez* ce panégyrique dans la lettre du 1er mai précédent.

Je vous assure que cette campagne me fait peur. Ceux qui ne sont point à la guerre, par leur malheur plutôt que par leur volonté, ne me paroissent point malheureux. Une marque que le roi n'est pas fatigué de vos lettres, c'est qu'il les lit : il ne se contraindroit pas. Adieu, Comte, je suis fort aise que vous aimiez mes lettres, c'est un signe que vous ne me haïssez pas. Je vous laisse avec notre ami.

DE M. DE CORBINELLI.

J'ai bien dans la tête de refaire encore un voyage en Bourgogne, Monsieur, je meurs d'envie de discourir de toutes sortes de choses avec vous : car ce que j'ai fait en passant a été trop précipité. Je n'ai pas laissé de bien profiter de la lecture de ces endroits que vous m'avez montrés. J'en ai l'esprit rempli ; car personne à mon gré ne dit de si bonnes choses, ni si bien que vous. Vous savez que je ne suis point flatteur. Gardez toujours bien cette divine manière que vous avez au suprême degré, qui est celle d'un homme de qualité, et qui plaît au dernier point ; je veux dire, d'avoir toujours plus de choses que de paroles, et de ne pas dire un mot superflu. Ce n'est pas pour faire tomber à propos le précepte d'Horace que je vous dis cela : car je suis homme à dire un précepte hors de propos, et

seulement pour montrer que je le sais, si la fantaisie m'en prenoit : il y a long-temps que vous me connoissez sur ce pied-là. Voici donc le précepte que vous suivez mieux que personne, à mon gré. Horace parle du genre d'écrire appelé *satire,* sous lequel il entend un certain discours agréable, et des réflexions utiles et douces sur les mœurs, tant bonnes que mauvaises : et voici comment il dit qu'il les faut faire. Ce n'est pas assez, dit-il, de faire rire, quoique ce soit un très-grand talent.

Ergo non satis est risu diducere rictum
Auditoris : et est quædam tamen hìc quoque virtus.

Il faut encore, dit-il, écrire ou parler bref, et ne pas dire plus de paroles que de choses, afin que nos pensées se voient tout d'un coup, et qu'elles ne soient point enveloppées dans un tas de paroles qui les offusquent.

Est brevitate opus, ut currat sententia, neu se
Impediat verbis lassas onerantibus aures.

De plus, il ne faut pas être ni toujours grave et sévère, ni toujours plaisant dans nos discours :

Et sermone opus est modò tristi, sæpè jocoso.

Il ne faut pas même ni toujours argumenter les preuves en main, comme un orateur, ni aussi n'être que dans les agréments de l'éloquence des

poètes, qui ne songent qu'à divertir et à plaire, et non pas à profiter.

Defendente vicem modò rhetoris atque poëtæ.

De plus, il faut quelquefois n'être rien de tout cela, mais simplement un galant homme, qui parle sans trop d'ordre ni de règle, et qui ne laisse pas de charmer par sa négligence; qui ne pousse jamais trop avant tout son esprit, qui supprime souvent mille belles choses qui lui viennent en foule sur son sujet, parce qu'il ne veut point paroître bel esprit.

—— Interdum....., parcentis viribus, atque
Extenuantis eas consultò [1].

Voilà, Monsieur, sur mon Dieu et sur mon honneur, ce qu'il me paroît que vous observez mieux que personne que je connoisse. Je le dis incessamment parmi nos savants. Si je vais à Bussy, je veux lire avec vous les satires et les épîtres d'Horace, et vous demeurerez d'accord qu'il n'y a que lui dans l'antiquité, et qu'il n'y aura que lui dans les siècles à venir qui soit incomparable. Voici le caractère qu'en fait Perse [2] :

Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico,
Tangit, et admissus circum præcordia ludit.

Madame de Sévigné me charge de l'éloge de

[1] *Voyez* la dixième satire du Ier livre d'Horace; ces vers y sont placés presque à la suite les uns des autres. *M.*

[2] Dans sa première satire.

vos épîtres [1]. En vérité, Monsieur, elles mériteroient qu'Ovide le fît lui-même, par reconnaissance de se voir si fort embelli.

LETTRE CCLXX.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 25 mai 1672.

Je vois bien, ma belle cousine, que vous avez cela de commun avec beaucoup d'honnêtes gens, qu'il vous faut louer pour avoir du plaisir de vous : parce que je vous assurai, il y a quelque temps, de l'agrément que j'avois trouvé dans une de vos lettres, vous venez d'en remplir toute celle-ci. Je sais bien qu'il faut avoir de l'esprit pour bien écrire, qu'il faut être en bonne humeur, et que les matières soient heureuses : mais il faut surtout que l'on y croie que les agréments qu'on aura ne seront pas perdus ; et sans cela l'on se néglige. En vérité, rien n'est plus beau ni plus joli que votre lettre : car il y a bien des choses du meilleur sens du monde,

[1] C'est la traduction en vers des Héroïdes de Pâris à Hélène et d'Hélène à Pâris. *A. G.* C'étoit prendre Bussy par son foible ; car il avoit assez d'orgueil pour se croire digne de l'encens qu'il se donnoit à lui-même quand on tardoit à le lui prodiguer. *G. D. S. G.*

écrites le plus agréablement. Je demeure d'accord avec vous que nous nous devons aimer. Personne ne sait si bien que moi ce que vous valez, ni ce que je vaux, que vous. Nous nous aimons aussi, ce me semble, et cela durera toujours, pourvu que nous n'ayons pas plus de confiance en autrui qu'en nous-mêmes; pour moi, je vous réponds de résister aux tentations de vos ennemis plus qu'à celles du diable. Nous ne savons aucunes nouvelles, parce que non-seulement les desseins sont fort cachés, mais, après même qu'ils sont découverts, on ne veut pas qu'on les mande; passe pour le premier, il est juste, les secrets éventés réussisent rarement; pour le second, il est inutile et malin. Vous avez raison de dire que cette campagne fait peur. Je crois, comme vous, qu'elle sera terrible; et voilà comme je les aime : si j'y étois, je prétendrois acquérir de la gloire ou mourir, et, n'y étant pas, la fortune me détrompera de bien des gens que je n'aime point. Vous savez que les spectateurs sont cruels; et je vous apprends que les spectateurs malheureux sont mille fois plus cruels que les autres. Je ne demande à Dieu que la conservation du roi, de Monsieur, de M. le prince, de M. le duc, et d'un petit nombre d'amis. Après cela, je ne trouve pas mauvais que les Hollandois se défendent en gens d'honneur; mais je veux à la fin

que le roi prenne leurs places; car j'ai soin de la réputation de mon maître aussi bien que de sa vie. Adieu, ma belle cousine, je vous assure que je vous trouve fort aimable, et que je vous aime fort aussi.

A M. DE CORBINELLI.

Vous me réjouissez fort, Monsieur, de me dire que j'ai de l'air d'Horace. Si cela est, c'est à la nature à qui j'en ai l'obligation, car je ne l'ai jamais lu. Je ne sais pas si c'est à cause de la ressemblance, que ce qu'il dit me touche extrêmement; mais rien ne me touche davantage. Ma modestie m'empêchera pourtant désormais de lui donner beaucoup de louanges, de peur que vous ne croyiez que je me loue sous son nom, comme on fait quelquefois quand on estime un homme contre qui l'on s'est battu. Cependant il faut encore que je vous dise, pour la dernière fois, qu'Horace me charme : mais que, s'il voyoit le commentaire que vous faites de lui, il en seroit charmé : mon Dieu, que vous l'entendez bien, et que vous l'expliquez agréablement. Si le roi pensoit sur cela ce que je pense de vous, je suis assuré qu'il vous feroit lire Horace à monseigneur le Dauphin, et peut-être à lui-même.

LETTRE CCLXXI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 16 mai 1672.

Votre relation est admirable, ma fille : je crois lire un joli roman, dont l'héroïne m'est extrêmement chère. Je prends un grand intérêt à toutes ses aventures, je ne puis croire que cette promenade dans les plus beaux lieux du monde, dans les délices de tous vos admirables parfums, reçue partout comme la reine, ce morceau de votre vie si extraordinaire et si nouveau, et si loin de pouvoir être ennuyeux, je ne puis croire que vous n'y trouviez du plaisir; et, quoique votre cœur me souhaite quelquefois, je suis assurée que vous vous êtes laissé divertir, et j'en ai une véritable joie. Si vous avez eu cette année le même dessein que l'autre, de vous éloigner de moi, vous avez encore mieux réussi. Pour moi je n'ai pas fait de mon côté les mêmes pas; et j'ai dessein d'en faire de bien opposés à ceux que je fis; soyez sûre, ma fille, que vous me verrez à Grignan; laissez-moi conduire cette résolution : il y a bien de la témérité à répondre ainsi de ses actions; mais

comme il est toujours sous-entendu que la Providence est la maîtresse, en attendant qu'elle se déclare, on peut prendre la liberté de dire au moins ses volontés

Je verrai madame de Martel; la réception que son mari vous a faite mérite bien cette politesse. Je reçois avec plaisir toutes vos petites lettres de recommandation ; il y a toujours la marque de l'ouvrière, qui ne peut jamais ne me pas plaire. Mon fils me donne souvent de ses nouvelles : j'ai le cœur affligé de la guerre, ils vont joindre l'armée du roi. On parle du siége de Maëstricht ; cela est un peu moins épouvantable que le passage de l'Issel. En vérité on tremble en recevant des lettres ; et ce sera bien pis dans quinze jours. M. de La Rochefoucauld et moi nous nous consolons, et nous nous affligeons ensemble; il a trois ou quatre fils, où son cœur s'intéresse bien tendrement. Madame de Marans vint hier chez madame de La Fayette; elle nous parut d'une noirceur, comme quand on fait un pacte avec le diable, et que le jour approche de se livrer : il y a bien quelque douleur profonde pour un guerrier[1] qui ne la regrette pas. Je ne finirois point de vous dire les amitiés de M. de La Rochefoucauld, combien il aime à parler de vous, à me faire lire quelquefois des endroits de

[1] M. le duc, depuis M. le prince. Elle en avoit un enfant.
D. P.

vos lettres : c'est l'homme le plus aimable que j'aie jamais vu. Madame de La Fayette me prie fort aussi de vous parler d'elle ; sa santé n'est jamais bonne, et cependant elle vous mande qu'elle n'en aime pas mieux la mort ; au contraire. Pour moi, j'avoue qu'il y a des choses désagréables dans la vie ; mais je n'en suis pas encore si dégoûtée que votre philosophie pourroit le souhaiter : vous aurez bien de la peine, ma petite, à m'ôter cette fantaisie de la tête.

Vous aurez su des nouvelles de M. de Coulanges par lui-même [1], et comme ils ont vu M. de Vivonne à son passage, et comme ils passent doucement leur vie avec le marquis de Villeroi. Ma pauvre tante est toujours très-mal, c'est un objet de tristesse qui fait fendre le cœur. Notre abbé vous embrasse, La Mousse vous honore ; ils prétendent bien voir votre Provence ; pour moi, je ne demande qu'à vous voir ; et quoi encore ? à vous voir, et toujours à vous voir. Valcroissant a mandé ici qu'il vous avoit vue à Marseille, et que vous y étiez beaucoup plus belle qu'un ange : gardez-moi bien toute cette beauté. Votre fille est aimable, je crois que je vous la mènerai ; mais j'observerai tout ce qui sera nécessaire pour ne la point hasarder : on ne me fera jamais croire qu'on n'aime point sa fille quand elle est jolie.

[1] M. et madame de Coulanges étoient à Lyon dans ce temps-là. *D. P.*

Je ne sais point de nouvelles; mes lettres sont bien ennuyeuses auprès des vôtres. Je ne pouvois jamais mieux faire que d'envoyer à M. de Pomponne ce que vous m'écriviez de si bon sens sur l'affaire de Marseille. Votre président de Bouc me voit quelquefois ; je ne crois pas que ce soit lui qui ait inventé la poudre à canon, ni l'imprimerie. Je ne sais quand vous aurez un premier président; hors les Provençaux, on trouve peu de gens qui désirent cette place. Madame de Coëtquen a eu la rougeole; madame de Sully s'en va à Sully avec son mari ; madame de Verneuil est à Rôny avec le sien; madame de Castelnau est avec madame de Louvigny : la maréchale (*de Castelnau*) est seule, comme une tourterelle. D'Hacqueville s'en va en Bretagne. Si vous avez envie de savoir autre chose, mandez-le-lui, car, pour nous, notre vie est triste et languissante. On croit que Maëstricht est investi; rien n'est encore assuré. Adieu, mon ange, je vous baise, et vous embrasse avec une tendresse qui ne peut recevoir de comparaison.

LETTRE CCLXXII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 20 mai 1672.

Je comprends fort bien, ma fille, et l'agrément, et la magnificence, et la dépense de votre voyage; je l'avois dit à notre abbé comme une chose pesante pour vous : mais ce sont des nécessités: il faut cependant examiner, si l'on veut bien courir le hasard de l'abyme où conduit la grande dépense; nous en parlerons. Il n'importe guère d'avoir du repos pour soi-même, quand on entre véritablement dans les intérêts des personnes qui nous sont chères, et qu'on sent tous leurs chagrins peut-être plus qu'elles mêmes, c'est le moyen de n'avoir guère de plaisirs dans la vie, et il faut être bien enragée pour l'aimer autant qu'on fait; je dis la même chose de la santé; j'en ai beaucoup, mais à quoi me sert-elle? à garder ceux qui n'en ont point. La fièvre a repris traîtreusement à madame de La Fayette; ma tante est bien plus mal que jamais; elle s'en va tous les jours : que fais-je? je sors de chez ma tante, et je vais chez cette pauvre Fayette; et puis je sors de chez La Fayette pour revenir chez ma tante. Ni Livry, ni les promenades, ni

ma jolie maison, tout cela ne m'est de rien : il faut pourtant que je cours à Livry un moment; car je n'en puis plus. Voilà comme la Providence partage les chagrins et les maux; après tout, les miens ne sont rien en comparaison de l'état où est ma pauvre tante. Ah! noble indifférence, où êtes-vous? Il ne faut que vous pour être heureuse, et sans vous, tout est inutile : mais, puisqu'il faut souffrir de quelque façon que ce soit, il vaut encore mieux souffrir par là que par les autres endroits. J'ai vu madame de Martel chez elle, et je lui ai dit tout ce que vous pouvez penser; son mari lui a écrit des ravissements de votre beauté; il est comblé de vos politesses; il vous loue et vous admire : sa femme m'étoit venue chercher pour me montrer cette lettre; je la trouvai enfin, et je vous acquittai de tout. Rien n'est plus romanesque que vos fêtes sur la mer, et vos festins dans le *Royal-Louis*, ce vaisseau d'une si grande réputation. Le véritable Louis est en chemin avec toute son armée; les lettres ne disent rien de positif, par la raison qu'on ne sait point où l'on va. Il n'est plus question de Maëstricht; on dit qu'on va prendre trois places, l'une sur le Rhin, l'autre sur l'Issel, et la troisième tout auprès; je vous manderai leurs noms quand je les saurai. Rien n'est plus confus que toutes les nouvelles de l'armée : ce

n'est pas faire sa cour que d'en mander, ni de se mêler de deviner et de raisonner. Les lettres sont plaisantes à voir; vous jugez bien que je passe ma vie avec des gens qui ont des fils assez bien instruits; mais il est vrai que le secret est grand sur les intentions de Sa Majesté. L'autre jour un homme de bonne maison[1] écrivoit à un de ses amis. *Je vous prie de me mander où nous allons, et si nous passerons l'Issel, ou si nous assiégerons Maëstricht.* Vous pouvez juger par là des lumières que nous avons ici, je vous assure que le cœur est en presse. Vous êtes heureuse d'avoir votre cher mari en sûreté, qui n'a d'autre fatigue que de voir toujours votre chien de visage dans une litière vis-à-vis de lui : *le pauvre homme*[2]*!* Il avoit raison de monter quelquefois à cheval pour l'éviter; le moyen de le regarder si long-temps! Hélas! il me souvient qu'une fois, en revenant de Bretagne, vous étiez vis-à-vis de moi; quel plaisir ne sentois-je point de voir toujours cet aimable visage? Il est vrai que c'étoit dans un carrosse; il faut donc qu'il y ait quelque malédiction sur la litière[3].

[1] M. le duc. *D. P.*

[2] Ce mot étoit devenu un refrain banal dans la conversation, depuis la comédie du *Tartufe*. (*Voyez* une note de la lettre du 22 juillet 1671.) *G. D. S. G.*

[3] On assure que deux personnes qui, en s'aimant beaucoup, entreprendroient un voyage un peu long dans la même litière, finiroient par se haïr le plus franchement du monde. *D. P.*

Madame du Pui-du-Fou ne veut pas que je mène ma petite enfant : elle dit que c'est hasarder, et là-dessus je rends les armes : je ne voudrois pas mettre en péril sa petite personne; je l'aime tout à fait; je lui ai fait couper les cheveux; elle est coiffée *hurluberlu;* cette coiffure est faite pour elle : son teint, sa gorge, tout son petit corps est admirable; elle fait cent petites choses, elle parle, elle caresse, elle bat, elle fait le signe de la croix, elle demande pardon, elle fait la révérence, elle baise la main, elle hausse les épaules, elle danse, elle flatte, elle prend le menton; enfin elle est jolie de tout point; je m'y amuse des heures entières; je ne veux point que cela meure. Je vous le disois l'autre jour, je ne sais point comme l'on fait pour ne point aimer sa fille.

LETTRE CCLXXIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 23 mai 1672.

Mon petit ami de la poste ne se trouva pas hier à l'arrivée du courrier, de sorte que mon laquais ne rapporta point mes lettres; elles sont

par la ville; je les attends à tous les moments, et j'espère les avoir avant que de faire mon paquet. Ce retardement me déplaît beaucoup; mon petit nouvel ami m'en demande excuse, mais je ne lui pardonne pas; en attendant, ma fille, je m'en vais causer avec vous. J'ai vu ce matin M. de Marignanes[1]; je l'ai pris pour M. de Maillanes; je me suis embarrassée; enfin, pour avoir plus tôt fait, je l'ai prié de me démêler ces deux noms; il l'a fait en galant homme; il a compris qu'il est très-possible que je me confonde; il m'a remise; il est très-content de moi, et moi très-contente de lui. Il a vu votre fille : il dit que son frère est beau comme un ange, et vous comme deux. Il admire votre esprit, votre personne, il adore M. de Grignan.

Je dînai hier chez La Troche avec l'abbé Arnauld et madame de Valentiné : après dîné nous eûmes le Camus, son fils et Itier : cela fit une petite symphonie très-parfaite : ensuite arrive mademoiselle de Grignan avec son écuyer, c'étoit *Beaulieu;* sa gouvernante, c'étoit *Hélène;* sa femme-de-chambre, c'étoit *Marie;* son petit laquais, c'étoit *Jaquot,* fils de sa nourrice; et la nourrice avec ses habits des dimanches; c'est la plus aimable femme de village que j'aie jamais

[1] Joseph-Gaspard Couet, marquis de Marignanes, mort en 1692. *M.*

vue : tout cela parut beaucoup : on les envoya dans le jardin, on les regarda fort : j'aime trop tout ce petit ménage-là. Madame du Pui-du-Fou m'a brouillé la tête, en ne voulant pas que je mène ma petite enfant; car, après tout, les enfants de la nourrice ne me plaisent point auprès d'elle, et je connais dans son visage que jamais elle ne passera l'été ici, sans en mourir d'ennui. Mais, ma fille, il est question de partir : un jour nous disons, l'abbé et moi, allons-nous-en; ma tante ira jusqu'à l'automne, voilà qui est résolu : le jour d'après nous la trouvons si extrêmement bas, que nous nous disons, il ne faut pas songer à partir, ce seroit une barbarie, la lune de mai l'emportera; et ainsi nous passons d'un jour à l'autre, avec le désespoir dans le cœur : vous comprenez bien cet état, il est cruel : ce qui me feroit souhaiter d'être en Provence, ce seroit afin d'être sincèrement affligée de la perte d'une personne qui m'a toujours été si chère; et je sens que si je suis ici, la liberté qu'elle me donnera m'ôtera une partie de ma tendresse et de mon bon naturel. N'admirez-vous point la bizarre disposition des choses de ce monde, et de quelle manière elles viennent croiser notre chemin ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, de quelque manière que ce puisse être, nous irons cet été à Grignan. Laissez-nous démêler toute cette triste

3.

aventure, et soyez assurée que l'abbé et moi nous sommes plus près d'offenser la bienséance, en partant trop tôt, que l'amitié que nous avons pour vous, en demeurant sans nécessité. Voilà un billet de l'abbé Arnauld, qui vous apprendra des nouvelles : son frère [1], en partant, le pria de me faire part de celles qu'il lui manderoit; la première page est un ravaudage de rien pour choisir un jour, afin de dîner chez M. d'Harouïs : on fait du mieux qu'on peut à cet abbé Arnauld; il n'est pas souvent à Paris, et l'on est aise d'obliger les gens de ce nom-là [2]. Il me pria l'autre jour de lui montrer un morceau de votre style : son frère lui en a dit du bien; en le lui montrant, je fus surprise moi-même de la justesse de vos périodes, elles sont quelquefois harmonieuses; votre style est devenu comme on le peut souhaiter, il est fait et parfait; vous n'avez qu'à continuer, et vous bien garder de vouloir le rendre meilleur.

Voilà dix heures, il faut faire mon paquet : je n'ai point reçu votre lettre : j'ai passé à la poste,

[1] M. de Pomponne. *D. P.*

[2] L'abbé Arnauld étoit le fils aîné de Robert Arnauld d'Andilly, traducteur des *Confessions de Saint-Augustin*, de l'*Histoire de Joseph*, etc. Il demeuroit chez son oncle Henri d'Arnauld, évêque d'Angers, pieux et savant prélat, dont les négociations à la cour de Rome et en différentes cours d'Italie ont été imprimées à Paris en 1748. *G. D. S. G.*

mon petit homme m'a fait beaucoup d'excuses; mais je n'en suis pas plus riche; ma lettre est entre les mains des facteurs, c'est-à-dire la mer à boire. Je la recevrai demain, et n'y ferai réponse que vendredi. Adieu, ma chère enfant; vous dirai-je que je vous aime? il me semble que c'est une chose inutile, vous le croyez assurément; croyez-le donc, ma chère enfant, et ne craignez point d'aller trop avant; si je n'avois point le cœur triste, je vous porterois de jolies chansons : M. de Grignan les chanteroit comme un ange. Je l'embrasse très-tendrement, et vous encore plus de mille fois.

LETTRE CCLXXIV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 27 mai 1672.

Vous ne devez souhaiter personne pour faire des relations; on ne peut les faire plus agréablement que vous. Je crois de votre Provence toutes les merveilles que vous m'en dites; mais vous savez très-bien les mettre dans leur jour; et si le beau pays que vous avez vu pouvoit vous

témoigner les obligations qu'il vous a, je suis assurée qu'il n'y manqueroit pas. Je crois qu'il vous diroit aussi l'étonnement où il doit être de votre dégoût pour ces divines senteurs; jamais il n'a vu personne s'en restaurer sur un panier de fumier. Rien n'est plus extraordinaire que l'état où vous avez été; et cependant, ma fille, je le comprends, la chose du monde la plus malsaine, c'est de dormir parmi des odeurs; tous les excès sont fâcheux, et les meilleures choses sont dégoûtantes quand elles sont jetées à la tête: ah! le beau sujet de faire des réflexions! votre oncle de Sévigné craindra bien pour votre salut, jusqu'à ce qu'il ait compris cette vérité. Vous me disiez l'autre jour un mot admirable là-dessus, qu'il n'y a point de délices qui ne perdent ce nom, quand l'abondance et la facilité les accompagnent. Je vous avoue que j'ai une extrême envie de faire cette épreuve; comment vous y prendrez-vous pour me faire voir un petit morceau de vos pays enchantés?

Je comprends la joie que vous aurez eue de voir madame de Monaco, et la sienne aussi: hélas! vous aurez bien causé; elle ouvre assez son cœur sur les chapitres même les plus délicats: je serai fort aise si vous me mandez quelque chose des sujets de votre conversation. Notre d'Hacqueville est ravi que vous ayez fait cette

jolie course ; il s'en va en Bretagne ; il a vu votre lettre, et Guitaud, et M. de La Rochefoucauld. Ils sont tous fort contents de votre relation, mais surtout de l'histoire tragique ; elle est contée en perfection : nous avons peur que vous n'ayez tué cette pauvre Diane pour faire un beau dénouement : nous voulons pourtant vous en croire, et vous remercier d'avoir fait chasser l'amant de votre chambre ; si vous l'aviez fait jeter dans la mer, vous auriez encore mieux fait : sa barbarie est fort haïssable, et le mauvais goût de Diane nous console quasi de sa mort : son ame devroit bien revenir à l'exemple de celle de M. B........[1] Je vous ai mandé la mort de ce dernier : il ne voulut point se confesser, et envoya tout au diable, et lui après. Son corps est en dépôt à Saint-Nicolas : le peuple s'est mis dans la tête que son âme revient la nuit tout en feu dans l'église ; qu'il crie, qu'il jure, qu'il menace ; et là-dessus ils veulent jeter le corps à la voirie, et assassiner le curé qui l'a reçu. Cette folie est venue à tel point, qu'il a fallu ôter le corps habilement de la chapelle, et faire venir la justice pour défendre de faire insulte au curé. Voilà qui est tout neuf d'hier au matin, mais cela n'est pas

[1] On ne trouve dans les lettres ci-dessus que M. de Boufflers.
A. G.

digne de déchausser votre histoire amoureuse.

Nous attendons demain notre petit Coulanges. Je suis très-ennuyée de n'avoir point de lettres de mon fils; il y a un tel dérangement au commerce de l'armée, qu'on n'en reçoit quasi que par des courriers extraordinaires. Je ne sais nulle nouvelle aujourd'hui; je hais tant de dire des faussetés, que j'aime mieux ne rien dire : ce que je vous mande est toujours vrai, et vient de bon lieu. Je m'en vais présentement à Livry, j'y mène ma petite enfant, et sa nourrice, et tout le petit ménage; je veux qu'ils respirent cet air de printemps : je reviens demain, ne pouvant quitter ma tante plus long-temps; et, pour la petite, je l'y laisserai quatre ou cinq jours; je ne puis m'en passer ici : elle me réjouit tous les matins. Il y a si long-temps que je n'ai respiré et marché, qu'il faut que j'aie pitié de moi un moment aussi bien que des autres. Je me prépare tous les jours; mes habits se font; mon carrosse est prêt il y a huit jours; enfin, ma fille, j'ai un pied en l'air, et si Dieu nous conserve notre pauvre tante plus long-temps qu'on ne croit, je ferai ce que vous m'avez conseillé, c'est-à-dire je partirai dans l'espérance de la revoir.

Écrivez à M. de Laon [1], qui enfin est cardinal,

[1] César d'Estrées, abbé de Saint-Germain-des-Prés, docteur de Sorbonne, nommé cardinal *in petto* lors de la promotion du

vous pourrez comprendre sa joie, si vous savez qu'il n'a jamais souhaité que cette dignité : je viens de lui écrire. M. d'Harouïs s'en va en Bretagne ; il emmène d'Hacqueville et notre ami Chésières, qui désormais sera plus Breton que Parisien. Le comte des Chapelles m'a écrit de l'armée ; il me prie de vous faire cinq cent mille compliments ; il dit qu'hier (je ne sais quel jour c'étoit que son hier) il s'étoit trouvé dans une compagnie de grande conséquence, où votre mérite, votre sagesse, votre beauté, avoient été élevés jusqu'au-dessus des nues, et que même on y avoit compris le goût et l'amitié que vous avez pour moi. Si cette fin est une flatterie, elle m'est si agréable que je la reçois à bras ouverts.

mois d'août 1671, et déclaré dans le mois de mai 1672, suivant la présente lettre, et non en 1674, comme le disent nos dictionnaires. Cette dernière date est l'année de sa mort, le 18 décembre, à 87 ans. Il étoit doyen de l'Académie françoise.

G. D. S. G.

LETTRE CCLXXV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 30 mai 1672.

Je ne reçus point hier de vos lettres, ma pauvre enfant; votre voyage de Monaco vous avait mise hors de toute mesure : je me doutois que ce petit malheur m'arriveroit. Je vous envoie les nouvelles de M. de Pomponne; voilà déjà la mode d'être blessé qui commence; j'ai le cœur fort triste dans la crainte de cette campagne. Mon fils m'écrit fort souvent; il se porte bien jusqu'à présent. Ma tante est toujours dans un état déplorable; et nous avons pourtant le courage d'envisager un jour pour notre départ, en jouant une espérance que de bonne foi nous n'avons point. J'en suis toujours à trouver certaines choses fort mal arrangées parmi les événements de notre vie; ce sont de grosses pierres dans le chemin, trop lourdes pour être déplacées : je crois que nous passerons par-dessus; ce n'est pas sans peine; la comparaison est juste. Je ne mènerai point ma petite enfant; elle se porte

très-bien à Livry; elle y passera tout l'été. La beauté de Livry est au-dessus de tout ce que vous avez vu; les arbres sont d'un vert admirable, et tout est plein de chèvre-feuilles; cette odeur ne m'a point encore dégoûtée; mais vous méprisez bien nos petits buissons, au prix de vos forêts d'orangers.

Voici une histoire tragique de Livry : vous vous souvenez bien de ce prétendant si dévot, qui n'osoit tourner les yeux ni la tête; je disois qu'il sembloit qu'il y portât un verre d'eau; la dévotion l'a rendu fou : une belle nuit il se donna cinq ou six coups de couteau, et tout nu, et tout en sang, il se mit à genoux au milieu de sa chambre; on entre, on le trouve en cet état : Hé! mon Dieu! mon frère, que faites-vous? et qui vous a maltraité ainsi? Mon père, dit-il froidement, c'est que je fais pénitence. Il tombe évanoui, on le couche, on le panse, on le trouve très-blessé; on le guérit après trois mois de soins, et puis ils l'ont renvoyé à Lyon à ses parents. Si vous ne trouvez pas cette tête-là assez renversée, vous n'avez qu'à le dire, et je vous donnerai celle de madame Paul[1], qui est devenue éperdue, et s'est amourachée d'un grand benêt de vingt-cinq ou de vingt-six ans, qu'elle avoit pris pour faire le jardin : vraiment il a fait un

[1] Veuve de maître Paul, jardinier de Livry. *D. P.*

beau ménage : cette femme l'épouse; ce garçon est brutal, il est fou; il la battra comme plâtre; il l'a déjà menacée; n'importe, elle en veut passer par-là; je n'ai jamais vu tant de passion : ce sont tous les plus violens sentiments qu'on puisse imaginer; mais ils sont croqués comme les grosses peintures; toutes les couleurs y sont, il n'y auroit qu'à les étaler. Je me suis extrêmement divertie à méditer sur ces caprices de l'amour; je me suis effrayée moi-même voyant de tels attentats. Quelle insolence! s'attaquer à Mme Paul; c'est-à-dire à l'austère, l'antique et grossière vertu; où trouvera-t-on quelque sûreté?

Voilà de belles nouvelles, ma chère enfant, au lieu de vos aimables relations.

Madame de La Fayette est toujours languissante; M. de La Rochefoucauld toujours éclopé; nous faisons quelquefois des conversations d'une tristesse qu'il semble qu'il n'y ait plus qu'à nous enterrer. Le jardin de madame de La Fayette est la plus jolie chose du monde, tout est fleuri, tout est parfumé; nous y passons bien des soirées, car la pauvre femme n'ose aller en carrosse; nous vous souhaiterions bien quelquefois derrière une palissade pour entendre certains discours de certaines terres inconnues que nous croyons avoir découvertes. Enfin, ma fille, en attendant ce jour heureux de mon départ, je

passe du faubourg au coin du feu de ma tante, et du coin du feu de ma tante à ce pauvre faubourg. Je vous prie de ne pas oublier M. d'Harouïs, dont le cœur est un chef-d'œuvre de perfection, et qui vous adore. Adieu, ma très-aimable; j'ai extrêmement envie de savoir de vos nouvelles, et de celles de votre fils. Il fait bien chaud chez vous autres; je crains cette saison pour lui, et pour vous beaucoup plus, car je n'ai pas encore pensé qu'on pût aimer quelque chose plus que vous. J'embrasse mon cher Grignan : vous aime-t-il toujours bien? Je le prie de m'aimer aussi.

LETTRE CCLXXVI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, jeudi 2 juin 1672.

Je l'ai reçu cet aimable volume, jamais je n'en ai vu un si divertissant, ni si bien écrit, ni où je prisse tant d'intérêt : je ne puis assez vous dire l'obligation que je vous en ai, aussi bien que de l'application que vous avez aux dates; c'est une marque assurée du plaisir et de l'intérêt qu'on prend à un commerce : au contraire, quand

les commerces pèsent, nous nous moquons bien de tant compter, nous voudrions que tout se perdît; mais vous êtes bien sur ce point comme je le puis souhaiter; et ce ne m'est pas une médiocre joie, à moi qui mets au premier rang le commerce que j'ai avec vous.

Il est donc vrai, ma fille, qu'il y a eu une de mes lettres de perdue; mais je ne jette les yeux sur personne : ceux qui pourroient s'en soucier n'ont pas détourné les lettres qui doivent leur donner le plus de curiosité; elles ont toujours été jusqu'à vous; des autres ils ne s'en soucient guère. Vous êtes contente de ce ministre, et vous le serez toujours très-assurément; vous entendez bien que c'est du grand Pomponne que je parle, et c'est de lui que je croyois qu'on voudroit voir ce que je disois. Je ne sais donc qui peut faire ce misérable larcin; il n'y a pas un grand goût à prendre des lettres, au degré de parenté où nous sommes : si elles sont agréables, c'est un miracle; ordinairement elles ne le sont point. Enfin voilà qui est fait, sans que je puisse imaginer à qui je dois m'en prendre. Dieu vous garde donc d'une plus grande perte.

Nous ne savons point la vie cachée de la Marans; mais madame de La Fayette doit vous écrire ses visions passées, dès qu'elle aura une tête pour cela. Nous croyons avoir entrevu un épi-

sode d'un jeune prince[1], au milieu de l'enivrement, qui la rendoit si troublée; et toutes ses paroles ramassées nous confirmoient cette vision. Je vous fais entendre notre folie : elle vous sera expliquée plus nettement.

Vous ne m'expliquez que trop bien les périls de votre voyage : je ne les comprends pas, c'est-à-dire je ne comprends pas comment on peut s'y exposer; j'aimerois mieux aller à l'occasion, j'affronterois plus aisément la mort dans la chaleur du combat, avec l'émulation des autres, et le bruit des trompettes, que de voir de grosses vagues me marchander, et me mettre à loisir à deux doigts de ma perte; et d'un autre côté, vos Alpes, dont les chemins sont plus étroits que vos litières, en sorte que votre vie dépend de la fermeté du pied de vos mulets. Ma fille, cette pensée me fait transir depuis les pieds jusqu'à la tête; je suis servante de ces pays-là, je n'irai de ma vie; et je tremble quand je songe que vous en venez.

Jamais les amants de madame de Monaco n'en ont tant fait pour elle; ce que vous dites du premier et du dernier est admirable[2] : c'est cela qui

[1] La lettre du 8 juillet suivant explique clairement qu'il est question ici du jeune duc de Longueville, dont madame de Marans étoit éperdument amoureuse. *G. D. S. G.*

[2] M. de Monmerqué croit que, par ces expressions, madame de Sévigné désigne le duc de Lauzun et le chevalier de Lorraine.

est une épigramme. Ne parlâtes-vous point un peu de MADAME[1] ? en est-elle consolée ? est-elle bien estropiée[2] ? est-elle bien désespérée de se voir au-delà des Alpes ? est-elle dans l'attente de venir à Paris ? Je comprends la grande joie qu'elle a eue de vous voir ; vos conversations doivent avoir été infinies, et l'obligation d'une telle visite ne se doit jamais oublier : elle vous l'a rendue promptement ; mais ce n'est pas avec les mêmes circonstances. Vous me parlez très-plaisamment de la princesse d'Harcourt[3]. Brancas s'est inquiété, je ne sais pourquoi ; il est volontaire à l'armée ; et comme il est désespéré de mille choses, il n'évitera pas trop de rêver ou de s'endormir vis-à-vis d'un canon : il ne voit guère d'autre porte pour sortir de tous ses embarras. Il écrivoit l'autre jour à madame de Villars et à moi ; le dessus de la lettre étoit : *A M. de Villars, à Madrid.* Madame de Villars qui le connoît, devina la vérité, elle ouvre la lettre, et y trouve d'abord, *mes très-chères* : nous n'avons point encore fait réponse.

Vous dites que je ne vous parle point de votre

[1] Madame de Monaco avoit été la principale favorite de MADAME, (*Henriette-Anne d'Angleterre*, morte le 29 juin 1670.) *D. P.*

[2] D'une saignée mal faite. *D. P.*

[3] Françoise de Brancas ; M. de Brancas, dont il a déjà été fait mention dans la lettre du 4 mai précédent. *D. P.*

frère ; je ne sais pourquoi, car j'y pense à tout moment, et j'en suis dans des inquiétudes extrêmes; je l'aime fort, et il vit avec moi d'une manière charmante : ses lettres sont aussi d'un style, que si on les trouve jamais dans ma cassette, on croira qu'elles sont du plus honnête homme de mon temps; je ne crois pas qu'il y ait un air de politesse et d'agrément pareil à celui qu'il a pour moi. Cette guerre me touche donc au dernier point; mon fils est présentement dans l'armée du roi, c'est-à-dire à la gueule du loup, comme les autres.

On ne sera pas long-temps sans apprendre de grandes nouvelles : le cœur bat en attendant. Le marquis de Castelnau a la petite-vérole. On disoit hier que Desmarêts[1], le fils du grand fauconnier, et Bouligneux, étoient morts de maladie : si je ne vous mande point le contraire avant que de fermer demain ma lettre à Paris, c'est signe que cela est vrai. Je suis venue ici ce matin toute seule dans une calèche, afin de remener ma petite enfant; il faut qu'elle essaie un bonnet et une robe; je m'en jouerai jusqu'à ce que je parte, et ne la ramènerai ici que trois jours devant : elle se porte très-bien; elle est aimable sans être belle; elle fait cent petites sottises qui réjouissent.

[1] Alexis-François Dauvet, comte Desmarêts; il succéda à Nicolas Dauvet son père en 1678. *M.*

Mais la veuve de maître Paul est outrée ; il s'est trouvé une anicroche à son mariage ; son grand benêt d'amant ne l'aime guère ; il trouve Marie[1] bien jolie, bien douce. Ma fille, cela ne vaut rien, je vous le dis franchement : je vous aurois fait cacher, si j'avois voulu être aimée. Ce qui se passe ici est ce qui fait tous les romans, toutes les comédies, toutes les tragédies, *in rozzi petti tutte le fiamme, tutte le furie d'amor*. Il me semble que je vois un de ces petits amours, qui sont si bien dépeints dans le prologue de l'*Aminte*, qui se cachent et qui demeurent dans les forêts : je crois, pour son honneur, que celui-là visoit à Marie ; mais le plus juste s'abuse : il a tiré sur la jardinière, et le mal est incurable. Si vous étiez ici, cet original grossier vous divertiroit extrêmement : pour moi j'en suis occupée ; et j'emmène Marie, pour l'empêcher de couper l'herbe sous le pied de sa mère : ces pauvres mères !

Je ne laisse pas de me promener avec plaisir ; les chèvre-feuilles ne m'entêtent point. M. de Coulanges est charmé du marquis de Villeroi ; il arriva hier au soir. Sa femme, comme vous dites, a donné tout au travers des louanges et des approbations de ce marquis. Cela est naturel ; il faut avoir trop d'application pour s'en

[1] Fille de madame Paul. *D. P.*

garantir : je me suis mirée dans sa lettre, mais je l'excuse mieux qu'on ne m'excusoit.

Ne croyez point, ma fille, que la maladie de madame de La Fayette puisse m'arrêter ; elle n'est pas en état de faire peur ; et puisque j'envisage bien de partir dans l'état où est ma tante, il faut croire que rien ne peut m'en empêcher. M. de Coulanges ne croyoit plus la revoir : il l'a trouvée méconnaissable ; elle ne prend plus de plaisir à rien ; elle est à demi dans le ciel : c'est une véritable sainte ; elle ne songe plus qu'à son grand voyage et comprend fort bien celui que je vais faire ; elle me donne congé d'un cœur déjà tout détaché de la terre ; elle entre dans mes raisons ; cela touche sensiblement ; et j'admire le contre-poids que Dieu veut mettre à la joie sensible que j'aurois de vous aller voir ; je laisserai ma tante à demi-morte ; cette idée blesse le cœur, et j'emporterai une inquiétude continuelle de mon fils : ah ! que voilà bien le monde ! Vous dites qu'il faut se désaccoutumer de souhaiter quelque chose ; ajoutez-y, et de croire être parfaitement contente : cet état n'est pas réservé pour les mortels.

Vous êtes donc à Grignan ? hé bien, ma chère enfant, tenez-vous-y jusqu'à ce que je vous en ôte. Notre cher abbé pense comme moi, et La Mousse ; vous ne vîtes jamais une petite troupe

aller de si bon cœur à vous. Adieu, ma très-aimable, jusqu'à demain à Paris; je m'en vais me promener et penser à vous très-assurément dans toutes ces belles allées, où je vous ai vue mille fois.

A M. DE GRIGNAN.

Vous me flattez trop, mon cher Comte : je ne prends qu'une partie de vos douceurs, qui est le remerciment que vous me faites de vous avoir donné une femme qui fait tout l'agrément de votre vie : oh! pour cela, je crois que j'y ai un peu contribué; mais, pour votre autorité dans la province, vous l'avez par vous-même, par votre mérite, votre naissance, votre conduite; tout cela ne vient pas de moi. Ah! que vous perdez que je n'aie pas le cœur content! Le Camus m'a prise en amitié; il dit que je chante bien ses airs : il en a fait de divins; mais je suis triste, et je n'apprends rien; vous les chanteriez comme un ange : Le Camus estime fort votre voix et votre science. J'ai regret à ces sortes de petits agréments que nous négligeons; pourquoi les perdre? Je dis toujours qu'il ne faut point s'en défaire, et que ce n'est pas trop de tout. Mais que faire quand on a un nœud à la gorge? Vous avez fait faire à ma fille le plus beau voyage du monde : elle en est ravie; mais vous

l'avez bien menée par monts et par vaux, et bien exposée sur vos Alpes, et aux flots de votre Méditerranée : j'ai quasi envie de vous gronder, après vous avoir embrassé tendrement.

A MADAME DE GRIGNAN.

Vendredi, 3 juin.

Me voici à Paris, où je trouve que ces deux Messieurs[1] ne sont pas si morts qu'ils l'étoient hier. La maréchale de Villeroi est à l'extrémité. Je ne sais rien de l'armée. Adieu.

LETTRE CCLXXVII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 6 juin 1672.

Comme je n'ai point reçu de vos lettres, et que c'est toujours un grand chagrin pour moi, je me suis imaginé que vous aviez été occupée à recevoir madame de Monaco : ce qui me console, c'est que vous êtes en lieu de planter choux, et que vos Alpes ni votre mer Méditerranée ne sauroient plus vous faire périr. J'ai bien sué en pensant au péril de votre voyage.

Ma tante a reçu encore aujourd'hui le viatique

[1] Messieurs Desmarêts et Bouligneux. *D. P.*

dans la vue de faire le sien, où elle est appliquée avec une dévotion angélique; sa préparation, sa patience, sa résignation, sont des choses si peu naturelles, qu'il faut les considérer comme autant de miracles qui persuadent la religion. Elle est entièrement détachée de la terre; son état, quoique infiniment douloureux, est la chose du monde la plus souhaitable à ceux qui sont véritablement chrétiens. Elle nous chasse tous, comme je vous ai déjà dit; et, quoique nous ayons dessein de lui obéir, nous croyons quelquefois qu'elle s'en ira encore plus tôt que nous. Enfin nous voyons un jour; et si je n'étois accoutumée depuis quelque temps à ne point faire ce que je désire, je vous manderois dès aujourd'hui de ne me plus écrire; mais non, j'aime mieux recevoir quelqu'une de vos lettres à Grignan, que d'en manquer ici.

Voilà les nouvelles de M. de Pomponne : il est déjà question d'un nom de connoissance qui afflige; Dieu nous fasse la grace de n'en point voir d'autres. M. de La Rochefoucauld ne sait encore rien : il sera sensiblement touché; car il est patriarche, et connoît quasi aussi bien que moi la tendresse maternelle; il me pria fort hier de vous faire mille amitiés pour lui. Madame de La Fayette me pria fort aussi de vous dire l'état où elle est, afin que vous ne soyez point étonnée

de ne point voir de ses lettres; la fièvre tierce l'a reprise. Elle vous conjure de croire que ce n'est ni un prêtre ni un conseiller qui cause l'ennui de la Marans; c'est un des mieux chaussés, dont nous ne savons ni le nom ni la devise, ni les couleurs, mais que nous jugeons bien qui est à la guerre, à voir les sombres horreurs dont elle est accablée; si elle aimoit un conseiller, elle seroit gaillarde. Dans ma lettre qui a été perdue, je crois que je vous répondois sur quelque chagrin que vous aviez d'une méchanceté qu'on vous avoit faite; je vous mandois que, si vous en aviez dit davantage, on auroit peut-être bien pu deviner d'où cette malice pouvoit venir.

J'ai appris quelque chose depuis de ce qui vous fâchoit; il y a des gens fort alertes pour s'éclaircir des soupçons qu'ils ont sur certaines gens. Nous sommes éveillés aussi pour un premier président[1], que nous croyons que M. de Marseille fera faire à Saint-Germain, au conseil de la reine, en l'absence du roi et de M. de Pomponne, avec M. Colbert et M. Le Tellier. Je mis hier Langlade en campagne pour parler à des gens qui nous doivent instruire, et que nous voulons instruire à notre tour : il trouve que l'amitié me donne de l'esprit et des vues; je n'exécute rien qu'avec de bons conseils. J'ai vu

[1] Du parlement d'Aix. *D. P.*

une lettre de vous à Sainte-Marie, dont je vous loue et vous remercie mille fois; je n'ai jamais rien vu de si honnête ni de si politique : vous faites mieux que moi. M. de Coulanges et M. de Guitaud m'en ont montré d'autres, dont vous êtes louable d'une autre façon.

Vous savez bien que le marquis de Villeroi a quitté Lyon et madame de Coulanges, pour s'en aller, comme le chevalier des armes noires, dans l'armée de l'électeur de Cologne, voulant servir le roi au moins dans l'armée de ses alliés; il y a plusieurs avis pour savoir s'il a bien ou mal fait. Le roi n'aime pas qu'on lui désobéisse; peut-être aussi qu'il aimera cette ardeur martiale : le succès fera voir ce que l'on en doit juger.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 27, d'Aix et de Lambesc. Je pensois déjà que vous ne m'écriviez point du tout, à cause de votre princesse (*de Monaco*) : c'est la plus raisonnable excuse que vous me puissiez donner; je la comprends très-bien; vous n'avez pas tous les jours de telles compagnies; il faut bien profiter de ces occasions que le bonheur et le hasard vous envoient. Parlez-moi des déplaisirs qu'elle a eus de la mort de MADAME, et des espérances qu'elle a pour Paris.

Vous avez donc eu des comédiens; je vous

réponds que, de quelque façon que votre théâtre fût garni, il l'étoit toujours mieux que celui de Paris. J'en parlois l'autre jour en m'amusant avec *Beaulieu*[1]; il me disoit : Madame, il n'y a plus que des garçons de boutique à la comédie; il n'y a pas seulement des filous, ni des pages, ni de grands laquais, tout est à l'armée : quand on voit un homme avec une épée dans les rues, les petits enfants crient sur lui; voilà quel est Paris présentement, mais il changera de face dans quelques mois.

Vous faites bien de me demander pardon, de dire que vous me laissez reposer de vos grandes lettres; vous avez réparé cette faute très-promptement : hélas, ma fille! ce sont des petites qu'il faut que je me repose. Vous êtes d'un très-bon commerce; je n'eusse jamais cru que le mien vous eût été si agréable : je m'en estime bien plus que je ne faisois. Vous me dites plaisamment que vous croiriez m'ôter quelque chose, en polissant vos lettres : gardez-vous bien d'y toucher, vous en feriez des pièces d'éloquence. Cette pure nature dont vous parlez est précisément ce qui est bon, et ce qui plaît uniquement. Gardez bien votre aimable esprit, il a les yeux plus grands que ceux de votre tête, qui sont pourtant fort jolis, pour ce qu'ils contiennent!

[1] Valet-de-chambre de madame de Sévigné.

Votre comparaison est plaisante, d'une femme grosse de neuf, dix, onze ou douze mois; oui, ma fille, vous accoucherez enfin heureusement: votre enfant ne sera point pétrifié. Ne m'envoyez point vos eaux ni vos gants, vous me les donnerez à Grignan; je ne ferai point d'autre provision que celle-là : je vous manderai que je pars à l'heure que vous y penserez le moins. La maréchale de Villeroi[1] se porte mieux. Il n'y a point de meilleures nouvelles que celles que je vous envoie; j'en demande toujours, et l'on prend plaisir à m'en dire, parce qu'on sait bien que ce n'est pas pour moi. Je suis en peine de vos jambes, pourquoi sont-elles enflées? pourquoi la fièvre n'aura-t-elle pas de suite? Il m'est impossible de ne pas souhaiter au moins d'être à demain, afin d'avoir encore de vos nouvelles, et de cette fièvre que vous dites qui n'aura point de suite. Je vous embrasse avec une tendresse extrême.

[1] Madeleine de Créqui. *D. P.*

LETTRE CCLXXVIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 13 juin 1672.

Ma petite, hélas! vous avez été bien malade; je comprends ce mal, et le crains comme un de ceux qui donnent le plus de frayeur. Sans la bonté qu'à eue M. de Grignan de m'écrire, je vous avoue que j'aurois été dans une inquiétude mortelle; mais il vous aime si passionnément, que je le tiendrois peu en état de songer à soulager mes craintes, si vous aviez été un moment en péril. J'attends demain avec impatience; j'espère que vous me direz-vous même comme vous vous portez, et pourquoi vous vous êtes mise en colère; j'y suis beaucoup contre ceux qui vous en ont donné sujet.

Voilà une lettre de mon fils qui vous divertira, ce sont des détails qui font plaisir. Vous verrez que le roi est si parfaitement heureux[1], que désormais il n'aura qu'à dire ce qu'il souhaite dans l'Europe, sans prendre la peine d'aller lui-même à la tête de son armée; on se trouvera heureux

[1] En huit jours l'armée du roi et celle des alliés prirent six villes. *A. G.*

de le lui donner. Je suis assurée qu'il passera l'Issel comme la Seine. La terreur prépare partout une victoire aisée : la joie de tous les courtisans est un bon augure. Brancas me mande qu'on ne cesse de rire depuis le matin jusqu'au soir; voici une petite histoire qu'il faut que je vous mande.

Dès que le vieux Bourdeille fut mort, M. de Montausier écrivit au roi pour lui demander la charge de sénéchal de Poitou pour M. de Laurière[1] son beau-frère. Le roi la lui accorda. Un peu après le jeune Matha la demanda, et dit au roi qu'il y avoit très-long-temps que cette charge étoit dans leur maison. Le roi écrivit à M. de Montausier, et le pria de la lui rendre, en l'assurant qu'il donneroit autre chose à M. de Laurière. M. de Montausier répondit que pour lui il seroit ravi de le pouvoir faire; mais que son beau-frère en ayant reçu les compliments dans la province, il étoit impossible, et que Sa Majesté pourroit faire d'autres biens au petit Matha. Le roi en parut piqué, et, se mordant les lèvres, hé bien! dit-il, je lui laisse la charge pour trois ans; mais je la donne ensuite pour toujours au petit Matha[2]. Ce contre-temps a été fâcheux pour M. de Montausier. C'étoit à M. de Grignan que je

[1] Philibert-Hélie de Pompadour, marquis de Laurière.

[2] Petit neveu du marquis de Bourdeille.

devois mander ceci ; il n'importe, mes deux lettres sont à tous deux, et n'en valent pas une bonne.

Vous n'aurez point de Provençal pour premier président, on m'en a fort assurée. M. de Marseille me vint voir hier avec le marquis de Vence et deux députés, je crus que c'étoit une harangue.

Adieu, ma chère enfant, je vous prie d'être bien aise de me voir en quelque temps que ce soit, et de songer au plaisir que j'en recevrai. Ma fille, voilà une petite sotte bête de lettre, je ferois bien mieux de dormir.

LETTRE CCLXXIX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 17 juin 1672, à 11 heures du soir.

Je viens d'apprendre, ma fille, une triste nouvelle, dont je ne vous dirai point le détail, parce que je ne le sais pas : mais je sais qu'au passage de l'Issel[1], sous les ordres de M. le prince, M. de Longueville a été tué ; cette nouvelle accable. J'étois chez madame de La Fayette quand on vint l'apprendre à M. de La Rochefoucauld, avec

[1] C'est-à-dire, au passage du Rhin ; l'Issel fut abandonné. *D. P.*

la blessure de M. de Marsillac et la mort du chevalier de Marsillac : cette grêle est tombée sur lui en ma présence. Il a été très-vivement affligé, ses larmes ont coulé du fond du cœur, et sa fermeté l'a empêché d'éclater. Après ces nouvelles, je ne me suis pas donné la patience de rien demander : j'ai couru chez M. de Pomponne, qui m'a fait souvenir que mon fils est dans l'armée du roi, laquelle n'a eu nulle part à cette expédition ; elle étoit réservée à M. le prince : on dit qu'il est blessé ; on dit qu'il a passé la rivière dans un petit bateau ; on dit que Nogent a été noyé ; on dit que Guitry est tué ; on dit que M. de Roquelaure et M. de La Feuillade sont blessés ; qu'il y en a une infinité qui ont péri en cette rude occasion. Quand je saurai le détail de cette nouvelle, je vous la manderai. Voilà Guitaud qui m'envoie un gentilhomme qui vient de l'hôtel de Condé ; il me dit que M. le prince a été blessé à la main. M. de Longueville avoit forcé la barrière, où il s'étoit présenté le premier ; il a été aussi le premier tué sur-le-champ [1] : tout le reste est assez pareil. M. de Guitry noyé, et M. de Nogent aussi [2] ; M. de Marsillac blessé, comme j'ai dit, et une grande quantité d'autres qu'on ne

[1] (*Voyez* ci-après les lettres des 20 juin et 8 juillet.

[2] Armand de Bautru, comte de Nogent, et Guy de Chaumont de Guitry, grand-maître de la garde-robe. *M.*

sait pas encore. Mais enfin l'Issel est passé. M. le prince l'a passé trois ou quatre fois en bateau, tout paisiblement, donnant ses ordres partout avec ce sang-froid et cette valeur divine qu'on lui connoît. On assure qu'après cette première difficulté on ne trouve plus d'ennemis : ils sont retirés dans leurs places. La blessure de M. de Marsillac est un coup de mousquet dans l'épaule, et un autre dans la mâchoire, sans casser l'os. Adieu, ma chère enfant; j'ai l'esprit un peu hors de sa place, quoique mon fils soit dans l'armée du roi; mais il y aura tant d'autres occasions que cela fait trembler et mourir.

LETTRE CCLXXX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 19 juin 1672.

J'ai présentement dans ma chambre votre grand garçon [1]. Je l'ai envoyé quérir dans mon carrosse pour venir dîner avec moi. Mon oncle l'abbé, qui y étoit aussi, a présenté d'abord à mon neveu un grand papier plié, et l'ayant ou-

[1] Amé-Nicolas de Rabutin, fils aîné du comte de Bussy. Il prit en effet, comme son père, le parti des armes. (*Voyez* la peinture de son caractère, de son tempérament dans la lettre de Bussy, 5 mars 1686.)

vert, il a trouvé que c'étoit une généalogie des Rabutin. Il en a été tout réjoui; et il s'amuse présentement à regarder d'où il vient. Si tout d'un train il s'amuse à méditer où il va, nous ne dînerons pas sitôt; mais je lui épargnerai la peine de faire cette méditation, en l'assurant qu'il va droit à la mort, et à une mort assez prompte, s'il fait votre métier, comme il y a beaucoup d'apparence. Je suis certaine que cette pensée ne l'empêchera pas de dîner : il est d'une trop bonne race pour être surpris d'une si triste nouvelle. Mais enfin je ne comprends pas qu'on puisse s'exposer mille fois, comme vous avez fait, et qu'on ne soit pas tué mille fois aussi. Je suis aujourd'hui bien remplie de cette réflexion. La mort de M. de Longueville, celle de Guitry, de Nogent et de plusieurs autres; les blessures de M. le prince, de Marsillac, de Vivonne, de Montrevel, de Revel, du comte de Saulx, de Termes et de mille gens inconnus, me donnent une idée bien funeste de la guerre. Je ne comprends point le passage du Rhin à la nage. Se jeter dedans à cheval, comme des chiens après un cerf, et n'être ni noyé, ni assommé en abordant, tout cela passe tellement mon imagination, que la tête m'en tourne [1]. Dieu a conservé mon

[1] Boileau, dans son épître IV sur le passage du Rhin, nomme aussi plusieurs des guerriers qui passoient dans la tête de madame

fils jusques ici; mais peut-on compter sur ceux qui sont à la guerre? Adieu, mon cher cousin, je m'en vais dîner. Je trouve votre fils bien fait et aimable. Je suis fort aise que vous aimiez mes lettres. On ne peut être à votre goût sans beaucoup de vanité.

LETTRE CCLXXXI.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu [1], ce 26 juin 1672.

Ne diroit-on pas, comme vous en parlez, Madame, qu'il n'y a que les gens de guerre qui meurent. Cependant la vérité est que la guerre ne fait que hâter la mort de quelques-uns qui auraient vécu davantage, s'ils n'y étoient point allés. Pour moi, je me suis trouvé en plusieurs occasions assez périlleuses sans avoir seulement été blessé. Mon malheur a roulé sur d'autres choses; et, pour parler franchement, j'aime mieux avoir été moins heureux que d'être mort jeune.

de Sévigné, lorsqu'elle traçoit ces lignes aussi sensées que politiques. On y voit Soubise, Gramont, Lesdiguières, Vivonne, Nantouillet, Coislin, Salart, Nogent d'Ambré, Cavois, Revel, Vendôme, la Salle, Beringhin, les princes de Condé, d'Enghien, et Longueville, qui fut tué le 12 juin 1672, dans l'île de Belaw.

[1] Paroisse de Loisy, près d'Autun.

Il y a cent mille gens qui ont été tués à la première occasion où ils se sont trouvés, et cent mille autres à la seconde : *Cosi l'ha voluto il fato.* Cependant je vous vois dans de grandes alarmes; mais il faut que je vous rassure, Madame, en vous apprenant qu'on fait quelquefois dix campagnes sans tirer une fois l'épée, et qu'on se trouve souvent dans des batailles sans voir l'ennemi : par exemple, quand on est à la seconde ligne, ou à l'arrière-garde, et que la première ligne a décidé du combat, comme il arriva à la bataille des Dunes en 1658[1]. Dans une guerre de campagne, les officiers de cavalerie courent plus de hasard que les autres. Dans une guerre de siéges, les officiers d'infanterie sont mille fois plus exposés : et sur cela, Madame, il faut que je vous dise ce que M. de Turenne m'a conté avoir ouï dire au feu prince d'Orange Guillaume : que les jeunes filles croyoient que les hommes étoient toujours en état[2], et que les moines croyoient que les gens de guerre avoient toujours, à l'armée, l'épée à la main. L'intérêt que vous avez à cette campagne vous fait faire

[1] Le vicomte de Turenne, après avoir gagné cette fameuse bataille, s'empara de presque tous le reste de la Flandre, ce qui obligea les Espagnols à faire la paix des Pyrénées, en 1660. *G. D. S. G.*

[2] Cette pensée un peu libidineuse ne seroit point admise de nos jours dans une Correspondance de bonne compagnie. *G. D. S. G.*

des réflexions que vous n'aviez jamais faites. Si monsieur votre fils n'étoit pas là, vous regarderiez cette action comme cent autres dont vous avez ouï parler sans être émue, et vous trouveriez seulement de la hardiesse au passage du Rhin, où vous trouvez aujourd'hui de la témérité. Croyez-moi, ma chère cousine, la plupart des choses ne sont grandes ou petites qu'autant que notre esprit les fait ainsi. Le passage du Rhin à la nage est une belle action, mais elle n'est pas si téméraire que vous pensez. Deux mille chevaux passent pour en aller attaquer quatre ou cinq cents. Les deux mille sont soutenus d'une grande armée où le roi est en personne, et les quatre ou cinq cents sont des troupes épouvantées par la manière brusque et vigoureuse dont on a commencé la campagne. Quand les Hollandois auroient eu plus de fermeté en cette rencontre, ils n'auroient tué qu'un peu plus de gens, et enfin ils auroient été accablés par le nombre. Si le prince d'Orange avoit été à l'autre bord du Rhin avec son armée, je ne pense pas que l'on eût essayé de passer à la nage devant lui, et c'est ce qui auroit été téméraire, si on l'avoit hasardé [1]. Cependant c'est ce que fit Alexandre

[1] Bussy touchoit au vif bien des amours-propres dans la censure qu'il fait sur le passage du Rhin. Il paroît que quelques indiscrets dévoilèrent à la cour son opinion à cet égard et on pro-

au passage du Granique. Il passa avec quarante mille hommes cette rivière à la nage, malgré cent mille qui s'y opposoient. Il est vrai que s'il eût été battu, on auroit dit que c'eût été un fou; et ce ne fut que parce qu'il réussit que l'on dit qu'il avoit fait la plus belle action du monde.

Je suis fort aise, ma belle cousine, que votre déchaînement contre la guerre n'ait d'autre raison que la crainte de l'avenir, et que M. de Sévigné se soit tiré heureusement d'affaire. Il faut espérer qu'il sera toujours heureux. Ce n'est pas que le maréchal de la Ferté ne dise que la guerre dit : *Attends-moi, je t'aurai.* Mandez-moi si monsieur votre fils étoit commandé de passer. Si mon fils vous plaît, madame, il peut bien plaire à d'autres. Vous avez le goût bon.

LETTRE CCLXXII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

À Paris, 20 juin 1672.

Il m'est impossible de me représenter l'état où vous avez été, ma chère enfant, sans une ex-

longea son exil : du moins on attribue à ce motif, cumulé avec d'autres, la disgrace dont il se plaint si souvent et si amèrement.
G. D. G. S.

trême émotion; et, quoique je sache que vous en êtes quitte, Dieu merci! je ne puis tourner les yeux sur le passé, sans une horreur qui me trouble. Hélas! que j'étois mal instruite d'une santé qui m'est si chère! Qui m'eût dit en ce temps-là : votre fille est plus en danger que si elle étoit à l'armée? j'étois bien loin de le croire. Faut-il donc que je me trouve cette tristesse avec tant d'autres qui sont présentement dans mon cœur? Le péril extrême où se trouve mon fils; la guerre qui s'échauffe tous les jours, les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connoissances, et qui peuvent apporter pis; la crainte que l'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité qu'on a de les apprendre; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie; l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir, tout cela me déchire, me tue, et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est; tout le monde pleure, ou craint de pleurer : l'esprit tourne à la pauvre madame de Nogent; madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit; je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais.

Mademoiselle de Vertus[1] étoit retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours; on est allé la quérir avec M. Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avoit qu'à se montrer; ce retour si précipité marquoit bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : Ah! mademoiselle, comment se porte monsieur mon frère (*le Grand Condé*)? Sa pensée n'osa aller plus loin. Madame, il se porte bien de sa blessure; — il y a eu un combat. Et mon fils? — On ne lui répondit rien. — Ah! mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort? — Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. — Ah! mon cher fils! est-il mort sur-le-champ? n'a-t-il pas eu un seul moment? ah mon Dieu! quel sacrifice! et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut; elle n'a aucun repos; sa santé, déjà très-mauvaise, est visiblement altérée : pour moi,

[1] Mademoiselle de Vertus étoit issue des anciens ducs de Bretagne. C'étoit une des saintes de Port-Royal. *A. G.*

je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

Il y a un homme dans le monde qui n'est guère moins touché; j'ai dans la tête que s'ils s'étoient rencontrés tous deux dans ces premiers moments, et qu'il n'y eût eu personne avec eux, tous les autres sentiments auroient fait place à des cris et à des larmes, que l'on auroit redoublés de bon cœur : c'est une vision [1].

Mais enfin quelle affliction ne montre point notre grosse marquise d'Uxelles sur le pied de la bonne amitié? Les maîtresses ne s'en contraignent pas. Toute sa pauvre maison revient; et son écuyer, qui arriva hier, ne paroît pas un homme raisonnable : cette mort efface les autres. Un courrier d'hier au soir apporta la mort du comte du Plessis [2], qui faisoit faire un pont; un coup de canon l'a emporté. M. de Turenne assiége Arnheim : on parle aussi du fort de Skenk. Ah! que ces beaux commencements seront suivis d'une fin tragique pour bien des gens! Dieu conserve mon pauvre fils! Il n'a point été de ce passage; s'il y avoit quelque chose de bon à un

[1] Il est question ici de M. de La Rochefoucauld. On sait qu'il avoit été l'amant de la duchesse de Longueville, qui l'avoit quitté et trahi, et on soupçonnoit ses larmes être celles d'un père.

G. D. S. G.

[2] Alexandre de Choiseul, comte du Plessis, fils de César, duc de Choiseul, maréchal de France. *D. P.*

tel métier, ce seroit d'être attaché à une charge. Mais la campagne n'est point finie.

Au milieu de nos chagrins, la description que vous me faites de madame Colonne et de sa sœur est une chose divine; elle réveille malgré qu'on en ait; c'est une peinture admirable[1]. La comtesse de Soissons et madame de Bouillon (*leurs sœurs*) sont en furie contre ces folles, et disent qu'il les faut enfermer; elles se déclarent fort contre cette étrange folie[2]. On ne croit pas que le roi veuille fâcher M. le connétable (*Colonne*), qui est assurément le plus grand seigneur de Rome. En attendant nous les verrons arriver comme mademoiselle *de l'Étoile*[3] : la comparaison est admirable.

Voilà des relations; il n'y en a point de meilleures : vous verrez dans toutes que M. de Longueville est cause de sa mort et de celle des autres, et que M. le prince a été père uniquement

[1] Madame Colonne, et madame Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, venoient à un rendez-vous de leurs amants, le chevalier de Lorraine et le comte de Marsan. Elles furent arrêtées à Aix, déguisées sous des vêtements d'hommes, et réclamées par le Pape et les cardinaux. Madame de Scuderi raconte cette anecdote dans une lettre qu'elle adresse à Bussy-Rabutin, portant la date du 26 juin 1672. (*Voyez* le supplément de Bussy, page 172.)

[2] Grouvelle remarque que ces dames n'avoient pourtant sur les deux autres que l'avantage d'avoir eu des maris plus faciles.

[3] Du *Roman comique* de Scarron. *D. P.*

dans cette occasion, et point du tout général d'armée. Je disois hier, et l'on m'approuva, que, si la guerre continue, M. le duc[1] sera cause de la mort de M. le prince; son amour pour lui passe toutes ses autres passions. La Marans est abymée; elle dit qu'elle voit bien qu'on lui cache les nouvelles, et qu'avec M. de Longueville, M. le prince et M. le duc sont morts aussi; et qu'on le lui dise, et qu'au nom de Dieu on ne l'épargne point; qu'aussi bien elle est dans un état qu'il est inutile de ménager[2]. Si l'on pouvoit rire, on riroit: ah! si elle savoit combien peu on songe à lui cacher quelque chose, et combien chacun est occupé de ses douleurs et de ses craintes, elle ne croiroit pas qu'on eût tant d'application à la tromper.

Les nouvelles que je vous mande sont d'original; c'est de Gourville qui étoit avec madame de Longueville, quand elle a reçu ses lettres: tous les courriers viennent droit à lui. M. de Longueville avoit fait son testament avant que de partir; il laisse une grande partie de son bien à un fils qu'il a, et qui, à mon avis, paroîtra sous le nom de chevalier d'Orléans[3], sans rien coû-

[1] Henri-Jules de Bourbon, fils de M. le prince. *D. P.*

[2] On a déjà vu que madame de Marans avoit été aimée du duc de Longueville. *A. G.*

[3] Il parut sous le nom de chevalier de Longueville, et fut tué

ter à ses parents, quoiqu'ils ne soient point gueux. Savez-vous où l'on mit le corps de M. de Longueville? dans le même bateau où il avoit passé tout vivant, il y avoit deux heures. M. le prince, qui étoit blessé, le fit mettre auprès de lui, couvert d'un manteau, en repassant le Rhin avec plusieurs autres blessés pour se faire panser dans une ville en-deçà de ce fleuve, de sorte que ce retour fut la plus triste chose du monde. On dit que le chevalier de Montchevreuil, qui étoit attaché à M. de Longueville, ne veut point qu'on le panse d'une blessure qu'il a reçue auprès de lui [1].

Mon fils m'a écrit : il est sensiblement touché de la perte de M. de Longueville. Il n'étoit point à cette première expédition; mais il sera d'une autre : peut-on trouver quelque sûreté dans un tel métier ? Je vous conseille d'écrire à M. de La Rochefoucauld sur la mort de son chevalier et sur la blessure de M. de Marsillac. J'ai vu son cœur à découvert dans cette cruelle aventure, il est au premier rang de tout ce que j'ai jamais vu de courage, de mérite, de tendresse et de raison : je compte pour rien son esprit et son

pendant le siége de Philisbourg, en 1688, par un soldat qui tiroit une bécassine. (*Voyez* la lettre du 8 juillet suivant.) *D. P.*

[1] Philippe de Mornay, chevalier de Malte; il mourut de cette blessure, dit M. de Monmerqué.

agrément. Je ne m'amuserai point aujourd'hui à vous dire combien je vous aime.

Du même jour, à dix heures du soir.

Il y a deux heures que j'ai fait mon paquet, et en revenant de la ville je trouve la paix faite, selon une lettre qu'on m'a envoyée Il est aisé de croire que toute la Hollande est en alarme et soumise : le bonheur du roi est au-dessus de tout ce qu'on a jamais vu. On va commencer à respirer ; mais quel redoublement de douleur à madame de Longueville, et à ceux qui ont perdu leurs chers enfants ! J'ai vu le maréchal du Plessis ; il est très-affligé, mais en grand capitaine. La maréchale [1] pleure amèrement, et la comtesse [2] est fâché de n'être point duchesse ; et puis c'est tout. Ah ! ma fille, sans l'emportement de M. de Longueville, songez que nous aurions la Hollande, sans qu'il nous en eût rien coûté [3].

[1] Colombe Le Charron, morte en 1681. *D. P.*

[2] Marie-Louise Le Loup de Bellenave, remariée au marquis de Clérembault, et morte en 1724. *D. P.* et *M.*

[3] Le duc de Longueville, avec la crânerie d'un soldat sans prudence, sans politique, crioit à tue-tête dans le combat : *point de quartier pour cette canaille*, en tirant sur les Hollandois qui demandoient quartier. *G. D. S. G.*

LETTRE CCLXXXIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

À Paris, vendredi 24 juin 1672.

Je suis présentement dans la chambre de ma tante : si vous pouviez la voir en l'état qu'elle est, vous ne douteriez pas que je ne partisse demain matin. Elle a reçu aujourd'hui le viatique pour la dernière fois ; mais comme son mal est d'être entièrement consumée, cette dernière goutte d'huile ne se trouve pas sitôt. Elle est debout, c'est-à-dire dans sa chaise, avec sa robe-de-chambre, sa cornette, une coiffe noire par-dessus, et ses gants : nulle senteur, nulle malpropreté dans sa chambre ; mais son visage est plus changé que si elle étoit morte depuis huit jours ; les os lui percent la peau ; elle est entièrement étique et desséchée ; elle n'avale qu'avec des difficultés extrêmes, elle a perdu la parole. M. Vesou lui a signifié son arrêt ; elle ne prend plus de remèdes ; la nature ne retient plus rien ; elle n'est quasi plus enflée, parce que l'hydropisie a causé le desséchement ; elle n'a plus de douleurs, parce qu'il n'y a plus rien à consumer ; elle est fort assoupie, mais elle res-

pire encore; et voilà à quoi elle tient : elle a eu des froids et des foiblesses qui nous ont fait croire qu'elle étoit passée; on a voulu une fois lui donner l'extrême-onction. Je ne quitte plus ce quartier, de peur d'accident. Je vous assure que, quelque chose que je voie au-delà, cette dernière scène me coûtera bien des larmes; c'est un spectacle difficile à soutenir, quand on est tendre comme moi. Voilà, ma fille, où nous en sommes. Il y a trois semaines qu'elle nous donna congé à tous, parce qu'elle avoit encore un reste de cérémonie; mais présentement que le masque est ôté, elle nous a fait entendre, à l'abbé et à moi, en nous tendant la main, qu'elle recevoit une extrême consolation de nous avoir tous deux dans ses derniers moments : cela nous creva le cœur, et nous fit voir qu'on joue long-temps la comédie, et qu'à la mort on dit la vérité. Je ne vous dis plus, ma fille, le jour de mon départ :

Comment pourrois-je vous le dire?
Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort[1].

Mais enfin, pourvu que vous vouliez bien ne nous point mander de ne pas partir, il est très-certain que nous partirons. Laissez-nous donc

[1] C'est la pensée d'un joli madrigal de Mathieu de Montreuil, poète françois assez médiocre, dont Boileau dit :

On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,
Grossir impunément les feuillets d'un Recueil.

(*Satire* VII.) *G. D. S. G.*

faire; vous savez comme je hais les remords : ce m'eût été un *dragon* perpétuel que de n'avoir pas rendu les derniers devoirs à ma pauvre tante. Je n'oublie rien de ce que je crois lui devoir dans cette triste occasion.

Je n'ai point vu madame de Longueville; on ne la voit point; elle est malade : il y a eu des personnes distinguées, mais je n'en ai pas été, et n'ai point de titre pour cela. Il ne paroît pas que la paix soit si proche que je vous l'avois mandé; mais il paroit un air d'intelligence partout, et une si grande promptitude à se soumettre, qu'il semble que le roi n'ait qu'à s'approcher d'une ville pour qu'elle se rende à lui. Sans l'excès de bravoure de M. de Longueville, qui lui a causé la mort et à beaucoup d'autres, tout auroit été à souhait; mais, en vérité, la Hollande entière ne vaut pas un tel prince. N'oubliez pas d'écrire à M. de La Rochefoucauld sur la mort de son chevalier, et la blessure de M. de Marsillac; n'allez pas vous fourvoyer; voilà ce qui l'afflige : hélas! je mens; entre nous, ma fille, il n'a pas senti la perte du chevalier, et il est inconsolable de celui que tout le monde regrette. Il faut écrire aussi au maréchal du Plessis. Tous nos pauvres amis sont encore en santé. Le petit La Troche [1] a passé des premiers à la

[1] François-Martin de Savonnières de La Troche, alors âgé de 16 ans.

nage, on l'a distingué : si je suis encore ici, dites-en un mot à sa mère, cela lui fera plaisir.

Ma pauvre tante me pria l'autre jour, par signes, de vous faire mille amitiés, et de vous dire adieu; elle me fit pleurer: elle a été en peine de la pensée de votre maladie ; notre abbé vous en fait mille compliments : il faut que vous lui disiez toujours quelque petite douceur pour soutenir l'extrême envie qu'il a de vous aller voir. Vous êtes présentement à Grignan ; j'espère que j'y serai à mon tour aussi bien que les autres : hélas! je suis toute prête. J'admire mon malheur; c'est assez que je désire quelque chose, pour y trouver de l'embarras. Je suis très-contente des soins et de l'amitié du coadjuteur; je ne lui écrirai point, il m'en aimera mieux : je serai ravie de le voir et de causer avec lui.

Le marquis de Villeroi est renvoyé à Lyon; le roi n'a pas voulu qu'il soit demeuré. Jarzé[1] étoit avec M. de Munster; il a eu permission de se

[1] Ce Jarzé, dit Grouvelle, doit être le même qui, pendant la régence, à l'instigation du grand Condé, afficha une folle passion pour la reine Anne d'Autriche. Il avoit alors été chassé de la cour, et il n'y revint par la suite que pour se faire exiler, comme ayant pris part aux intrigues que quelques femmes avoient tramées auprès de MONSIEUR pendant une maladie du roi. Ménage en parle comme d'un homme à bons mots. Madame de Motteville, dans ses Mémoires, dévoile les intrigues de René du Plessis de la Roche-Pichemer, comte de Jarzé. *G. D. S. G.*

faire assommer, et il y a bien réussi[1]. Vous savez que Jarzé étoit aussi exilé.

LETTRE CCLXXXIV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 27 juin 1672.

Ma pauvre tante reçut hier l'extrême-onction; vous ne vîtes jamais un spectacle plus triste : elle respire encore, voilà tout ce que je vous puis dire; vous saurez le reste dans son temps; mais enfin il est impossible de n'être pas sensiblement touchée de voir finir si cruellement une personne qu'on a toujours aimée et fort honorée. Vous dites là-dessus tout ce qui peut se dire de plus honnête et de plus raisonnable; j'en userai selon vos avis, et, après avoir décidé, je vous ferai part de la victoire, et partirai sans avoir les remords et les inquiétudes que je prévoyois; tant il est impossible de ne se pas tromper dans tout ce que l'on pense : j'avois imaginé que je serois déchirée entre le déplaisir de quitter ma tante

[1] Il obtint la permission de servir comme volontaire, et fut blessé à mort par une sentinelle française qui n'entendit pas la réponse qu'il fit au cri de *qui vive*? (*Voyez* la lettre de Pélisson, 19 juin 1672.) *G. D. S. G.*

et les craintes de la guerre pour mon fils; Dieu a mis ordre à l'un, je rendrai tous mes derniers devoirs; et le bonheur du roi a pourvu à l'autre, puisque toute la Hollande se rend sans résistance, et que les députés sont à la cour, comme je vous l'avais mandé l'autre jour. Ainsi, ma fille, défaisons-nous de croire que nous puissions rien penser de juste sur l'avenir, et considérons seulement le malheur de madame de Longueville, puisque c'est une chose passée : voilà sur quoi nous pouvons parler. Enfin la guerre n'a été faite que pour tuer son pauvre enfant; le moment d'après, tout se tourne à la paix; et enfin le roi n'est plus occupé qu'à recevoir les députés des villes qui se rendent. Il reviendra *comte de Hollande*. Cette victoire est admirable, et fait voir que rien ne peut résister aux forces et à la conduite de Sa Majesté : le plus sûr est de l'honorer et de le craindre, et de n'en parler qu'avec admiration [1].

J'ai vu enfin madame de Longueville; le hasard me plaça près de son lit : elle m'en fit approcher encore davantage, et me parla la première; car, pour moi, je ne sais point de paroles dans une telle occasion. Elle me dit qu'elle ne

[1] Cette résignation dévoile une arrière-pensée peu favorable aux chants d'une victoire que la religion, l'honneur et l'humanité repoussoient.

doutoit pas qu'elle ne m'eût fait pitié, que rien ne manquoit à son malheur; elle me parla de madame de La Fayette, de M. d'Hacqueville, comme de ceux qui la plaindroient le plus; elle me parla de mon fils, et de l'amitié que son fils avoit pour lui : je ne vous dis point mes réponses; elles furent comme elles devoient être; et, de bonne foi, j'étois si touchée que je ne pouvois pas mal dire : la foule me chassa. Mais enfin la circonstance de la paix est une sorte d'amertume qui me blesse jusqu'au cœur, quand je me mets à sa place; quand je me tiens à la mienne, j'en loue Dieu, puisqu'elle conserve mon pauvre Sévigné et tous nos amis.

Vous êtes présentement à Grignan; vous me voulez effrayer de la pensée de ne me point promener, et de n'avoir ni poires, ni pêches; mais, ma très-aimable, vous y serez peut-être; et quand je serai lasse de compter vos solives, ne pourrai-je point aller sur vos belles terrasses? et ne me voulez-vous point donner des figues et des muscats? Vous avez beau dire, je m'exposerai à la sécheresse du pays, espérant bien de n'en trouver que là : je prévois seulement une brouillerie entre nous, c'est que vous voudrez que j'aime votre fils plus que votre fille, et je ne crois pas que cela puisse être; je me suis tellement engagée d'amitié avec cette petite,

que je sens un véritable chagrin de ne la pouvoir mener.

M. de La Rochefoucauld est fort en peine de la blessure de M. de Marsillac; il craint que son malheur ne lui donne la gangrène. Je ne sais si vous devez écrire à madame de Longueville, je crois que oui.

On a fait une assez plaisante folie de la Hollande : c'est une comtesse âgée d'environ cent ans; elle est bien malade; elle a autour d'elle quatre médecins : ce sont les rois d'Angleterre, d'Espagne, de France et de Suède. Le roi d'Angleterre lui dit : Montrez la langue; ah! la mauvaise langue! Le roi de France tient le pouls et dit : Il faut une grande saignée. Je ne sais ce que disent les deux autres; car je suis abymée dans la mort; mais enfin cela est juste et assez plaisant.

Je suis fort aise que vous ne soyez point grosse; vous serez bientôt remise de tous vos autres maux; je n'ai pas de foi à votre laideur. J'ai vu deux ou trois Provençaux; j'ai oublié leurs noms : mais enfin la Provence m'est devenue fort chère; elle m'a effacé la Bretagne et la Bourgogne; je les méprise

LETTRE CCLXXXV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 1er juillet 1672.

Enfin, ma fille, notre chère tante a fini sa malheureuse vie : la pauvre femme nous a fait bien pleurer dans cette triste occasion; et pour moi, qui suis tendre aux larmes, j'en ai beaucoup répandu. Elle mourut hier matin à quatre heures, sans que personne s'en aperçût; on la trouva morte dans son lit : la veille, elle étoit extraordinairement mal, et, par inquiétude, elle voulut se lever; elle étoit si foible, qu'elle ne pouvoit se tenir dans sa chaise, et s'affaissoit et couloit jusqu'à terre; on la relevoit. Mademoiselle de La Trousse se flattoit, et trouvoit que c'étoit qu'elle avoit besoin de nourriture; elle avoit des convulsions à la bouche : ma cousine disoit que c'étoit un embarras que le lait avoit fait dans sa bouche et dans ses dents : pour moi, je la trouvois très-mal. A onze heures, elle me fit signe de m'en aller : je lui baisai la main, elle me donna sa bénédiction, et je partis; ensuite elle prit son lait par complaisance pour mademoiselle de La Trousse; mais, en vérité, elle ne put rien avaler,

et elle lui dit qu'elle n'en pouvoit plus; on la recoucha, elle chassa tout le monde, et dit qu'elle s'en alloit dormir. A trois heures, elle eut besoin de quelque chose, et fit encore signe qu'on la laissât en repos. A quatre heures, on dit à mademoiselle de La Trousse que sa mère dormoit; ma cousine dit qu'il ne falloit pas l'éveiller pour prendre son lait. A cinq heures, elle dit qu'il falloit voir si elle dormoit. On approche de son lit, on la trouve morte : on crie, on ouvre les rideaux; sa fille se jette sur cette pauvre femme, elle la veut réchauffer, ressusciter; elle l'appelle, elle crie, elle se désespère; enfin on l'arrache, et on la met par force dans une autre chambre : on me vient avertir; je cours tout émue; je trouve cette pauvre tante toute froide, et couchée si à son aise, que je ne crois pas que depuis six mois elle ait eu un moment si doux que celui de sa mort; elle n'étoit quasi point changée, à force de l'avoir été auparavant. Je me mis à genoux, et vous pouvez penser si je pleurai abondamment en voyant ce triste spectacle. J'allai voir ensuite mademoiselle de La Trousse, dont la douleur fend les pierres; je les amenai toutes deux ici : le soir, madame de La Trousse vint prendre ma cousine pour la mener chez elle et à La Trousse[1] dans trois jours, en attendant le

[1] Terre à douze lieues de Paris, près Lizy-sur-Ourq.

retour de M. de La Trousse. Mademoiselle de Méri a couché ici : nous avons été ce matin au service; elle retourne ce soir chez elle, parce qu'elle le veut; et me voilà prête à partir. Ne m'écrivez donc plus, ma belle; pour moi, je vous écrirai encore, car, quelque diligence que je fasse, je ne puis quitter encore de quelques jours, mais je ne puis plus recevoir de vos lettres ici.

Vous ne m'avez point écrit le dernier ordinaire; vous deviez m'en avertir pour m'y préparer : je ne vous puis dire quel chagrin cet oubli m'a donné, ni de quelle longueur m'a paru cette semaine; c'est la première fois que cela vous est arrivé; j'aime encore mieux en avoir été plus touchée, par n'y être pas accoutumée : j'espère de vos nouvelles dimanche. Adieu donc, ma chère enfant.

On m'a promis une relation, je l'attends : il me semble que le roi continue ses conquêtes. Vous ne m'avez pas dit un mot sur la mort de M. de Longueville, ni sur tout le soin que j'ai eu de vous instruire, ni sur toutes mes lettres; je parle à une sourde ou à une muette; je vois bien qu'il faut que j'aille à Grignan; vos soins sont usés, on voit la corde. Adieu donc, jusqu'au revoir. Notre abbé vous fait mille amitiés; il est adorable du bon courage qu'il a de vouloir venir en Provence.

LETTRE CCLXXXVI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, dimanche 3 juillet 1672.

Je m'en vais à Livry mener ma petite enfant; ne vous mettez nullement en peine d'elle; j'en ai des soins extrêmes, et je l'aime assurément beaucoup plus que vous ne l'aimez. J'irai demain dire adieu à M. d'Andilly, et reviendrai mardi pour achever quelques bagatelles, et partir ce qui s'appelle incessamment. Je laisse cette lettre à ma belle Troche, qui se charge de vous mander toutes les nouvelles; elle s'en acquittera mieux que moi: l'intérêt qu'elle a dans l'armée la rend mieux instruite qu'une autre, et principalement qu'une autre qui, depuis quatre jours n'a vu que des larmes, du deuil, des services, des enterrements, et la mort enfin. Je vous avoue que j'ai été fort accablée de chagrin, quand mon laquais est venu me dire qu'il n'y avoit point de lettres pour moi à la poste: voici la deuxième fois que je n'ai pas un mot de vous, je crois que ce pourroit être la faute de la poste, ou de votre voyage; mais cela ne laisse pas de déplaire beaucoup: comme je ne suis point accoutumée à la

peine que je souffre dans cette occasion, je la soutiens d'assez mauvaise grâce. Vous avez été si malade, qu'il me semble toujours qu'il vous arrivera quelque malheur; et vous en avez été si entourée depuis que vous n'êtes plus avec moi, que j'ai raison de les craindre tous, puisque vous n'en craignez pas un. Adieu, ma très-chère, je vous en dirois davantage si j'avois reçu de vos nouvelles.

LETTRE CCLXXXVII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, dimanche au soir 3 juillet 1672.

Ah! ma fille, j'ai bien des excuses à vous faire de la lettre que je vous ai écrite ce matin en partant pour venir ici. Je n'avois point reçu votre lettre, mon ami de la poste m'avoit mandé que je n'en avois point; j'étois au désespoir. J'ai laissé le soin à madame de La Troche de vous mander toutes les nouvelles, et je suis partie là-dessus. Il est dix heures du soir; et M. de Coulanges que j'aime comme ma vie, et qui est le plus joli homme du monde, m'envoie votre lettre qui étoit dans son paquet; et pour me donner cette joie il ne craint point de faire partir son

laquais au clair de la lune : il est vrai, mon enfant, qu'il ne s'est point trompé dans l'opinion de m'avoir fait un grand plaisir. Je suis fâchée que vous ayez perdu un de mes paquets ; comme ils sont pleins de nouvelles, cela vous dérange, et vous ôte du train de ce qui se passe.

Vous devez avoir reçu des relations fort exactes ; elles vous auront fait voir que le Rhin étoit mal défendu ; le grand miracle c'est de l'avoir passé à la nage. M. le prince et ses Argonautes[1] étoient dans un bateau : les premières troupes qu'ils rencontrèrent au-delà demandoient quartier, quand le malheur voulut que M. de Longueville, qui sans doute ne l'entendit pas, s'approche de leurs retranchements, et, poussé d'une bouillante ardeur, arrive à la barrière, où il tue le premier qui se trouve sous sa main : en même temps on le perce de cinq ou six coups. M. le duc le suit, M. le prince suit son fils, et tous les autres suivent M. le prince : voilà où se fit la tuerie, qu'on auroit, comme vous voyez, très-bien évitée, si l'on avoit su l'envie que ces gens-là avoient de se rendre ; mais tout est marqué dans l'ordre de la Providence.

Le comte de Guiche a fait une action dont le

[1] Allusion aux princes Grecs, ainsi nommés du vaisseau *Argo*, sur lequel ils s'embarquèrent pour aller conquérir la toison d'or, sous la conduite de Jason. *G. D. S. G.*

succès le couvre de gloire, car, si elle eût tourné autrement, il eût été criminel. Il se charge de reconnoître si la rivière est guéable ; il dit qu'oui : elle ne l'est pas; des escadrons entiers passent à la nage sans se déranger ; il est vrai qu'il passe le premier : cela ne s'est jamais hasardé; cela réussit, il enveloppe des escadrons, et les force à se rendre : vous voyez bien que son bonheur et sa valeur ne se sont point séparés ; mais vous devez avoir de grandes relations de tout cela [1].

Le chevalier de Nantouillet [2] étoit tombé de cheval : il va au fond de l'eau, il revient, il retourne, il revient encore ; enfin il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache; ce cheval le mène à bord, il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient gaillard : voilà qui est d'un sang-froid qui me fait souvenir d'Oronte, prince des Massagètes.

Au reste, il n'est rien de plus vrai que M. de Longueville avoit été à confesse avant que de partir : comme il ne se vantoit jamais de rien, il n'en avoit pas même fait sa cour à madame sa

[1] Le comte de Guiche a fait une relation du passage du Rhin, où il commandoit sous les ordres du roi. C'est de lui que Boileau dit :

Le premier dans les flots,
S'avance soutenu des regards du héros.

(Épitre IV.) G. D. S. G.

[2] François Duprat, descendant du chancelier.

mère; mais ce fut une confession conduite par nos amis (*de Port-Royal*), et dont l'absolution fut différée plus de deux mois : cela s'est trouvé si vrai, que madame de Longueville n'en peut pas douter : vous pouvez penser quelle consolation. Il faisoit une infinité de libéralités et de charités que personne ne savoit, et qu'il ne faisoit qu'à condition qu'on n'en parlât point : jamais un homme n'a eu tant de solides vertus; il ne lui manquoit que des vices, c'est-à-dire un peu d'orgueil, de vanité, de hauteur ; mais du reste, jamais on n'a été si près de la perfection : *pago lui, pago il mondo ;* il étoit au-dessus des louanges : pourvu qu'il fût content de lui, c'étoit assez. Je vois souvent des gens qui sont encore fort éloignés de se consoler de cette perte; mais, pour tout le gros du monde, ma pauvre enfant, cela est passé; cette triste nouvelle n'a assommé que trois ou quatre jours; la mort de MADAME[1] dura bien plus long-temps. Les intérêts particuliers de chacun pour ce qui se passe à l'armée empêchent la grande application pour les malheurs d'autrui. Depuis ce premier combat, il n'a été question que de villes rendues et de députés qui viennent demander la grâce d'être reçus au nombre des sujets nouvellement conquis de Sa Majesté.

[1] Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, morte dans la nuit du 29 juin 1670. *D. P.*

N'oubliez pas d'écrire un petit mot à La Troche, sur ce que son fils s'est distingué et a passé à la nage; on l'a loué devant le roi, comme un des plus hardis. Il n'y a nulle apparence qu'on se défende contre une armée si victorieuse. Les François sont jolis assurément; il faut que tout leur cède pour les actions d'éclat et de témérité; enfin il n'y a plus de rivière présentement qui serve de défense contre leur excessive valeur.

Au reste, voici bien des nouvelles; j'avois amené ici ma petite enfant pour y passer l'été; j'ai trouvé qu'il y fait sec, il n'y a point d'eau; la nourrice craint de si ennuyer : que fais-je à votre avis? Je la ramènerai après-demain chez moi tout paisiblement, elle sera avec *la mère Jeanne*, qui fera leur petit ménage. Madame de Sanzei sera à Paris, elle ira la voir; j'en saurai des nouvelles très-souvent : voilà qui est fait, je change d'avis; ma maison est jolie, et ma petite ne manquera de rien : il ne faut pas croire que Livry soit charmant pour une nourrice comme pour moi. Adieu, ma divine enfant, pardonnez le chagrin que j'avois d'avoir été si long-temps sans recevoir de vos lettres; elles me sont toujours si agréables, qu'il n'y a que vous qui puissiez me consoler de n'en avoir point.

LETTRE CCLXXXVIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME LA COMTESSE DE BUSSY.

A Paris, ce 7 juillet 1672.

J'avois résolu, je ne sais pourquoi, de pousser mon impertinence jusqu'au bout, et, puisque j'avois manqué une fois à vous faire réponse, je croyois bien n'en pas demeurer là, et continuer, tant que vous me feriez l'honneur de m'écrire[1]. Mais, malgré cette belle résolution, je me sens forcée de le faire. Votre lettre me désarme, je ne sais plus où trouver de la brutalité, je n'eusse jamais cru voir en moi une telle foiblesse. J'ai trouvé très-plaisant tout ce que vous m'avez mandé, et j'ai plutôt manqué de vous faire réponse par la crainte de ne rien dire qui vaille, que par l'envie de vous faire un affront, comme j'ai déjà fait. Est-ce ainsi que vous écrivez, madame la Comtesse? Il y a du Rouville et du Rabutin dans votre style, la province ne l'a point gâté; et, bien loin de vous apostropher dans la lettre de mon cousin, je lui écrirai dans celle-ci, si

[1] La fin de la lettre du 24 avril précédent, explique l'excuse plaisante de madame de Sévigné à la comtesse de Bussy.

je m'en avise. Voilà un changement qui vous doit surprendre. Vous me donnez une nouvelle envie d'avoir soin de mon petit rejeton [1], et je la passerois sans doute, cette envie, si je ne m'en allois point en Provence. Mais je m'en vais voir cette pauvre Grignan; je ne sais si je passerai en Bourgogne : quoi qu'il en soit, si je ne vous en donne avis, c'est que je passerai trop loin de vous, et que je ne veux point m'arrêter. Voilà un assez long temps que j'abandonnerai notre écolier; je ne me dédis point de tout le bien que j'ai dit de lui, son esprit paroît doux et aimable. J'ai perdu depuis huit jours ma pauvre tante de La Trousse, après une maladie de sept mois. Cette longue souffrance, et cette mort ensuite, m'a bien fait répandre des larmes. Je l'aimois et honorois parfaitement. Je ne lui ferai donc point vos compliments, mais bien à mon oncle l'abbé, qui vous honore toujours, et qui vous est trop obligé de votre souvenir.

[1] Le fils aîné du comte de Rabutin, déjà cité dans la lettre du 19 juin précédent.

LETTRE CCLXXXIX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 8 juillet. 1672.

Enfin, ma fille, vous êtes à Grignan, et vous m'attendez sur votre lit : pour moi, je suis dans l'agitation du départ, et, si je voulois être tout le jour à rêver, je ne vous verrois pas sitôt; mais je pars, et si je vous écris encore lundi, c'est le bout du monde. Soyez bien paresseuse avant que j'arrive, afin de n'avoir plus aucune paresse dans le corps quand j'arriverai : il est vrai que nos humeurs sont un peu opposées, mais il y a bien d'autres choses sur quoi nous sommes d'accord; et puis, comme vous dites, nos cœurs nous répondent quasi de notre degré de parenté. J'ai été à Saint-Maur faire mes adieux, sans les faire pourtant; car, sans vanité, la délicatesse de madame de LaFayette ne peut souffrir sans émotion le départ d'une amie comme moi; je vous dis ce qu'elle dit. J'y fus avec M. de La Rochefoucauld, qui me montra la lettre que vous lui écrivez, qui est très-bien faite; il ne trouve personne qui écrive mieux que vous ; il a raison. Nous causâmes fort en chemin, nous trouvâmes là

madame Duplessis, deux demoiselles de La Rochefoucauld, et Gourville, qui, avec un coup de baguette, nous fit sortir de terre un souper admirable[1]. Madame de La Fayette me retint à coucher. Le lendemain La Troche et l'abbé Arnauld me vinrent quérir; et me voilà faisant mes paquets. J'ai dit adieu à M. d'Andilly; je m'en vais courir encore pour mille affaires : il y a bien long-temps que je n'ai eu le cœur si content.

Mon fils m'a écrit; et me parle comme un homme qui croit avoir fini sa campagne, et attrapé M. de Grignan : il dit que tout est soumis au roi, que Grotius[2] est revenu pour achever de conclure la paix, et que la seule chose qui soit impossible à Sa Majesté, c'est de trouver des ennemis qui lui résistent. Il ajoute que, si les armées se retirent d'aussi bonne heure qu'on le croit, il viendra nous trouver à Grignan. Il me parle fort de vous; quand vous lui écrirez, priez-le bien de faire cette jolie équipée. Il a vu

[1] Le grand Condé avoit cédé à vie le château de Saint-Maur à Gourville, qui y avoit beaucoup bâti et planté. C'est ce même Gourville, ancien valet-de-chambre du duc de La Rochefoucauld, ami du grand Condé, et auteur des *Mémoires*, dont Voltaire s'est beaucoup servi dans son histoire du *Siècle de Louis XIV*.

[2] C'est Pierre Grotius, ambassadeur de la république de Hollande en France, et pensionnaire de Rotterdam. Il étoit fils de Hugues Grotius, savant publiciste, qui mourut à Rostock en 1645.
G. D. S. G.

le chevalier de Grignan qui se porte bien, et qui lui a dit qu'il ne m'écrivait pas souvent; mais il ne s'est pas vanté de n'avoir seulement pas fait de réponse à un billet que je lui avois écrit; c'est *le petit glorieux;* on lui pardonne, pourvu qu'il ne soit pas tué.

Il y a un nombre infini de pleureuses de la mort de M. de Longueville : cela décrédite un peu le métier; elles vouloient toutes avoir des conversations avec M. de La Rochefoucauld; mais lui, qui craint d'être ridicule plus que toutes les choses du monde, il les a fort bien envoyées se consoler ailleurs [1].

La Marans est abymée; il y a dix mois qu'elle n'a vu sa sœur [2]; elles sont mal ensemble : elle y

[1] Le corps du duc de Longueville fut transporté à Paris, et inhumé dans le caveau de la chapelle d'Orléans, à l'ancien couvent des Célestins, près l'Arsénal, et sous la belle pyramide du ciseau de Michel Anguier, savant statuaire français; laquelle venoit d'être dressée pour contenir les cœurs de Hénri I, de Henri II, ducs de Longueville; le premier mort à Amiens en 1595, et le second mort à Rouen en 1663. Le couvent des Célestins a été démoli bien avant la révolution, et la magnifique chapelle d'Orléans a été dépouillée de toutes ses riches sépultures pour l'ornement des collections de France. *G. D. S. G.*

[2] Mademoiselle de Montalais, l'une des filles d'honneur de MADAME, duchesse d'Orléans; fille de beaucoup d'esprit, mais fort intrigante. Elle avoit été dans le même temps confidente de MADAME, de mademoiselle de la Vallière, de madame de Montespan, alors demoiselle de Tonnay, de M. de Guiche, du roi, etc.

A. G.

fut, il y a trois jours, toute masquée; et sans aucun préambule, ni se démasquer, quoique sa sœur la reconnût d'abord, elle lui dit en pleurant : Ma sœur, je viens ici pour vous prier de me dire comment vous étiez quand votre amant mourut; pleurâtes-vous long-temps? ne dormiez-vous point? aviez-vous quelque chose qui vous pesoit sur le cœur? mon Dieu, comment faisiez-vous? cela est bien cruel! parliez-vous à quelqu'un? étiez-vous en état de lire? sortiez-vous? mon Dieu, que cela est triste! que fait-on à cela? Enfin, ma fille, vous l'entendez d'ici. Sa sœur lui dit ce qu'elle voulut, et courut conter cette scène à M. de La Rochefoucauld, qui en riroit, s'il pouvoit rire. Pour nous, il est vrai que nous avons trouvé cette folie digne d'elle, et pareille à la belle équipée qu'elle fit, quand elle alla trouver le bon homme d'Andilly, le croyant le druide Adamas, à qui toutes les bergères du Lignon alloient conter leurs histoires et leurs infortunes, et en recevoient une grande consolation. J'ai cru que ce récit vous divertiroit aussi bien que nous. Dampierre est très-affligée; mais elle cède à Théobon, qui, pour la mort de son frère [1], s'est enfermée à nos Sœurs de Sainte Marie de la rue Saint-Antoine. La Castelnau est consolée; on lui a dit que M. de

[1] Le comte de Rochefort Théobon, tué au passage du Rhin. *M.*

Longueville disoit à Ninon : Mademoiselle, délivrez-moi donc de cette grosse marquise de Castelnau : là-dessus elle danse. Pour la marquise d'Uxelles, elle est affligée, comme une honnête et véritable amie. Le petit enfant de M. de Longueville est ce même petit apôtre dont vous avez tant ouï parler; c'est une des plus belles histoires de nos jours [1]. Je crois que vous n'oublierez pas d'écrire à ma cousine de La Trousse, dont la douleur et le mérite, à l'égard des soins qu'elle a eus de sa mère, sont au-dessus de toute louange.

Je vous prie, quoi qu'on dise, de faire faire de l'huile de scorpion [2], afin que nous trouvions en même temps les maux et les médecines. Pour vos cousins, j'en parlois l'autre jour ; un Provençal m'assura que ce n'étoient pas les plus importuns que vous eussiez à Grignan, et qu'il

[1] C'étoit un enfant qu'il avoit eu de la maréchale de La Ferté. Il lui laissa 500,000 livres. Quelques années après, lorsque Louis XIV pensa à reconnaître ses enfants naturels, pour faire un exemple et préparer le public à cette reconnoissance, on la fit précéder par celle du bâtard de M. de Longueville. Il étoit dans le même cas que les enfants de madame de Montespan, puisque madame de La Ferte l'avoit eu du vivant de son mari. (*A. G.*) Achilles de Harlay étoit alors conseiller procureur général au parlement de Paris. Cet exemple d'immoralité, soumis à son influence, et légitimé par lui, ne fait point honneur à sa mémoire. *G. D. S. G.*

[2] Les scorpions sont assez communs en Provence, surtout dans les lieux bas et humides ; et l'huile de scorpion est souveraine, à ce qu'on dit, contre la piqûre de ces insectes. *D. P.*

y en avoit d'une autre espèce, qui, sans vous blesser en trahison, vous faisoient bien plus de mal. Je comprends assez que vous avez présentement un peu de l'air de madame *de Sotenville*[1]; mais bientôt vous aurez à recevoir une compagnie qui vous fera mettre en œuvre le colombier et la garenne, et même la basse-cour. Ah! c'est bien pour dire des fadaises que je dis tout cela; car si vous en mettez un pigeon davantage nous ne le souffrirons pas: c'est le moyen de faire mourir notre abbé que de le tenter de mangeaille: votre ordinaire n'est que trop bon. La Mousse[2] a été un peu ébranlé de la crainte des puces, des punaises, des scorpions, des chemins et du bruit qu'il trouvera peut-être; tout cela lui faisoit un monstre dont je me suis bien moquée; et puis de dire: *Quelle figure! hélas! je ne suis rien; il y aura tant de monde:* nous appelons cela des humilités glorieuses.

D'Hacqueville reviendra bientôt; mais il ne me trouvera plus. J'ai fait faire vos compliments à madame de Termes; et pourquoi non? Monsieur de Vivonne est fort mal de sa blessure, M. de Marsillac pas trop bien de la sienne, et M. le prince est quasi guéri. Je ne sais point de

[1] L'un des personnages de Molière dans *Georges-Dandin*.

[2] Il devoit faire le voyage de Grignan avec madame de Sévigné et l'abbé de Coulanges. *D. P.*

nouvelles particulières. On espère toujours la paix et la conquête entière de la Hollande. Nimègue fait mine de se défendre, mais on s'en moque. Je vous envoie un joli madrigal et la gazette de Hollande; j'y trouve l'article des deux sœurs [1] et celui d'Amsterdam fort plaisants. Adieu, ma très-chère enfant; pensez-vous que je vous aime?

LETTRE CCXC.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 11 juillet 1672.

Ne parlons plus de mon voyage, ma fille, il y a si long-temps que nous ne disons autre chose, qu'enfin cela fatigue; les longues espérances usent la joie, comme les longues maladies usent la douleur : vous aurez dépensé tout le plaisir de me voir en m'attendant; quand j'arriverai, vous serez tout accoutumée à moi. J'ai été obligée de rendre les derniers devoirs à ma tante; il a fallu encore quelques jours au-delà: enfin voilà qui est fait, je pars mercredi, et vais coucher à Essonne ou à Melun : je vais par la Bourgogne; je ne m'arrêterai point à Dijon : je ne pourrai pas refuser quelques jours en passant à

[1] Mesdames Colonne et Mazarin.

quelque vieille tante[1] que je n'aime guère. Je vous écrirai d'où je pourrai, je ne puis marquer aucun jour. Le temps est divin, il a plu comme pour le roi; notre abbé est gai et content, La Mousse est un peu effrayé de la longueur du voyage, mais je lui donnerai du courage : pour moi, je suis ravie; et si vous en doutez, mandez-le-moi à Lyon, afin que je m'en retourne sur mes pas.

Voilà, ma fille, tout ce que j'avois à vous dire là-dessus. Votre lettre du 3 est un peu sèche, mais je ne m'en soucie guère; vous me dites que je vous demande pourquoi vous avez ôté *La Porte?* si je l'ai fait, j'ai tort, car je le savois fort bien; mais j'ai cru avoir demandé pourquoi vous ne m'en avez pas avertie, car je fus tout étonnée de le voir; je suis fort aise que vous ne l'ayez plus, vous savez ce que je vous en avois mandé. Mais je veux vous louer de n'être point grosse, et vous conjurer de ne le point devenir; si ce malheur vous arrivoit dans l'état où vous êtes de votre maladie, vous seriez maigre et laide pour toujours : donnez-moi le plaisir de vous retrouver aussi bien que je vous ai donnée, et de

[1] Françoise de Rabutin, veuve du comte de Toulongeon : elle étoit fille de la bienheureuse Chantal et sœur du baron de Chantal, père de madame de Sévigné. (*Voyez* la notice de C. X. Girault, pièces préliminaires, tome I.)

pouvoir un peu trotter avec vous, où la fantaisie nous prendra d'aller; M. de Grignan vous doit donner, et à moi aussi, cette marque de reconnoissance. Ne croyez donc pas que vos belles actions ne soient pas remarquées; les beaux procédés méritent toujours des louanges; continuez, voilà tout. Vous me parlez de votre dauphin : je vous plains de l'aimer si tendrement, vous aurez beaucoup de doûleurs et de chagrins à essuyer. Je n'aime que trop la petite Grignan : je l'ai donc ôtée de Livry, contre toutes mes résolutions; elle est cent fois mieux ici : elle a commencé à me faire trouver que j'avois bien fait : elle a eu depuis son retour une très-jolie petite-vérole volante, dont elle n'a point du tout été malade : ce que le petit Pecquet[1] a traité en deux visites auroit fait un grand embarras, si elle avoit été à Livry : vous me demanderez si je l'ai toujours vue, je vous dirai qu'oui, je ne l'ai point abandonnée; je suis pour le mauvais air comme vous êtes pour les précipices; il y a des gens avec qui je ne le crains pas. Enfin je la laisse en parfaite santé au milieu de toutes sortes de secours. Madame du Pui-du-Fou et Pecquet la sèvreront à la fin d'août; et comme

[1] Docteur en médecine, qui a rendu son nom célèbre par la découverte du réservoir du chyle, qui de son nom est appelé le *réservoir de Pecquet*. Il avoit été médecin de Fouquet. *G. D. S. G.*

la nourrice est une femme attachée à son mari, à ses enfants, à ses vendanges et à tout son ménage, madame du Pui-du-Fou m'a promis de me donner une femme pour avoir soin de ma petite, quand la nourrice ne sera plus auprès d'elle. Cette femme sera aidée de *Marie*, que la petite aime et connoît fort, et la bonne mère *Jeanne* fera toujours leur petit ménage; M. de Coulanges et madame de Sanzei[1] en auront un soin extrême, en sorte que nous en aurons l'esprit en repos. J'ai été fort approuvée de l'avoir ramenée ici; Livry n'est pas trop bon sans moi pour ces sortes de gens-là. Voilà qui est donc réglé. Adieu, ma très-aimable. M. de Grignan veut-il bien que je lui rende une visite dans son beau château?

LETTRE CCXCI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Auxerre, samedi 16 juillet 1672.

Enfin, ma fille, nous voilà. Je suis encore bien loin de vous, et je sens pourtant déjà le plaisir d'en être plus près. Je partis mercredi de Paris, avec le chagrin de n'avoir pas reçu de vos lettres

[1] M. de Monmerqué écrit *Sanzay*.

le mardi; l'espérance de vous trouver au bout d'une si longue carrière me console. Tout le monde nous assuroit agréablement que je voulois faire mourir notre cher abbé, de l'exposer dans un voyage de Provence, au milieu de l'été; il a eu le courage de se moquer de tous ces discours, et Dieu l'en a récompensé par un temps à souhait; il n'y a point de poussière, il fait frais, et les jours sont d'une longueur infinie : voilà tout ce qu'on peut souhaiter. Notre Mousse prend courage; nous voyageons un peu gravement; M. de Coulanges nous eût été bon pour nous réjouir. Nous n'avons point trouvé de lecture qui fût digne de nous que Virgile, non pas *travesti*, mais dans toute la majesté du latin et de l'italien [1]. Pour avoir de la joie il faut être avec des gens réjouis; vous savez que je suis comme on veut, mais je n'invente rien. Je suis un peu triste de ne plus savoir ce qui se passe en Hollande; quand je suis partie, on étoit entre la paix et la guerre; c'étoit le pas le plus important où la France se soit trouvée depuis très-long-temps; les intérêts particuliers s'y rencontrent avec ceux de l'état. Adieu donc, ma chère enfant, j'espère

[1] Annibal Caro, célèbre poète italien du seizième siècle, a fait une traduction de l'*Énéide* en vers italiens, qui est fort estimée tant pour la pureté du style, que pour la fidélité et le choix des expressions. *G. D. S. G.*

que je trouverai de vos nouvelles à Lyon. Vous êtes très-obligée à notre cher abbé et à La Mousse, à moi point du tout.

LETTRE CCXCII[1].

DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Montjeu, ce 22 juillet 1672.

Vous dites toujours des merveilles, M. le Comte; tous vos raisonnements sont justes; et il est fort vrai que souvent à la guerre l'événement fait un héros, ou un étourdi. Si le comte de Guiche avoit été battu en passant le Rhin, il auroit eu le plus grand tort du monde, puisqu'on lui avoit commandé de savoir seulement si la rivière étoit guéable; qu'il avoit mandé qu'oui, quoiqu'elle ne le fût pas, et c'est parce que ce passage a bien réussi qu'il est couronné de gloire. Le conte du prince d'Orange m'a réjouie. Je crois, ma foi, qu'il disoit vrai, et que la plupart des filles se flattent. Pour les moines, je ne pensois pas tout-à-fait comme eux; mais il ne s'en falloit guère. Vous m'avez fait plaisir de me désabuser. Je commence un peu à respirer. Le roi ne fait plus que voyager, et prendre la Hollande, en

[1] Réponse à la lettre du 26 juin précédent.

chemin faisant. Je n'avois jamais tant pris d'intérêt à la guerre, je l'avoue; mais la raison n'en est pas difficile à trouver. Mon fils n'étoit pas commandé pour cette occasion. Il est guidon des gendarmes de monseigneur le dauphin, sous M. de La Trousse : je l'aime mieux là que volontaire. J'ai été chez M. Bailly pour votre procès, je ne l'ai pas trouvé, mais je lui ai écrit un billet fort *amiable*. Pour M. le président Briçonnet[1], je ne lui saurois pardonner les fautes que j'ai faites depuis trois ou quatre ans à son égard; il a été malade, je l'ai abandonné; c'est un abyme, je suis toute pleine de torts; je me trouve encore le bienfait après tout cela de ne lui pas souhaiter la mort. N'en parlons plus. J'ai vu un petit mot d'italien dans votre lettre, il me sembloit que c'étoit d'un homme qui l'apprenoit, et plût à Dieu! Vous savez que j'ai toujours trouvé que cela manquait à vos perfections. Apprenez-le, mon cousin, je vous en prie, vous y trouverez du plaisir. Puisque vous trouvez que j'ai le goût bon, fiez-vous-en à moi. Si vous n'aviez pas été à Dijon occupé à voir perdre le procès du pauvre comte de Limoges, vous auriez été en ce pays quand j'y ai passé; et, suivant l'avis que je vous aurois donné, vous auriez su de mes nouvelles

[1] Guillaume Briçonnet, président au grand conseil, mort le 3 février 1674. *M.*

chez mon cousin de Toulongeon : mais mon malheur a dérangé tout ce qui vous pouvoit faire trouver à ce rendez-vous, qui s'est trouvé comme une petite maison de Polémon. Madame de Toulongeon ma tante[1] y vint lundi me voir, et M. Jeannin m'a priée si instamment de venir ici, que je n'ai pu lui refuser. Il me fait regagner le jour que je lui donne par un relais qui me mènera demain coucher à Châlons, comme je l'avois résolu. J'ai trouvé cette maison embellie de la moitié, depuis seize ans que j'y étois venue : mais je ne suis pas de même ; et le temps, qui a donné de grandes beautés à ses jardins, m'a ôté un air de jeunesse que je ne pense pas que je recouvre jamais[2]. Vous m'en eussiez rendu plus que personne par la joie que j'aurais eue de vous voir, et par les épanouissements de la rate, à quoi nous sommes fort sujets quand nous sommes ensemble. Mais enfin Dieu ne l'a pas voulu, ni le grand Jupiter, qui s'est contenté de me mettre sur sa montagne[3], sans vouloir me faire voir ma famille entière. Je

[1] C'est la comtesse de Toulongeon. (*Voyez* la première note de la lettre du 11 juillet courant.)

[2] Madame de Sévigné avoit alors 46 ans.

[3] Madame de Sévigné écrit de Montjeu, à une lieue environ d'Autun, ancienne Bibracte, capitale des Eduens, c'est pourquoi elle écrit le *grand Jupiter* (*Mons Jovis*), du nom antique de la montagne où elle traçoit ce souvenir, montagne que les Druides avoient consacrée à leur grand dieu Esus, converti en Jupiter depuis l'apparition des Grecs dans les Gaules, six cents ans avant l'ère chrétienne.

trouve madame de Toulongeon ma cousine fort jolie et fort aimable. Je ne la croyois pas si bien faite, ni qu'elle entendît si bien les choses. Elle m'a dit mille biens de vos filles, je n'ai pas eu de peine à le croire. Adieu, mon cher cousin, je m'en vais en Provence voir cette pauvre Grignan. Voilà ce qui s'appelle aimer. Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez.

LETTRE CCXCIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Lyon, mercredi 27 juillet 1672.

Si cette date ne vous plaît pas, ma fille, je ne sais plus que vous faire. Je reçus hier deux de vos lettres par madame de Rochebonne[1], dont la ressemblance me surprit au-delà de tout ce que j'ai jamais vu; enfin c'est M. de Grignan qui compose une très-aimable femme; elle vous adore : je ne vous dirai point combien je l'aime, ni combien je comprends que vous devez l'aimer. Pour M. son beau-frère[2], c'est un homme qui

[1] Thérèse Adhémar de Monteil, sœur de M. de Grignan, comtesse de Rochebonne. *D. P.*

[2] Charles de Châteauneuf, chanoine-comte et chamarier de l'église de Saint-Jean de Lyon, frère du feu comte de Rochebonne, commandant pour le roi en Lyonnois. *D. P.*

emporte le cœur ; une facilité, une liberté dans l'esprit qui me convient et qui me charme ; je suis logée chez lui. M. l'intendant[1], madame sa femme et madame de Coulanges vinrent me prendre au sortir du bateau, lundi ; je soupai chez eux ; j'y dînai hier : on me promène, on me montre ; je reçois mille civilités ; j'en suis honteuse ; je ne sais ce qu'on a à me tant estimer. Je voulois partir demain ; madame de Coulanges a voulu encore un jour, et met à ce prix son voyage de Grignan ; j'ai cru vous faire plaisir de conclure ce marché : je ne partirai donc que vendredi matin ; nous irons coucher à Valence ; j'ai de bons patrons ; surtout j'ai prié qu'on ne me donnât pas les vôtres, qui sont de francs coquins : on me recommande comme une princesse. Je serai samedi à une heure après-midi à *Robinet*[2], à ce que dit M. le Chamarier : si vous m'y laissez, j'y demeurerai.

Je ne vous parlerai point du tout de ma joie ; notre cher abbé se porte bien ; c'est à lui que vous devez adresser tous vos compliments : La Mousse est encore en vie. Nous vous souhaitons, et le cœur me bat quand j'y pense. Mon équi_

[1] M. du Gué-Bagnols, père de madame de Coulanges. *D. P.*

[2] C'est où l'on débarque pour se rendre à Montelimart, sur le Robion, et de là à Grignan, qui en est à quatre lieues environ. *G. D. S. G.*

page est venu jusqu'ici sans aucun malheur, ni aucune incommodité; hier au soir, il se noya un de mes chevaux à l'abreuvoir, de sorte que je n'en ai plus que cinq; je vous ferai honte, mais ce n'est pas ma faute. On me fait des compliments sur cette perte; je la soutiens en grande ame. Je n'aurai point mon carrosse à ce *Robinet;* nous sommes cinq, comptez là-dessus, notre abbé, La Mousse, deux femmes-de-chambre, et moi. J'ai fait la paix avec M. de Rochebonne, j'ai reçu madame de Senneterre [1]; j'ai été à Pierre-Encise [2] voir F... prisonnier; je vais aujourd'hui voir le cabinet de M... et ses antiquailles. Madame de Coulanges me veut persuader de passer l'été ici, et qu'il est ridicule d'aller plus loin, et que je vous envoie seulement un compliment : je voudrois que vous lui entendissiez dire ces folies. Elle nous viendra voir, et nous réjouira. Bagnols s'en va à Paris; vous vous passerez très-bien de sa femme : je ne laisse pas de faire valoir vos honnêtetés, et je redouble les miennes, quand je vois qu'elle n'a nul dessein de venir à Grignan. Adieu, ma très-chère fille : la vôtre se porte bien, elle est à Paris au milieu de tous les se-

[1] Qui étoit Anne de Longueval, veuve de Henri Senneterre, ou Saint-Nectaire. (*Voyez* Moreri.)

[2] Pierre-Encise, château-fort situé auprès de Lyon, étoit une prison d'état. Cette forteresse a été détruite depuis la révolution. *M.*

cours, et plus visitée que moi; j'ai eu bon esprit de la laisser là; je l'aime, cette petite. Voilà madame de Rochebonne, je la baise, et crois baiser son frère[1], c'est ce qui fait que je ne lui ferai aucune autre amitié. Ah! quelle joie d'aller à vous, ma belle comtesse!

LETTRE CCXCIV.

DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Lyon, le 1er août 1672.

J'ai reçu vos deux lettres, ma belle, je vous rends mille graces d'avoir songé à moi dans le lieu où vous êtes. Il fait un chaud mortel, je n'ai d'espérance qu'en sa violence[2]. Je meurs d'envie d'aller à Grignan; ce mois-ci passé, il n'y faudra pas songer; ainsi je vous irai voir assurément, s'il est possible que je puisse arriver en vie; au retour, vous croyez bien que je ne serai pas dans cet embarras. Le marquis de Villeroi passe sa vie à regretter le malheur qui l'a empêché de vous voir. Les violons sont tous les soirs en Bellecour[3];

[1] M. de Grignan.

[2] Selon le proverbe, *que ce qui est violent ne dure pas. D. P.*

[3] Place publique de la ville de Lyon. Depuis 1713, qu'on y éleva la statue équestre de Louis XIV, faite par le fameux statuaire

je m'y trouve peu, par la raison que je quitte peu ma mère; dans l'espérance d'aller à Grignan, je fais mon devoir à merveilles, cela m'adoucit l'esprit. Mais quel changement! vous souvient-il de la figure que madame de Solus faisoit dans le temps que vous étiez ici? Elle a fait imprudemment ses délices de madame Carle; celle-ci avoit, dit-on, ses desseins; pour moi, je n'en crois rien, cependant c'est le bruit de Lyon; en un mot, c'est de madame Carle que M. le marquis paroît amoureux. Madame Solus se désespère; mais elle aime mieux voir monsieur le marquis infidèle que de ne le point voir; cela fait croire qu'elle ne prendra jamais le parti de se jeter dans un couvent[1]. Cette histoire vous paroît-elle avoir la grace de la nouveauté? Continuez à m'écrire, ma très-belle, vos lettres me touchent le cœur. Madame de Rochebonne est toujours dans le dessein de vous aller voir. Je ne savois point que madame de Grignan eût été malade; si c'est une maladie sans suite, sa beauté n'en souffrira pas long-temps. Vous savez l'intérêt que je prends à tout ce qui pourroit cet hiver vous

Desjardins, il fut ordonné qu'on l'appelleroit la *Place de Louis-le-Grand* dans les actes et les discours. La Place de Bellecour a été presque entièrement défigurée en 1793. *G. D. S. G.*

[1] M. de Monmerqué dit qu'on voit dans les chansons du temps que madame de Solus étoit la femme d'un financier.

empêcher l'une et l'autre de revenir de bonne heure.

Adieu, ma très-chère amie, j'oubliois de vous dire que le marquis de Villeroi se propose d'aller à Grignan avec votre ami le comte de Rochebonne; je vous suis très-obligée de vouloir bien de moi; il y a peu de choses que je souhaite davantage que de me rendre au pays vite dans votre château, mon impatience, *quoique violente*, dure toujours : cela me fait craindre pour le chaud; il doit être insupportable, puisque je ne m'y expose pas. La rapidité du Rhône convient à l'envie que j'ai de vous embrasser : ainsi, Madame, je ne désespère point du tout de vous aller conter les plaisirs de Bellecour. Vous me promettez de ne me point dire : *allez, allez, vous êtes une laide*; cela me suffit. J'ai peur que vous ne traitiez mal notre gouverneur [1]; vos manières m'ont toujours paru différentes de celles de madame de Solus. Vous savez bien que l'on dit à Paris que Vardes et lui se sont rencontrés, devinez où.

[1] Le marquis de Villeroi.

LETTRE CCXCV.

DE M. DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY-RABUTIN.

A Grignan, ce 18 septembre 1672.

J'ai reçu ici votre lettre, Monsieur, avec d'autant plus de joie que je l'ai pu montrer à madame de Sévigné, et parler de vous avec elle, comme vous pouvez juger qu'on doit faire. J'ai eu un plaisir extrême d'apprendre d'elle que vous étiez mieux ensemble que jamais; je ne doute pas que vous ne la voyiez en repassant. Le marquis d'Oraison m'a dit vous avoir vu à Dijon, et qu'il étoit fort de vos amis. Au reste, Monsieur, il me semble que nous devrions nous adresser nos lettres en droiture; madame de Sévigné est de mon avis. Je vous prie de me dire comment vous avez digéré le déplaisir de n'être pas témoin des grandes victoires du roi, et de la ruine de toute une république en une demi-campagne. Comment persuaderiez-vous ce prodige à la postérité, si vous étiez son historien? *Hoc opus, hic labor est.* Je sais que votre éloquence égale ses hauts faits; mais égalera-t-elle le peu de disposition que cette postérité aura de croire des choses si peu vraisemblables? Mais que dira-t-elle, cette

postérité, pour justifier le roi de vous avoir traité comme il a fait, après tant de services considérables? et que direz-vous vous-même pour le croire à couvert du blâme qu'il en pourroit recevoir? Comment se portent mesdemoiselles de Bussy? On m'a dit qu'elles apprenoient l'italien, c'est très-bien fait à elles : je meurs d'envie de voir ce qu'elles savent dans le *Pastor fido* et dans l'*Aminte*, car je ne les crois pas encore assez habiles pour entendre le *Tasse*.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Les oreilles ne vous ont-elles point corné depuis que j'ai ici notre cher Corbinelli, et surtout l'oreille droite, qui corne quand on dit du bien. Quand nous avons fini de vous louer par tout ce que vous avez de louable, nous pleurons sur votre malheur et sur l'abyme où votre étoile vous a jeté. Mais finissons ce triste chapitre, en attendant que la mort finisse tout. Je vous conseille de vous mettre dans l'italien, c'est une nouveauté qui vous réjouira. Mes nièces vos filles sont aimables; elles ont bien de l'esprit; mais le moyen d'être auprès de vous sans en avoir. M. et madame de Grignan vous font mille compliments; si Bussy étoit en Provence, ou Grignan en Bourgogne, nous nous en trouverions tous très-bien.

LETTRE CCXCVI.

DU COMTE DE BUSSY-RABUTIN A M. DE CORBINELLI.

A Bussy, le 24 octobre 1672.

J'ai eu bien de la joie, Monsieur, de recevoir votre lettre avec celle de ma cousine, c'est-à-dire des deux personnes du monde que j'aime et que j'estime le plus. J'ai été quinze jours à Dijon, où j'ai vu le marquis d'Oraison quatre ou cinq fois à la comédie, et une ou deux fois à une symphonie qui se fait chez un conseiller du parlement tous les dimanches, et nous nous sommes parlé deux ou trois fois. S'il ne faut que cela en Provence pour faire une grande amitié, on y va bien vite, et je vois bien par-là qu'il y fait fort chaud. Vous voulez savoir comment j'ai supporté le chagrin de n'avoir pas été auprès du roi pendant cette campagne : avec toutes les peines du monde. Ma philosophie, qui me sert fort bien sur l'état de ma fortune, est une bête quand il est question de me consoler de n'avoir pas passé le Rhin à la vue du roi. Vous me demandez comment je ferois, si j'étois son historien, pour persuader à la postérité les merveilles de sa campagne, je dirois la chose uniment, et sans faire

tant de façon, qui, d'ordinaire, sont suspectes de fausseté, ou au moins d'exagération; et je ne ferais pas comme Despréaux, qui, dans une épître qu'il adresse au roi, fait une fable des actions de sa campagne, parce que, dit-il, elles sont si extraordinaires, qu'elles ont déjà un grand air de fable[1]. Vous me demandez ce que je crois que dira la postérité sur l'état de ma fortune, après les services que j'ai rendus : elle dira que j'étois bien malheureux; et, sachant, comme elle

[1] Suivant ce que dit Pélisson dans ses lettres, témoin oculaire, le roi fit sonder le gué formé sur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tourelle qui sert de bureau de péage, qu'on nomme *Toll-Huyrs (la maison du péage)*, dans laquelle il y avoit dix-sept soldats. Le roi fit sonder ce gué par le comte de Guiche. Il n'y avoit qu'environ vingt pas à nager au milieu de ce bras du fleuve; l'abord étoit rasé. Il n'y avoit de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq cavaliers et deux foibles régimens d'infanterie, sans canon. L'artillerie les foudroyoit en flanc, tandis que la maison du roi et les meilleures troupes de cavalerie passèrent sans risque au nombre d'environ quinze mille hommes; le prince de Condé les cotoyoit dans un bateau de cuivre. (12 juin 1672.)

Bussy le censeur blâme Boileau d'avoir porté l'exagération jusqu'à dire dans son Épître IV sur le passage du Rhin :

Car puisqu'en cet exploit tout paroît incroyable,
Que la vérité pure y ressemble à la fable, etc.

Et Bussy a raison. Voltaire, plus digne encore d'écrire l'histoire que Bussy, qui se croyoit seul capable d'être l'historien des rois, en sa qualité de gentilhomme d'antique race, dit : « Tout ce « que les efforts de l'ambition et de la prudence humaine peuvent « préparer pour détruire une nation, Louis XIV l'avoit fait. « Il jouit de son triomphe, on éleva des monumens de sa con-

le saura, la droiture du cœur du roi, elle le plaindra de n'avoir pu me connoître, et de ne m'avoir vu que par les yeux de gens qui ne m'aimoient pas; elle dira encore que j'étois sage de parler comme je fais, et que se plaindre de ses disgraces avec autant de discrétion, est une grande marque qu'on ne les mérite pas.

LETTRE CCXCVII.

DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Lyon, le 11 septembre 1672.

Je suis ravie de pouvoir croire que vous m'avez un peu regrettée; ce qui me persuade que je le mérite, c'est le chagrin que j'ai eu de ne vous plus voir. J'ai fait vos compliments au *charmant* [1]; il les a reçus comme il le devoit, j'en suis contente : si je prenois autant d'intérêt en lui que M. de Coulanges, je serois plus aise de ce qu'il dit de vous, pour lui que pour vous.

« quête, tandis que les puissances de l'Europe travailloient à la « lui ravir. Le pillage laissa une impression si profonde, que « plus de quarante ans après, dit l'historien du grand siècle, j'ai « vu les livres hollandois dans lesquels on apprenoit à lire aux en- « fans, retracer cette aventure et inspirer la haine contre les Fran- « çois à des générations nouvelles. » *G. D. S. G.*

[1] Le marquis de Villeroi.

Madame d'Assigny a gagné son procès tout d'une voix. Envoyez-moi M. de Corbinelli; son appartement est tout prêt; je l'attends avec une impatience qui mérite qu'il fasse ce petit voyage; toutes nos beautés attendent, et ne veulent point partir pour la campagne qu'il ne soit arrivé; s'il abuse de ma simplicité, et que tout ceci se tourne en projets, je romps pour toujours avec lui. Adieu, ma vraie amie; c'est à madame la comtesse de Grignan que j'en veux.

A MADAME DE GRIGNAN.

Je n'ai plus de goût pour l'ouvrage, Madame; on ne sait travailler qu'à Grignan; le *charmant* et moi, nous en commençâmes un il y a deux jours : vous y aviez beaucoup de part; vous me trouveriez une grande ouvrière à l'heure qu'il est. Il me paroît que le *charmant* vous voudroit bien envoyer des patrons; mais le bruit court que vous ne travaillez point à patrons, et que ceux que vous donnez sont inimitables. Adieu, ma chère Madame, je trouve une grande facilité à me défaire de ma sécheresse, quand je songe que c'est à vous que j'écris.

LETTRE CCXCVIII.

DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Lyon, le 30 octobre 1672.

Je suis très en peine de vous, ma belle; aurez-vous toujours la fantaisie de faire le bon corps? falloit-il vous mettre sur ce pied-là après avoir été saignée? Je meurs d'impatience d'avoir de vos nouvelles, et il se passera des temps infinis avant que j'en puisse recevoir. Hélas! voici un adieu, ma délicieuse amie, je m'en vais faire cent lieues pour m'éloigner de vous! quelle extravagance! depuis que le jour est pris pour m'en aller à Paris, je suis enragée de penser à tout ce que je quitte; je laisse ma famille, une pauvre famille désolée; et cependant je pars le jour même de la Toussaint pour Bagnols, de Bagnols à Rouanne, et puis *vogue la galère*. N'êtes-vous pas ravie du présent que le roi a fait à M. de Marsillac[1]? N'êtes-vous pas charmée de la lettre que le roi lui a écrite? Je suis au vingtième livre de l'*Arioste;* j'en suis ravie. Je vous dirai, sans prétendre abuser de votre crédulité, que, si j'étois reçue dans votre troupe à Grignan, je me passerois bien mieux de

[1] De la charge de grand-maître de la garde-robe. *D. P.*

Paris, que je ne me passerai de vous à Paris. Mais, adieu, ma vraie amie, je garde le *charmant* pour la belle comtesse. Ecoutez, Madame, le procédé du *charmant;* il y a un mois que je ne l'ai vu; il est à Neufville [1], outré de tristesse, et, quand on prend la liberté de lui en parler, il dit que son exil est long; et voilà les seules paroles qu'il a proférées depuis l'infidélité de son *Alcine* [2]*;* il hait mortellement la chasse, et il ne fait que chasser; il ne lit plus, ou du moins il ne sait ce qu'il lit; plus de *Sòlus,* plus d'amusement: il a un mépris pour les femmes qui empêche de croire qu'il méprise celle qui outrage son amour et sa gloire; le bruit court qu'il viendra me dire adieu le jour que je partirai. Je vous manderai le changement qui est arrivé en sa personne. Je suis de votre avis, Madame, je ne comprends point qu'un amant ait tort, parce qu'il est absent; mais qu'il ait tort, étant présent, je le comprends mieux; il me paroît plus aisé de conserver son idée sans défauts pendant l'absence; *Alcine* n'est pas de ce goût: le *charmant* l'aime de bien bonne foi; c'est la seule personne qui m'ait fait croire à l'inclination naturelle; j'ai

[1] Château de la maison de Villeroi, à quatre lieues de Lyon. *D. P.*

[2] Par la lettre du 12 février précédent, on peut soupçonner qu'il est ici question de madame de Soissons, sous le nom d'*Alcine,* pris dans l'*Orlando furioso. G. D. S. G.*

été surprise de ce que je lui ai entendu dire là-dessus; mais que deviendra-t-elle, comme vous dites, cette inclination? Peut-être arrivera-t-il un jour que le *charmant* croira s'être mépris, et qu'il contera les appas trompeurs d'*Alcine*. Le bruit de la reconnoissance que l'on a pour l'amour de mon gros cousin [1] se confirme; je ne crois que médiocrement aux méchantes langues; mais mon cousin, tout gros qu'il est, a été préféré à des tailles plus fines; et puis, après un petit, un grand; pourquoi ne voulez-vous pas qu'un gros trouve sa place? Adieu, Madame, que je hais de m'éloigner de vous!

Venez, mon cher confident [2], que je vous dise adieu; je ne puis me consoler de ne vous avoir point vu; j'ai beau songer au chagrin que j'aurois eu de vous quitter, il n'importe; je préférerois ce chagrin à celui de ne vous avoir point fait connoître les sentiments que j'ai pour vous. Je suis ravie du talent qu'a M. de Grignan pour la friponnerie; ce talent est nécessaire pour représenter le vraisemblable. Adieu, mon cher Monsieur; quand vous me promettez d'être mon confident, je me repens de n'être pas digne d'accepter une pareille offre; mais venez vous faire refuser à Paris. Adieu, mon amie;

[1] M. de Louvois, ministre. *D. P.*

[2] M. de Corbinelli. *D. P.*

adieu, madame la Comtesse; adieu, M. de Corbinelli : je sens le plaisir de ne vous point quitter en m'éloignant; mais je sens bien vivement le chagrin d'être assurée de ne trouver aucun de vous où je vais.

Je ne veux point oublier de vous dire que je suis si aise de l'abbaye que le roi a donnée à M. le coadjuteur, qu'il me semble qu'il y a de l'incivilité à ne m'en point faire de compliment.

LETTRE CCXCIX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Marseille, mercredi.... 1672.

Je vous écris après la visite de madame l'intendante, et une harangue très-belle. J'attends un présent, et le présent attend ma pistole. Je suis ravie de la beauté singulière de cette ville. Hier le temps fut divin, et l'endroit [1] d'où je découvris la mer, *les bastides*, les montagnes et la ville, est une chose étonnante ; mais surtout je suis ravie de madame de Montfuron [2]; elle est

[1] Ce lieu s'appelle en langage du pays, *la visto*. On s'y arrête ordinairement pour admirer la beauté de ce point de vue. *D. P.*

[2] Marie de Pontevez de Buous, femme de Léon de Valbelle, marquise de Montfuron, et cousine-germaine de M. de Grignan. *D. P.*

aimable, et on l'aime sans balancer. La foule des chevaliers qui vinrent hier voir M. de Grignan à son arrivée ; des noms connus, des Saint-Hérem, etc. ; des aventuriers, des épées, des chapeaux du bel air, une idée de guerre, de roman, d'embarquement, d'aventures, de chaînes, de fers, d'esclaves, de servitude, de captivité ; moi, qui aime les romans, je suis transportée. M. de Marseille vint hier au soir ; nous dînons chez lui ; c'est l'affaire des deux doigts de la main. Il fait aujourd'hui un temps abominable, j'en suis triste ; nous ne verrons ni mer, ni galères, ni port. Je demande pardon à Aix, mais Marseille est bien plus joli, et plus peuplé que Paris à proportion ; il y a cent mille ames au moins ; de vous dire combien il y en a de belles, c'est ce que je n'ai pas le loisir de compter ; l'air en gros y est un peu scélérat, et parmi tout cela je voudrois être avec vous. Je n'aime aucun lieu sans vous, et moins la Provence qu'un autre ; c'est un vol que je regretterai. Remerciez Dieu d'avoir plus de courage que moi, mais ne vous moquez pas de mes foiblesses ni de mes *chaînes*.

LETTRE CCC.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Marseille, jeudi à midi.... 1672.

Le diable est déchaîné en cette ville; de mémoire d'homme, on n'a point vu de temps si vilain. J'admire plus que jamais de donner avec tant d'ostentation les choses du dehors, de refuser en particulier ce qui tient au cœur; poignarder et embrasser, ce sont des manières : on voudroit m'avoir ôté l'esprit; car, au milieu de mes honnêtetés, on voit que je vois; et je crois qu'on riroit avec moi, si on l'osoit; tout est de carême-prenant. Nous dînâmes hier chez M. de Marseille; ce fut un très-bon repas. Il me mena l'après-dînée faire des visites nécessaires, et me laissa le soir ici. Le gouverneur me donna des violons que je trouvai très-bons, il vint des masques plaisants : il y avoit une petite Grecque fort jolie, votre mari tournoit tout autour : ma fille, c'est un fripon; si vous étiez bien glorieuse, vous ne le regarderiez jamais. Il y a un chevalier de Saint-Mêmes qui danse bien à mon gré; il étoit en Turc; il ne hait pas la Grecque, à ce qu'on dit. Je trouve, comme vous, que Bétomas

ressemble à Lauzun, et madame de Montfuron à madame d'Armagnac, et mademoiselle des Pennes à feu mademoiselle de Cossé. Nous ne parlons que de mademoiselle de Scuderi et de La Troche avec la Brétèche, et de toutes choses, avec plusieurs qui connoissent Paris. Si tantôt il fait un moment de soleil, M. de Marseille me mènera *béer*. En un mot, j'ai déjà de Marseille et de votre absence jusques-là, et en même temps, je porte ma main un peu au-dessus de mes yeux. La *Santa-Crux* [1] est belle, fraîche, gaie et naturelle; rien n'est faux ni emprunté chez elle. Je vous prie de songer déjà à des remerciements pour elle, et à la louer du rigodon où elle triomphe. Adieu, ma chère enfant : hélas! je ne vous ai point vue ici, cette pensée gâte ce qu'on voit. Adhémar, qui, par parenthèse, a pris le nom de chevalier de Grignan, a fait le petit démon quand je lui ai dit que vous m'aviez envoyé de l'argent pour lui : il n'en a que faire, il a dix mille écus; il les jettera par la place; vous êtes folle, il ne vous le pardonnera jamais; mais là-dessus je me sers de ce pouvoir souverain que j'ai sur lui, et j'ai obtenu qu'il recevra seulement un sac de mille francs. Cela est fait, et, quoi qu'il dise, je crois qu'il sera dépensé avant que vous receviez

[1] Marguerite de Galéans-des-Issarts, marquise de Forbin-Sainte-Croix. *D. P.*

cette lettre; le reste viendra en peu de temps; n'en soyez point en peine, ma fille, ôtez cette bagatelle de votre esprit.

LETTRE CCCI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Marseille, jeudi à minuit.... 1672.

Je vous ai écrit ce matin, ma fille, voici ce que j'ai fait depuis : j'ai été à la messe à Saint-Victor avec l'évêque; de là par mer voir la Réale, et l'exercice, et toutes les banderoles, et des coups de canon, et des sauts périlleux d'un Turc; enfin on dîne, et après-dîné, me revoilà sur le poing de M. de Marseille, à voir la citadelle et la vue qu'on y découvre, et puis à l'arsenal voir tous les magasins et l'hôpital, et puis sur le port, et puis souper chez ce prélat, où il y avoit toutes sortes de musiques.

Nous avons eu une conversation où j'ai bien dit, ce me semble, et où, sans aucune rudesse, ni brutalité, ni colère, mais raisonnablement et de sang-froid, je lui ai fait voir l'horreur de son procédé pour moi, et combien il m'eût été plus cher de m'avoir témoigné une véritable amitié à Lambesc, que de m'accabler de cérémonies et de

festins à Marseille, et que mon cœur étant encore blessé, tout cela n'étoit que pour le public : il m'a paru un peu embarrassé; et en effet, plus la chose s'éloigne, plus il la voit comme elle est. Il n'y a point de réponse à ne me vouloir pas obliger dans une bagatelle où lui-même, s'il m'avoit véritablement estimée, il auroit trouvé vingt expédients au lieu d'un. J'ai repassé sur la manière dont sa haine a paru dans cette occasion; j'ai dit que, le prétexte étant si petit et si mince, on voyoit la corde et le fond; enfin nous nous sommes séparés; mais soyez certaine que, quand je serois en faveur, il ne m'auroit pas mieux reçue ici. Nous partons demain à cinq heures du matin. Je vous quitte, ma petite; j'ai reçu votre lettre, et lu vos tendresses avec des sentiments qui ne s'expliquent point.

LETTRE CCII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. ARNAULD-D'ANDILLY.

A Aix, 11 décembre 1672.

Au lieu d'aller à Pomponne vous faire une visite, vous voulez bien que je vous écrive; je sens la différence de l'un à l'autre; mais il faut que je me console, au moins de ce qui est en

mon pouvoir. Vous seriez bien étonné si j'allois devenir bonne à Aix; je m'y sens quelquefois portée par un esprit de contradiction, et, voyant combien Dieu y est peu aimé, je me trouve chargée d'en faire mon devoir. Sérieusement, les provinces sont peu instruites des devoirs du christianisme; je suis plus coupable que les autres, car j'en sais beaucoup; je suis assurée que vous ne m'oubliez jamais dans vos prières, et je crois en sentir des effets toutes les fois que je sens une bonne pensée. J'espère que j'aurai l'honneur de vous revoir ce printemps, et qu'étant mieux instruite, je serai plus en état de vous persuader tout ce que vous m'assurez que je ne vous persuadois point. Tout ce que vous saurez entre ci et là, c'est que si le prélat, qui a le don de gouverner les provinces, avoit la conscience aussi délicate que M de Grignan, il seroit un très-bon évêque, *ma basta*[1]. Faites-moi la grace de me mander de vos nouvelles, parlez-moi de votre santé, parlez-moi de l'amitié que vous avez pour moi, donnez-moi la joie de voir que vous êtes persuadé que vous êtes au premier rang de tout ce qui m'est le plus cher au

[1] Les lettres subséquentes éclaircissent ce *basta* (assez), signe de prudence dirigé contre l'évêque de Marseille, qui empiétoit sur les attributions de M. de Grignan, lieutenant-général de la province.

monde : voilà ce qui m'est nécessaire pour me consoler de votre absence, dont je sens l'amertume au travers de toute l'amour maternelle.

De Rabutin-Chantal.

LETTRE CCCIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Lambesc, mardi 20 décembre 1672, à dix heures du matin.

Quand on compte sans la Providence, il faut très-souvent compter deux fois. J'étois tout habillée à huit heures, j'avois pris mon café, entendu la messe, tous les adieux faits, le bardot chargé, les sonnettes des mulets me faisoient souvenir qu'il falloit monter en litière; ma chambre étoit pleine de monde; on me prioit de ne point partir, parce que depuis plusieurs jours il pleut beaucoup, et depuis hier continuellement, et même dans ce moment plus qu'à l'ordinaire. Je résistois hardiment à tous ces discours, faisant honneur à la résolution que j'avois prise et à tout ce que je vous mandai hier par la poste, en assurant que j'arriverois jeudi, lorsque tout d'un coup M. de Grignan, en robe-de-chambre d'omelette, m'a parlé sérieusement de la témérité de mon entreprise, disant que mon

muletier ne suivroit pas ma litière, que mes mulets tomberoient dans les fossés, que mes gens seroient mouillés et hors d'état de me secourir, qu'en un moment j'ai changé d'avis, et j'ai cédé entièrement à ses sages remontrances. Ainsi, ma fille, coffres qu'on rapporte, mulets qu'on dételle, filles et laquais qui se sèchent pour avoir seulement traversé la cour, et messager que l'on vous envoie, connoissant vos bontés et vos inquiétudes, et voulant aussi apaiser les miennes, parce que je suis en peine de votre santé, et que cet homme, ou reviendra nous en apporter des nouvelles, ou me retrouvera par les chemins. En un mot, ma chère enfant, il arrivera à Grignan jeudi au lieu de moi, et moi, je partirai bien véritablement quand il plaira au ciel et à M. de Grignan, qui me gouverne de bonne foi, et qui comprend toutes les raisons qui me font souhaiter passionnément d'être à Grignan. Si M. de La Garde pouvoit ignorer tout ceci, j'en serois aise, car il va triompher du plaisir de m'avoir prédit tout l'embarras où je me trouve; mais qu'il prenne garde à la vaine gloire qui pourroit accompagner le don de prophétie dont il pourroit se flatter. Enfin, ma fille, me voilà, ne m'attendez plus du tout; je vous surprendrai, et ne me hasarderai point, de peur de vous donner de la peine, et à moi aussi. Adieu, ma très-

chère et très-aimable; je vous assure que je suis fort affligée d'être prisonnière à Lambesc; mais le moyen de deviner des pluies qu'on n'a point vues dans ce pays depuis un siècle.

LETTRE CCCIV.

DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 26 décembre 1672.

Le siège de Charleroi est enfin levé[1]; je ne vous mande aucun détail de ce qui s'y est passé, sachant que mademoiselle de Méri en envoie une relation à madame de Grignan. On ignore jusqu'à présent quelle route le roi prendra; les uns disent qu'il retournera tout droit à Saint-Germain; les autres, qu'il ira en Flandre : nous serons bientôt éclaircis de sa marche; sans vanité, je sais des nouvelles à l'arrivée des courriers, c'est chez M. Le Tellier[2] qu'ils descendent, et j'y passe mes journées; il est malade, et il paroît que je l'amuse; cela me suffit pour m'obliger à une grande assiduité. Je ne comprends point par quelle aventure vous n'avez pas reçu la lettre de M. de Coulanges, dans laquelle je

[1] Le prince d'Orange fut obligé de lever le siége de Charleroi le 22 décembre 1672. *D. P.*

[2] On a déjà vu que madame de Coulanges étoit nièce de M. Le Tellier, depuis chancelier de France.

vous écrivois : c'est une médiocre perte pour vous; j'ai cependant la confiance de croire que vous regrettez cette lettre, parce que je vous aime, ma très-belle, et que vous m'avez toujours paru reconnoissante.

J'ai été à la messe de minuit; j'ai mangé du petit salé au retour; en un mot, j'ai un assez bon corps cette année pour être digne du vôtre. J'ai fait des visites avec madame de La Fayette; je me trouve si bien d'elle, que je crois qu'elle s'accommode de moi. Nous avons encore ici madame de Richelieu; j'y soupe ce soir avec madame Dufresnoi; il y a grande presse de cette dernière à la cour : il ne se fait rien de considérable dans l'état, où elle n'ait part [1]. Pour madame Scarron, c'est une chose étonnante que sa vie : aucun mortel, sans exception, n'a commerce avec elle; j'ai reçu une de ses lettres; mais je me garde bien de m'en vanter, de peur des questions infinies que cela attire [2]. Le rendez-vous du beau

[1] Le marquis de La Fare, dans ses *Mémoires et Réflexions sur les principaux événements du règne de Louis XIV*, fait une peinture peu favorable de cette dame Dufresnoi, qu'on disoit maîtresse de Louvois : belle sans esprit, haute sans naissance, et insolente comme tous les parvenus dans la prospérité des grandeurs et de la fortune. *G. D. S. G.*

[2] Elle était cachée dans une petite maison au fond du faubourg Saint-Germain : là elle élevoit avec le plus grand mystère le duc du Maine, non encore légitimé. *A. G.*

monde est les soirs chez la maréchale d'Estrées ; Manicamp et ses deux sœurs sont assurément bonne compagnie; madame de Senneterre s'y trouve quelquefois, mais toujours sous la figure d'Andromaque; on est ennuyé de sa douleur; pour elle, je comprends qu'elle s'en accommode mieux que de son mari; cette raison devroit pourtant lui faire oublier qu'elle est affligée; je la crois de bonne foi, ainsi je la plains. Les gendarmes-dauphins sont dans l'armée de M. le prince; il faut espérer qu'on les mettra bientôt en quartier d'hiver, et qu'ils auront un moment pour donner ordre à leurs affaires : je connois des gens qui en sont accablés. Adieu, ma très-aimable, je vais me préparer pour la grande occasion de ce soir; il faut être bien modeste pour se coiffer, quand on soupe avec madame Dufresnoi. Permettez-moi de faire mille compliments à madame de Grignan; je voudrois bien que ce fût des amitiés, mais vous ne voulez pas.

La princesse d'Harcourt a paru à la cour sans rouge, par pure dévotion : voilà une nouvelle qui efface toutes les autres; on peut dire aussi que c'est un grand sacrifice : Brancas [1] en est ravi. Il vous adore, mon amie, ne le désapprouvez donc pas lorsqu'il censure les plaisirs que

[1] Charles de Brancas, père de la princesse d'Harcourt, et chevalier d'honneur de la reine Anne d'Autriche. *D. P.*

vous avez sans lui; c'est la jalousie qui l'y oblige; mais vous ne voudriez de la jalousie que de ceux dont vous pourriez être jalouse; il faut plaindre Brancas.

LETTRE CCCV.

DE MADAME DE LA FAYETTE A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 30 décembre 1672.

J'ai vu votre grande lettre à d'Hacqueville; je comprends fort bien tout ce que vous lui mandez sur l'évêque[1]; il faut que le prélat ait tort, puisque vous vous en plaignez; je montrerai votre lettre à Langlade, et j'ai bien envie encore de la faire voir à madame du Plessis, car elle est très-prévenue en faveur de l'évêque. Les Provençaux sont des gens d'un caractère tout particulier.

Voilà un paquet que je vous envoie pour madame de Northumberland; vous ne comprendrez pas aisément pourquoi je suis chargée de ce paquet; il vient du comte de Sunderland, qui est présentement ici ambassadeur; il est fort de ses amis; il lui a écrit plusieurs fois; mais n'ayant point de réponse, il croit qu'on arrête ses lettres,

[1] De Marseille. *D. P.*

et M. de La Rochefoucauld, qu'il voit très-souvent, s'est chargé de faire tenir le paquet dont il s'agit : je vous supplie donc, comme vous n'êtes plus à Aix, de l'envoyer par quelqu'un de confiance, et d'écrire un mot à madame de Northumberland, afin qu'elle vous fasse réponse, et qu'elle vous mande qu'elle l'a reçu : vous m'enverrez sa réponse. On dit ici que si M. de Montaigu n'a pas un heureux succès de son voyage, il passera en Italie, pour faire voir que ce n'est pas pour les beaux yeux de madame de Northumberland qu'il court le pays : mandez-nous un peu ce que vous verrez de cette affaire, et comme quoi il sera traité.

La Marans est dans une dévotion et dans un esprit de douceur et de pénitence qui ne se peut comprendre : sa sœur [1], qui ne l'aime pas, en est surprise et charmée; sa personne est changée à n'être pas connoissable; elle paroît soixante ans. Elle trouva mauvais que sa sœur m'eût conté ce qu'elle lui avoit dit sur cet enfant de M. de Longueville, et elle se plaignit aussi de moi de ce que je l'avois redonné au public; mais des plaintes si douces, que Montalais en étoit confondue pour elle et pour moi; en sorte que pour m'excuser elle lui dit que j'étois informée

[1] Mademoiselle de Montalais, fille d'honneur de MADAME Henriette-Anne d'Angleterre. *D. P.*

de la belle opinion qu'elle avoit que j'aimois M. de Longueville ; la Marans, avec une justice admirable, répondit que, puisque je savois cela, elle s'étonnoit que je n'en eusse pas dit davantage, et que j'avois raison de me plaindre d'elle. On parla de madame de Grignan, elle en dit beaucoup de bien, mais sans aucune affectation. Elle ne voit plus qui que ce soit au monde, sans exception : si Dieu fixe cette bonne tête-là, c'est un des grands miracles que j'aie jamais vus.

J'allai hier au Palais-Royal avec madame de Monaco; je m'y enrhumai à mourir; j'y pleurai MADAME [1] de tout mon cœur; je fus surprise de l'esprit de celle-ci [2]; non pas de son esprit agréable, mais de son esprit de bon sens; elle se mit sur le ridicule de M. de Mecklenbourg d'être à Paris présentement, et je vous assure que l'on ne peut mieux dire; c'est une personne très-opiniâtre et très-résolue, et assurément de bon goût, car elle hait madame de Gourdon à ne la pouvoir souffrir. MONSIEUR me fit toutes les caresses du monde au nez de la maréchale de Clérembault [3]; j'étois soutenue de la Fienne, qui la hait

[1] Henriette-Anne d'Anglèterre, morte le 29 juin 1670. *D. P.*

[2] Elisabeth-Charlotte, palatine du Rhin, que MONSIEUR, frère unique de Louis XIV, épousa en secondes noces le 21 novembre 1671. *D. P.*

[3] Gouvernante des enfants de MONSIEUR. *D. P.*

mortellement, et à qui j'avois donné à dîner il n'y a que deux jours. Tout le monde croit que la comtesse Duplessis[1] va épouser Clérembault.

M. de La Rochefoucauld vous fait cent mille compliments; il y a quatre ou cinq jours qu'il ne sort point; il a la goutte en miniature. J'ai mandé à madame du Plessis que vous m'aviez écrit des merveilles de son fils. Adieu, ma belle; vous savez combien je vous aime.

LETTRE CCCVI.

DE M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 9 février 1673.

Vous ne sauriez croire le plaisir que vous m'avez fait de m'envoyer la plus agréable lettre qui ait jamais été écrite; elle a été lue et admirée, comme vous le pouvez souhaiter; il me seroit difficile de vous rien envoyer de ce prix-là; mais je chercherai à m'acquitter, sans espérer néanmoins d'en trouver les moyens, dans le

[1] Marie-Louise Le Loup de Bellenave, veuve d'Alexandre de Choiseul, comte du Plessis, et remariée depuis à René Gillier de Puygarreau, marquis de Clérembault, premier écuyer de MADAME, duchesse d'Orléans. *D. P.*

soin de votre santé, car vous vous portez si bien, que vous n'avez pas besoin de mes remèdes. Madame la comtesse (*de La Fayette*) est allée ce matin à Saint-Germain remercier le roi d'une pension de cinq cents écus qu'on lui a donnée sur une abbaye; cela lui en vaudra mille avec le temps, parce que c'est sur un homme qui a la même pension sur l'abbé de La Fayette; ainsi ils sont quittes présentement, et quand ce premier mourra, la pension demeurera toujours sur son abbaye : le roi a même accompagné ce présent de tant de paroles agréables, qu'il y a lieu d'attendre de plus grandes graces. Si je suis le premier à vous apprendre ceci, voilà déjà la lettre de M. de Coulanges à demi-payée; mais qui nous paiera le temps que nous passons ici sans vous? Cette perte est si grande pour moi, que vous seule pouvez m'en récompenser; mais vous ne payez point ces sortes de dettes-là; j'en ai bien perdu d'autres, et pour être ancien créancier, je n'en suis que plus exposé à de telles banqueroutes. L'affaire de M. le chevalier de Lorraine et de M. de Rohan est heureusement terminée; le roi a jugé de leurs intentions, et personne n'a eu dessein de s'offenser. M. le duc est revenu, M. le prince arrive dans deux jours: on espère la paix; mais vous ne revenez pas, et c'est assez pour ne rien espérer.

Quoi que vous me disiez de madame de Grignan, je pense qu'elle ne se souvient guère de moi; je lui rends cependant mille très-humbles graces, ou à vous, de ce que vous me dites de sa part. Ma *mère* [1] est un miroir de dévotion: elle a fait un cantique pour ses ennemis, où la *reine de Provence* [2] n'est pas oubliée. Embrassez M. l'abbé (*de Coulanges*) à mon intention; dites-lui qu'après le marquis de Villeroi, je suis mieux que personne auprès de M. de Coulanges.

Si vous avez des nouvelles de notre pauvre Corbinelli, je vous supplie de m'en donner : j'ai pensé effacer l'épithète, mais j'apprends toujours, à la honte de nos amis, qu'elle ne lui convient que trop.

MADAME DE LA FAYETTE.

Voilà une lettre qui vous dit, ma belle, tout ce que j'aurois à vous dire. Je me porte bien de mon voyage de Saint-Germain. J'y vis votre fils, j'en fis comme du mien; il est très-joli. Adieu.

[1] Madame de Marans, que M. de La Rochefoucauld appeloit *sa mère. D. P.*

[2] C'est-à-dire madame de Grignan, que madame de Marans n'aimoit point. *D. P.*

LETTRE CCCVII.

DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 24 février 1673.

Si vous étiez en lieu où je vous pusse conter mes chagrins, ma très-belle, je suis persuadée que je n'en aurois plus. Quand je songe que le retour de Madame de Grignan dépend de la paix, et le vôtre du sien, en faut-il davantage pour me la faire souhaiter bien vivement? Le comte Tot a passé l'après-dinée ici : nous avons fort parlé de vous; il se souvient de tout ce qu'il vous a entendu dire; jugez si sa mémoire ne le rend pas de très-bonne compagnie. Au reste, ma belle, je ne pars plus de Saint-Germain; j'y trouve une dame d'honneur[1] que j'aime, et qui a de la bonté pour moi; j'y vois peu la reine; je couche chez madame Dufresnoi dans une chambre charmante, tout cela me fait résoudre à y faire de fréquents voyages. Nos pauvres amis sont repartis, c'est-à-dire M. de La Trousse[2], sur la nouvelle qu'a eue le roi d'une révolte en Franche-Comté: comme il n'aimeroit point que les Espagnols envoyassent des troupes qui passeroient sur ses

[1] Madame de Richelieu. *D. P.*

[2] Capitaine des gendarmes-dauphins. *D. P.*

terres, il a nommé Vaubrun et La Trousse pour aller commander en ce pays-là. La Trousse a beaucoup de peine à se réjouir de cette distinction ; cependant c'en est une, qui pourroit ne pas déplaire à un homme moins fatigué de voyages ; celui-ci joindra la campagne ; cela est fort triste pour ses amis : le guidon[1] nous demeure ; mais ce n'étoit point trop *de tout.* Je menai ce guidon avant-hier à Saint-Germain ; nous dînâmes chez madame de Richelieu, il est aimé de tout le monde presque autant que de moi. *Mithridate*[2] est une pièce charmante ; on y pleure ; on y est dans une continuelle admiration ; on la voit trente fois ; on la trouve plus belle la trentième que la première. *Pulchérie* n'a point réussi. Notre ami Brancas a la fièvre et une fluxion sur la poitrine ; je l'irai voir demain. Je n'ai point vu votre cardinal *(de Retz) ;* j'en ai toujours eu envie, mais il s'est toujours trouvé quelque chose qui m'en a empêchée. La belle Ludres[3] est la meilleure de mes amies ; elle me veut toujours mener chez madame *Talpon* quand

[1] M. de Sévigné étoit guidon des gendarmes-dauphins. *D. P.*

[2] Tragédie de Racine, représentée pour la première fois en janvier 1673. *D. P.*

[3] Chanoinesse de Poussay. On disoit autrefois les cuisinières de Bouxières, les femmes-de-chambre de Poussay, les demoiselles d'Epinal et les dames de Remiremont, pour nuancer les degrés de noblesse des chanoinesses de ces quatre chapitres dans la Lorraine et les Vosges. *G. D. S. G.*

ies[1] sont allumées. Le marquis de Villero est si amoureux, qu'on lui fait voir ce que l'on veut : jamais aveuglement n'a été pareil au sien; tout le monde le trouve digne de pitié, et il me paroît digne d'envie, il est plus charmé qu'il n'est *charmant ;* il ne compte pour rien sa fortune, mais la belle compte Caderousse pour quelque chose, et puis un autre pour quelque chose encore ; un, deux, trois, c'est la pure vérité[2]; fi, je hais les médisances. J'embrasse madame la comtesse de Grignan, je voudrois bien qu'elle fût heureusement accouchée, qu'elle ne fût plus grosse, et qu'elle vînt ici désabuser de tout ce qu'on y admire. Adieu, ma véritable amie, *vos petites entrailles*[3] se portent bien ; elles sont fa-

[1] Selon la manière de prononcer de madame de Ludres. *D. P.*

[2] Grouvelle croit qu'il s'agit de la belle madame Dufresnoi, dont il a été fait mention dans la lettre ci-dessus, page 134 ; il se trompe. Madame de Soissons paroît plus reconnoissable ; c'est l'opinion du dernier éditeur. Madame de Soissons étoit une femme chanceuse, dénigrée comme telle : elle est désignée par le nom d'*Alcine* dans la lettre du 30 octobre 1672. Madame de Coulanges, plus bas (lettre du 20 mars), dit : *Alcine, la plus indigne femme.* Madame de Sévigné l'appelle *la vieille Médée* dans sa lettre du 29 décembre 1675. Deux de ses trois amants dont parle madame de Coulanges, sont ici nommés ; le troisième sous-entendu est Vardes , nommé en toutes lettres à la date du 10 février 1672. La chronique scandaleuse lui en donne beaucoup d'autres. (*Voyez* le marquis de Vardes , à l'article Corbinelli, dans la notice sur madame de Sévigné, tom. I.) *G. D. S. G.*

[3] Madame de Sévigné nommoit ainsi Marie-Blanche de Grignan, née le 15 novembre 1670, qu'elle avoit laissée à Paris. *D. P.*

rouches, elles ont les cheveux coupés, elles sont très-bien vêtues. Madame Scarron ne paroît point; j'en suis très-fâchée; je n'ai rien cette année de tout ce que j'aime; l'abbé Têtu et moi, nous sommes contraints de nous aimer. *Mademoiselle* a songé que vous étiez très-malade; elle s'éveilla en pleurant : elle m'a ordonné de vous le mander.

LETTRE CCCVIII.

DE MADAME DE LA FAYETTE A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 27 février 1673.

Monsieur de Bayard et M. de La Fayette arrivent dans ce moment; cela fait, ma belle, que je ne vous puis dire que deux mots de votre fils; il sort d'ici, il m'est venu dire adieu, et me prier de vous écrire ses raisons sur l'argent; elles sont si bonnes que je n'ai pas besoin de vous les expliquer fort au long; car vous voyez d'où vous êtes la dépense d'une campagne qui ne finit point : tout le monde est au désespoir et se ruine; il est impossible que votre fils ne fasse pas un peu comme les autres, et de plus, la grande amitié que vous avez pour madame de Grignan fait

qu'il en faut témoigner à son frère. Je laisse au grand d'Hacqueville à vous en dire davantage. Adieu, ma très-chère.

LETTRE CCCIX.

DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 20 mars 1673.

Je souhaite trop vos reproches pour les mériter; non, ma belle, la période ne m'emporte point; je vous dis que je vous aime par la raison que je le sens véritablement; et même je suis plus vive pour vous que je ne vous le dis encore. Nous avons enfin retrouvé madame Scarron, c'est-à-dire que nous savons où elle est; car, pour avoir commerce avec elle, cela n'est pas aisé. Il y a, chez une de ses amies, un certain homme qui la trouve si aimable et de si bonne compagnie, qu'il souffre impatiemment son absence; elle est cependant plus occupée de ses anciens amis qu'elle ne l'a jamais été; elle leur donne le peu de temps qu'elle a avec un plaisir qui fait regretter qu'elle n'en ait pas davantage. Je suis assurée que vous trouvez que deux mille écus de pension sont médiocres; j'en conviens, mais cela s'est fait d'une manière qui peut laisser espérer

d'autres graces. Le roi vit l'état des pensions, il trouva deux mille francs pour madame Scarron, il les raya, et mit deux mille écus[1].

Tout le monde croit la paix, mais tout le monde est triste d'une parole que le roi a dite, qui est que, paix ou guerre, il n'arriveroit à Paris qu'au mois d'octobre. Je viens de recevoir une lettre du jeune guidon (*M. de Sévigné*); il s'adresse à moi[2] pour demander son congé; et ses raisons sont si bonnes, que je ne doute pas que je ne l'obtienne. J'ai vu une lettre admirable que vous avez écrite à M. de Coulanges; elle est si pleine de bon sens et de raison, que je suis persuadée que ce seroit méchant signe pour quelqu'un qui trouveroit à y répondre. Je promis hier à madame de La Fayette qu'elle la verroit; je la trouvai tête à tête avec *un appelé* M. Le Duc: on regretta le temps que vous étiez à Paris; on

[1] Si on saisit bien, dans cette tirade, toutes les pensées qui se rattachent à madame Scarron, on n'hésitera point à être de l'avis de l'éditeur des lettres de madame de Coulanges (Paris. 1805), qui indique le roi lui-même, pour dévoiler cet *homme qui la trouve* (madame Scarron) *si aimable et de si bonne compagnie*. On a lieu de s'étonner que le dernier éditeur des lettres de madame de Sévigné ait eu recours à des obstacles qui ne sont point du tout invincibles, pour rejeter cette opinion, la plus lumineuse, parce qu'elle est la plus probable. *G. D. S. G.*

[2] Madame de Coulanges étant cousine-germaine de M. de Louvois, avoit sans doute beaucoup de crédit près de ce ministre.

G. D. S. G.

vous y souhaita ; mais, hélas ! qu'ils sont inutiles, les souhaits ! et cependant on ne sauroit se corriger d'en faire. M. de Grignan ne s'est point du tout rouillé en province ; il a un très-bon air à la cour, mais il trouve qu'il lui manque quelque chose ; nous sommes de son avis, nous trouvons qu'il lui manque quelque chose. J'ai mandé à M. de La Trousse ce que vous m'écrivez de lui : si ma lettre va jusqu'à lui, je ne doute pas qu'il ne vous en remercie ; je crois que le secret miraculeux qu'il avoit de faire comme les gens les plus riches lui manque dans cette occasion ; il me paroît accablé sans ressource.

Madame Dufresnoi fait une figure si considérable, que vous en seriez surprise ; elle a effacé mademoiselle de S... sans miséricorde : on avoit tant vanté la beauté de cette dernière qu'elle n'a plus paru belle ; elle a les plus beaux traits du monde ; elle a le teint admirable ; mais elle est décontenancée, et elle ne le veut pas paroître ; elle rit toujours, elle a méchante grace. *Madame* fera souvent voir de nouvelles beautés ; l'ombre d'une galanterie l'oblige à se défaire de ses filles : ainsi je crois que celles qui lui demeureront se trouveront plus à plaindre que les autres. Mademoiselle de Laval[1] la quitte. Madame de Ri-

[1] Nous croyons Grouvelle fondé en remplissant ce nom, dont on ne lit que l'initiale dans l'édition originale. *G. D. S. G.*

chelieu m'a priée de vous faire mille compliments de sa part.

Adieu, ma très-aimable belle; j'embrasse, avec votre permission et la sienne, madame la comtesse de Grignan : n'est-elle point encore accouchée ? M. de Coulanges m'a assurée qu'il vous enverroit *Mithridate*. On me peint aujourd'hui pour M. de Grignan; je croyois avoir renoncé à la peinture. L'histoire du *Charmant* est pitoyable; je la sais... *Orondate*[1] étoit peu amoureux auprès de lui; il n'y a que lui au monde qui sache aimer : c'est le plus joli homme, et son *Alcine*, la plus indigne femme.

LETTRE CCCX.

DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 10 avril 1673.

Il est minuit, c'est une raison pour ne vous point écrire; j'en suis enragée; j'avois résolu de répondre à votre aimable lettre; mais voici, ma chère amie, ce qui m'en a empêchée : M. de La Rochefoucauld a passé le jour avec moi, je lui ai fait voir madame Dufresnoi, il en est tout éperdu. Je suis ravie que madame de Grignan

[1] Héros de roman. *D. P.*

ne soit plus qu'accablée de lassitude; la surprise et l'inquiétude que j'ai eues de son mal me devoient faire attendre à toute la joie du retour de sa santé ; c'est une barbarie que de souhaiter des enfants.

Je ne veux pas oublier ce qui m'est arrivé ce matin; on m'a dit : Madame, voilà un laquais de madame de Thianges; j'ai ordonné qu'on le fît entrer. Voici ce qu'il avoit à me dire : *Madame, c'est de la part de madame de Thianges, qui vous prie de lui envoyer la lettre du cheval de madame de Sévigné, et celle de la prairie*[1]. J'ai dit au laquais que je les porterois à sa maîtresse, et je m'en suis défaite. Vos lettres font tout le bruit qu'elles méritent, comme vous voyez; il est certain qu'elles sont délicieuses, et vous êtes comme vos lettres.

Adieu, ma très-aimable belle, j'embrasse bien doucement cette belle comtesse, de peur de lui faire mal : j'ai bien senti, je vous jure, sa fâcheuse aventure; je souhaite plus que je ne l'espère qu'elle ne soit jamais exposée à de pareils accidents. Le roi dit hier qu'il partiroit le 25, sans aucune remise.

[1] La lettre de la *prairie*, publiée par M. de Crawfurd, est insérée sous la date du 22 juillet 1671; elle fait partie des lettres inédites dont nous sommes propriétaires.

LETTRE CCCXI.

DE MADAME DE LA FAYETTE A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 15 avril 1672.

Madame de Northumberland me vint voir hier, j'avois été la chercher avec madame de Coulanges; elle me parut une femme qui a été fort belle, mais qui n'a plus un seul trait de visage qui se soutienne, ni où il soit resté le moindre air de jeunesse; j'en fus surprise; elle est avec cela mal habillée, point de grace; enfin je n'en fus point du tout éblouie; elle me parut entendre fort bien tout ce qu'on dit, ou, pour mieux dire, ce que je dis; car j'étois seule. M. de La Rochefoucauld et madame de Thianges, qui avoient envie de la voir, ne vinrent que comme elle sortoit. Montaigu m'avoit mandé qu'elle viendroit me voir; je lui ai fort parlé d'elle; il ne fait aucune façon d'être embarqué à son service, et paroît très-rempli d'espérance. M. de Chaulnes partit hier, et le comte Tot aussi : ce dernier est très-affligé de quitter la France; je l'ai vu quasi tous les jours pendant qu'il a été ici; nous avons traité votre chapitre plusieurs fois. La maréchale de Gramont s'est trouvée mal;

d'Hacqueville y a été, toujours courant, lui mener un médecin; il est, en vérité, un peu étendu dans ses soins. Adieu, mon amie, j'ai le sang si échauffé, et j'ai tant eu de tracas ces jours passés, que je n'en puis plus; je voudrois bien vous voir, pour me rafraîchir le sang.

LETTRE CCCXII.

DE MADAME DE LA FAYETTE A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 19 mai 1673.

Je vais demain à Chantilly, c'est ce même voyage que j'avois commencé l'année passée, jusque sur le Pont-Neuf, où la fièvre me prit; je ne sais pas s'il arrivera quelque chose d'aussi bizarre, qui m'empêche encore de l'exécuter; nous y allons la même compagnie; et rien de plus.

Madame du Plessis étoit si charmée de votre lettre qu'elle me l'a envoyée; elle est enfin partie pour sa Bretagne. J'ai donné vos lettres à Langlade, qui m'en a paru très-content : il honore toujours beaucoup madame de Grignan. Montaigu s'en va; on dit que ses espérances sont renversées; je crois qu'il y a quelque chose de

travers dans l'esprit de la nymphe[1]. Votre fils est amoureux comme un perdu de mademoiselle de Poussai[2], il n'aspire qu'à être aussi transi que La Fare[3]. M. de La Rochefoucauld dit que l'ambition de Sévigné est de mourir d'un amour qu'il n'a pas, car nous ne le tenons pas du bois dont on fait les fortes passions. Je suis dégoûtée de celle de La Fare, elle est trop grande et trop esclave; sa maîtresse ne répond pas au plus petit de ses sentiments : elle soupa chez Longueil[4]! et *assista* à une musique le soir même qu'il partit : souper en compagnie, quand son amant part, et qu'il part pour l'armée, me paroît un crime capital; je ne sais pas si je m'y connois. Adieu, ma belle.

[1] Madame de Northumberland. *D. P.*

[2] Mademoiselle de Ludres, chanoinesse *de Poussai.*

[3] Le marquis de La Fare, l'ami de Chaulieu, étoit un aimable courtisan à qui on supposoit un penchant pour la marquise de Rochefort, comme il en eut pour beaucoup d'autres, et notamment pour madame de la Sablière. Il a fait de très-jolis vers. La douceur de son caractère ne s'accorde guère avec l'esprit satirique qui règne dans ses Mémoires. Ils sont écrits avec un grand air de liberté et de sincérité, sans être exempts de la rouille du mécontentement contre l'autorité, dont vraisemblablement lui ou sa société avoit à se plaindre. Ce fut pour madame de Caylus, l'une des plus aimables personnes du dix-septième siècle, qu'il fit ses premiers vers, et peut-être les plus délicats qu'on ait eu de lui. Il mourut en 1713. *G. D. S. G.*

[4] Longueil étoit frère du président de Maisons. *M.*

LETTRE CCCXIII.

DE MADAME DE LA FAYETTE A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 26 mai 1673.

Si je n'avois la migraine, je vous rendrois compte de mon voyage de Chantilly, et je vous dirois que, de tous les lieux que le soleil éclaire, il n'y en a point un pareil à celui-là; nous n'y avons pas eu un trop beau temps, mais la beauté de la chasse dans des carrosses vitrés a suppléé à ce qui nous manquoit. Nous y avons été cinq ou six jours; nous vous y avons extrêmement souhaitée, non-seulement par amitié, mais parce que vous êtes plus digne que personne du monde d'admirer ces beautés-là[1]. J'ai trouvé ici à mon retour deux de vos lettres. Je ne pus faire achever celle-ci vendredi, et je ne puis l'achever moi-même aujourd'hui, dont je suis bien fâchée; car

[1] La migraine de madame de La Fayette nous prive de la description de Chantilly, bourg du Valois, qui a passé dans la maison de Bourbon-Condé après la mort de Henri II de Montmorenci, duc, pair, maréchal de France, décapité à Toulouse en 1632. Les arts avoient orné le magnifique château de Chantilly et ses jardins, et de grands souvenirs remplissoient l'esprit à l'aspect de ce vaste monument historique dont l'entrée étoit décorée de la statue équestre en bronze du dernier connétable Anne de Montmorenci, tué à la bataille de Saint-Denis en 1567.

G. D. S. G.

il me semble qu'il y a long-temps que je n'ai causé avec vous. Pour répondre à vos questions, je vous dirai que madame de Brissac[1] est toujours à l'hôtel de Conti, environnée de peu d'amants, et d'amants peu propres à faire du bruit, de sorte qu'elle n'a pas grand besoin *du manteau de sainte Ursule.* Le premier président de Bordeaux est amoureux d'elle comme un fou; il est vrai que ce n'est pas d'ailleurs une tête bien timbrée. M. le Premier et ses enfants sont aussi fort assidus auprès d'elle; M. de Montaigu ne l'a, je crois, point vue de ce voyage-ci, de peur de déplaire à madame de Northumberland, qui part aujourd'hui; Montaigu l'a devancée de deux jours : tout cela ne laisse pas douter qu'il ne l'épouse. Madame de Brissac joue toujours la désolée, et affecte une très-grande négligence. La comtesse du Plessis a servi de dame d'honneur deux jours avant que MONSIEUR soit parti; sa belle-mère[2] n'y avoit pas voulu consentir auparavant. Elle n'égratigne point madame de Monaco; je crois qu'elle se fait justice, et qu'elle trouve que la seconde place de chez MADAME est assez bonne pour la femme de Clérembault; elle le sera assurément dans un mois, si elle ne l'est déja.

[1] Gabrielle-Louise de Saint-Simon, duchesse de Brissac. *D. P*

[2] Colombe Le Charron, femme de César, duc de Choiseul, pair et maréchal de France, et première dame d'honneur de MADAME. *D. P.*

Nous allons dîner à Livry, M. de La Rochefoucauld, Morangis, Coulanges et moi : c'est une chose qui me paroît bien étrange d'aller dîner à Livry, et que ce ne soit pas avec vous. L'abbé Têtu est allé à Fontevraud; je suis trompée s'il n'eût mieux fait de n'y pas aller, et si ce voyage-là ne déplaît à des gens à qui il est bon de ne pas déplaire.

L'on dit que madame de Montespan est demeurée à Courtray. Je reçois une petite lettre de vous; si vous n'avez pas reçu des miennes, c'est que j'ai bien eu des tracas; je vous conterai mes raisons quand vous serez ici. M. le duc s'ennuie beaucoup à Utrecht; les femmes y sont horribles; voici un petit conte sur ce sujet : il se familiarisoit avec une jeune femme de ce pays-là, pour se désennuyer apparemment; et comme les familiarités étoient sans doute un peu grandes, elle lui dit : *Pour Dieu, monseigneur, V. A. a la bonté d'être trop insolente.* C'est Briole qui m'a écrit cela; j'ai jugé que vous en seriez charmée comme moi. Adieu, ma belle, je suis tout à vous assurément.

[3] *Voyez* la note sur l'abbé Têtu, lettre du 11 mars 1671.

LETTRE CCCXIV.

DE MADAME DE LA FAYETTE A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 30 juin 1673.

Hé bien, hé bien, ma belle, qu'avez-vous à crier comme un aigle? je vous mande que vous attendiez à juger de moi quand vous serez ici; qu'y a-t-il de si terrible à ces paroles? mes journées sont remplies; il est vrai que Bayard est ici, et qu'il fait mes affaires; mais quand il a couru tout le jour pour mon service, écrirai-je? encore faut il lui parler. Quand j'ai couru, moi, et que je reviens, je trouve M. de La Rochefoucauld, que je n'ai point vu tout le jour; écrirai-je? M. de La Rochefoucauld et Gourville sont ici, écrirai-je? mais quand ils sont sortis; ah! quand ils sont sortis, il est onze heures, et je sors, moi; je couche chez nos voisins, à cause qu'on bâtit devant mes fenêtres; mais l'après-dînée, j'ai mal à la tête; mais le matin, j'y ai mal encore, et je prends des bouillons d'herbes qui m'enivrent. Vous êtes en Provence, ma belle, vos heures sont libres, et votre tête encore plus: le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde; il m'est passé pour tout le monde; et si j'avois

un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprois avec lui. Ne mesurez donc point notre amitié sur l'écriture; je vous aimerai autant, en ne vous écrivant qu'une page en un mois, que vous, en m'en écrivant dix en huit jours: quand je suis à Saint-Maur je puis écrire, parce que j'ai plus de tête et plus de loisir; mais je n'ai pas celui d'y être, je n'y ai passé que huit jours de cette année [1]; Paris me tue. Si vous saviez comme je ferois ma cour à des gens à qui il est très-bon de la faire, d'écrire souvent toutes sortes de folies, et combien je leur en écris peu, vous jugeriez aisément que je ne fais pas ce que je veux là-dessus. Il y a aujourd'hui trois ans que je vis mourir MADAME; je relus hier plusieurs de ses lettres, je suis toute pleine d'elle.

[1] Nous avons déjà vu que le duc de La Rochefoucauld avoit cédé à Gourville la capitainerie de Saint-Maur. Madame de La Fayette occupoit une partie du château. Gourville, qui le lui avoit prêté, dit Grouvelle, peint dans ses Mémoires, d'une manière aussi défavorable qu'elle paroît vraie, la prétention qu'elle eut de le garder malgré lui, et tout ce qu'elle fit pour le brouiller avec M. de La Rochefoucauld lorsqu'elle eut été forcée de lâcher prise. On voit dans ce procédé, de la hauteur, de la morgue contre un homme à qui il manquoit peut-être l'honneur des volumineux parchemins, mais qui n'étoit pas d'humeur à s'entendre dire comme à la roture : *Allez.... moutons, canaille, sotte espèce :*

. . . . Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

G. D. S. G.

Adieu, ma très-chère, vos défiances seules composent votre unique défaut, et la seule chose qui peut me déplaire en vous. M. de La Rochefoucauld vous écrira.

LETTRE CCCXV.

DE MADAME DE LA FAYETTE A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, 14 juillet 1673.

Voici ce que j'ai fait depuis que je vous ai écrit : j'ai eu deux accès de fièvre ; il y a six mois que je n'ai été purgée : on me purge une fois, on me purge deux, le lendemain de la deuxième je me mets à table ; ah ! ah ! j'ai mal au cœur, je ne veux point de potage ; mangez donc un peu de viande ; non, je n'en veux point ; mais vous mangerez du fruit ; je crois qu'oui ; hé bien mangez-en donc ; je ne saurois, je mangerai tantôt ; que l'on m'ait ce soir un potage et un poulet ; voici le soir ; voilà un potage et un poulet ; je n'en veux point ; je suis dégoûtée, je m'en vais me coucher, j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me tourne, je me retourne, je n'ai point de mal, mais je n'ai point de sommeil aussi ; j'appelle, je prends un livre, je le referme ; le jour vient, je me lève, je vais à

la fenêtre, quatre heures sonnent, cinq heures, six heures ; je me recouche, je m'endors jusqu'à sept, je me lève à huit, je me remets à table à douze inutilement, comme la veille ; je me mets dans mon lit le soir, inutilement comme l'autre nuit. Etes-vous malade? nenni : êtes-vous plus foible? nenni. Je suis dans cet état trois jours et trois nuits ; je redors présentement ; mais je ne mange encore que par machine, comme les chevaux, en me frottant la bouche de vinaigre ; du reste, je me porte bien, et je n'ai pas même si mal à la tête. Je viens d'écrire des folies à M. le duc ; si je puis, j'irai dimanche à Livry pour un jour ou deux. Je suis très-aise d'aimer madame de Coulanges, à cause de vous. Résolvez-vous, ma belle, de me voir soutenir toute ma vie, à la pointe de mon éloquence, que je vous aime plus encore que vous ne m'aimez ; j'en ferois convenir Corbinelli en un demi-quart d'heure. Au reste, mandez-moi bien de ses nouvelles : tant de bonnes volontés seront-elles toujours inutiles à ce pauvre homme? pour moi, je crois que c'est son mérite qui leur porte malheur ; Segrais porte aussi guignon ; madame de Thianges est des amies de Corbinelli, Mme Scarron, mille personnes, et je ne lui vois plus aucune espérance de quoi que ce puisse être ; on donne des pensions aux beaux esprits ; c'est un

fonds abandonné à cela, il en mérite mieux que tous ceux qui en ont. Point de nouvelles, on ne peut rien obtenir pour lui.

Je dois voir demain madame de Vill....; c'est une certaine ridicule à qui M. d'Ambres a fait un enfant; elle l'a plaidé, et a perdu son procès; elle conte toutes les circonstances de son aventure; il n'y a rien au monde de pareil; elle prétend avoir été forcée : vous jugez bien que cela conduit à de beaux détails. La Marans est une sainte; il n'y a point de raillerie; cela me paroît un miracle. La Bonnetot est dévote aussi; elle a ôté son œil de verre; elle ne met plus de rouge ni de boucles. Madame de Monaco ne fait pas de même; elle me vint voir l'autre jour bien blanche; elle est favorite et engouée de cette Madame-ci, tout comme de l'autre; cela est bizarre. Langlade s'en va demain en Poitou pour deux ou trois mois. M. de Marsillac est ici; il part lundi pour aller à Barrége, il ne s'aide pas de son bras. Madame la comtesse du Plessis va se marier; elle a pensé acheter Fresne [1]. M. de La Rochefoucauld se porte très-bien; il vous fait mille et mille compliments, et à Corbi-

[1] Elle étoit veuve d'Alexandre de Choiseul, comte du Plessis, et nièce, par sa mère, de du Plessis-Guénégaud, secrétaire d'état, propriétaire du beau château de Frène, dans la Brie, où nous avons vu madame de Sévigné le 1er août 1667.

nelli. Voici une question entre deux maximes :

On pardonne les infidélités, mais on ne les oublie point;
On oublie les infidélités, mais on ne les pardonne point.

« Aimez-vous mieux avoir fait une infidélité à « votre amant, que vous aimez pourtant tou« jours; ou qu'il vous en ait fait une, et qu'il « vous aime aussi toujours[1]? » On n'entend pas par infidélité avoir quitté pour un autre, mais avoir fait une faute considérable. Adieu, je suis bien en train de jaser; voilà ce que c'est de ne point manger et de ne point dormir. J'embrasse madame de Grignan et toutes ses perfections.

[1] Je ne crois point cette maxime de La Rochefoucauld, mais bien de Jacques Esprit, auteur de beaucoup d'autres qui circuloient dans la société sans sa participation, et sous le nom de La Rochefoucauld. « La manière dont on fait jouer ici le sens et les « mots, dit Grouvelle, semble justifier la critique qu'on a faite « du livre des Maximes. » *Dans plusieurs articles, l'expression n'a pas été inventée par l'accusation; mais l'accusation a été inventée pour y faire entrer l'expression.* « Huet, qui parle ainsi, connoissoit « mieux que personne l'auteur des *Maximes*, sa méthode et le goût « de la société. » Jacques Esprit, conseiller d'état, membre de l'académie françoise, étoit un homme modeste, dont M. de La Rochefoucauld a tiré un grand parti pour la gloire de ses œuvres littéraires. *G. D. S. G.*

LETTRE CCCXVI.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 26 juin 1673.

Je m'ennuie fort, Madame, de n'avoir aucune nouvelle de vous depuis que vous arrivâtes en Provence. Quand vous seriez en l'autre monde je n'en aurois pas moins. Est-ce qu'on ne songe plus qu'à ce qu'on voit, quand on est en Provence? Mandez-le-moi, je vous prie, parce qu'en ce cas-là je vous irois trouver, et j'aimerois mieux me mettre au hasard de me brouiller à la cour, où je n'ai plus rien à ménager, que de n'entendre jamais parler de vous. Raillerie à part, Madame, mandez-moi de vos nouvelles. Je suis en peine aussi de n'en avoir aucune de notre ami (*Corbinelli*). Quelqu'un m'a dit qu'il étoit dans une dévotion extrême. Si c'étoit cela qui l'empêchât d'avoir commerce avec moi, j'aimerois autant qu'il fût déjà en paradis. Mandez-moi ce que vous en savez.

LETTRE CCCXVII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Grignan, ce 15 juillet 1673.

Vous voyez-bien, mon cher cousin, que me voilà à Grignan. Il y a justement un an que j'y vins, je vous écrivis avec notre ami Corbinelli qui passa deux mois avec nous. Depuis cela j'ai été dans la Provence, me promener. J'ai passé l'hiver à Aix avec ma fille. Elle a pensé mourir en accouchant, et moi de la voir accoucher si malheureusement. Nous sommes revenus ici depuis quinze jours, et j'y serai jusqu'au mois de septembre que j'irai à Bourbilly, où je prétends bien vous voir. Prenez dès à présent des mesures, afin que vous ne soyez pas à Dijon. J'y veux voir aussi notre grand cousin de Toulongeon, mandez lui. Je vous mènerai peut-être notre cher Corbinelli; il m'est venu trouver ici, et nous avions résolu de vous écrire, quand j'ai reçu votre lettre. Vous le trouverez pour les mœurs aussi peu réglé que vous l'avez vu; mais il sait mieux sa religion qu'il ne savoit; et il en sera bien plus damné, s'il ne profite pas de ses lumières. Je l'aime toujours, et son esprit est fait

pour me plaire. Que dites-vous de la conquête de Maëstricht? Le roi seul en a toute la gloire [1]. Vos malheurs me font une tristesse au cœur qui me fait bien sentir que je vous aime. Je laisse la plume à notre ami. Nous serions trop heureux si nous le pouvions avoir dans notre *délicieux* château de Bourbilly. Ma fille vous fait une amitié, quoique vous ne songiez pas à elle.

DE M. DE CORBINELLI.

J'aurois un fort grand besoin, Monsieur, que le bruit de ma dévotion continuât. Il y a si longtemps que le contraire dure, que ce changement en feroit peut-être un à ma fortune. Ce n'est pas que je ne sois pleinement convaincu que le bonheur et le malheur de ce monde ne soit le pur et unique effet de la Providence, où la fortune ni le caprice des rois n'ont aucune part. Je parle si souvent sur ce ton-là, qu'on l'a pris pour le sentiment d'un bon chrétien, quoiqu'il ne soit que celui d'un bon philosophe. Mais quand le bruit qui a couru eût été véritable, ma dévotion n'eût pas été incompatible avec ma persévérance à vous honorer, et à vous confirmer souvent les mêmes sentiments que j'ai eus pour vous toute ma vie. Vous savez quel hon-

[1] Le roi prit Maëstricht sur les états le 29 juin 1673, après treize jours de siége. Voltaire dit que Maëstricht se rendit au bout de huit jours.

neur je me suis toujours fait de votre amitié, et si la grace *efficace* auroit pu détruire une pensée si raisonnable. Nous vous écrivîmes une grande lettre à notre autre voyage ici, et nous avons vingt fois raisonné sur votre indolence. Mais va-t-elle jusqu'à ne point regretter de n'être point à Maëstricht à tuer des Hollandais et des Espagnols à la vue du roi? qu'en dites-vous? les poëtes vont dire des merveilles; le sujet est ample et beau. Ils diront que leur grand monarque a vaincu la Hollande et l'Espagne en douze jours, en prenant Maëstricht, et qu'il ne manque à sa gloire que la vraisemblance. Ils diront qu'il en est lui-même le destructeur, à force de la rendre incroyable; et mille pensées dont je ne m'avise pas, tant parce que j'ai l'esprit peu fleuri, que parce que je l'ai sec depuis un an, à cause que je me suis adonné à la philosophie de Descartes. Elle me paroît d'autant plus belle qu'elle est facile, et qu'elle n'admet dans le monde que des corps et du mouvement, ne pouvant souffrir tout ce dont on ne peut avoir une idée claire et nette. Sa métaphysique me plaît aussi; ses principes sont aisés et ses inductions naturelles. Que ne l'étudiez-vous? elle vous divertiroit avec mesdemoiselles de Bussy. Madame de Grignan la sait à miracle, et en parle divinement. Elle me soutenoit l'autre jour que plus il y a d'indiffé-

rence dans l'ame, et moins il y a de liberté. C'est une proposition que soutient agréablement M. de La Forge, dans un *Traité de l'esprit de l'homme*, qu'il a fait en françois, et qui m'a paru admirable [1]. Voilà de quoi combattre les ennuis de la province. Nous lisons à Montpellier tout l'hiver Tacite, et nous le traduisons, je vous assure, très-bien. J'ai fait un gros traité de rhétorique en françois, et un autre de l'art historique, comme aussi un gros commentaire sur l'Art poétique d'Horace. Plût à Dieu que vous fussiez avec nous! car l'esprit des provinciaux n'est pas assez beau pour nous contenter dans nos réflexions. Donnez-nous de vos nouvelles quelquefois, s'il vous plaît, et soyez persuadé que, quand je serois en paradis, je n'en serois pas moins votre serviteur.

[1] Nous renvoyons à la lettre du 30 mars 1672, pour y puiser quelques lumières dans la note sur Descartes. Corbinelli, studieux, riche de connoissances, ne déraisonne point en faisant l'éloge de la philosophie de Descartes; mais il ne l'aborde qu'avec la stérilité de son siècle dans les hautes sciences : il se sert même d'une mauvaise autorité pour la justifier, Louis de La Forge, docteur en médecine, alors un des grands coryphées de la secte cartésienne, et si obscur, si peu initié, qu'on ne parle plus de lui, ni de son livre. *G. D. S. G.*

LETTRE CCCXVIII.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 27 juillet 1673.

Je reçus la lettre que vous m'écrivîtes de Grignan l'année passée, Madame, dans laquelle notre ami m'écrivoit aussi, comme il le fait aujourd'hui. J'y fis réponse, et vous n'en devez pas douter [1], car je suis homme à représailles en toutes choses : je ne sais donc qu'est devenue ma lettre. C'eût été grand dommage si madame de Grignan fût morte en couches. Quel que soit un jour le mérite de son enfant, il ne vaudra jamais mieux que sa mère; et pour vous, Madame, aimez-la fort pendant sa vie; mais laissez-la mourir si elle ne s'en pouvoit pas empêcher une autre fois, et vivez, car il n'est rien tel que de vivre. Vous ne me verrez point à Bourbilly; je vous envoie la gazette de Hollande qui vous en dira la raison : voyez l'article de Paris; cela n'est pas tout-à-fait comme elle le dit; mais elle a su que le roi m'avoit fait quelque grace, et elle a cru que ce ne pouvoit être moins que ce qu'elle dit. Cependant elle se trompe : le roi ne m'a

[1] *Voyez* les dates des 18 septembre et 24 octobre 1672.

permis que d'aller à Paris pour mettre ordre à mes affaires. Vous connoissez la manière sèche de la cour pour les gens qui ne sont pas heureux; mais enfin j'ai autant de patience qu'elle a de dureté, et je suis en meilleurs termes que je n'étois il y a deux ans. Je pars donc dans huit ou dix jours pour la bonne ville avec ma famille; je ne sais si j'y passerai l'hiver, ce sera suivant les nouvelles que j'aurai de la cour; mais toujours me trouverez-vous à Paris, si les délices de Bourbilly ne vous y arrêtent point. Je voudrois bien que vous amenassiez notre ami, et que nous pussions un peu moraliser tous trois sur les sottises du monde, dont nous devons être désabusés; pour moi, je le suis à un point que, sans l'intérêt de mes enfants, je me contenterois d'admirer le roi dans mon cœur, sans me mettre en peine de le lui faire connoître. Je ne trouve pas que ce soit un si grand malheur pour moi qu'on voie que je ne suis pas maréchal de France, pourvu qu'on croie que je le mérite, et je ne pense pas que personne me doive traiter sur le pied de ne l'être pas, mais sur celui que je le devrois être, car il n'appartient qu'au roi de me faire une injustice. Ainsi, Madame, voyez les conquêtes du roi sans me plaindre, puisque aussi bien cela ne sert de rien, et m'aimez toujours, puisque je vous aime de tout mon cœur.

Je songe à madame de Grignan plus que vous ne pensez; mais je suis discret, et je ne dis pas toujours sur le chapitre d'une aussi belle dame qu'elle, tout ce que je pense.

A M. DE CORBINELLI.

Je crois, Monsieur, que votre dévotion ne feroit point de changement à votre mauvaise fortune, et qu'elle ne vous serviroit qu'à vous la faire prendre en gré; mais la philosophie peut faire la même chose : ainsi la dévotion ne vous peut servir que pour l'autre monde, et j'en suis persuadé, non pas encore assez pour la prendre fort à cœur, mais assez pour ne faire à autrui que ce que je voudrois qui me fût fait. Il y a mille petits collets qui ne sont pas si justes. Pour vous répondre maintenant à ce que vous me demandez, si je ne suis pas fâché de n'être point à Maëstricht, je vous dirai qu'il y a si long-temps que j'ai été bien fâché de n'être pas où je devois être, que je ne reprends pas de nouveaux chagrins toutes les fois qu'il se présente de nouvelles occasions de m'en donner. A quoi me serviroit ma raison? Pour le roi, je l'admirerois quand je serois bourgmestre d'Amsterdam; et, pour dire la vérité, il m'a un peu traité à la hollandoise; cependant je ne laisse pas de le trouver un prince merveilleux : jugez ce que j'en penserois s'il

m'avoit fait du bien, car vous savez que, quelque juste qu'on soit, on pense toujours plus favorablement de son bienfaiteur que du contraire.

Si nous avions quelqu'un pour nous mettre en train sur la philosophie de Descartes, nous l'apprendrions; mais nous ne savons comment enfourner : puisque madame de Grignan vous soutient que plus il y a d'indifférence dans une ame, moins il y a de liberté, je crois qu'elle vous peut soutenir qu'on est extrêmement libre quand on est passionnément amoureux. Mais, à propos de Descartes, je vous envoie des vers qu'une fille de mes amies [1] a faits en faveur de son ombre; vous les trouverez de bon sens, à mon avis.

LETTRE CCCXIX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Grignan, ce 23 août 1673.

En vérité, mon cousin, je suis fort aise que vous soyez à Paris. Il me semble que c'est là le chemin d'aller plus loin, et je n'ai jamais tant souhaité de voir aller quelqu'un à de grands

[1] Mademoiselle Dupré. On trouve la pièce de vers, dont parle Bussy, dans le *Recueil de vers choisis* donné par le père Bouhours.

honneurs, que je l'ai souhaité pour vous, quand vous étiez dans le chemin de la fortune. Elle est si extravagante, qu'il n'y a rien qu'on ne puisse attendre de son caprice; ainsi j'ai toujours un peu d'espérance. Vous avez tant de philosophie, que, l'un de ces jours, je vous prierai de m'en faire part, pour m'aider à soutenir vos malheurs et mes chagrins. Je me console de ne vous point voir à Bourbilly, puisque je vous verrai à Paris. Je voudrois bien que ma fille vous y pût faire son compliment elle-même; mais, dans l'incertitude, elle vous le fait ici, elle et M. de Grignan.

DE M. DE CORBINELLI.

Vous croyez bien, Monsieur, que je ne suis pas le dernier de vos serviteurs à prendre une bonne part à la petite douceur que le roi vous a faite. M. de Vardes ne l'a jamais pu obtenir pour deux mois à la mort de son oncle, ce qui me fait juger que son affaire tient plus au cœur du roi que la vôtre. Pendant votre séjour de Paris, je vous conseille de vous faire instruire de la philosophie de Descartes : mesdemoiselles de Bussy l'apprendront plus vite qu'aucun jeu. Pour moi, je la trouve délicieuse, non-seulement parce qu'elle détrompe d'un million d'erreurs où est tout le monde, mais encore parce qu'elle apprend à raisonner juste. Sans elle nous serions morts

d'ennui dans cette province[1]. Les vers que vous me faites l'honneur de m'envoyer sont très-bons et très-justes. Je vous montrerai aussi mes traités de rhétorique, de poétique et de l'art historique; je les ai faits sur les principes des meilleurs maîtres, mais, je crois, plus intelligiblement et plus succinctement qu'eux. Je ne douterai point de leur bonté s'ils parviennent à vous plaire. J'estime fort votre résignation : on est bien heureux quand on a autant de mérite que vous en avez, de se passer des récompenses des rois, courageusement et sans chagrin. Je m'imagine que vous dites assez souvent comme Horace :

Et meâ me virtute involvo.
Je m'enveloppe de ma vertu.

[1] Corbinelli, disgracié pour avoir été compromis dans les intrigues du comte de Guiche et d'Henriette d'Angleterre, se rendit en Languedoc, près du marquis de Vardes, que le roi y tenoit en exil. A Toulouse, et près du savant Regis, ces deux compagnons d'infortune étudièrent la philosophie de Descartes, et c'est Corbinelli qui l'enseigna à madame de Grignan. Avec Vardes il s'étoit encore appliqué à l'étude des auteurs latins. Il reste de lui les *Anciens Historiens latins réduits en maximes*, avec une préface attribuée au père Bouhours. *G. D. S. G.*

LETTRE CCCXX.

DE MADAME DE LA FAYETTE A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ce 4 septembre 1673.

Je suis à Saint-Maur ; j'ai quitté toutes mes affaires et tous mes maris ; j'ai mes enfants et le beau temps, cela me suffit ; je prends des eaux de Forges ; je songe à ma santé ; je ne vois personne ; je ne m'en soucie point du tout : tout le monde me paroît si attaché à ses plaisirs, et à des plaisirs qui dépendent entièrement des autres, que je me trouve avoir un don des fées d'être de l'humeur dont je suis.

Je ne sais si madame de Coulanges ne vous aura point mandé une conversation d'une après-dînée de chez Gourville, où étoient madame Scarron et l'abbé Têtu, sur les personnes *qui ont le goût au-dessus ou au-dessous de leur esprit ;* nous nous jetâmes dans des subtilités où nous n'entendions plus rien : si l'air de Provence, qui subtilise encore toutes choses, vous augmente nos visions là-dessus, vous serez dans les nues. *Vous avez le goût au-dessous de votre esprit, et M. de La Rochefoucauld aussi, et moi encore,*

mais pas tant que vous deux. Voilà des exemples qui vous guideront.

M. de Coulanges m'a dit que votre voyage étoit encore retardé; pourvu que vous rameniez madame de Grignan, je n'en murmure pas; si vous ne la ramenez point, c'est une trop longue absence. Mon goût augmente à vue d'œil pour la supérieure du Calvaire [1]; j'espère qu'elle me rendra bonne. Le cardinal de Retz est brouillé pour jamais avec moi, de m'avoir refusé la permission d'entrer chez elle [2]; je la vois quasi tous les jours : j'ai vu enfin son visage [3]; il est agréable, et l'on s'aperçoit bien qu'il a été beau : elle n'a que quarante ans, mais l'austérité de sa règle l'a fort changée. Madame de Grignan a fait des merveilles d'avoir écrit à la Marans; je n'ai pas été si sage, car je fus l'autre jour chercher madame de Schomberg [4]; et je ne la demandai point.

[1] Couvent fondé par Marie de Médicis en 1621, lorsque cette princesse faisoit bâtir le palais du Luxembourg. On le nommoit *Filles du Calvaire*, dites *du Luxembourg*, à cause de la proximité du palais. La révolution en a fait perdre la trace. *G. D. S. G.*

[2] Madame de La Fayette demeuroit rue de Vaugirard, en face du couvent du Calvaire, qui étoit enclavé dans le jardin du petit Luxembourg. *M.*

[3] Les religieuses du Calvaire ont leur voile baissé au parloir, excepté pour leurs proches parents, ou dans des cas particuliers. *D. P.*

[4] Madame de Schomberg et madame de Marans étoient logées dans la même maison. *D. P.*

Adieu, ma belle, je souhaite votre retour avec une impatience digne de notre amitié.

J'ai reçu les cinq cents livres il y a long-temps. Il me semble que l'argent est si rare qu'on n'en devroit point prendre de ses amis : faites mes excuses à M. l'abbé (*de Coulanges*) de ce que je l'ai reçu [1].

LETTRE CCCXXI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Montélimart, jeudi 5 octobre 1673.

Voici un terrible jour [2], ma chère enfant ; je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites et à tous ceux que je fais, et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte nous puissions jamais nous rencontrer. Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous ; c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire. Ce qui s'est

[1] Ce trait malin, dirigé contre l'abbé de Coulanges, est expliqué dans une des lettres ci-après, 6 octobre. *G. D. S. G.*

[2] C'étoit le même jour de son départ de Grignan pour Paris, et de celui de madame de Grignan pour Salon et pour Aix. Montélimart n'est qu'à trois ou quatre lieues du château de Grignan. *M.*

passé ce matin me donne une douleur sensible, et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons : je les ai senties et les sentirai long-temps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous ; je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours, de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable ; comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus : le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que j'y sois un peu accoutumée ; mais ce ne sera jamais assez pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser. Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé ; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir ; je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai point assez embrassée en partant ; qu'avois-je à ménager ? Je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse ; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan ; je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi ; j'en atten-

drai les effets sur tous les chapitres : il y en a où il a plus d'intérêt que moi, quoique j'en sois plus touchée que lui. Je suis déjà dévorée de curiosité ; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous : Dieu me fasse la grace de l'aimer quelque jour comme je vous aime. Je songe aux *Pichons* ; je suis toute pétrie des Grignan ; je tiens partout. Jamais un voyage n'a été si triste que le nôtre ; nous ne disons pas un mot. Adieu, ma chère enfant, aimez-moi toujours ; hélas ! nous revoilà dans les lettres. Assurez M. l'archevêque de mon respect très-tendre, et embrassez le coadjuteur ; je vous recommande à lui. Nous avons encore dîné à vos dépens. Voilà M. de Saint-Géniez qui vient me consoler. Ma fille, plaignez-moi de vous avoir quittée.

LETTRE CCCXXII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Valence, vendredi 6 octobre 1673.

Mon unique plaisir consiste à vous écrire : la paresse du coadjuteur est bien étonnée de cette sorte de divertissement. Vous êtes à Salon, ma

pauvre petite ; vous avez passé la Durance ; et moi je suis arrivée ici. Je regarde tous les chemins qui vous verront passer cet hiver, et je fais des remarques sur les endroits difficiles. Le plus sûr dans l'hiver, c'est une litière ; il y a des pas où il faut descendre de carrosse, ou périr. M. de Valence [1] m'a envoyé son carrosse avec Montreuil et Le Clair, pour me laisser plus de liberté : j'ai été droit chez le prélat ; il a bien de l'esprit ; nous avons causé une heure ; ses malheurs et votre mérite ont fait les deux principaux points de la conversation. Il a deux dames de ses parentes avec lui. J'ai vu un moment les filles de Sainte-Marie, et madame votre belle-sœur : [2] sa belle abbesse se meurt ; on court pour l'abbaye ; une grosse fièvre continue au milieu

[1] Daniel de Coosnac, évêque de Valence, depuis archevêque d'Aix. (*D. P.*) C'étoit un homme d'un esprit et surtout d'un caractère très-remarquable, mélange singulier de pétulance et de sans-froid, de franchise et de dextérité, de bouffonnerie et d'éloquence. Il dut à ces contrastes sa fortune et ses disgraces. Après avoir été attaché au prince de Conti, frère du Grand-Condé, puis à MONSIEUR, frère de Louis XIV, il eut toute la confiance de MADAME Henriette d'Angleterre. Il fut exilé pendant quinze ans. On a des détails très-curieux sur la vie de ce prélat gascon; ils se trouvent dans les Mémoires de Choisy. (*A. G.*) Mathieu de Montreuil dont nous avons déjà parlé dans la lettre du 24 juin 1672, étoit son secrétaire.

[2] Marie Adhémar de Monteil, religieuse à Aubenas, sœur de M. de Grignan. *D. P.*

de la plus grande santé : voilà qui est expédié. J'ai soupé chez Le Clair avec Montreuil ; j'y suis logée. M. de Valence et ses nièces fort parées me sont venus voir.

On dit ici que le roi est allé joindre M. le prince ; on ne parle point de la paix. Tout le cœur me bat quand je puis douter de votre voyage de Paris. Je *cuis* incessamment, et me passe fort bien de parler. Pour notre abbé vous le connoissez, il ne lui faut que *les beaux yeux de sa cassette*[1]. J'ai une envie extrême de savoir de vos nouvelles, il me semble qu'il y a déjà bien long-temps que je ne vous ai vue.

LETTRE CCCXXIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Lyon, mardi 10 octobre 1673.

Me voilà déjà loin de vous, ma fille ; mais comprenez-vous avec quelle douleur j'y pense ? Je fus reçue chez M. le chamarier par lui et par M. et madame de Rochebonne. J'eus le cœur extrêmement serré en embrassant cette jolie

[1] Ce mot, puisé dans l'*Avare* de Moliere, semble être amené ici fort à propos pour peindre l'abbé de Coulanges comme un autre Harpagon. *G. D. S. G.*

femme ; elle l'eut aussi ; nous nous entendîmes fort bien, nous causâmes beaucoup. J'ai commencé dès ici à défendre le procédé de M. de Grignan ; le chamarier ne le savoit pas tout-à-fait comme il est. C'est la meilleure cause du monde à soutenir ; elle ne sauroit périr que par n'être pas bien expliquée ou bien entendue.

Je veux vous dire encore une fois que, si vous aviez quelque envie d'éviter les dangers en venant cet hiver, il faudroit descendre de carrosse quasi aussi souvent que j'ai fait ; mais une litière seroit admirable ; ou bien monter à cheval, comme font mesdames de Verneuil ou d'Arpajon. Le carrosse de M. de Verville tomba l'année dernière. Il y a aussi un chemin qu'on nous fit prendre *par dans* le Rhône. Je descendis, mes chevaux nagèrent, et l'eau entra jusqu'au fond du carrosse : c'est à deux lieues de Montélimar. Quand vous viendrez les eaux seront grandes, et la place ne sera pas tenable ; il faudra faire un chemin dans les terres, et ne vous point hasarder ; le danger n'est pas dans l'imagination. Voilà ce que mon amitié et ma prévoyance me forcent de vous dire ; vous vous en moquerez si vous voulez ; mais je crois que M. de Grignan ne s'en moquera pas. Vous me direz après cela, voilà qui est bien ; il n'est plus question que de faire la paix, et que nous allions à Paris, il

est vrai : mais si la guerre se déclare contre l'Espagne, comme c'est une affaire qui traînera, et qui ne donnera pas sitôt des affaires aux gouverneurs, je crois qu'en bonne politique M. de Grignan prendra le parti de venir à la cour plus tôt que plus tard. J'attends ce soir de vos nouvelles, j'achèverai cette lettre après les avoir reçues.

Mardi au soir.

Je n'ai pas eu la force de recevoir votre lettre sans pleurer de tout mon cœur. Je vous vois dans Aix, accablée de tristesse, vous achevant de consumer le corps et l'esprit ; cette pensée me tue ; il me semble que vous m'échappez, que vous me disparoissez, et que je vous perds pour toujours. Je comprends l'ennui que vous donne mon départ ; vous étiez accoutumée à me voir tourner autour de vous, il est fâcheux de revoir les mêmes lieux : il est vrai que je ne vous ai point vue sur tous ces chemins-ci ; mais quand j'y ai passé, j'étois comblée de joie, dans l'espérance de vous voir et de vous embrasser, et, en retournant sur mes pas, j'ai une tristesse mortelle dans le cœur, et je regarde avec envie les sentimens que j'avois en ce temps-là ; ceux qui les suivent sont bien différents. J'avois toujours espéré de vous ramener ; vous savez par

quelles raisons et par quels tons vous m'avez coupé court là-dessus; il a fallu que tout ait cédé à la force de votre raisonnement, et prendre le parti de vous admirer; mais croyez que la chose du monde qui paroît la moins naturelle, c'est de me voir retourner toute seule à Paris. Si vous y pouvez venir cet hiver, j'en aurai une joie et une consolation entière; en ce cas, je ne m'affligerai que pour trois mois, ainsi que vous m'en priez : mais je vous quitte, je m'éloigne; voilà ce que je vois, et je ne sais point l'avenir. J'ai une envie continuelle de recevoir de vos lettres; c'est un plaisir bien douloureux; mais je m'intéresse si fort à tout ce que vous faites, que je ne puis vivre sans le savoir. N'oubliez point de solliciter le petit procès, et de bien compter sur vos doigts les moutons de votre troupeau. Ne mettez point votre pot au feu si matin, craignez d'en faire un *consommé*; la pensée d'un *oille*[1] me plaît bien, elle vaut mieux qu'une viande seule : pour moi, je n'y mets comme vous qu'une seule chose avec de la chicorée amère; mais il faut qu'elle soit bonne pour la santé; car, hormis que je suis laide, et que personne ne me reconnoît ici, du reste je ne me portai jamais mieux.

[1] Espèce de potage ou de ragoût qui nous est venu d'Espagne, et dans lequel il entre plusieurs sortes d'herbes et de viandes. *D. P.*

J'ai été fort aise d'embrasser la pauvre Rochebonne ; je ne puis souffrir que ce qui est Grignan. Je ferai réponse à notre mère de Sainte-Marie ; j'ai passé la journée avec celles qui sont ici. Je pars demain pour la Bourgogne : voici encore un grand agrément pour moi, c'est que je ne recevrai plus vos lettres que par Paris ; adressez-les à M. de Coulanges, il me les fera tenir à Bourbilly. La Rochebonne que voilà auprès de moi vous adore : nous nous interrompons toutes deux pour parler de vous avec la dernière tendresse. Adieu, ma très-aimable ; vous voulez que je juge de votre cœur par le mien, je le fais, et c'est pour cela que je vous aime et je vous plains.

LETTRE CCCXXIV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

D'un petit chien de village, à six lieues de Lyon, mercredi au soir 11 octobre 1673.

Me voici arrivée, ma fille, dans un lieu qui me feroit triste quand je ne le serois pas ; il n'y a rien, c'est un désert. Je me suis égarée dans les champs pour chercher l'église ; j'ai trouvé un curé un peu sauvage, et un commis qui con-

noît M. l'abbé, et qui m'a promis de vous faire tenir cette lettre. Quand je ne suis pas avec vous mon unique divertissement est de vous écrire ; contez un peu cela au coadjuteur pour lui faire venir des cornes à la tête. Chamarande[1] est à une lieue ; il est seigneur de cinq ou six paroisses ; il attend le retour du roi. Je sais bien d'autres nouvelles du pays, mais je ne veux pas vous les confier. Je suis partie ce matin à huit heures de Lyon, entourée de tous les Rochebonne, que j'aime et que j'estime fort. M. de Rochebonne s'en va dans ses terres pour donner ordre à ses affaires ; il veut être tout prêt pour la guerre, en cas d'alarme. On ne peut pas voyager plus tristement que je fais. Voici la quatrième fois que je vous écris ; sans cela que serois-je devenue ? Voici ce qui me tue un peu, c'est qu'après mon premier sommeil j'entends sonner deux heures, et qu'au lieu de me rendormir, je mets le pot au feu avec de la chicorée amère ; cela bout jusqu'au point du jour, qu'il faut monter en carrosse. Je suis assurée que, pour me tirer de peine, vous me manderez que l'air d'Aix vous a toute raccommodée, que vous n'êtes plus si maigre qu'à Grignan. Je n'en croirai rien du tout, ma pauvre

[1] M. de Chamarande, l'un des quatre premiers valets-de-chambre du roi, dit M. de Monmerqué.

enfant ; je joins à mon inquiétude le bruit de la rue, dont vous ètes désaccoutumée, et qui vous empêche de dormir ; je vous vois, ma fille, et je vous suis pas à pas : je vois entrer, je vois sortir, je vois quelques unes de vos pensées ; enfin je serai morte quand je ne penserai plus à vous.

Nous avons vu des tableaux admirables à Lyon. Je blâme M. de Grignan de n'avoir pas accepté celui que l'archevêque de Vienne voulut lui donner ; il ne lui sert de rien, et c'est le plus joli tableau et le plus décevant qu'on puisse voir ; pour moi, je ne manquai point tout bonnement de vouloir remettre la toile que je croyois déclouée.[1] A propos, cet archevêque est beau-frère de madame de Villars ; il m'attendoit, et

[1] Le silence de madame de Sévigné sur les tableaux de la ville de Lyon, et notamment sur celui que l'archevèque de Vienne offrit à madame de Grignan, est une faute de goût. Une remarque essentielle pour l'histoire du commerce de la curiosité, c'est que, sur la fin du seizième siècle, et durant le dix-septième, on voit les Lyonnois grands amateurs de peinture, la ville de Lyon être le seul entrepôt du commerce des tableaux de toute les écoles, et Beaucaire, sur le Rhône, étaler annuellement dans les foires leurs productions. On voit les jeunes artistes Français, en voyageant pour l'Italie, s'arrêter à Lyon, y séjourner, y être employés par les gros marchands de tableaux, les administrations et les particuliers. On trouve encore dans cette ville, ses environs et maisons de campagne, les fragmens du goût des Lyonnois à ces époques, restes des productions de nos meilleurs artistes du dix-septième siècle et dans l'âge de l'étude. *G. D. S. G.*

me fit des visites et des civilités infinies. [1] Adieu, ma très-chère ; vous me mandez les choses du monde les plus tendres ; cela perce le cœur, et cependant on en est ravi. Vous me parlez de votre amitié ; je crois qu'elle est très-forte : je vous aime sur ce pied-là, et je ne crois pas me tromper ; mais gardez-vous bien, dans les moments où vous la sentez le plus, de penser ni de dire jamais qu'elle puisse égaler celle que j'ai pour vous.

LETTRE CCCXXV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Châlons, vendredi soir, 13 octobre 1673.

Quel ennui de ne plus espérer de vos nouvelles ? cette circonstance augmente ma tristesse. Ma fille, je ne vous dirai point toutes mes misères sur ce chapitre ; tout au moins vous vous moqueriez de moi ; et vous savez combien j'estime votre estime ; ainsi donc j'honore votre force et votre philosophie, et je ne ferai confidence de mes foiblesses qu'à ceux qui n'ont pas plus de courage que moi. Je m'en vais hors du grand chemin, je ne vous écrirai plus si réglé-

[2] Il se nommoit Henri de Villars.

ment, voilà encore un de mes chagrins. Quand vous ne recevrez point de mes lettres, croyez bien fermement qu'il m'aura été impossible de vous écrire ; mais pour penser à vous, ah ! je ne fais nulle autre chose ; je *cuis* toujours, et, comme vous savez, je m'amuse à éplucher la racine de ma chicorée ; de sorte que mon bouillon est amer, comme ceux que nous prenions à Grignan.

Les déclamations de Quintilien m'ont amusée ; il y en a de belles, et d'autres qui m'ont ennuyée Je m'en vais dans le *Socrate chrétien* [1]. Je vis à Mâcon le fils de M. de Paule ; je le trouvai joli ; il ressemble au *Charmant*. Je ne sais point de nouvelles, sinon que madame de Mazarin est avec son mari jusqu'à la première frénésie. On attendait à Lyon cette duchesse d'Yorck[2] ; quel plaisir que vous ne l'ayez point eue sur le corps ! Nous avons trouvé en chemin M. de Sainte-Marthe ; il m'a promis de vous envoyer *ce pain bénit et cet enterrement* de Mariny [3],

[1] Balzac captivoit encore tous les esprits, ses ouvrages étoient dans les mains de tout le monde. Le *Socrate chrétien* n'est pas une de ses meilleures productions : mais il restera toujours à Balzac la la gloire d'avoir été un des premiers restaurateurs de la langue françoise. Il mourut le 18 février 1654, après avoir fondé un prix à l'Académie françoise dont il étoit membre. *G. D. S. G.*

[2] Marie d'Est, princesse de Modène, depuis reine d'Angleterre. *D. P.*

[3] Ce poète a fait un grand nombre de vers satiriques sur la

dont je vous ai tant parlé ; l'*enterrement* me ravit toujours ; le *pain bénit* est sujet à trop de commentaires : si vous avez l'esprit libre quand vous recevrez ce petit ouvrage, et qu'on vous le lise d'un bon ton, vous l'aimerez fort ; mais si vous n'êtes pas bien disposée, voilà qui est jeté et méprisé ; je trouve que le prix de la plupart des choses dépend de l'état où nous sommes quand nous les recevons. J'embrasse tendrement M. de Grignan ; il doit être bien persuadé de mon amitié, de lui avoir donné et laissé ma fille : tout ce que je lui demande, c'est de conserver votre cœur et le mien ; il en sait les moyens. Songez que je recevrai comme une grace, s'il m'oblige à l'aimer toujours. Le hasard me fit hier parler de lui, et de ses manières nobles et polies, et de ses grandeurs ; je voudrois bien qu'il eût été derrière moi, et vous aussi : vous le croyez bien, ma chère comtesse.

fronde. Son petit poëme du *Pain bénit* parut en 1673 ; c'est une satire dirigée contre les marguilliers de la paroisse Saint-Paul, qui vouloient l'obliger à rendre le pain bénit. Du naturel, quelque finesse et un fonds d'esprit fort, firent la fortune de ce petit ouvrage, dont les exemplaires devinrent rares et sont assez recherchés. Mercier de Compiègne en a donné une nouvelle édition en 1795. *M.* Il est mention de ce poète dans une des notes de la lettre du 1er mai 1671.

LETTRE CCCXXVI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Bourbilly, lundi 16 octobre 1673.

Enfin, ma chère fille, j'arrive présentement dans le vieux château de mes pères. Voici où ils ont triomphé suivant la mode de ce temps-là. Je trouve mes belles prairies, ma petite rivière, mes magnifiques bois et mon beau moulin, à la même place où je les avois laissés. Il y a eu ici de plus honnêtes gens que moi; et cependant, au sortir de Grignan, après vous avoir quittée, je m'y meurs de tristesse. Je pleurerois présentement de tout mon cœur, si je m'en voulois croire; mais je m'en détourne, suivant vos conseils. Je vous ai vue ici, Bussy y étoit, qui nous empêchoit fort de nous y ennuyer. Voilà où vous m'appelâtes *marâtre* d'un si bon ton. On a élagué des arbres devant cette porte, ce qui fait une allée fort agréable. Tout crève ici de blé, et *de Caron pas un mot*[1], c'est-à-dire, pas un

[1] Madame de Sévigné répète souvent cette exclamation, puisée dans le dialogue intitulé : *Caron ou le Contemplateur;* la première fois dans la lettre du 6 septembre 1671. (*Voyez* la traduction des Dialogues de Lucien, par Perrot d'Ablancourt, tome I, page 191.

sol. Il pleut à verse : je suis désaccoutumée de ces continuels orages, j'en suis en colère. M. de Guitaud est à Époisses : il envoie tous les jours ici pour savoir quand j'arriverai, et pour m'emmener chez lui ; mais ce n'est pas ainsi qu'on fait ses affaires ; j'irai pourtant le voir, et vous prévoyez bien que nous parlerons de vous : je vous prie d'avoir l'esprit en repos sur tout ce que je dirai ; je ne suis pas assurément fort imprudente. Nous vous écrirons, Guitaud et moi. Je ne puis m'accoutumer à ne vous plus voir ; et si vous m'aimez, vous m'en donnerez une marque certaine cette année. Adieu, mon enfant ; j'arrive, je suis un peu fatiguée ; quand j'aurai les pieds chauds, je vous en dirai davantage.

LETTRE CCCXXVII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Bourbilly, samedi 21 octobre 1673.

J'arrivai ici lundi au soir, comme je vous l'écrivis sur-le-champ. Je trouvai des lettres de Guitaud qui m'attendoient. Le lendemain, dès neuf heures, il vint au galop, mouillé comme

Paris, 1660.) Ce célèbre traducteur étoit alors fort estimé, comme il le sera toujours, non par la fidélité, mais par la vivacité, la hardiesse de ses expressions, qui le rendent original : c'est ce qui a fait appeler ses traductions *les belles infidèles*. *D. G. S. G.*

un canard, car il pleut continuellement. Nous causâmes extrêmement; il me parla fort de vous, et m'entretint ensuite de ses affaires et de ses dégoûts; il me dit que le roi est revenu à Versailles; il me montra les nouvelles de la guerre: il trouva que la politique obligeroit sans doute M. de Grignan à venir expliquer sa conduite à Sa Majesté, et même à venir prendre les ordres de sa propre bouche pour la guerre, si elle se déclare. Voilà ce qu'il me dit sans vouloir me plaire, et même sans intérêt; car il me paroît peu disposé à retourner cet hiver à Paris. Après que nous eûmes dîné très-bien, malgré la rusticité de mon château, voilà un carrosse à six chevaux qui entre dans ma cour, et Guitaud à pâmer de rire.

Je vois en même temps la comtesse de Fiesque, et madame de Guitaud qui m'embrassent. Je ne puis vous représenter mon étonnement; ni le plaisir qu'avoit pris Guitaud à me surprendre. Enfin voilà donc la comtesse à Bourbilly; comprenez-vous bien cela? plus belle, plus fraîche, plus magnifique, et plus gaie que vous ne l'avez jamais vue. Après les exclamations de part et d'autre que vous pouvez penser, on s'assied, on se chauffe, on parle de vous; vous savez bien encore ce qu'on dit, et combien la comtesse comprend peu que vous ne soyez pas venue avec

moi : cette compagnie me parut toute pleine d'estime pour vous. On parla de nouvelles ; Guitaud me conta comme MONSIEUR veut faire mademoiselle de Grancey dame d'atour de MADAME, à la place de la Gordon, à qui il faut donner cinquante mille écus : voilà qui est un peu difficile ; car le maréchal de Grancey ne veut donner cette somme que pour marier sa fille ; et comme il craindroit qu'il n'en fallût donner encore autant pour la marier, il veut que MONSIEUR fasse tout. Madame de Monaco mène cette affaire ; elle est très-bien chez MONSIEUR et chez MADAME, dont elle est également aimée : on est seulement un peu fâché de lui voir faire quelquefois à cette MADAME-ci les mêmes petites mines et les mêmes petits discours qu'elle faisoit à l'autre. Il y a encore eu quelques bagatelles ; mais cela ne s'écrit point. Pour madame de Marei, elle quitta Paris par pure sagesse, quand on commença toutes ces collations de cet été, et s'en vint en Bourgogne : on la reçut à Dijon au bruit du canon. Vous pouvez penser comme cela faisoit dire de belles choses, et comme ce voyage paroissoit au public ; la vérité c'est qu'elle avoit un procès à Dijon, qu'elle vouloit faire juger ; mais cette rencontre est toujours plaisante [1]. La comtesse

[1] Madame de Marei étoit sœur de madame de Grancey. On a vu qu'elle étoit des parties qui se faisoient chez le duc de Bour-

est bonne là-dessus; il y a quinze jours qu'elle est à Époisses : elle vient de Guerchi. Il y a un petit homme obscur qui dit que l'abbé Têtu serviroit fort bien d'ame à un gros corps[1] : cela m'a paru plaisant. Enfin le soir vint : après avoir admiré les antiquités judaïques de ce château, elles s'en retournèrent; elles voulurent m'emmener; mais j'ai ici des affaires assez importantes, de sorte que je n'irai que demain à Époisses pour revenir après-demain; nous vous écrirons tous ensemble : si je vous avois amenée, vous auriez trouvé cette compagnie qui vous auroit fort empêchée de vous ennuyer. Pour l'air d'ici, il n'y a qu'à respirer pour être grasse; il est humide et épais; il est admirable pour rétablir ce que l'air de Provence a desséché.

Je conclus aujourd'hui toutes mes affaires : si vous n'aviez du blé, je vous offrirois du mien; j'en ai vingt mille boisseaux à vendre : je crie famine sur un tas de blé. J'ai pourtant assuré

bon; ce qui la rendoit très-suspecte de n'être venu chercher à Dijon autre chose que ce prince. *A. G.*

[1] Cet abbé étoit fort maigre; voici son épitaphe, que la Beaumelle attribue à madame de Maintenon, et qui semble sortir d'un mauvais lieu et d'une mauvaise veine :

Ci gît un abbé froid et sec,
Dont la vigueur fut endormie,
Dans les derniers temps de sa vie.
Il ne lui restoit que le bec.
Dont il becquetoit son amie. *G. D. S. G.*

quatorze mille francs, et fait un nouveau bail sans rabaisser. Voilà tout ce que j'avois à faire, et j'ai l'honneur d'avoir trouvé des expédients que le bon esprit de l'abbé ne trouvoit pas. Je suis triste à mourir de n'avoir point de vos lettres, et de ne pouvoir faire ici un pas qui puisse vous être bon à quelque chose : cet état n'est point supportable; j'espère qu'il en viendra un autre. Bussy est encore à Paris, faisant tous les jours des réconciliations; il a commencé par madame de La Baume [1]; ce brouillon de temps, qui change tout, changera peut-être sa fortune. Vous serez bien aise de savoir qu'avant de partir il se fit habiller à Sémur, lui et sa famille; jugez comme il sera d'un bon air. Il s'est raccommodé en ce pays avec Jeannin et avec l'abbé Fouquet [2].

[1] La lettre du 28 août 1668 explique le motif de cette réconciliation de Bussy avec madame la marquise de La Baume. Cette dame, assez légère dans sa conduite, avoit communiqué un manuscrit (*l'Histoire Amoureuse des Gaules*) que Bussy lui avoit confié, et son indiscrétion fut la cause de la publicité de cette chronique scandaleuse; au reste Bussy fit mine d'en être faché; mais il suffit de bien observer ce fameux champion de l'amour-propre, de l'arrogance et du scandale, pour se convaincre du contraire. *G D. S. G.*

[2] Ces deux personnages jouent dans les *Amours des Gaules*, le premier un rôle ridicule, l'abbé un rôle scandaleux. L'abbé Fouquet, chancelier des ordres du roi, étoit frère du Surintendant. *A. G.*

Je reçois un paquet de Guitaud : il m'envoie les nouvelles que vous aurez de votre côté; il me viendra prendre demain ou lundi. Adieu, ma chère enfant? puis-je vous trop aimer? J'embrasse M. de Grignan, et je l'assure qu'il auroit pitié de moi, s'il savoit ce que je souffre de votre absence; et vous, ma fille, je vous embrasse avec une tendresse qu'il n'appartient pas à tout le monde de concevoir.

LETTRE CCCXXVIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Epoisses, mercredi 25 octobre 1673.

Je n'achevai qu'avant-hier toutes mes affaires à Bourbilly, et le même jour je vins ici, où l'on m'attendoit avec quelque impatience. J'ai trouvé le maître et la maîtresse du logis avec tout le mérite que vous leur connoissez, et la comtesse (*de Fiesque*) qui pare et qui donne de la joie à tout un pays. J'ai mené avec moi monsieur et madame de Toulongeon, qui ne sont pas étrangers dans cette maison : il est survenu encore madame de Chatelus et M. le marquis de Bonneval ; de sorte que la compagnie est complète. Cette maison est d'une grandeur et d'une

beauté surprenante; M. de Guitaud se divertit fort à la faire ajuster, et y dépense bien de l'argent[1]; il se trouve heureux de n'avoir point d'autre dépense à faire. Je plains ceux qui ne peuvent pas se donner ce plaisir. Nous avons causé à l'infini, le maître du logis et moi, c'est-à-dire, j'ai eu le mérite de savoir bien écouter. On passeroit bien des jours dans cette maison sans s'ennuyer : vous y avez été extrêmement célébrée. Je ne crois pas que j'en pusse sortir, si on y recevoit de vos nouvelles; mais, ma fille, sans vous faire valoir ce que vous occupez dans mon cœur et dans mon souvenir, cet état d'ignorance m'est insoutenable. Je me creuse la tête à deviner ce que vous m'avez écrit, et ce qui vous est arrivé depuis trois semaines, et cette application inutile trouble fort mon repos. Je trouverai cinq ou six de vos lettres à Paris; je ne comprends pas pourquoi M. de Coulanges ne me les a pas envoyées; je l'en avois prié. Enfin je pars demain pour prendre le chemin de Paris; car vous vous souvenez bien que de Bourbilly on passe devant

[1] Guillaume de Pechpeiron-Comenge, comte de Guitaud, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, étoit marquis d'Epoisses et seigneur de cette belle propriété dont il faisait sa résidence ordinaire. La terre de Bourbilly, que possédoit madame de Sévigné, du chef de son père, rélevoit de celle d'Epoisses, et n'en étoit qu'à deux lieues de distance. (*Voyez* l'avertissement des lettres inédites, pièces préliminaires, tome I.) *G. D. S. G.*

cette porte où M. de Guitaud vint nous faire un jour des civilités. Je ne serai à Paris que la veille de la Toussaint. On dit que les chemins sont déjà épouvantables dans cette province. Je ne vous parle point de la guerre : on mande qu'elle est déclarée ; d'autres, qui sont des manières de ministres, disent que c'est le chemin de la paix : voilà ce qu'un peu de temps nous apprendra. M. d'Autun (*Gabriel de Roquette*) est en ce pays ; ce n'est pas ici où je l'ai vu, mais il en est près, et l'on voit des gens qui ont eu le bonheur de recevoir sa bénédiction. Adieu, ma très-chère et très-aimable enfant ; je ne trouve personne qui ne s'imagine que vous avez raison de m'aimer, en voyant de quelle façon je vous aime.

LETTRE CCCXXIX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Auxerre, vendredi 27 octobre 1673.

Je quittai hier Époisses et toute la compagnie que je vous ai dite. J'ai été neuf jours entiers en Bourgogne, et je puis dire que ma présence et celle de notre abbé étoient très-nécessaires à Bourbilly. J'ai extrêmement causé avec Guitaud, il m'a fort divertie par ses détails dont je ne

savois que l'autre côté; il est bon d'entendre les deux parties ; il m'a flattée d'avoir pris plaisir à me redonner pour lui toute l'estime qu'on auroit pu m'òter, si je ne m'étois miraculeusement fiée à sa bonne mine ; il m'a paru sincère et fort honnête homme; et je trouve qu'on l'a voulu chasser proprement de l'hôtel de Condé, parce qu'il faisoit ombre aux autres : un tel favori n'est pas agréable dans une petite cour. Il y a des endroits bien extraordinaires dans son roman ; la conclusion m'en paroît une retraite dans son château; c'est pourtant ce que je ne voudrois pas assurer[1].

La comtesse (*de Fiesque*) m'a dit des choses admirables de l'hôtel de Grancey[2]; le plan de cette maison est une chose curieuse. Mais je vous supplie, que toutes les jalousies du monde se taisent devant celle de l'homme (*M. le duc*) qui est acteur dans cette scène; c'est de la quintessence de la jalousie, c'est la jalousie même ; j'admire qu'il en soit resté dans le monde, après le partage qui lui en est échu. Je prendrois un

[1] Il paroît que M. de Guitaud, attaché au service du prince de Condé, en qualité de chambellan, avoit éprouvé quelques désagréments qui lui firent prendre sa retraite. *G. D. S. G.*

[2] Madame de Marei et madame de Grancey, qu'on appeloit dans le monde les *anges*, ainsi qu'il a déjà été dit, étoient filles du maréchal de Grancey, et toutes deux très-belles. On disoit M. le duc amoureux de l'aînée, et MONSIEUR de la cadette. *A. G.*

grand plaisir à causer de tout cela avec vous; ces sortes de choses sont amusantes dans le commerce. Tout le monde dit la guerre, et d'Hacqueville mande qu'il y a encore des parieurs pour la paix. Dieu le veuille.

Je voudrais bien savoir, ma fille, comment vous vous portez; je crains le pot au feu que vous faites bouillir jour et nuit; il me semble que je vous vois creuser les yeux et la tête; je vous souhaite une *oille* plutôt qu'un *consommé*; un *consommé* est une chose étrange. Notre cher abbé se porte bien, Dieu merci, et j'en suis toute glorieuse; il vous salue tendrement, et voudroit bien savoir quelque petite chose de vos affaires, et si vous vous souvenez de ses avis; vous savez la part qu'il prend à tous vos intérêts, aux dépens d'être haï; mais il ne s'en soucie guère. J'embrasse M. de Grignan; faites bien mes compliments à M. l'archevêque, si vous êtes à Salon; et assurez le coadjuteur qu'en attendant le temps où il me promet que je dois tant l'aimer, je l'aime beaucoup.

LETTRE CCCXXX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Moret, lundi au soir 30 octobre 1673.

Me voici bien près de Paris ; mais, sans l'espérance d'y trouver toutes vos lettres, je n'aurois aucune joie d'y arriver. Je me représente l'occupation que je pourrai avoir pour vous ; tout ce que j'aurai à dire à MM. de Brancas, La Garde, l'abbé de Grignan, d'Hacqueville, à M. de Pomponne, à M. Le Camus. Hors cela, où je vous trouve, je ne prévois aucun plaisir : je mériterois que mes amis me battissent et me renvoyassent sur mes pas ; plût à Dieu ! Peut-être que cette humeur me passera, et que mon cœur, qui est toujours pressé, se mettra un peu plus au large ; mais il ne peut jamais arriver que je ne souhaite uniquement et passionnément de vous revoir. Parler de vous, en attendant, sera mon sensible plaisir ; mais je choisirai mes gens et mes discours : je sais un peu vivre ; je sais que ce qui est bon aux uns est mauvais aux autres ; je n'ai pas tout-à-fait oublié le monde, j'en connois les tendresses et les bontés, pour entrer dans les sentiments des autres : je vous demande

la grace de vous fier à moi, et de ne rien craindre de l'excès de ma tendresse. Si mes délicatesses, et les mesures injustes que je prends sur moi, ont donné quelquefois du désagrément à mon amitié, je vous conjure de tout mon cœur, ma fille, de les excuser en faveur de leur cause : je la conserverai toute ma vie, cette cause, très-précieusement ; et j'espère que, sans lui faire aucun tort, je pourrai me rendre moins imparfaite que je ne suis : je tâche tous les jours à profiter de mes réflexions ; et si je pouvois, comme je vous ai dit quelquefois, vivre seulement deux cents ans, il me semble que je serois une personne bien admirable.

Si M. de Sens [1] avoit été à Sens, je l'aurois vu ; il me semble que je dois cette civilité à la manière dont il pense pour vous. Je regarde tous les lieux où je passai il y a quinze mois avec un fond de joie véritable, et je considère avec quels sentiments j'y repasse maintenant, et j'admire ce que c'est que d'aimer comme je vous aime.

J'ai reçu des nouvelles de mon fils ; c'est de la

[1] Louis-Henri de Gondrin, archevêque de Sens, un des premiers prélats qui censurèrent l'*Apologie des Casuistes*, et encore remarquable par l'interdiction dont il frappa les Jésuites dans son diocèse pendant plus de vingt-cinq ans. Madame de Montespan étoit la nièce de ce prélat, qui mourut le 20 septembre 1674, à 54 ans. *G. D. S. G.*

veille d'un jour qu'ils croyoient donner bataille ; il me paroît aise de voir des ennemis ; il n'en croyoit non plus que des sorciers ; il avoit une grande envie de mettre un peu flamberge au vent, par curiosité seulement. Cette lettre m'auroit bien effrayée, si je ne savois très-bien la marche des Impériaux, et le respect qu'ils ont eu pour *l'armée de votre frère.*

Mon Dieu ! ma fille, j'abuse de vous ; voyez quels fagots je vous conte ; peut-être que de Paris je vous manderai des bagatelles qui pourront vous divertir : soyez bien persuadée que mes véritables affaires viendront du côté de Provence ; mais votre santé, voilà ce qui me tue : je crains que vous ne dormiez point, et qu'enfin vous ne tombiez malade ; vous ne m'en direz rien, mais je n'en aurai pas moins d'inquiétude.

LETTRE CCCXXXI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, jeudi 2 novembre 1673.

Enfin, ma chère enfant, me voilà arrivée après quatre semaines de voyage, ce qui m'a pourtant moins fatiguée que la nuit que je viens de passer dans le meilleur lit du monde : je n'ai pas

fermé les yeux; j'ai compté toutes les heures de ma montre; et enfin, à la petite pointe du jour, je me suis levée : *car que faire en un lit, à moins que l'on ne dorme*[1] ? J'avois le pot au feu, c'étoit une *oille* et un *consommé* qui cuisoient séparément. Nous arrivâmes hier, jour de la Toussaint, bon jour, bonne œuvre; nous descendîmes chez M. de Coulanges : je ne vous dirai point mes foiblesses, ni mes sottises en rentrant dans Paris; enfin je vis l'heure et le moment que je n'étois pas visible; mais je détournai mes pensées, et je dis que le vent m'avoit rougi le nez; je trouve M. de Coulanges qui m'embrasse; M. de Rarai, un moment après; madame de Coulanges, mademoiselle de Méri, un autre moment après : arrivent ensuite madame de Sanzei, madame de Bagnols, M. l'archevêque de Reims (*M. Le Tellier*), tout transporté d'amour pour le coadjuteur; un autre moment après, madame de La Fayette, M. de La Rochefoucauld, madame Scarron, d'Hacqueville, La Garde, l'abbé de Grignan, l'abbé Têtu : vous voyez d'où vous êtes tout ce qui se dit, et la joie qu'on témoigne; *et madame de Grignan, et votre voyage*? et tout ce qui n'a point de liaison ni de suite. Enfin on soupe, on se sépare, et je passe cette belle nuit. Ce matin, à neuf

[1] La Fontaine, liv. II, fable XIV.

heures, La Garde, l'abbé de Grignan, Brancas, d'Hacqueville, sont entrés dans ma chambre pour ce qui s'appelle raisonner *pantoufle* : premièrement, je vous dirai que vous ne sauriez trop aimer Brancas, La Garde et d'Hacqueville; pour l'abbé de Grignan, cela s'en va sans dire. J'oubliois de vous mander qu'hier au soir, avant toutes choses, je lus vos quatre lettres des 15, 18, 22, 25 octobre : je sentis tout ce que vous expliquez si bien ; mais puis-je assez vous remercier, ni de votre bonne et tendre amitié, dont je suis très-convaincue, ni du soin que vous prenez de me parler de toutes vos affaires? Ah! ma fille, c'est une grande justice; car rien au monde ne me tient tant au cœur que tous vos intérêts, quels qu'ils puissent être : vos lettres sont ma vie, en attendant mieux.

J'admire que le petit mal de M. de Grignan ait prospéré au point que vous le mandez, c'est-à-dire qu'il faut prendre garde en Provence au pli de sa chaussette; je souhaite qu'il se porte bien, et que la fièvre le quitte, car il faut mettre flamberge au vent : je hais fort cette petite guerre [1].

Je reviens à vos trois hommes que vous devez aimer très-solidement : ils n'ont tous que vos affaires dans la tête, ils ont trouvé à qui

[1] Il s'agissoit du siége d'Orange. *D. P.*

parler, et notre conférence a duré jusqu'à midi. La Garde m'assure fort de l'amitié de M. de Pomponne : ils sont tous contents de lui. Si vous me demandez ce qu'on dit à Paris, et de quoi il est question, je vous dirai que l'on n'y parle que de M. et madame de Grignan, de leurs affaires, de leurs intérêts, de leur retour; enfin jusqu'ici je ne me suis pas aperçue qu'il s'agisse d'autres choses; les bonnes têtes vous diront ce qu'il leur semble de votre retour; je ne veux pas que vous m'en croyez, croyez-en M. de La Garde. Nous avons examiné combien de choses doivent vous obliger de venir rajuster ce qu'a dérangé votre bon ami [1], et envers le maître, et envers tous les principaux; enfin il n'y a point de porte où il n'ait heurté, et rien qu'il n'ait ébranlé par ses discours, dont le fond est du poison chamarré d'un faux agrément : il sera bon même de dire tout haut que vous venez, et vous l'y trouverez peut-être encore, car il a dit qu'il reviendra, et c'est alors que M. de Pomponne et tous vos amis vous attendent pour régler vos allures à l'avenir; tant que vous serez éloignée, vous leur échapperez toujours; et, en vérité, celui qui parle ici a trop d'avantage sur celui qui ne dit mot. Quand vous irez à Orange,

[1] Sans doute l'évêque de Marseille, Toussaint de Forbin, qui cabaloit à Paris contre M. de Grignan. *A. G.*

c'est-à-dire, M. de Grignan, écrivez à M. de Louvois l'état des choses, afin qu'il n'en soit point surpris. Ce siége d'Orange me déplaît par mille raisons. J'ai vu tantôt M. de Pomponne, M. de Bezons, madame d'Uxelles, madame de Villars, l'abbé de Pontcarré, madame de Rarai, tout cela vous fait mille compliments, et vous souhaite ; enfin croyez-en La Garde, voilà tout ce que j'ai à vous dire. On ne vous conseille point ici d'envoyer des ambassadeurs, on trouve qu'il faut M. de Grignan et vous : on se moque de la raison de la guerre. M. de Pomponne a dit à d'Hacqueville que les affaires ne se démêleroient pas en Provence, et que quelquefois on a la paix lorsqu'on parle le plus de la guerre.

Voici des plaisanteries : madame de Ra.... et madame de Bu.... se querelloient pour douze pistoles ; la Bu..... lassée lui dit : Ce n'est pas la peine de tant disputer, je vous les quitte. Ah! Madame, dit l'autre, cela est bon pour vous, qui avez des amants qui vous donnent de l'argent. Madame, dit la Bu.... je ne suis pas obligée de vous dire ce qui en est ; mais je sais bien que quand j'entrai, il y a dix ans, dans le monde, vous en donniez déjà aux vôtres[1].

[1] Grouvelle dit qu'il n'y a point de témérité à entendre, sous l'une de ces initiales, madame de Rambures, joueuse, galante, et déjà vieille à cette époque. M. de Monmerqué remplit l'autre

Despréaux a été avec Gourville voir M. le prince. M. le prince voulut qu'il vît son armée. Hé bien! qu'en dites-vous? dit M. le prince. Monseigneur, dit Despréaux, je crois qu'elle sera fort bonne quand elle sera majeure. C'est que le plus âgé n'a pas dix-huit ans.

La princesse de Modène[1] était sur mes talons à Fontainebleau; elle est arrrivée ce soir; elle loge à l'Arsenal; le roi la viendra voir demain; elle ira voir la reine à Versailles, et puis adieu.

Vendredi au soir, 3 novembre.

M. de Pomponne m'est venu faire une visite de civilité: j'attends demain son heure pour l'aller entretenir chez lui. Il n'a pas ouï parler d'une lettre de suspension; voici un pays où l'on voit les choses d'une autre manière qu'en Provence; toutes les bonnes têtes la voudroient, cette suspension, crainte que vous ne soyez trompés, et dans la vue d'une paix qu'ils veulent absolument; cependant on vous croit en lieu de voir plus clair sur l'événement du syndic; ainsi on ne veut pas faire une chose qui vous pourroit déplaire; la

initiale avec le nom de madame de Buzanval. Les mémoires et les chansons du temps rendent très-probable l'opinion des deux éditeurs. *G. D. S. G.*

[1] Marie d'Est, qui alloit épouser le duc d'Yorck, frère de Charles II, roi d'Angleterre, après la mort duquel le duc d'Yorck fut proclamé roi sous le nom de Jacques II. *D. P.*

distance qui est entre nous ôte toute sorte de raisonnement juste. Lisez bien les lettres de d'Hacqueville; tout ce qu'il mande est d'importance; vous ne sauriez trop l'aimer. Votre frère se porte très-bien : il ne sait encore où il passera l'hiver. Je suis instruite sur tous vos intérêts, et je dis bien mieux ici qu'à Grignan. Nous avons ri du soin que vous prenez de me dire d'envoyer quérir La Garde et l'abbé de Grignan : hélas! les pauvres gens étoient au guet, et ne respiroient que moi. Je suis à vous, ma très-aimable, et je ne trouve de bien employé que le temps que je vous donne : tout cède au moindre de vos intérêts. J'embrasse ce pauvre Comte : dois-je l'aimer toujours? En êtes-vous contente?

LETTRE CCCXXXII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 6 novembre 1673.

J'ai eu une très-bonne conversation de deux heures avec M. de Pomponne; jamais il n'y aura une plus favorable audience, ni une réception plus charmante : M. d'Hacqueville y étoit, il pourra vous le dire; nous fûmes parfaitement contents de lui; je ne sais si c'est qu'il entrevoit la

paix : mais il nous assure que la guerre n'empêcheroit point du tout qu'il ne demandât le congé de M. de Grignan après l'assemblée, et qu'il croyoit que vous ne pouviez jamais mieux prendre votre temps pour faire ce voyage. Vous avez raison de dire que les honneurs ne me changeront pas pour vous : hélas! ma pauvre belle, vous m'êtes toutes choses, et tout tourne autour de vous, sans vous approcher, ni me distraire. N'êtes-vous point trop jolie d'avoir écrit à mon ami Corbinelli et à madame de La Fayette? Cette dernière est charmée de vous, elle vous aime plus qu'elle n'a jamais fait, et vous souhaite avec empressement; vous la connoissez, il faut la croire sur sa parole. M. de La Rochefoucauld est aimable comme à son ordinaire : il a gardé deux jours ma chambre; vous pouvez compter sur son amitié et sur celle de bien d'autres que je ne dis pas, car c'est une litanie. J'ai eu quelques visites du bel air, et mes cousines de Bussy, qui sont fort parées des belles étoffes qu'elles ont achetées à Sémur [1]. La duchesse d'Yorck est à l'arsenal, tout le monde y court; le roi est venu la voir; elle a été à Versailles voir la reine qui lui donne un fauteuil; la reine lui rendra demain sa visite [2], et jeudi elle décampera.

[1] *Voyez* la lettre du 21 octobre précédent.

[2] On verra dans les volumes suivants cette duchesse devenue

J'ai dîné aujourd'hui chez madame de La Fayette pour ma première sortie, car j'ai fait jusqu'ici l'entendue dans mon joli appartement. J'ai entendu chanter *Hilaire* tout le jour ; j'ai bien souhaité M. de Grignan.

Je ne comprendrai guère que vos politiques ne s'accordent pas avec les raisonnements qu'on fait ici pour votre retour ; il faut suivre l'avis des sages; s'il n'y avoit que moi, vous en pourriez douter, car je suis trop intéressée : mais vous voyez ce qu'on vous dit; au moins ne décidez rien que pendant l'assemblée, et ne faites rien d'opposé à votre retour. Si vous avez autant d'amitié pour moi que vous le dites, vous vous laisserez un peu gouverner là-dessus, et vous céderez aux vues que nous avons ici. Il faut toujours dire un mot de la suite d'Orange, et du troupeau, et du petit procès. N'irez-vous point à Salon [1] quand M. de Grignan ira à Orange? J'ai reçu des réponses de tous vos messieurs; faites-les quelquefois souvenir de moi, et vos dames que j'honore et estime très-fort. Madame de Beaumont arrive-t-elle toujours comme l'*oublieur*? Quoi que vous me disiez, ma chère en-

reine, ramenée à la cour de France par la révolution qui détrôna son mari Jacques II, moins malheureux peut-être s'il eût eu autant d'esprit qu'elle. *A. G.*

[1] Petite ville du diocèse d'Arles, à cinq lieues d'Aix. M. l'archevêque d'Arles y demeuroit en ce temps-là. *D. P.*

fant, je suis en peine de votre santé ; vous dormez mal, j'en suis assurée, et toutes vos pensées vous font mourir. Revenez un peu après trois ans respirer votre air natal. Si votre famille vous aime, elle doit considérer votre santé et votre conservation. Je ne dis rien à M. de Grignan ; il ne peut pas me soupçonner de ne pas penser à lui.

LETTRE CCCXXXIII[1].

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MONSIEUR DE GUITAUD.

A Paris, 6 novembre 1673.

Je serois fort indigne de l'honneur que j'ai reçu de mon Seigneur et de Madame[2], si je ne leur disois un mot de ma reconnaissance, puisque j'en trouve l'occasion. Outre tout ce que j'ai à dire de la manière dont vous m'avez reçue, j'ai à vous remercier de tout ce que je ne dirai point. Vous m'avez donné un sensible plaisir par votre confiance et par vos details ; mais surtout je n'oublierai jamais la conclusion du roman et le mérite exquis du héros et de l'héroïne. Ces

[1] Lett. inéd. *(Propriété de l'éditeur.)*

[2] On a vu dans la note de la lettre du 25 octobre précédent, que la terre de Bourbilly relevoit de celle d'Epoisses ; c'est pourquoi madame de Sévigné appelle M. de Guitaud son seigneur.

pensées qui m'ont occupée, ont éloigné et délayé celles que j'avois apportées de Provence, et dont j'étois dévorée. Je vous remercie donc, Monsieur, de cette diversion. Je supplie Madame la Comtesse de trouver bon que je baise tendrement ses belles joues, et que je la questionne quelquefois à Paris : je vous demande quelque part en l'honneur de votre amitié, puisque vous en avez tant dans la mienne. Je supplie madame de Guitaud de me faire la même grâce. Vous m'avez acquise pour jamais. Notre abbé vous assure de son très-humble service ; votre bon vin lui a soutenu le cœur contre les détestables chemins. Je vous écrirai quelquefois de Paris..... Si vous voulez écrire à ma fille, adressez votre lettre à M. Aubarède, marchand à Lyon.

LETTRE CCCXXXIV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 10 novembre 1673.

Je vous aime trop, ma chère belle, pour être contente ici sans vous : hélas ! j'ai apporté la Provence et toutes vos affaires avec moi : *In van si fugge quel che nel cor si porta.* Je l'éprouve, et je ne fais que languir sans vous. J'ai peu de ré-

signation pour l'ordre de la Providence, dans l'arrangement qu'elle a fait de nous; jamais personne n'a eu tant besoin de dévotion que j'en ai : mais, mon enfant, parlons de nos affaires. J'avois écrit à M. de Pomponne selon vos désirs; et, parce que je n'ai point envoyé ma lettre, et que je la trouvois bonne, je l'ai montrée à mademoiselle de Méri pour contenter mon amour-propre. J'ai dîné céans avec l'abbé de Grignan et La Garde; après dîner, nous avons été chez d'Hacqueville, nous avons fort raisonné; et comme ils ont le meilleur esprit du monde, et que je ne fais rien sans eux, je ne puis jamais manquer. Ils ont trouvé qu'il n'y eut jamais un voyage plus nécessaire que celui de M. de Grignan. Vous me direz : et le moyen d'avoir un congé, puisque la guerre est déclarée? Je vous répondrai qu'elle est plus déclarée dans les gazettes qu'ici : tout est suspendu en ce pays; on attend quelque chose, on ne sait ce que c'est; mais enfin l'assemblée de Cologne n'est point rompue, et M. de Chaulnes, à ce qu'on m'a assuré aujourd'hui, ne tiendra pas nos états; c'est M. de Lavardin qui arriva hier, et part lundi avec M. Boucherat : tout cela fait espérer quelque négociation. On ne parle point ici de la guerre; enfin on verra entre-ci et peu de temps; il faut toujours vous tenir en état, et ne rien faire qui puisse

vous couper la gorge en détournant votre voyage, et vous fier à vos amis, qui ne voudroient pas vous faire faire quelque chose de ridicule en vous faisant demander votre congé mal-à-propos : ils n'approuvent point que vous envoyiez un ambassadeur ; il faut vous-même, ou rien du tout ; et si vous trouvez quelque moyen honnête d'essayer encore un accommodement, n'en croyez point votre colère, et cédez au conseil de vos amis, dont le mérite, l'esprit, l'application et l'affection sont au-delà de ce que je vous puis dire. Quand vous serez ici, vous verrez les choses d'un autre œil qu'en Provence. Hé! mon Dieu! quand il n'y aurait que cette raison, venez vous sauver la vie; venez vous empêcher d'être dévorée, venez mettre cuire d'autres pensées, venez reprendre de la considération, et détruire tous les maux qu'on vous a faits. Si j'étois seule à tenir ce langage, je vous conseillerois de ne m'en pas croire ; mais les gens qui vous donnent ce conseil ne sont pas aisés à corrompre, et n'ont pas accoutumé de me flatter.

Nous avons été, l'abbé de Grignan, La Garde et moi, rendre visite à votre premier président ; il est retourné à Orléans. Il salua le roi avant-hier, et le roi lui dit : Vous aurez d'étranges esprits à gouverner en Provence. C'est un homme qui mettra le bon sens et la raison partout ;

c'est un homme enfin.... Je m'ennuie de voir que vous ne recevez encore que mes lettres des chemins : hé! bon Dieu! ne parlerez-vous jamais notre langue? Hé! qu'il y a loin, ma fille, du coin de mon feu au coin du vôtre! Hé! que j'étois heureuse quand j'y étois! j'ai bien senti cette joie, je ne me reproche rien; j'ai bien tâché à retenir tous les moments, et ne les ai laissé passer qu'à l'extrémité.

La reine a prié *Quantova* (*madame de Montespan*) qu'on lui fît revenir auprès d'elle une Espagnole qui n'étoit pas partie. La chose a été faite : la reine est ravie, et dit qu'elle n'oubliera jamais cette obligation. J'ai été étonnée que madame de Monaco ne m'ait pas envoyé un compliment à cause de vous. On n'est pas persuadé que madame de Louvigny soit si occupée de son mari. J'ai eu bien des visites et des civilités de Versailles. Mon fils se porte très-bien. M. de Turenne est toujours *dans l'armée de mon fils*. Ils sont à Philisbourg; les Impériaux sont très-forts : vous savez bien qu'ils ont fait un pont sur le Mein. Je trouvai Guitaud dans une telle fatigue de ces nouvelles, qu'il en mouroit : je lui dis que rien ne m'avoit fait résoudre à quitter la Provence que le déplaisir de ne savoir plus de nouvelles, ou de les voir d'un autre œil. L'abbé Têtu est entêté de madame de Coulanges

jusqu'à votre retour, à ce qu'il dit. Je soupe quasi tous les soirs chez elle : le cabinet de M. de Coulanges est trois fois plus beau qu'il n'étoit ; vos petits tableaux sont en leur lustre, et placés dignement. On conserve ici de vous un souvenir plein de respect, d'estime et d'approbation ; peu s'en faut que je ne dise de tendresse, mais ce dernier sentiment ne peut pas être si général. J'embrasse M. de Grignan, et lui souhaite toutes sortes de bonheurs. Voilà Brancas qui vous embrasse, et M. de Caumartin qui ne vous embrasse pas, mais qui a eu une conversation admirable avec le bon homme M. Marin pour instruire son fils [1] de la conduite qu'il doit tenir avec M. de Grignan. Je suis tout entière à vous, ma chère enfant.

[1] M. Marin venoit d'être nommé à la place de premier président du parlement d'Aix. *D. P.* C'étoit un homme spirituel et enjoué. Il se trouvoit dans la bibliothèque d'un homme bien connu pour être d'origine juive. Il remarqua sur le dos de ses livres des armoiries qui étoient fausses comme tant d'autres. Que vois-je là ? dit-il. — Ce sont mes armes. — Je pensois, reprit le président, que ce fussent des caractères hébraïques. *A. G.*

LETTRE CCCXXXV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 13 novembre 1673.

J'ai reçu, ma très-chère enfant, votre grande, bonne et admirable lettre du 5, par le chevalier de Chaumont. Je connois ces sortes de dépêches, elles soulagent le cœur, et sont écrites avec une impétuosité qui contente ceux qui les écrivent : de tous ceux à qui l'on peut écrire de semblables paquets, je suis au premier rang pour les bien recevoir, pour être pénétrée de tout ce qu'on y voit, et de tout ce qu'on y apprend. J'entre dans tous vos sentiments : il me semble que je vous vois, que je vous entends, et que j'y suis moi-même. J'ai lu votre lettre avec notre cher d'Hacqueville, que vous ne sauriez trop aimer, et qui gronde de vous voir si emportée : il voudroit que vous imitassiez vos ennemis, qui disent des douceurs et donnent des coups de poignard; ou que du moins, si vous ne voulez pas suivre cette parfaite trahison, vous sussiez mesurer vos paroles et vos ressentiments; que vous allassiez votre chemin, sans vous consumer ni vous faire malade; que vous n'eussiez point approuvé la guerre déclarée, et

surtout que jamais vous ne missiez en jeu M. de Pomponne sur ce qu'il vous écrit en secret, et dont la source peut aisément se découvrir; car ce que l'on fait là-dessus, c'est de haïr ceux qui nous attirent des éclaircissements, et de ne leur dire jamais rien : je vous exhorte à prendre garde à cet article. L'évêque de Marseille dit que ce n'est pas lui qui a dit du mal de Maillanes[1]; il a raison de le nier, c'est son cousin et son ami; de savoir qui les a fait agir, c'est une belle question, et une équivoque où vous vous perdrez, car il n'y a point de prise à cette accusation. Ce que l'on voit, c'est Maillanes déshonoré et exclu. Faut-il être sorcier pour deviner comment la chose s'est faite? A l'égard de vos 5,000 livres, il faut toujours les demander comme à l'ordinaire, vous avez sujet d'en espérer un très-bon succès; il seroit mal d'en parler d'avance; mais M. de Marseille est si déclaré contre vous, qu'il ne peut plus vous faire de mal, il faudroit des preuves. Si vous n'étiez point si honnêtes gens que vous l'êtes, vous en auriez contre lui; vous lui laissez faire sans envie le métier de délateur; vous vous contentez, il est vrai, de par-

[1] La famille Porcelet ou Pourcélet de Maillanes est ancienne dans le midi de la France. D. Vaissette en fait mention dans son histoire de Languedoc, et lui fait jouer un grand rôle dans les guerres contre les religionnaires. *G. D. S. G.*

ler et de vous dévorer ; nous désapprouvons encore cette manière ; l'une vous tue, l'autre nuit à vos affaires. Si vous croyez être mal en ce pays-ci, vous vous trompez ; mais nous croyons que vous ne pouvez vous dispenser d'y venir avec M. de Grignan. Quant au voyage de M. le coadjuteur, il nous paroît très-agréable pour le divertir, mais entièrement inutile pour vous, si vous n'avez point votre congé ; il n'y faut employer personne et laisser dormir et oublier toute chose jusqu'à ce que M. de Grignan puisse revenir, et aller directement au maître, car votre réputation est ici à tous deux comme vous pouvez la désirer ; mais quand vous dites que vous vous moquez de 8,000 livres de rente, cela nous fait rire, c'est-à-dire pleurer. Je voudrois que vous eussiez les 5,000 livres qu'on veut jeter pour corrompre les consuls, et que le syndicat fût au diantre. Vous devez vous fier un peu à d'Hacqueville et à La Garde, soutenus de M. de Pomponne, pour savoir demander un congé à propos. Le premier président de Provence ne passe point pour neveu de M. de Colbert ; je ne sais où vous avez pris cette proximité : c'est le fils de M. Marin, qui porte le nom de La Châtaigneraie, et qui a été intendant à Orléans : je ne puis vous dire le reste. Je vous

ai mandé que nous avions été le voir; c'est avec lui qu'il faut que vous régliez toutes vos prétentions. Soyez persuadée, ma très-chère, que M. de Grignan se soutiendra toujours très-bien, pourvu qu'il ne se détruise pas lui-même.

Vous avez une idée plus grande que nous de ce présent de madame de Montespan à madame de La Fayette : c'est une petite écritoire de bois de Sainte-Lucie, bien garnie à la vérité, et un crucifix tout simple. Comme cette belle est magnifique, elle se plaît ainsi à donner à plusieurs dames : nous ne voyons point que cela signifie rien pour notre amie. Nous fûmes l'autre jour deux heures chez elle avec M. de Pomponne, nous reparlâmes encore de Provence sur nouveaux frais; je dis encore mieux que l'autre fois; et je vous assure qu'il fait une grande différence du procédé et du fonds de M. de Grignan et de celui des autres Il trouva bas et vilain, sans le dire toutefois, que dans le temps du siége d'Orange, et de vos infinies dépenses, ce soit par-là qu'on fasse éclater sa colère. Ayez soin de nous instruire toujours, et dites-nous ce que vous avez sur le cœur; vos paroles sont tranchantes, et mettent de l'huile dans le feu. Soyez assurée que j'ai la dernière application à dire et à faire tout ce que je puis imaginer qui peut vous être bon; mais il y a des

temps où les choses sont poussées si avant qu'il ne faut plus reculer, surtout quand on a connu un fonds si noir et si mauvais dans son ennemi, qu'il y a lieu de croire qu'il ne pense à la paix que pour être plus en état de faire du mal. Vous êtes sur les lieux, c'est à vous de conduire la barque, et d'agir comme vous le jugerez à propos. Il n'est pas possible de conseiller de si loin. Je viens d'apprendre que votre premier président n'est rien à M. Colbert ; mais sa sœur, qui épousera le marquis d'Oppède, est fille de la troisième femme de son père, laquelle étoit sœur de M. Colbert du Terron : voilà la généalogie.

Enfin, ma fille, quand je songe en quel état je suis à deux cents lieues du champ de bataille, et comme je me réveille au milieu de la nuit sur cette pensée, sans pouvoir me rendormir, je tremble pour vous, et je comprends que n'ayant nulle diversion, et n'étant entourée que de cette affaire, vous n'avez aucun repos, vous ne dormez point, et vous tomberez malade assurément. Plût à Dieu que vous fussiez ici avec moi ! vous y seriez plus nécessaire pour vos affaires qu'à Lambesc. M. de Chaulnes revient ; mais c'est pour retourner après les états ; et les autres sont demeurés à Cologne [1]. M. de Lavar-

[1] Des plénipotentiaires françois étoient alors dans cette ville, centre du commerce qui se fait sur le Rhin, et où finit ses

din m'a vue un pauvre moment qu'il a été ici; c'est un ami que je mettrai bien en œuvre à son retour. Je ne m'endors pas auprès de madame de Coulanges et de l'abbé Têtu; cette route est bien disposée et fort en notre main; mais il faut ménager long-temps avant que d'entreprendre quelque chose d'utile.

M. Chapelain se meurt : il a eu une manière d'apoplexie qui l'empêche de parler; il se confesse en serrant la main; il est dans sa chaise comme une statue : ainsi Dieu confond l'orgueil des philosophes[1]. Adieu, ma bonne.

jours, dans l'indigence et la misère, Marie de Médicis, aïeule de Louis XIV. *G. D. S. G.*

[1] Chapelain mourut en effet le 22 février 1674, à soixante-dix-neuf ans, après s'être exposé à franchir les ruisseaux débordés pendant la rigueur de l'hiver, en se rendant à l'académie, plutôt que d'entamer, pour s'y faire conduire, les cent mille écus que renfermoit sa cassette. Sans *la Pucelle*, dit Voltaire, il auroit eu de la réputation parmi les gens de lettres. Ce mauvais poëme, qui lui valut beaucoup plus que *l'Iliade* à Homère, donna lieu à deux bons vers latins de M. Monmor, qui commencent : *Illa Capellani*, etc., et que Linière traduisit ainsi :

Nous attendions de Chapelain
Une pucelle
Jeune et belle;
Vingt ans à la former il perdit son latin;
Et de sa main
Il sort enfin
Une vieille sempiternelle.

Enfin, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV : Chapelain commença par être l'oracle des auteurs, et finit par en être l'opprobre.*

LETTRE CCCXXXVI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 19 novembre 1673.

Nous faisons valoir ici le donjon d'Orange. M. de Gordes[1] qui le connoît, craint que cela ne dure plus long-temps qu'on ne pense; en sorte que si M. de Grignan a bientôt expédié ce siége, il en sera loué; et s'il a besoin de plus de troupes qu'il n'en a, on ne sera point surpris du retardement, et il ne sera point blâmé. On parle aussi de la dépense, qui ne sera pas médiocre: et enfin tous vos amis, qui ne sont pas en petit nombre, font parfaitement bien leur devoir, sans qu'il leur en coûte autre chose que de dire la vérité toute pure. Le premier président de la cour des aides[2] étoit au coin de mon feu, quand l'abbé de Grignan arriva de

Son or, entassé par des traits d'avarice dignes du théâtre, fit dire après lui : *Jamais pauvre poète n'est mort si riche.* Un vice si odieux que l'avarice ne peut être pris pour l'orgueil du philosophe, que lui décerne madame de Sévigné. *G. D. S. G.*

[1] Le marquis de Gordes, François de Simiane, grand sénéchal de Provence, dont un des ancêtres avoit été gouverneur du Dauphiné pour le roi pendant la guerre des religionnaires, en 1567. *(Hist. de Languedoc.) G. D. S. G.*

[2] Le Camus, frère du lieutenant civil.

Versailles : je voudrois que vous eussiez pu voir de quelle manière il entre dans tous nos intérêts ; il s'en faut bien qu'il ne soit la dupe de *la Grêle* [1]. J'ai soupé avec Dangeau chez madame de Coulanges; nous parlâmes extrêmement de vous. Il jure que, s'il ne vous eût trouvée à Aix, il eût mené à Grignan la princesse qu'il gouverne [2] : il avoit parlé de vous dès Modène. Cette princesse est toujours très-mal de la dyssenterie. Les affaires d'Angleterre ne vont pas à souhait; le parlement ne veut point de cette alliance, et veut désunir l'Angleterre de la France [3] : c'est présentement la grande *pétoffe* de l'Europe. On parle fort d'une trève; si cela est, il ne faudra pas balancer à venir. Votre premier président [4] s'en ira ce carême. M. le prince et M. le duc sont revenus, et Gourville en même temps. On vous fait mille amitiés chez madame de La Fayette;

[1] C'est-à-dire de Toussaint Forbin, déjà nommé ; prélat brouillon, colère, plus jaloux des prérogatives et des honneurs du siècle que des devoirs de son ministère. Les prélats de cette espèce ne sont pas rares. *G. D. S. G.*

[2] M. Dangeau, après avoir conclu le mariage de la princesse de Modène avec le duc d'Yorck, fut chargé de la conduire en Angleterre. *D. P.*

[3] Charles II fit la paix le 19 février 1674 avec la Hollande ; mais il refusa à son parlement de se déclarer contre la France. *D. P.*

[4] C'est M. Marin, déjà nommé.

vous êtes fort aimée et fort estimée dans cette maison; on y est entré le plus follement du monde dans la vision du *saboulage ;* nous en avons trouvé de cinq façons différentes : ce fut une conversation digne d'être comparée à celle *des petits docteurs.*

LETTRE CCCXXXVII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le 19 novembre 1673.

Nous fûmes arrêtés l'autre jour tout court par M. de Pomponne, qui nous assura qu'il avoit écrit à M. l'intendant pour le prier que, s'il ne peut empêcher l'opposition, au moins il laisse à l'assemblée la liberté d'opiner; l'on n'osa lui faire connoître qu'on souhaite quelque chose de plus. Mais, comme je rêve sans cesse à vos affaires, j'ai dit à M. d'Hacqueville que j'eusse voulu avoir le cœur éclairci une bonne fois sur la difficulté qu'il y auroit de parler au roi de cette affaire, afin de savoir où l'on s'en doit tenir, et tâcher de sortir de cet esclavage dont M. de Marseille sait user si généreusement. Dans cette pensée, madame de La Fayette nous a soutenus, et demain nous partons, d'Hacqueville et moi.

tête-à-tête, sans autre projet que de dîner avec M. de Pomponne, et voir quel tour il faut donner à cette affaire; nous ne voulons mêler ce dessein d'aucune autre chose; nous ne verrons ni roi ni reine, je serai en habit gris, et nous ne verrons que la maison de Pomponne. Quand on pense à faire sa cour, cela donne une certaine distraction qui ne me plaît pas : je retournerai dans quelques jours pour rendre mes devoirs. Pour demain, le grand d'Hacqueville et moi nous n'avons que vous dans la tête; je reviendrai vous écrire.

Je vis hier madame de *Souliers* avec qui j'ai raisonné *pantoufle* assez long-temps; elle me dit que Bodinar étoit entièrement à M. de Marseille; je lui dis que je ne le croyois pas; elle m'assura qu'elle le savoit bien : je lui dis que nous verrions; elle me dit cent petites choses qui m'échauffèrent fort la cervelle; mais, comme vous n'avez pas besoin qu'on vous échauffe plus que vous ne l'êtes, je ne vous les dirai point.

Jamais je n'ai eu plus d'inquiétudes que j'en ai, et du siége d'Orange, et de vos affaires de l'assemblée; j'en suis plus occupée que si j'étois avec vous.

M. le marquis de *Souliers* [1] m'est venu voir

[1] M. de Monmerqué, en motivant son opinion, croit que le nom de M. de Forbin, marquis de Soliers, est ici altéré à

aujourd'hui avec le petit La Garde, que j'ai trouvé fort joli; dites-le à la présidente. Ils s'en vont tous dans très-peu de jours. Il me paroît que M. de Souliers se va ranger sous le manteau de *Sainte-Ursule*, et apparemment augmenter le nombre de vos ennemis. Bonsoir, ma très-bonne, jusqu'à demain au soir au retour de Versailles.

LETTRE CCCXXXVIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 20 novembre 1673.

Ma très-chère bonne, me voilà revenue de Versailles, où j'étois allée en écharpe noire; je n'ai vu que M. de Pomponne; nous avons très-bien dîné avec lui; sa femme et sa belle-sœur étoient à Pomponne. Après dîner, nous avons causé tous trois une très-grande heure, voyant, et

dessein : je ne le pense pas. Soliers étoit un fief dans l'ancienne province de la Marche, et j'ai vu écrit *Souliers* dans des anciens actes, à Guéret même. On prononce et on écrit encore de même dans plusieurs cantons du département de la Creuse. J'ai vu un ancien titre portant *Tristan l'Hermite, natif de Souliers.* Il paroît donc qu'on ne doit voir dans l'orthographe de madame de Sévigné qu'une prononciation d'usage, corrigée depuis les réformes géographiques. Dans la lettre du 11 décembre 1675, madame de Sévigné appelle *pantoufle* l'épouse du marquis de Soliers ou Souliers. *G. D. S. G.*

raisonnant sur ce qu'il falloit faire pour laisser à l'assemblée la liberté de délibérer malgré l'opposition. Vous auriez aimé M. de Pomponne, si vous aviez vu de quelle sorte il entre dans ce raisonnement et dans le choix de ce qui vous est le meilleur : jamais je n'ai vu un si aimable ami, car c'étoit aujourd'hui son personnage. Après avoir donc bien tourné et retourné mille fois, d'Hacqueville et lui, avec une application et un loisir qui ne laissoient rien à désirer, ils ont conclu qu'il falloit laisser finir le siége d'Orange, afin d'en faire une raison favorable pour rendre cette opposition odieuse, et d'attendre qu'elle soit faite, parce qu'alors il y aura assez de temps pour que Sa Majesté ordonne de délibérer. L'assemblée n'est pas encore finie, et c'est assez. On a trouvé que d'en parler présentement, c'étoit prévenir une chose qui n'est point faite et qui ne sera peut-être pas; et, comme l'affaire d'Orange n'est point faite aussi, la dépense qu'on y fera n'a point de forces sans le succès. Ainsi une réponse peu favorable et indécise seroit à craindre, et dans quelques jours on tournera cette affaire d'une manière dont vous aurez sans doute toute sorte de contentements. M. de Pomponne est au désespoir de l'excès de vos divisions; il est persuadé que M. l'intendant empêchera l'opposition, et qu'on laissera opiner. On ne peut pas

écrire plus fortement qu'il a fait là-dessus, et même à M. de Marseille. Il vous veut tous avoir après l'assemblée pour vous accorder une bonne fois. Fiez-vous à lui pour savoir quand il faudra ou ne faudra pas demander votre congé; il ne faut pas croire qu'il fasse rien de mal-à-propos : il n'a jamais été prié de remettre à autre qu'à vous le soin d'ouvrir et de tenir l'assemblée, ce sont des visions creuses. Il trouve que M. de Grignan est long-temps à partir pour Orange. Tout le monde parle ici de ce siége; et vous avez l'obligation à M. de Vivonne et à M. de Gordes, qu'ils ne traitent pas cette affaire de bagatelle, et qu'ils disent partout que, quand vous n'y réussiriez pas avec votre méchant régiment des Galères qu'on n'estime pas beaucoup pour un siége, et vos gentilshommes brodés, qui ne seront que pour la décoration, il ne faudroit pas s'en étonner; qu'il vous faudra peut-être une augmentation de troupes; que l'exemple de Trèves fait voir qu'on peut être long-temps devant une bicoque; que le gouverneur d'Orange est un aventurier qui ne craint point d'être pendu, qui a deux cents hommes avec lui, vingt pièces de canon, très-peu de terrain à défendre, une seule entrée pour y arriver, une grande provision de poudre et de blé. Voilà comme ces messieurs en parlent, et plusieurs échos répondent : ainsi la

chose est au point que M. de Grignan n'en sauroit être blâmé, et peut y faire une jolie action. Il y a certains tours à donner, et certains discours à faire valoir, qui ne sont pas inutiles en ce pays.

C'est une routine qu'ils ont tous prise de dire que je suis belle ; ils m'en importunent : je crois que c'est qu'ils ne savent de quoi m'entretenir. Hélas ! mes pauvres petits yeux sont abymés ; j'ai la rage de ne dormir que jusqu'à cinq heures, et puis ils me viennent admirer. Notre d'Hacqueville ne vous écrit point ce soir ; voilà des nouvelles qu'il vous avoit écrites dès le matin. Il est bien content de notre voyage, quoique nous n'ayons rien fait ; c'est quelque chose d'être déterminé, et de savoir ce qu'on doit faire. M. le prince et M. le duc sont revenus ; ils sont ravis que votre imagination ne les cherche plus en Flandre : s'ils n'avoient point fait d'anciennes provisions de lauriers, ceux de cette année ne les mettroient pas à couvert. Bonn est prise, c'en est fait. M. de Turenne a bien envie de revenir et de mettre l'*armée de mon fils* dans les quartiers d'hiver : tous les officiers disent *amen*. M. de La Rochefoucauld ne bouge plus de Versailles ; le roi le fait entrer et asseoir chez madame de Montespan, pour entendre les répétitions d'un opéra qui passera tous les autres ; il faut que vous le voyiez : nous ne doutons point de votre

congé, ni du besoin que vous avez d'être ici avec M. de Marseille; il ne vous faudra qu'un même carrosse, nous le disions tantôt. Enfin, il faudroit trouver des expédients; au moins ne négligez jamais de consulter M. l'archevêque (d'*Arles*): c'est la source du bon sens, de la sagesse des expédients; enfin, s'il n'étoit point dans votre famille, vous l'iriez chercher au bout de la Provence: il y a des occasions où peut-être sa présence feroit un grand effet; je suis persuadée qu'il n'épargneroit ni sa peine, ni sa santé pour vous être utile. Quand je songe que l'évêque jette de l'argent, je ne comprends pas qu'il puisse succomber. Pour la paix entre vous, je la souhaite et la souhaiterai toujours, quand je songe au mal que fait la guerre à votre corps et à votre ame. Je ne suis pas seule de ce sentiment. L'archevêque de Reims vous est fort acquis; tant d'autres encore vous font des compliments, et songent à vous, que je n'aurois jamais fait s'il falloit vous les nommer. Je vous demande une amitié pour le grand et divin Roquesante: dites-lui qu'il m'a promis de ne me point oublier. M. de Grignan, M. le coadjuteur, vous faites bien de m'aimer; mais je vous défie tous deux d'aimer mieux madame de Grignan que moi, c'est-à-dire que je l'aime.

LETTRE CCCXXXIX[1].

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. DE GUITAUD.

A Paris, 20 novembre 1673.

Je ne vous parlerai point des Impériaux, ni d'un pont sur le Mein; Dieu merci, je ne sais plus de nouvelles : c'est le seul plaisir que j'aie à Paris, car j'ai toujours cette Grignan dans la tête, et cela trouble mon repos. Les cartes sont tellement brouillées, que nous doutons si l'on ose demander un congé : il y a même une espèce de guerre à Gènes qu'il faut voir finir; mais de tout ce qu'il y a de plus ridicule, le siége d'Orange tient le premier rang. M. de Grignan a ordre de le prendre. Les courtisans croient qu'il ne faut que des pommes cuites pour en venir à bout. Guilleragues dit que c'est un duel que M. de Grignan fait avec le gouverneur d'Orange; il demande sa charge; il veut qu'on lui coupe le cou, comme dans un combat seul à seul. Tout cela est bien plaisant : j'en ris tout autant que je puis; mais, dans la vérité, j'en suis inquiète. Le gouverneur se veut défendre : c'est un homme romanesque; il a deux cents hommes avec lui; il

[1] Lett. inéd. *(Propriété de l'éditeur.)*

a quatorze pièces de canon; il a de la poudre et du blé; il sait qu'il ne peut pas être pendu; il a une manière de petit donjon entouré de fossés, on n'y peut arriver que d'un côté : moins il y a de terrain à défendre, et plus il lui sera aisé de le faire. Le pauvre Grignan n'a pour tout potage que le régiment des Galères, qui a le pied marin, très-ignorant d'un siége. Il a beaucoup de noblesse avec de beaux justaucorps, qui ne fera que l'incommoder. Il faudra qu'il soit partout; il pourra fort bien être assommé à cette belle expédition, et on se moquera de lui. Ce n'est pas moi seule qui parle ainsi, ce sont les Provençaux qui sont ici, et on dit que Grignan ne doit pas l'entreprendre sans avoir plus de troupes. Cependant cela est fait. Pendant que le mari fait cette marionnette de guerre au-dehors, la femme est aux prises avec M. de Marseille. Ils se tiraillent les consuls, à qui en aura le plus; et ce qui vous paroîtra bien juste, c'est que l'évêque se tient offensé, que sur ce chemin tout commun des sollicitations on ose mettre son crédit en balance; de sorte que si M. de Grignan emporte ce syndicat pour son cousin le marquis de Buous, l'évêque est en furie, et s'opposera à tout ce qui regarde M. de Grignan dans l'assemblée. Il faut donc, pour le contenter, qu'il ait partout de l'avantage, que partout M. de Gri-

gnan soit mortifié ; voilà à quelles conditions on peut avoir la paix avec lui. Que dites-vous de cette justice ? Ma fille la comprend peu ; c'est pourquoi elle se défend vigoureusement ; et toute cette belle fierté qu'on a louée jusqu'ici, succomberoit présentement devant celui qui l'assureroit du suffrage d'un consul.

Voilà ce que fait la province ; il y a cinq ans, il eût fallu autre chose pour la tenter : *altri tempi, altre cure.* Je vois tous les jours des gens qui n'ont point l'air d'être vos ennemis, j'en vois un, quelquefois, que vous m'avez tellement noirci, malgré sa blonde perruque, que je ne puis plus le regarder. Il y en a un gros qui me paroît le patron des lieux où il règne.

Je garde dans mon cœur toutes nos conversations avec une reconnoissance pour vous qui n'est pas imaginable, et qui m'attache à tous vos intérêts ; mais ne trouvant nulle occasion de dire ce que je pense et ce que je sais de votre conduite, je garde tout précieusement dans mon souvenir, et je suis persuadée que rien n'est si bon que de laisser tout mourir et s'éteindre quand on voit que tout meurt et s'éteint.

J'ai des obligations infinies à notre cher d'Hacqueville ; il me donne tout le temps qu'il peut : c'est cette marchandise qui est chère chez lui, car il n'en a pas à demi ! Cependant il faut lui

faire cet honneur, c'est qu'il en trouve dès qu'on a besoin de lui. Aimons-le donc toujours; et vous, Monsieur et Madame, ne craignez point de me mettre au nombre de ceux que vous aimez et qui vous aiment; toute ma vie vous persuadera que je mérite d'y être.

LETTRE CCCXL.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 24 novembre 1673.

Je vous assure, ma chère fille, que je suis très-inquiète de votre siége d'Orange : je ne puis avoir aucun repos que M. de Grignan ne soit hors de cette ridicule affaire. D'abord on a cru ici qu'il ne falloit que des pommes cuites pour ce siége. Guilleragues [1] disoit que c'étoit un duel, un combat seul à seul, entre M. de Grignan et le gouverneur d'Orange; qu'il falloit faire le procès et couper la tête à M. de Grignan [2]. Nous avons un peu répandu la vérité contre ces mé-

[1] Pierre Girardin de Guilleragues étoit secrétaire du cabinet du roi; il fut depuis ambassadeur à Constantinople. Boileau lui adressa sa cinquième épître, qui commence par ce vers :

Esprit né pour la cour, et maître en l'art de plaire.

A. G.

[2] Ce qui voudroit dire, en supposant sérieusement la menace, que M. de Grignan méritoit la peine capitale que portent les

chantes plaisanteries; et madame de Richelieu, avec sa bonté ordinaire, a conté au dîner du roi comme la chose va; bien des gens la savent présentement, et l'on passe d'une extrémité à l'autre, disant que M. de Grignan en aura l'affront, et qu'il ne doit pas entreprendre de forcer deux cents hommes avec du canon, ayant aussi peu de troupes qu'il en a. M. le duc et M. de La Rochefoucauld sont persuadés qu'il n'en viendra pas à bout. Vous reconnoissez le monde, toujours dans l'excès. L'événement réglera tout: je le souhaite heureux, n'espérant ni joie, ni tranquillité, que lorsque je saurai la fin de cette affaire. Je serois fort fâchée que M. de Grignan allât perdre sa petite bataille.

M. le duc me demanda fort de vos nouvelles l'autre jour. M. et madame de Noailles, mesdames de Leuville et d'Effiat, les Rarai, les Beuvron; qui vous dirais-je encore? tout le monde se souvient de vous et de M. de Grignan. J'ai vu madame de Monaco; elle me parut toujours entêtée de vous, et me dit cent choses très-tendres, et madame de Louvigny aussi. On répète la musique d'un opéra qui effacera *Venise*. Madame Colonne [1] a été trouvée dans un bateau

ordonnances de plusieurs de nos rois contre les duellistes, confirmées par Louis XIII dans les premiers actes de sa majorité.
G. D. S. G.

[1] Nièce du cardinal Mazarin, et femme du connétable Colonne. *A. G.*

sur le Rhin, avec des paysannes : elle s'en va je ne sais où, dans le fond de l'Allemagne.

Si vous m'aimez, ma fille, et si vous en croyez vos amis, vous ferez l'impossible pour venir cet hiver : vous ne le pourrez jamais mieux, et vous n'aurez jamais plus d'affaires qui vous y engagent. J'embrasse les Grignan; l'aîné me tient bien tendrement au cœur. En êtes-vous contente? car c'est tout. Je voudrois bien savoir comment vous vous portez, et si vous êtes bien dévorée : cette pensée me dévore, et cette grande beauté dont on vous parle ne dort pas toute la nuit : il s'en faut beaucoup, ma chère enfant.

Mademoiselle de Méri me mande qu'elle a si mal à la tête, qu'elle ne vous peut écrire; elle me prie de vous faire ses amitiés : celles que vous me faites, ma bonne, toutes les lettres que vous m'écrivez, sont tellement tendres et naturelles, qu'il n'est bruit que de l'excès de notre bonne intelligence. J'ai dans ma poche des lettres de M. de Coulanges et de M. d'Hacqueville qui ne parlent que de moi. Il est vrai que j'ai plus joui de votre amitié et de votre bon cœur, dans mon voyage, que je n'aurois fait toute ma vie; je le sentois bien, et ce temps m'étoit bien précieux : vous ne savez point aussi le déplaisir que j'avois de le voir passer; vous êtes trop reconnaissante, ma bonne, eh! de quoi? Quand je songe que

toute ma bonne volonté ne produit rien d'effectif, je suis honteuse de tout ce que vous me dites; il est vrai que, pour l'intention, elle est bonne, et qu'elle me donne quelquefois des tours et des arrangements de paroles, quand il s'agit de vos intérêts, qui ne seroient pas désagréables, si j'avois autant de pouvoir que j'ai la langue déliée. En un mot, comme en mille, je suis à vous, c'est une vérité que je sens à tous les moments de ma vie.

LETTRE CCCXLI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 27 novembre 1673.

Votre lettre, ma chère fille, me paroît d'un style triomphant: vous aviez votre compte quand vous me l'avez écrite; vous aviez gagné vos petits procès; vos ennemis paroissoient confondus; vous aviez vu partir votre mari à la tête d'nu *drapello eletto;* vous espériez un bon succès d'Orange. Le soleil de Provence dissipe au moins à midi les plus épais chagrins; enfin votre humeur est peinte dans votre lettre: Dieu vous maintienne dans cette bonne disposition. Vous avez raison de voir d'où vous êtes les choses

comme vous les voyez ; et nous avons raison aussi de les voir d'ici comme nous les voyons. Vous croyez avoir l'avantage : nous le souhaitons autant que vous, et en ce cas nous disons qu'il ne faut aucun accommodement; mais supposé que l'argent, que nous regardons comme une divinité à laquelle on ne résiste point, vous fît trouver du mécompte dans votre calcul, vous m'avouerez que tous les expédients vous paroîtroient bons comme ils nous le paroissoient. Ce qui fait que nous ne pensons pas toujours les mêmes choses, c'est que nous sommes loin; hélas! nous sommes très-loin : ainsi l'on ne sait ce qu'on dit; mais il faut se faire honneur réciproquement de croire que chacun dit bien selon son point de vue, que si vous étiez ici, vous diriez comme nous, et que si nous étions là, nous aurions toutes vos pensées. Il y a bien des gens en ce pays qui sont curieux de savoir comment vous sortirez de votre syndicat; mais je dis encore vrai quand je vous assure que la perte de cette petite bataille ne feroit pas ici le même effet qu'en Provence. Nous disons en tous lieux et à propos tout ce qui se peut dire; et sur la dépense de M. de Grignan, et sur la manière dont il sert le roi, et comme il est aimé : nous n'oublions rien, et pour des tons naturels, et des paroles rangées, et dites assez facilement,

sans vanité, nous ne céderons pas à ceux qui font des visites le matin aux flambeaux[1]. Mais cependant M. de La Garde ne trouve rien de si nécessaire que votre présence. On parle d'une trève, soyez en repos sur la conduite de ceux qui sauront demander votre congé. Je comprends les dépenses de ce siége d'Orange : j'admire les inventions que le démon trouve pour vous faire jeter de l'argent; j'en suis plus affligée qu'une autre; car, outre toute les raisons de vos affaires, j'en ai une particulière pour vous souhaiter cette année, c'est que le bon abbé veut rendre le compte de ma tutèle, et c'est une nécessité que ce soit aux enfants dont on a été tutrice. Mon fils viendra si vous venez : voyez, et jugez vous-même du plaisir que vous me ferez. Il y a de l'imprudence à retarder cette affaire; le bon abbé peut mourir, je ne saurois plus par où m'y prendre, et je serois abandonnée pour le reste de ma vie à la chicane des Bretons. Je ne vous en dirai pas davantage : jugez de mon intérêt, et de l'extrême envie que j'ai de sortir d'une affaire aussi importante. Vous avez encore le temps de finir votre assemblée; mais ensuite je vous demande cette marque de votre amitié,

[1] Sarcasme dirigé contre l'espionnage de la police, que l'évêque de Marseille faisoit agir dans un sens fatal à M. de Grignan, dont il vouloit perdre l'honneur et la réputation. *G. D. S. G.*

afin que je meure en repos. Je laisse à votre bon cœur cette pensée à digérer.

Toutes les filles de la reine furent chassées hier, on ne sait pourquoi. On soupçonne qu'il y en a une qu'on aura voulu ôter; et que pour brouiller les espèces on a fait tout égal[1]. Mademoiselle de Coëtlogon[2] est avec madame de Richelieu; La Mothe[3] avec la maréchale; La Marck[4] avec madame de Crussol; Ludres et Dampierre[5] retournent chez MADAME; du Rouvroi avec sa mère, qui s'en va chez elle : Lannoi[6] se mariera,

[1] Voltaire, dans le chapitre des particularités et anecdotes du règne de Louis XIV, dit : « Les dangers attachés à l'état de fille dans une cour galante et voluptueuse, déterminèrent à substituer aux douze filles d'honneur qui embellissoient la cour de la reine, douze dames du palais; mais il ne nomme aucune des *filles chassées :* seulement il ajoute : « L'aventure infortunée d'une fille d'honneur donna lieu à un nouvel établissement. Ce malheur est connu par le sonnet de *l'Avorton,* qui commence ainsi :

Toi que l'Amour fit par un crime, etc.

M. de Monmerqué avance que la fille d'honneur, anonime dans la présente lettre, ne peut être que mademoiselle de Ludres; il invoque pour preuve une lettre de madame de Scuderi à Bussy (6 mai 1673). Actuellement, si on place à côté de cette leçon les recherches de Grouvelle, sous les dates des 11 et 16 juin 1677, on trouve le nom de cette personne, que Voltaire ne nomme point par condescendance pour la famille de Ludres, qui, à l'époque où il écrivoit, jouissait d'un très-haut crédit dans la Lorraine. *G. D. S. G.*

[2] Depuis marquise de Cavoie. [3] Depuis duchesse de La Ferté. [4] Depuis comtesse de Lannion. [5] Depuis comtesse de Moreuil. [6] Depuis marquise de Montrevel.

et paroît contente; Théobon[1] apparemment ne demeurera pas sur le pavé. Voilà ce qu'on sait jusqu'à présent.

J'ai fait voir votre lettre à mademoiselle de Méri, elle est toujours languissante. J'ai fait vos compliments à tous ceux que vous me marquez. L'abbé Têtu est fort content de ce que vous me dites pour lui; nous soupons souvent ensemble. Vous êtes très-bien avec l'archevêque de Reims. Madame de Coulanges n'est pas fort bien avec le frère de ce prélat (*M. de Louvois*); ainsi ne comptez pas sur ce chemin-là pour aller à lui. Brancas vous est tout acquis. Vous êtes toujours tendrement aimée chez madame de Villars. Nous avons enfin vu, La Garde et moi, votre premier président; c'est un homme très-bien fait, et d'une physionomie agréable. Besons dit : C'est un beau mâtin, s'il vouloit mordre. Il nous reçut très-civilement : nous lui fîmes les compliments de M. de Grignan et les vôtres. Il y a des gens qui disent qu'il tournera casaque, et qu'il vous aimera au lieu d'aimer l'évêque. *Le flux les amena, le reflux les emmène.* Ne vous ai-je point mandé que le chevalier de Buous[2] est ici? Je le croyois je ne sais où, je fus ravie de l'embrasser;

[1] Depuis comtesse de Beuvron. *D. P.*

[2] Capitaine de vaisseau, et cousin-germain de M. de Grignan. *D. P.*

il me semble qu'il vous est plus proche que les autres. Il vient de Brest; il a passé par Vitré; il a eu un dialogue admirable avec *Rahuel*[1], il lui demanda ce que c'étoit que M. de Grignan, et qui j'étois. *Rahuel* disoit : « Ce M. de Grignan, « c'est un homme de grande condition : il est le « premier de la Provence; mais il y a bien loin « d'ici. Madame auroit bien mieux fait de marier « mademoiselle auprès de Rennes ». Le chevalier se divertissoit fort. Adieu, ma très-aimable, je suis à vous : cette vérité est avec celle de *deux et deux font quatre.*

LETTRE CCCXLII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 1er décembre 1673.

Ce siége d'Orange me déplaît comme à vous. Quelle sottise! quelle dépense! La seule chose qui me paroisse bonne, c'est de faire voir, par cette suite de M. de Grignan[2], combien il est aimé et considéré dans sa province : ses ennemis en doivent enrager; mais on a beau faire des merveilles, cette occasion n'apportera ni récompense, ni réputation : je voudrois qu'elle fût déja passée.

[1] Concierge de la tour de Sévigné à Vitré.

[2] Toute la noblesse de Provence suivit M. de Grignan dans cette occasion. *D. P.*

J'ai soupé avec l'amie[1] de *Quanto*. Vous ne serez point attaquée en ce pays-là, que vous ne soyez bien défendue. Cette dame a parlé de vous avec une estime et une tendresse extraordinaires : elle dit que personne n'a jamais tant touché son goût; qu'il n'y a rien de si aimable, ni de si assorti que votre esprit et votre personne. On vous a fort regrettée, et d'un ton qui n'avoit rien de suspect. J'ai causé aussi avec l'archevêque de Reims, qui vous est fort acquis. Son frère n'est point du tout dans la manche de Mme de Coulanges. Volonne a acheté la charge de Purnon, maître d'hôtel de MADAME : voilà un joli établissement; voilà où la Providence place madame de Volonne. Il est certain que *Quanto* (*madame de Montespan*) a trouvé que c'étoit une hydre que cette chambre des filles (*de la reine*); le plus sûr est de la couper : ce qui n'arrive pas aujourd'hui peut arriver demain. On tient pour assuré que M. de Vivonne a la charge de colonel général des Suisses[2]. On nomme M. de Monaco pour celle de général des galères. Je vous ai mandé combien la femme de ce dernier m'avoit bien reçue pour l'amour de vous. On répète

[1] Madame Scarron. *D. P.*

[2] Cette charge, qui étoit vacante par la mort de M. le comte de Soissons, fut donnée peu de temps après à M. le duc du Maine; elle a passé depuis à M. le prince de Dombes son fils. *D. P.*

souvent la symphonie de l'opéra; c'est une chose qui passe tout ce qu'on a jamais ouï. Le roi disoit l'autre jour que, s'il étoit à Paris quand on jouera l'opéra, il iroit tous les jours. Ce mot vaudra cent mille francs à *Baptiste (Lully)*.

M. de Turenne a son congé. *L'armée de votre frère*[1] va être mise dans les quartiers d'hiver. J'attends mon fils au premier jour; et vous arriverez un peu après, si vous me voulez témoigner un peu d'amitié. L'abbé Têtu ne perd point l'occasion de vous rendre service en bon lieu: c'est encore un de mes hommes que j'ai bien désabusés. Ma chère enfant, ayez quelquefois soin de votre santé: tâchez surtout de dormir, et d'éloigner dès le soir toutes les pensées qui vous réveillent.

LETTRE CCCXLIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 4 décembre 1673.

Me voilà toute soulagée de n'avoir plus Orange sur le cœur; c'étoit une augmentation par-dessus ce que j'ai accoutumé de penser, qui m'im-

[1] Plaisanterie par laquelle madame de Sévigné tourne en ridicule une expression impropre qui échappe souvent dans la conversation *D P.*

portunoit. Il n'est plus question maintenant que de la guerre du syndicat : je voudrois qu'elle fût déjà finie. Je crois qu'après avoir gagné votre petite bataille d'Orange, vous n'aurez pas tardé à commencer l'autre. Vous ne sauriez croire la curiosité qu'on avoit pour être informé du bon succès de ce beau siége; et on en parloit dans le rang des nouvelles. J'embrasse le vainqueur d'Orange, et je ne lui ferai point d'autre compliment que de l'assurer ici que j'ai une véritable joie que cette petite aventure ait pris un tour aussi heureux; je désire le même succès à tous ses desseins, et l'embrasse de tout mon cœur. C'est une chose agréable que l'attachement et l'amour de toute la noblesse pour lui : il y a très-peu de gens qui pussent faire voir une si belle suite pour une si légère semonce. M. de La Garde vient de partir pour savoir un peu ce qu'on dit de cette prise d'Orange : il est chargé de toutes nos instructions, et, sur le tout, de son bon esprit, et de son affection pour vous. D'Hacqueville me mande qu'il conseille à M. de Grignan d'écrire au roi : il seroit à souhaiter que, par effet de magie, cette lettre fût déjà entre les mains de M. de Pomponne, ou de M. de La Garde, car je ne crois pas qu'elle puisse venir à propos. L'affaire du syndic s'est fortifiée dans ma tête par l'absence du siége d'Orange.

Nous soupâmes encore hier avec Mme Scarron et l'abbé Têtu chez madame de Coulanges : nous causâmes fort, vous n'êtes jamais oubliée. Nous trouvâmes plaisant d'aller remener madame Scarron à minuit au fin fond du faubourg Saint-Germain, fort au-delà de madame de La Fayette, quasi auprès de Vaugirard, dans la campagne; une belle et grande maison [1] où l'on n'entre point; il y a un grand jardin, de beaux et grands appartements; elle a un carrosse, des gens et des chevaux; elle est habillée modestement et magnifiquement, comme une femme qui passe sa vie avec des personnes de qualité; elle est aimable, belle, bonne et négligée : on cause fort bien avec elle. Nous revînmes gaiement à la faveur des lanternes, et dans la sûreté des voleurs. Madame d'Heudicourt [2] est allée rendre ses devoirs : il y avoit long-temps qu'elle n'avoit paru en ce pays-là. On est persuadé que, si elle n'étoit point grosse, elle rentreroit bientôt dans ses premières familiarités : on juge par-là que madame Scarron n'a plus de vif ressentiment contre elle; son retour a pourtant été ménagé par d'autres, et ce n'est qu'une tolé-

[1] C'est dans cette maison qu'étoient élevés les enfants du roi et de madame de Montespan, dont madame Scarron étoit gouvernante. *D. P.*

[2] Bonne de Ponse, marquise d'Heudicourt. On se rappelle avoir vu sa disgrace dans la lettre du 9 février 1671, tome Ier,

rance. La petite d'Heudicourt [1] est jolie comme un ange; elle a été de son chef huit ou dix jours à la cour, toujours pendue au cou du roi : cette petite avoit adouci les esprits par sa jolie présence; c'est la plus belle vocation pour plaire que vous ayez jamais vue : elle a cinq ans, elle sait mieux la cour que les vieux courtisans.

On disoit l'autre jour à M. le dauphin qu'il y avoit un homme à Paris qui avoit fait pour chef-d'œuvre un petit chariot traîné par des puces. M. le dauphin dit à M. le prince de Conti : Mon cousin, qui est-ce qui a fait les harnois? Quelque araignée du voisinage, dit le prince. Cela n'est-il pas joli? Ces pauvres filles (*de la reine*) sont toujours dispersées : on parle de faire des dames du palais, du lit, de la table, pour servir au lieu des filles. Tout cela se réduira à quatre du palais, qui seront, à ce qu'on croit, la princesse d'Harcourt, madame de Soubise, madame de Bouillon, madame de Rochefort; et rien n'est encore assuré. Adieu, ma très-aimable. Je voulus hier aller à confesse; un fort habile homme me refusa très-bien l'absolution, à cause de ma haine pour l'évêque : si les vôtres ne vous traitent pas de même, ce sont des ignorants qui ne savent pas leur métier.

Madame de Coulanges vous embrasse : elle

[1] Depuis marquise de Montgon. *D. P.*

vouloit vous écrire aujourd'hui : elle ne perd pas une occasion de vous rendre service ; elle y est appliquée, et tout ce qu'elle dit est d'un style qui plaît infiniment : elle se réjouit de la prise d'Orange ; elle va quelquefois à la cour, et jamais sans avoir dit quelque chose d'agréable pour nous.

MONSIEUR DE COULANGES.

Que madame d'Heudicourt [1]
Est une belle femme !
Chacun disoit à la cour :
Quoi ! la voilà de retour !
Tredame, tredame, tredame.

Vos guerriers étant partis,
C'eût été chose étrange
Que votre époux n'eût pas pris,
Au milieu de son pays,
Orange, Orange, Orange.

Je m'en réjouis avec vous, madame la Comtesse ; j'ai dit mon *Te Deum* très-dévotement. Voilà tout ce que je puis vous dire, et à M. le Comte, que j'aime et honore toujours comme il le mérite.

[1] C'est d'elle que madame de Maintenon disoit : « Je ris des « choses qu'elle dit ; il m'est impossible de résister à ses plaisan- « teries ; mais je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien en- « tendu dire que je voulusse avoir dit. » *A. G.*

LETTRE CCCXLIV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 8 décembre 1673.

Il faut commencer, ma chère enfant, par la mort du comte de Guiche : voilà de quoi il est question présentement. Ce pauvre garçon est mort de maladie et de langueur dans l'armée de M. de Turenne; la nouvelle en vint mardi matin. Le père Bourdaloue l'a annoncée au maréchal de Gramont, qui s'en douta, sachant l'extrémité de son fils. Il fit sortir tout le monde de sa chambre; il étoit dans un petit appartement qu'il a au-dehors des capucines : quand il fut seul avec ce père, il se jeta à son cou, disant qu'il devinoit bien ce qu'il avoit à lui dire, que c'étoit le coup de sa mort, qu'il le recevoit de la main de Dieu; qu'il perdoit le seul et véritable objet de toute sa tendresse et de toute son inclination naturelle; que jamais il n'avoit eu de sensible joie ou de violente douleur que par ce fils, qui avoit des choses admirables : il se jeta sur un lit, n'en pouvant plus, mais sans pleurer, car on ne pleure point dans cet état. Le père pleuroit, et n'avoit encore rien dit;

enfin il lui parla de Dieu, comme vous savez qu'il en parle : ils furent six heures ensemble; et puis le père, pour lui faire faire son sacrifice entier, le mena à l'église de ces bonnes capucines, où l'on disoit vigiles pour ce cher fils : le maréchal y entra en tombant, en tremblant, plutôt traîné et poussé que sur ses jambes; son visage n'étoit plus connoissable. M. le duc le vit en cet état; et en nous le contant chez madame de La Fayette, il pleuroit. Ce pauvre maréchal revint enfin dans sa petite chambre; il est comme un homme condamné; le roi lui a écrit, personne ne le voit. Madame de Monaco[1] est entièrement inconsolable; madame de Louvigny[2] l'est aussi, mais c'est par la raison qu'elle n'est point affligée : n'admirez-vous point le bonheur de cette dernière? la voilà dans un moment duchesse de Gramont. La chancelière[3] est transportée de joie. La comtesse de Guiche[4] fait fort bien; elle pleure quand on lui conte les honnêtetés et les excuses que son mari lui a faites en mourant. Elle dit : « Il étoit aimable, je l'aurois aimé

[1] Catherine-Charlotte de Gramont, sœur du comte de Guiche. *D. P.*

[2] Marie-Charlotte de Castelnau, belle-sœur du comte de Guiche. *D. P.*

[3] La chancelière Séguier, grand'mère de la comtesse de Guiche. *D. P.*

[4] Marguerite-Louise-Suzanne de Béthune-Sully. *D. P.*

« passionnément s'il m'avoit un peu aimée; j'ai « souffert ses mépris avec douleur; sa mort me touche et me fait pitié; j'espérois toujours qu'il « changeroit de sentiments pour moi. » Voilà qui est vrai, il n'y a point là de comédie. Madame de Verneuil[1] en est véritablement touchée. Je crois qu'en me priant de lui faire vos compliments, vous en serez quitte. Vous n'avez donc qu'à écrire à la comtesse de Guiche, à madame de Monaco, et à madame de Louvigny. Pour le bon d'Hacqueville, il a eu le paquet d'aller à Frazé, à trente lieues d'ici, annoncer cette nouvelle à la maréchale de Gramont, et lui porter une lettre de ce pauvre garçon, lequel a fait une grande amende honorable de sa vie passée, s'en est repenti, en a demandé pardon publiquement : il a fait demander pardon à Vardes, et lui a mandé mille choses qui pourront peut-être lui être bonnes. Enfin il a fort bien fini la *comédie*, et laissé une riche et heureuse veuve[2].

[1] Charlotte Séguier, mère de la comtesse de Guiche, avoit épousé en premières noces le duc de Sully, et en secondes Henri de Bourbon, duc de Verneuil. *D. P.*

[2] Elle épousa depuis le duc du Lude en 1681. *D. P.* Ce comte de Guiche avoit été l'amant de madame Henriette d'Angleterre; il étoit aussi entré dans les intrigues de M. de Vardes. Il avoit fait une campagne brillante en Pologne; on lui devoit, ainsi qu'il a déjà été dit, le passage du Rhin; enfin, il étoit beau et aussi spirituel que brave. *A. G.*

La chancelière a été si pénétrée du peu ou point de satisfaction, dit-elle, que sa petite-fille a eue pendant son mariage, qu'elle ne va songer qu'à réparer ce malheur : et s'il se rencontroit un roi d'Éthiopie, elle mettroit jusqu'à son patin pour lui donner sa petite-fille. Nous ne voyons point de mari pour elle, vous allez nommer comme nous, M. de Marsillac : elle ni lui ne veulent point l'un de l'autre; les autres ducs sont trop jeunes : M. de Foix est pour mademoiselles de Roquelaure. Cherchez un peu de votre côté, car cela presse. Voilà un grand détail, ma chère petite; mais vous m'avez dit quelquefois que vous les aimiez.

L'affaire d'Orange fait ici un bruit très-agréable pour M. de Grignan; cette grande quantité de noblesse qui l'a suivi par le seul attachement qu'on a pour lui; cette grande dépense; cet heureux succès, car voilà tout, tout cela fait honneur et donne de la joie à ses amis, qui ne sont pas ici en petit nombre. Le roi dit à souper : « Orange est pris; Grignan avoit sept cents gen« tilshommes avec lui; on a tiraillé du dedans, « et enfin on s'est rendu le troisième jour : je « suis fort content de Grignan. » On m'a rapporté ce discours, que La Garde sait encore mieux que moi. Pour notre archevêque de Reims, je ne sais à qui il en avoit; La Garde lui pensa

parler de la dépense ; — Bon ! dit-il, de la dépense, voilà toujours comme on dit, on aime à se plaindre. — Mais, Monsieur, lui dit-on, M. de Grignan ne pouvoit pas s'en dispenser, avec tant de noblesse qui étoit venue pour l'amour de lui. — Dites pour le service du roi. — Monsieur, répliqua-t-on, il est vrai ; mais il n'y avoit point d'ordre, et c'étoit pour suivre M. de Grignan, à l'occasion du service du roi, que toute cette assemblée s'est faite. Enfin, ma fille, cela n'est rien ; vous savez que d'ailleurs il est très-bon ami : mais il y a des jours où la bile domine ; et ces jours-là sont malheureux. On me mande des nouvelles de nos états de Bretagne. M. le marquis de Coëtquen le fils a voulu attaquer M d'Harouïs, disant qu'il étoit seul riche, pendant que toute la Bretagne gémissoit, et qu'il savoit des gens qui feroient mieux que lui sa charge. M. Boucherat, M. de Lavardin et toute la Bretagne l'ont voulu lapider, et ont eu horreur de son ingratitude, car il a mille obligations à M. d'Harouïs. Sur cela il a reçu une lettre de madame de Rohan[1] qui lui mande de venir à Paris, parce que M. de Chaulnes a ordre de lui défendre d'être aux états ; de sorte qu'il est disparu la veille de l'arrivée du gouverneur ; il est demeuré en abomination par l'infame accusation

[1] Il étoit, par sa mère, petit-fils de la duchesse de Rohan. *M.*

qu'il vouloit faire contre M. d'Harouïs. Voilà, ma bonne, ce que vous êtes obligée d'entendre à cause de votre nom[1].

Je viens de voir M. de Pomponne; il étoit seul; j'ai été deux bonnes heures avec lui et mademoiselle Lavocat[2], qui est très-jolie. M. de Pomponne a très-bien compris ce que nous souhaitons de lui, en cas qu'il vienne un courrier, et il le fera sans doute; mais il dit une chose vraie, c'est que votre syndic sera fait avant qu'on entende parler ici de la rupture de votre conseil; il croit que présentement c'en est fait. De vous conter tout ce qui s'est dit d'agréable et d'obligeant pour vous, et quelles aimables conversations on a avec ce ministre, tout le papier de mon porte-feuille n'y suffiroit pas; en un mot, je suis parfaitement contente de lui; soyez-le aussi sur ma parole; il sera ravi de vous voir, et il compte sur votre retour.

Nous avons lu avec plaisir une grande partie de vos lettres; vous avez été admirée, et dans votre style, et dans l'intérêt que vous prenez à ces sortes d'affaires. Ne me dites donc plus de

[1] M. d'Harouïs avoit épousé Marie-Madeleine de Coulanges, cousine-germaine de madame de Sévigné. Il l'avoit perdue le 28 septembre 1662; ainsi il étoit l'allié de madame de Grignan. *M.*

[2] Sœur de madame de Pomponne; elle épousa depuis Jean de La Garde, marquis de Vins, capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires. *D. P.*

mal de votre façon d'écrire; on croit quelquefois que les lettres qu'on écrit ne valent rien, parce qu'on est embarrassé de mille pensées différentes; mais cette confusion se passe dans la tête, tandis que la lettre est nette et naturelle. Voilà comme sont les vôtres : il y a des endroits si plaisants, que ceux à qui je fais l'honneur de les montrer en sont ravis. Adieu, ma très-aimable enfant; j'attends votre frère tous les jours; et pour vos lettres, j'en voudrois à toute heure.

LETTRE CCCXLV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 11 décembre 1673.

Je viens de Saint-Germain, où j'ai été deux jours entiers avec madame de Coulanges et M. de La Rochefoucauld; nous logions chez lui. Nous fîmes le soir notre cour à la reine, qui me dit bien des choses obligeantes pour vous; mais s'il falloit vous dire tous les bonjours, tous les compliments d'hommes et de femmes, vieux et jeunes, qui m'accablèrent et me parlèrent de vous, ce seroit nommer quasi toute la cour; je n'ai rien vu de pareil : et comment se porte madame de Grignan? quand reviendra-t-elle? et ceci, et

cela : enfin représentez-vous que chacun, n'ayant rien à faire et me disant un mot, me faisoit répondre à vingt personnes à-la-fois. J'ai dîné avec madame de Louvois; il y avoit presse à qui nous en donneroit. Je voulois revenir hier; on nous arrêta d'autorité, pour souper chez M. de Marsillac, dans son appartement enchanté, avec madame de Thianges, madame Scarron, M. le duc, M. de La Rochefoucauld, M. de Vivonne, et une musique céleste. Ce matin nous sommes revenues.

Voici une querelle qui faisoit la nouvelle de Saint-Germain. M. le chevalier de Vendôme et M. de Vivonne font les amoureux de madame de Ludres : M. le chevalier de Vendôme veut chasser M. de Vivonne : on s'écrie, et de quel droit? Sur cela, il dit qu'il veut se battre contre M. de Vivonne : on se moque de lui; non, il n'y a point de raillerie : il veut se battre, et monte à cheval, et prend la campagne. Voici ce qui ne peut se payer, c'est d'entendre Vivonne : il étoit dans sa chambre, très-mal de son bras, recevant les compliments de toute la cour, car il n'y a point eu de partage. « Moi, Messieurs, *dit-« il*, moi me battre; il peut fort bien me battre « s'il veut, mais je le défie de faire que je veuille « me battre : qu'il se fasse casser l'épaule, qu'on « lui fasse dix-huit incisions, et puis (on croit

« qu'il va dire, *et puis nous nous battrons); et* « puis, *dit-il,* nous nous accorderons; mais se « moque-t-il de vouloir tirer sur moi? voilà un « beau dessein, c'est comme qui voudroit tirer « dans une porte cochère [1]. Je me répens bien « de lui avoir sauvé la vie au passage du Rhin : « je ne veux plus faire de ces actions, sans faire « tirer l'horoscope de ceux pour qui je les fais; « eussiez-vous jamais cru que c'eût été pour me « percer le sein que je l'eusse remis sur la selle ? » Mais tout cela d'un ton et d'une manière si folle, qu'on ne parloit d'autre chose à Saint-Germain.

J'ai trouvé votre siége d'Orange fort étalé à la cour : le roi en avoit parlé agréablement, et on trouva très-beau que sans l'ordre du roi, et seulement pour suivre M. de Grignan, il se soit trouvé sept cents gentilshommes à cette occasion; car le roi avoit dit *sept cents,* tout le monde dit *sept cents :* on ajoute qu'il y avoit deux cents litières, et de rire; mais on croit sérieusement qu'il y a peu de gouverneurs qui pussent avoir une pareille suite.

J'ai causé trois heures en deux fois avec M. de Pomponne; j'en suis contente au-delà de ce que j'espérois; mademoiselle Lavocat est dans notre

[1] On a déjà dit que M. de Vivonne étoit excessivement gros; la douleur de son bras étoit une suite de sa blessure au passage du Rhin. *G. D. S. G.*

confidence; elle est très-aimable; elle sait notre syndicat, notre procureur, notre gratification, notre opposition, notre délibération, comme elle sait la carte et les intérêts des princes, c'est-à-dire sur le bout du doigt : on l'appelle le *petit ministre;* elle est dans tous nos intérêts. Il y a des entr'actes à nos conversations, que M. de Pomponne appelle des traits de rhétorique, pour captiver la bienveillance des auteurs. Il y a des articles dans vos lettres sur lesquels je ne réponds pas : il est ordinaire d'être ridicule, quand on répond de si loin. Vous savez quel déplaisir nous avions de la perte de je ne sais quelle ville, lorsqu'il y avoit dix jours qu'à Paris on se réjouissoit que le prince d'Orange en eût levé le siége; c'est le malheur de l'éloignement. Adieu, ma très-aimable : je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE CCCXLVI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 15 décembre 1673.

Quand je disois que vous ne seriez pas moins estimée ici pour n'avoir pas fait un syndic, et que je vous rabaissois le plus que je le pouvois

cette petite victoire, soyez très-persuadée, ma chère belle, que c'étoit par pure politique, et par un dessein prémédité entre nous, afin que, si vous étiez battus, comme nous en avions peur, vous ne prissiez pas la résolution de vous pendre; mais présentement que, par votre lettre qui me donne la vie, nous voyons votre triomphe quasi assuré, je vous avoue franchement que, par tout pays, c'est la plus jolie chose du monde que d'avoir emporté cette affaire, malgré toutes les précautions, les prévoyances, les prières, les menaces, les sollicitations, les corruptions et les vanteries de vos ennemis : en vérité, cela est délicieux, et fait voir, autant que le siége d'Orange, l'extrême considération de M. de Grignan dans la province. M. de Pomponne, d'Hacqueville, Brancas, les Grignan et plusieurs de vos amis avoient une attention particulière pour le dénouement de cette affaire, et ils ne la mettoient pas à si bas prix que je vous le mandois : mais nous étions convenus de ce style, afin de vous soutenir le courage, dans le cas d'un revers de la fortune. Mademoiselle Lavocat est dans cette affaire par-dessus les yeux, et, pour vous parler franchement, j'ai envoyé à M. de Pomponne les deux premiers feuillets de votre lettre, et à d'Hacqueville, qui étoit chez lui, afin de les réjouir. Ne croyez donc pas que nous

voyons si fort les choses autrement que vous : tout ce qui touche la gloire se voit assez également par tous pays. Ne soyez point fâchée contre nous ; louez nos bonnes intentions, et pensez que nous ne sommes que trop dans vos sentiments, et moi particulièrement, qui n'en ai point d'autres.

Vous me faites assez entendre ce qui vous peut manquer pour faire le voyage de Paris : mais quand je songe que le coadjuteur est prêt à partir, lui qui avoit engagé son abbaye pour deux ans, qui vouloit vivre de l'air, qui vouloit chasser tous ses gens et ses chevaux, et que je vois qu'on fait donc quelquefois de la magie noire, cela me fait croire que vous en devez faire comme les autres, cette année, ou jamais. Voilà mon raisonnement : vous aurez un air bien victorieux sur toutes sortes de chapitres, et vous aurez bien effacé l'exclusion de votre ami[1] par la suite.

J'attends mon fils à tout moment. Je dînai hier avec M. le duc, M. de La Rochefoucauld, madame de Thianges, madame de La Fayette, madame de Coulanges, l'abbé Têtu, M. de Marsillac et Guilleragues, chez Gourville : vous y fûtes célébrée et souhaitée ; et puis on écouta la

[1] L'exclusion du marquis de Maillanes. (*Voyez* la lettre du lundi 13 novembre précédent.)

Poétique de Despréaux, qui est un chef-d'œuvre[1]. M. de La Rochefoucauld n'a point d'autre faveur que celle de son fils, qui est très-bien placé : il entra l'autre jour, comme je vous l'ai déjà mandé, à une musique chez madame de Montespan : on le fit asseoir; le moyen de ne le pas faire? cela n'est rien du tout. Madame de La Fayette voit madame de Montespan un quart d'heure, quand elle va en un mois une fois à Saint-Germain : il ne me paroît pas que ce soit là une faveur. Les filles (*de la reine*) s'en vont chacune à leur *chacunière*, comme je vous l'ai dit. Le chevalier de Vendôme a demandé quartier de plaisanterie à M. de Vivonne, qui ne s'épuisoit point sur l'horreur qu'il avoit de se battre : l'accommodement s'est fait, et on n'en parle plus. Soyecourt[2] demandoit hier à Vivonne : *Quand est-ce que le roi ira à la chasse?* Vivonne[3] répondit brusquement : *Quand est-ce que les galères partiront?* Je suis fort bien avec ce général; il ne croit point avoir *les Suisses*[4] : il avoit dit de son côté, comme moi du mien, que c'étoient des *armes parlantes*. Madame de La Vallière ne parle plus d'aucune retraite; c'est assez de

[1] *L'Art Poétique*, commencé en 1669, ne parut qu'en 1675.

[2] Il étoit grand-veneur. *D. P.*

[3] Il étoit général des galères. *D. P.*

[4] *Voyez* la lettre du 1er décembre courant.

l'avoir dit : sa femme-de-chambre s'est jetée à ses pieds pour l'en empêcher : peut-on résister à cela ?

D'Hacqueville est revenu de poignarder la maréchale de Gramont ; il est tellement abymé dans la mort du comte de Guiche, qu'il n'est plus sociable : je doute qu'il vous écrive encore aujourd'hui. La Garde veut toujours que si M. de Grignan ne vient pas, vous veniez à sa place, et pour cela, je vous renvoie à cette magie noire du coadjuteur dont je vous ai parlé ; vous êtes habile, et vous feriez présentement un autre personnage que celui d'une dame de dix-huit ans. J'ai ici Corbinelli ; il est échauffé pour vos affaires, comme à Grignan. Nous serons transportés de joie du sindyc ; et quand nous l'aurons emporté hautement, on pourra parler d'accommodement tant qu'on voudra, il faut être doux après la victoire. Despréaux vous ravira par ses vers, il est attendri pour le pauvre Chapelain : je lui dis qu'il est tendre en prose, et cruel en vers [1]. Adieu, ma très-chère enfant ; que je vous serai

[1] Boileau, satire IX, dit :

Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme !
. . . .
Mais que pour un modèle on montre ses écrits ;
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits ;
. . . .
Ma bile alors s'échauffe . . . .

G. D. S. G.

obligée si vous venez m'embrasser! Il y a bien du bruit à nos états de Bretagne; vous êtes bien plus sage que nous. Bussy a ordre de s'en retourner en Bourgogne; il n'a pas fait la paix avec ses principaux ennemis; il veut toujours marier sa fille avec le comte de Limoges[1] : c'est la faim et la soif ensemble; mais la beauté du nom le charme. J'attends mon fils à tout moment.

LETTRE CCCXLVII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, lundi 18 décembre 1673.

J'attends vos lettres avec une juste impatience. Je ne puis être tranquille que le marquis de Buous[2] ne soit syndic; je l'espère: mais comme je crains toujours, je voudrois que cette affaire fût déja finie. J'ai vu deux heures M. de Pomponne à Paris; il souffre fort patiemment la longueur de mes conversations; elles sont mêlées d'une manière qu'il ne me paroît pas qu'il en soit fatigué : il ne se cache pas de dire qu'il souhaite

[1] Charles-François de Rochechouart, fils du marquis de Chandenier, qui avoit été premier capitaine des gardes-du-corps de Sa Majesté. *D. P.*

[2] N.... de Pontevez, marquis de Buous, cousin-germain de M. de Grignan. *D. P.*

que M. de Buous soit syndic, que cela lui paroît juste et raisonnable, et que M. de Grignan auroit grand sujet de se plaindre, si, après ce qui s'est passé à la cour, il avoit encore ce chagrin-là dans la province. Ce ministre aime vos lettres; il vous estime et vous admire; il voit clairement le pouvoir que vous avez dans la province, et sur la noblesse, et au parlement, et dans les communautés; et cela sera remarqué en bon lieu.

M. de Louvigny est revenu avec plusieurs autres : on dit qu'il se plaint du *Torrent*, d'avoir ôté à la *Rosée* la bonne conduite qu'elle avoit, et de lui avoir donné un air fort contraire à cette tendresse légitime qui lui seyoit si bien [1]. Hors la maréchale de Gramont, on ne songe déja plus au comte de Guiche; voilà qui est fait, le *Torrent* reprend son cours ordinaire : voici un bon pays pour oublier les gens. La Troche, qui est arrivé, vous dit mille belles choses; écrivez quelque douceur qu'on puisse lui montrer. Je me suis fort louée à mademoiselle de Scuderi de l'honnête procédé de M. de Péruis. Guitaud a dîné avec moi; La Troche et Coulanges y étoient; on a bu votre santé, et l'on a admiré votre politique de vouloir ajouter encore des années aux trois

[1] Selon toute apparence, cette *Rosée* est la sœur de Louvigny, et le *Torrent* seroit en ce cas madame de Monaco sa sœur. *A. G.*

que vous avez été en Provence : c'est une belle chose que de se laisser effacer et oublier dans un lieu où l'on a tous les jours affaire, et d'où l'on tire toute sa considération; on y veut jouir aussi de celle qu'on a dans son gouvernement, et l'une sert à l'autre; mais on ne travaille que pour être bien ici.

Je reçois votre lettre du 10; il me semble que j'y ai fait réponse par avance, en vous assurant qu'il ne vous viendra rien d'ici qui vous coupe la gorge : mais que ne finissez-vous promptement? que ne vous ôtez-vous, et à nous, cette épine du pied? Nous comprenons très-bien le plaisir de votre triomphe. Nous demeurions d'accord l'autre jour, *La Pluie* (*M. de Pomponne*) et moi, que rien n'est sensible dans la vie, comme ces sortes de choses qui touchent la gloire; et nous conclûmes, comme M. d'Agen (*Claude Joly*), que cela venoit d'une profonde humilité. Je vous assure qu'on ne peut pas entrer plus entièrement dans vos intérêts, ni les mieux comprendre, ni voir plus clair que fait cette aimable *Pluie*. Ah! que je lui ai dit de plaisantes choses, et qu'il les a bien écoutées! Je vous assure qu'il attend avec impatience la fin de votre syndicat; il rira bien de votre lettre; puisque vous me renvoyez mes périodes, je vous renverrai celle-ci qui vaut un empire : *Si Sa Majesté vouloit avoir la bonté de*

nous laisser manger le blanc des yeux, elle verroit qu'elle en seroit bien mieux servie. Vous ne vous fâcherez donc point contre moi ni contre la cour, puisque vous avez toutes vos coudées franches pour votre syndic; mais finissez donc, et que nous recevions une lettre qui nous ôte toute sorte de peine.

Vous seriez bien étonnée si vous saviez que l'on a fort parlé de vous pour être dame du palais; je vous l'apprends, et c'est assez: vous êtes fort estimée dans les lieux qu'on estime le plus. Cherchez donc d'autres prétextes pour nous menacer de ne plus venir jamais en ce pays. Je comprends votre beau temps, je le vois d'ici, et m'en souviens avec tendresse: nous mourons de froid présentement, et puis nous serons noyés.

On ne peut, ma fille, ni vous aimer davantage, ni être plus contente de vous que je le suis, ni prendre plus de plaisir à le dire; il est vrai que le voyage de Provence m'a plus attachée à vous que je n'étois encore; je ne vous avois jamais tant vue, je n'avais jamais tant joui de votre esprit et de votre cœur; je ne vois et je ne sens que ce que je vous dis, et je rachète bien cher toutes ces douceurs. D'Hacqueville a raison de ne vouloir rien de pareil; pour moi, je m'en trouve fort bien, pourvu que Dieu me fasse la grace de l'aimer encore plus que vous: voilà de quoi il

est question. Cette petite circonstance d'un cœur que l'on ôte au Créateur pour le donner à la créature, me donne quelquefois de grandes agitations. *La Pluie* et moi, nous en parlions l'autre jour très-sérieusement : mon Dieu! qu'elle est à mon goût, cette *Pluie!* je crois que je suis au sien; nous retrouvons avec plaisir nos anciennes liaisons.

Tous nos Allemands reviennent à la file[1]; je n'ai point encore mon fils. J'embrasse tendrement M. de Grignan; il auroit bien du plaisir à m'entendre quelquefois parler de lui; il a un beau point de vue, et je suis ravie de dire ses belles et bonnes qualités. Adieu, ma chère Comtesse.

[1] C'est-à-dire tous les *amants*, à cause de la jolie chanson du poète Sarrazin :

Tircis, la plupart des amants
Sont des Allemands, etc.

et par une double allusion, les officiers françois qui servoient en Allemagne. Sarrazin étoit si ingénieux dans ses productions fugitives, qu'on les savoit encore par cœur vingt ans après sa mort.

G. D. S. G.

LETTRE CCCXLVIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 22 décembre 1673.

Il y a une nouvelle de l'Europe qui m'est entrée dans la tête : je vais vous la mander contre mon ordinaire. Vous savez la mort du roi de Pologne[1]. Le grand-maréchal, mari de mademoiselle d'Arquien est à la tête d'une armée contre les Turcs; il a gagné une bataille si pleine et si entière, qu'il est demeuré quinze mille Turcs sur la place[2] : il a pris deux bassas; il s'est logé dans la tente du général, et cette victoire est si grande, qu'on ne doute point qu'il ne soit élu roi, d'autant plus qu'il est à la tête d'une armée, et que la fortune est toujours pour les gros bataillons : voilà une nouvelle qui m'a plu[3].

[1] Michel Koribut Wiesnovieski, mort le 10 novembre 1673. *D. P.*

[2] Jean Sobieski, élu roi de Pologne en 1674, étoit alors grand maréchal de la couronne, grand général du royaume, lorsqu'il gagna cette célèbre bataille de Chaczim, sur le Niester, le 11 novembre 1673. Sobieski avoit épousé la fille du maréchal d'Arquien, veuve du prince Radziwil, palatin de Zamoski, dans la Russie rouge. Cette princesse revint en France après la mort du roi son époux. *G. D. S. G.*

[3] La victoire que Sobieski remporta en 1685 sous les murs de Vienne, et qui sauva l'empereur et l'empire, est plus célèbre encore que celle dont il s'agit ici. *A. G.*

Je ne vois plus le chevalier de Buous : il a été enragé qu'on ne l'ait pas fait chef de l'escadre ; il est à Saint-Germain, et je crois qu'il fera si bien qu'à la fin il sera content : je le souhaite fort. M. l'archevêque (*d'Arles*) me mande sa joie sur la prise d'Orange, et qu'il croit l'affaire du syndicat achevée selon nos désirs ; qu'il est contraint d'avouer que, par l'événement, votre vigueur a mieux valu que sa prudence ; et qu'enfin à votre exemple, il s'est tout-à-fait jeté dans la bravoure : cela m'a réjouie.

Au reste, ma chère enfant, quand je me représente votre maigreur et votre agitation ; quand je pense combien vous êtes échauffée, et que la moindre fièvre vous mettroit à l'extrémité, cela me fait souffrir et le jour et la nuit : quelle joie de vous restaurer un peu auprès de moi dans un air moins dévorant, et où vous êtes née? Je suis surprise que, vous aimant comme on fait en Provence, on ne vous propose point ce remède. Je vous trouve si nécessaire jusqu'à présent, et je crois que vous avez tant soulagé M. de Grignan dans toutes ses affaires, que je n'ose me repentir de ne vous avoir point emmenée ; mais quand tout sera fini, hélas ! pourquoi ne me pas donner cette satisfaction ? Adieu, ma très-aimable, j'ai une grande impatience de savoir de vos nouvelles : vous avez toujours dans

la fantaisie de vous jeter dans le feu pour me persuader votre amitié; ma fille, je n'en suis que trop persuadée; et sans cette preuve extraordinaire, vous pouvez m'en donner une qui sera plus convaincante et plus à mon gré.

LETTRE CCCXLIX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, dimanche 24 décembre 1673.

Il y a long-temps, ma très-chère, que je n'ai eu une joie si sensible que celle que j'eus hier à onze heures du soir. J'étois chez madame de Coulanges : on vint me dire que Janet [1] étoit arrivé; je cours chez moi, je le trouve, je l'embrasse : Hé bien! avons-nous un syndic? est-ce M. de Buous? Oui madame, c'est M. de Buous : me voilà transportée, nous lisons nos lettres; j'envoie dire à d'Hacqueville que nous avions tout ce que nous souhaitions, et que M. du Janet qu'il connoît est arrivé. D'Hacqueville m'écrit un grand billet de joie et de soulagement de cœur. Je cause un peu avec Janet; nous soupons, et puis il se va coucher bien à son aise; pour moi,

[1] Gentilhomme de Provence, fort attaché à la maison de Grignan. *D. P.*

je ne me suis endormie qu'à quatre heures : la joie n'est point bonne pour assoupir les sens. M. de Pomponne vient aujourd'hui. Voilà présentement ce que je puis vous dire ; mais entre-ci et demain que partira cette lettre, il y aura bien des augmentations. Dès huit heures ce matin, toute ma chambre étoit pleine ; La Garde, l'abbé de Grignan, le chevalier de Buous, le *bien Bon*[1], Coulanges, Corbinelli, chacun discouroit, raisonnoit, et lisoit les relations : elles sont admirables, ma fille, jamais il n'y eut une si délicieuse conclusion : ah! quel succès! quel succès! l'eussions-nous cru à Grignan? Hélas! nous faisions nos délices d'une suspension : le moyen de croire qu'on renverse en un mois des mesures prises depuis un an? et quelles mesures, puisqu'on offroit de l'argent! J'aime bien le consul de Colmars[2], à qui vous rendîtes un si grand service l'année passée, et qui vous a manqué ensuite; vous voulez bien que cette petite ingratitude soit mise dans le livre que nous avions envie de composer à l'honneur de cette vertu. Nous trouvons l'évêque toujours habile, et toujours prénant les bons partis; il voit que vous êtes les

[1] L'abbé de Coulanges. *D. P.*

[2] Ville des montagnes, anciennement au rang des quatorze bailliages de la Provence et du diocèse de Sénez; elle avoit droit de députer aux états du pays. *G. D. S. G.*

plus forts, et que vous nommez M. de Buous, il nomme M. de Buous. Nous voulons tous que présentement vous changiez de style et que vous soyez aussi modestes dans la victoire que fiers dans le combat. La Garde me fait agir pour votre congé; je vous déclare que ce n'est pas moi; je vous renvoie à sa lettre, vous verrez son raisonnement, vous le connoissez, et que, comme un autre M. de Montausier,

Pour le Saint-Père, il ne diroit
Une chose qu'il ne croiroit.

Vous êtes en bonheur, il faut songer à ce pays aussi bien qu'à la Provence; jamais vous ne trouverez une année comme celle-ci : elle est bien différente encore pour la considération qu'on a pour moi; je serois bien fâchée d'être traitée ici comme je le fus à Lambesc, lorsqu'au nom de cette amitié de huit ans, dont M. de Marseille avoit tant parlé, et de la paix éternelle avec les Grignan, je le priai de m'accorder le paiement du courrier, à quoi il ne voulut jamais consentir; et quand j'allai chez M. l'intendant le conjurer instamment d'écrire par votre courrier, vous savez comme il me refusa nettement: j'ai ces deux petits articles sur le cœur; et cependant je ne veux pas que l'intérêt des alliés vous empêche de faire la paix. Dès que je ne suis plus à Lambesc, le courrier est payé. M. l'in-

tendant l'accable de ses paquets; ma fille, c'est que je suis malheureuse; Dieu ne permet pas que dans les désirs extrêmes que j'ai de vous servir, j'aie la joie de réussir. En vérité, cette mine de prospérité du coadjuteur qui attire les abbayes et les heureux succès, vous a été bien plus profitable; sa paresse étoit allée se promener bien loin pendant cette affaire, sa vigilance, son habileté, son application, ses vues, ses expédients, son courage, sa considération, vous ont été souverainement nécessaires; j'avois toujours en lui une grande confiance : mais vous, quelles merveilles n'avez-vous point faites? et que n'a point fait aussi mon cher Comte! il a joué son rôle divinement. Enfin vous avez fait tous trois vos personnages en perfection. Il y avoit dix ou douze personnes qui envoyoient tous les jours ici pour savoir des nouvelles du syndic, de sorte que ce matin j'ai écrit dix billets. Madame de Verneuil, M. de Meaux[1], madame de La Troche, M. de Brancas, madame de Villars, madame de La Fayette, M. de La Rochefoucauld, Coulanges, l'abbé Têtu : tout cela se seroit offensé qu'après tant de soins on ne leur eût rien dit. Il faut présentement aller à confesse, cette conclusion m'a adouci l'esprit : je suis comme un

[1] Dominique de Ligny, évêque de Meaux, mort le 27 avril 1681. Bossuet lui succéda. *M.*

18.

mouton; bien loin de me refuser l'absolution, on m'en donnera deux; je crois que de votre côté vous aurez fait votre devoir.

Lundi, jour de Noël.

Ha! fort, fort bien, nous voici dans les lamentations du comte de Guiche : hélas! ma pauvre enfant, nous n'y pensons plus ici, pas même le maréchal *(de Gramont)* qui a repris le soin de faire sa cour. Pour votre princesse *(de Monaco)*, comme vous dites très-bien, après ce qu'elle a oublié [1], il ne faut rien craindre de sa tendresse; madame de Louvigny et son mari sont transportés; la comtesse de Guiche voudroit bien ne point se remarier; mais un tabouret la tentera. Il n'y a plus que la maréchale *(de Gramont)* qui se meurt de douleur.

Vous recevrez encore deux ou trois de mes lettres sur mes inquiétudes du syndicat : cela fait rire; mais aussi vous me parlez du comte de Guiche; ainsi on est quitte : l'éloignement cause nécessairement ces propos rompus. Mais parlons d'affaires : M. du Janet est allé ce soir à Saint-Germain, afin d'être demain à l'arrivée de M. de Pomponne. J'ai écrit à ce ministre une assez

[1] On trouve *Lauzun* dans l'édition de Grouvelle. M. de Monmerqué croit qu'il faut entendre le roi, dans les bonnes graces duquel madame de Monaco auroit été pendant quelque temps. Nous renvoyons comme lui aux Mémoires de Saint-Simon.

G. D. S. G.

grande lettre, où je le prie de remarquer de quelle manière vous êtes avec la noblesse, le parlement et les communautés, et de vous rendre sur cela les bons offices que lui seul peut vous rendre dans la place où il est. J'ai parlé à de bonnes têtes du silence de *la Mer (M. de Louvois)*; on croit qu'il ne vient que de dissipation : on ne comprend pas qu'il pût n'être pas content de la prise d'Orange, puisque *le Nord (M. Colbert)* a paru l'être ; il faut que vous vous ôtiez de l'esprit que le frère *(l'archevêque de Reims)* de *la Mer* soit assez son ami pour avoir les mêmes sentiments ; chacun parle son langage et suit ses humeurs : ainsi vous ne tirerez aucune conséquence de ce qu'a dit le frère[1]. Le gentilhomme dont vous me parlez est mal instruit : *la Mer* est mieux que jamais ; et rien n'est changé dans ce qu'il y a de principal dans ce pays. Madame de Coulanges et deux ou trois amies sont allées voir le *Dégel (Mme. Scarron)* dans sa grande maison; on ne voit rien de plus[2] : je compte y aller un de ces jours, et je vous en manderai des nouvelles. Tout ce que vous m'écriviez sur l'ennui que vous avez de ne plus être agitée par la haine est extrêmement plaisant,

[1] *Voyez* l'affaire d'Orange, lettre du 8 décembre courant.

[2] C'est-à-dire qu'on n'y voyoit point les enfants du roi, dont madame Scarron étoit depuis peu gouvernante. *D. P.*

vous n'avez plus rien à faire, vous ne savez que devenir : hé! mon Dieu! *dormez, dormez, vous ne sauriez mieux faire*[1]! M. du Janet m'a dit que que vous ne fermiez pas les yeux. Songez sur toutes choses à vous rétablir, ma chère enfant[2].

LETTRE CCCL.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, jeudi 28 décembre 1673.

Je commence dès aujourd'hui ma lettre, et je la finirai demain. Je veux d'abord traiter le chapitre de votre voyage de Paris : vous apprendrez par Janet que La Garde est celui qui l'a trouvé le plus nécessaire, et qui a dit qu'il falloit demander votre congé; peut-être l'a-t-il obtenu, car Janet a vu M. de Pomponne; mais ce n'est pas, dites-vous, une nécessité de venir ; et le raisonnement que vous me faites est si fort,

[1] *Voyez* la lettre anonime adressée à d'Hacqueville, sous la date du 14 octobre 1671.

[2] C'est au chevalier Perrin que l'on doit l'interprétation des chiffres contenus dans cette lettre (*Voyez* l'édition de 1754). Il est vraisemblable qu'il la tenoit de madame de Simiane son amie; ainsi c'est une tradition de famille; elle paroît d'ailleurs très-satisfaisante, et l'on est aisément convaincu de son exactitude, pour peu que l'on connoisse le siècle de Louis XIV. *M.*

et vous rendez si peu considérable tout ce qui le paroît aux autres pour vous engager à ce voyage, que pour moi j'en suis accablée; je sais le ton que vous prenez, ma fille, je n'en ai point au-dessus du vôtre; et sur-tout quand vous me demandez *s'il est possible que moi, qui devrois songer plus qu'un autre à la suite de votre vie, je veuille vous embarquer dans une excessive dépense, qui peut donner un grand ébranlement au poids que vous soutenez déjà avec peine;* et tout ce qui suit. Non, mon enfant; je ne veux point vous faire tant de mal, dieu m'en garde; et pendant que vous êtes la raison, la sagesse et la philosophie même, je ne veux point qu'on me puisse accuser d'être une mère folle, injuste et frivole, qui dérange tout, qui ruine tout, qui vous empêche de suivre la droiture de vos sentiments, par une tendresse de femme : mais j'avois cru que vous pouviez faire ce voyage, vous me l'aviez promis; et quand je songe à ce que vous dépensez à Aix, et en comédiens, et en fêtes, et en repas dans le carnaval, je crois toujours qu'il vous en coûteroit moins de venir ici, où vous ne seriez point obligée de rien apporter. M. de Pomponne et M. de La Garde me font voir mille affaires où vous et M. de Grignan êtes nécessaires; je joins à cela cette tutèle. Je me trouve disposée à vous recevoir; mon cœur s'a-

bandonne à cette espérance; vous n'êtes point grosse, vous avez besoin de changer d'air : je me flattois même que M. de Grignan voudroit bien vous laisser avec moi cet été, et qu'ainsi vous ne feriez pas un voyage de deux mois, comme un homme : tous vos amis avoient la complaisance de me dire que j'avois raison de vous souhaiter avec ardeur : voilà sur quoi je marchois. Vous ne trouvez point que tout cela soit ni bon ni vrai, je cède à la nécessité et à la force de vos raisons; je veux tâcher de m'y soumettre à votre exemple, et je prendrai cette douleur, qui n'est pas médiocre, comme une pénitence que Dieu veut que je fasse, et que j'ai bien méritée : il est difficile de m'en donner une meilleure, ni qui frappe plus droit à mon cœur : mais il faut tout sacrifier, et me résoudre à passer le reste de ma vie, séparée de la personne du monde qui m'est la plus sensiblement chère, qui touche mon goût, mon inclination, mes entrailles; qui m'aime plus qu'elle n'a jamais fait : il faut donner tout cela à Dieu, et je le ferai avec sa grace, et j'admirerai sa providence, qui permet qu'avec tant de grandeurs et de choses agréables dans votre établissement, il s'y trouve des abymes qui ôtent tous les plaisirs de la vie, et une séparation qui me blesse le cœur à toutes les heures du jour, et bien plus que je ne vou-

drois à celles de la nuit : voilà mes sentiments ; ils ne sont pas exagérés, ils sont simples et sincères : j'en ferai un sacrifice pour mon salut. Voilà qui est fini ; je ne vous en parlerai plus, et je méditerai sans cesse sur la force invincible de vos raisons, et sur votre admirable sagesse dont je vous loue, et que je tâcherai d'imiter.

Janet alla trouver M. de Pomponne à Port-Royal; qu'il vous dise un peu comme il y fut reçu, et la joie qu'eut ce ministre de savoir que M. de Buous étoit nommé. Je laisse à Janet le plaisir de vous apprendre tous ces détails par la lettre qu'il écrit à sa femme. Voilà un billet de madame d'Herbigny[1], qui entre plus que personne dans les affaires de Provence : elle est aimable et très-obligeante ; elle a voulu savoir le syndicat et les gardes, voilà sa réponse sur les gardes : elle croyoit que j'avois autant plu à son frère qu'à elle ; quand je lui ai conté combien j'étois peu dans son goût, et avec quelle fermeté il m'avoit refusée l'année passée, pour une chose qu'il a faite cette année sans balancer, elle a fait des cris épouvantables ; elle ne comprend pas que sa belle-sœur[2] se déclare pour vos ennemis, après toutes vos civilités pour elle : elle retient

[1] Sœur de M. Rouillé de Mélai, alors intendant de Provence. *D. P.*

[2] Madame Rouillé.

comme un éloge admirable ce que vous dites de M. Rouillé, que *la justice est sa passion dominante:* en effet, on ne peut rien dire de si beau d'un homme de sa profession.

Il n'y a nulle sorte de finesse à la manière dont M. de La Rochefoucauld, son fils, *Quantova* (*Mme de Montespan*), son amie (*Mme Scarron*), et l'amie de l'amie (*Mme de Coulanges*), sont à la cour; il n'y a point de nœud qui les lie; le fils (*le prince de Marsillac*) est logé en perfection; ce fut le prétexte du souper [1]: il est très-bien, comme vous savez, avec le *Nord* (*Colbert*), mais rien de nouveau: son père ne va pas en un mois une fois en ce pays-là, non plus que madame de Coulanges; il n'y a ni vue, ni dessein pour personne; cela est ainsi. Je ne vois quasi pas Langlade, je ne sais ce qu'il fait; il n'a point vu Corbinelli: j'ignore si c'est par ses frayeurs politiques [2].

J'ai fait à mon ami (*Corbinelli*) toutes vos *animosités;* cela est plaisant, il les a très-bien reçues: je crois qu'il est venu ici pour réveiller un peu la tendresse de ses vieux amis. Nous

[1] Chez le prince de Marsillac, décrit dans la lettre du 11 décembre précédent.

[2] Corbinelli, l'ami de cœur et d'esprit de madame de Sévigné, étoit alors disgracié, et Langlade, qui redoutoit le dur Louvois, craignoit de se compromettre en fréquentant un homme à l'*index expurgatoire. G. D. S. G.*

avons trouvé la pièce des cinq auteurs extrêmement jolie, et très-bien appliquée; le chevalier de Buous l'a possédée deux jours : vos deux vers sont très-bien corrigés. Voilà mon fils qui arrive; je m'en vais fermer cette lettre, et je vous en écrirai demain une autre avec lui, toute pleine des nouvelles que j'aurai reçues de Saint-Germain. On dit que la maréchale de Gramont n'a voulu voir ni Louvigny ni sa femme; ils sont revenus de dix lieues d'ici; nous ne songeons plus qu'il y ait eu un comte de Guiche au monde : vous vous moquez avec vos longues douleurs : nous n'aurions jamais fait ici, si nous voulions appuyer autant sur chaque nouvelle; il faut expédier; expédiez à notre exemple.

LETTRE CCCLI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 29 décembre 1673.

Monsieur de Luxembourg est un peu oppressé près de Maëstricht par l'armée de M. de Monterei [1] et du prince d'Orange; il ne peut hasarder de décamper, et il périrait là si on ne lui envoyait du secours. M. le prince part dans quatre

[1] Gouverneur des Pays-Bas espagnols. *D. P.*

jours avec M. le duc et M. de Turenne; ce dernier obéissant aux deux princes, et tous trois dans une parfaite intelligence. Ils ont vingt mille hommes de pied, et dix mille chevaux; les volontaires, et ceux dont les compagnies ne marchent point, n'y vont pas, mais tout le reste part. La Trousse et mon fils, qui arrivèrent hier, sont de ce nombre : ils ne sont pas encore débottés, et les revoilà dans la boue : le rendez-vous est pour le seizième janvier à Charleroi. D'Hacqueville vous mande tout ceci; mais vous verrez plus clair dans ma lettre [1]. Cette nouvelle est grande et fait un grand mouvement partout; on ne sait où donner de la tête pour de l'argent. Il est certain que M. de Turenne est mal avec M. de Louvois, mais cela n'éclate point, et tant qu'il sera bien avec M. Colbert, ce sera une affaire sourde. J'ai vu après dîner des hommes du bel air, qui m'ont fort priée de faire leurs compliments à M. de Grignan, et *à la femme à Grignan*. C'est le grand-maître et le *Charmant* [2]; il y avait encore Brancas, l'archevêque de Reims, Charost, La Trousse; tout cela vous envoie des millions de compliments; ils n'ont parlé que de guerre. Le *Charmant* sait toutes nos *pétoffes*; il

[1] L'écriture de M. d'Hacqueville étoit fort difficile à déchiffrer. *D. P.*

[2] Le comte du Lude et le marquis de Villeroi. *D. P.*

entre admirablement dans tous ces tracas; il est gouverneur de province : c'est assez pour comprendre la manière dont on est piqué de ces sortes de choses. Adieu, ma très-aimable enfant, comptez sur moi comme sur la chose du monde qui vous est la plus sûrement acquise; je sens tous vos plaisirs et toutes vos victoires comme vous-même.

DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

J'arrivai hier à midi, et je trouvai en arrivant qu'il falloit partir incessamment pour aller à Charleroi : que dites-vous de cet agrément? On peste, on enrage, et cependant on part. Tous les courtisans du bel air sont au désespoir; ils avaient fait les plus beaux projets du monde pour passer agréablement leur hiver, après vingt mois d'absence; tout est renversé. J'aimerais bien mieux aller à Orange, pour y assister M. de Grignan, que de tourner du côté du nord; pourquoi a-t-il fini sitôt son duel? Je suis fâché d'une si prompte victoire. Je ne sais si vous vous plaignez encore de moi; mais vous avez tort, vous me devez des lettres; je vous pardonne de ne vous être pas encore acquittée, sachant toutes les affaires que vous avez eues; et c'est précisément en ces occasions que je vous permets d'oublier un guidon; ô le ridicule nom de charge,

quand il y a cinq ans qu'on le porte! Adieu, ma belle petite sœur; vous croyez peut-être que je ne songe qu'à me reposer et à me divertir, pardonnez-moi; mes chevaux sont-ils ferrés, mes bottes sont-elles prêtes? Il me faut un bon chapeau, *piglia lo su signor monsu* : voilà tous mes discours depuis que je suis à Paris. Semble-t-il que l'on ait fait huit mois de campagne?

LETTRE CCLII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 1er jour de l'an 1674.

Je vous souhaite une heureuse année, ma chère fille, et dans ce souhait je comprends tant de choses, que je n'aurais jamais fait, si je voulais vous en faire le détail. Je n'ai point encore demandé votre congé, comme vous le craignez; mais je voudrois que vous eussiez entendu La Garde, après dîner, sur la nécessité de votre voyage ici, pour ne pas perdre vos cinq mille francs, et sur ce qu'il faut que M. de Grignan dise au roi. Si c'était un procès qu'il fallût solliciter contre quelqu'un qui voulût vous faire cette injustice, vous viendriez assurément le solliciter, mais, comme c'est pour venir en un lieu où vous avez encore mille

autres affaires, vous êtes paresseux tous deux. Ah! la belle chose que la paresse; en voilà trop, lisez La Garde, *chapitre premier*. Cependant vous aurez du plaisir de voir et de recevoir l'approbation du roi. A propos, on a révoqué tous les édits qui nous étrangloient dans notre province : le jour que M. de Chaulnes l'annonça, ce fut un cri de *vive le roi* qui fit pleurer tous les états; chacun s'embrassoit, on étoit hors de soi : on ordonna un *Te Deum*, des feux de joie et des remerciements publics à M. de Chaulnes : mais savez-vous ce que nous donnons au roi pour témoigner notre reconnoissance ? Deux millions six cent mille livres, et autant de don gratuit; c'est justement cinq millions deux cent mille livres: que dites-vous de cette petite somme? Vous pouvez juger par-là de la grace qu'on nous a faite de nous ôter les édits.

Mon pauvre fils est arrivé, comme vous savez, et s'en retourne jeudi avec plusieurs autres. M. de Monterei est habile homme; il fait enrager tout le monde : il fatigue notre armée, et la met hors d'état de sortir et d'être en campagne avant la fin du printemps. Toutes les troupes étaient bien à leur aise pour leur hiver; et quand tout sera bien crotté à Charleroi, il n'aura qu'un pas à faire pour se retirer; en attendant, M. de Luxembourg ne sauroit se désopiler. Selon toutes

les apparences, le roi ne partira pas sitôt que l'année passée. Si, tandis que nous serons en train, nous faisions quelque insulte à quelques grandes villes, et qu'on voulût s'opposer aux deux héros [1], comme il est à présumer que les ennemis seroient battus, la paix seroit quasi assurée : voilà ce qu'on entend dire aux gens du métier. Il est certain que M. de Turenne est mal avec M. de Louvois; mais comme il est bien avec le roi et M. Colbert, cela ne fait aucun éclat.

On a fait cinq dames (*du palais*), mesdames de Soubise, de Chevreuse, la princesse d'Harcourt, madame d'Albret, et madame de Rochefort. Les filles ne servent plus; et madame de Richelieu (*dame d'honneur*) ne servira plus aussi; ce seront les gentilshommes-servants et les maîtres d'hôtel, comme on faisoit autrefois. Il y aura toujours derrière la reine, madame de Richelieu et trois ou quatre dames, afin que la reine ne soit pas seule de femme. Brancas est ravi de sa fille (*la princesse d'Harcourt*) qu'on a si bien clouée.

Le grand maréchal de Pologne a écrit au roi que si Sa Majesté vouloit faire quelqu'un roi de Pologne, il le serviroit de ses forces; mais que si elle n'a personne en vue, il lui demande sa pro-

[1] M. le prince et M. de Turenne. *D. P.*

tection. Le roi la lui donne; mais on ne croit pas qu'il soit élu, parce qu'il est d'une religion contraire au peuple [1].

La dévotion de la Marans est toute des meilleures que vous ayez jamais vues; elle est parfaite, elle est toute divine; je ne l'ai point encore vue, je m'en hais. Il y a une femme qui a pris plaisir à lui dire que M. de Longueville avoit une véritable tendresse pour elle, et surtout une estime singulière, et qu'il avoit prédit que quelque jour elle seroit une sainte. Ce discours, dans le commencement, lui a si bien frappé la tête, qu'elle n'a point eu de repos qu'elle n'ait accompli les prophéties. On ne voit point encore ces petits princes; l'aîné a été trois jours avec père et mère; il est joli, mais personne ne l'a vu. Je vous embrasse, ma chère enfant. Je saurai ce qu'on peut faire pour votre ami qui a si généreusement assassiné un homme. Adieu, ma fille, je vous embrasse avec une tendresse sans égale : la vôtre me charme; j'ai le bonheur de croire que vous m'aimez.

[1] Toutefois Jean Sobieski fut élu roi de Pologne le 20 mai suivant. *D. P.*

LETTRE CCCLIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 5 janvier 1674.

Il y a aujourd'hui un an que nous soupâmes chez l'évêque[1]; vous soupez peut-être à l'heure qu'il est chez l'intendant[2]; vous n'y ferez pas, à mon avis, débauche de sincérité : tout ce que vous mandez sur cela à Corbinelli et à moi est admirable. Mon ame vous remercie de la bonne opinion que vous avez d'elle, de croire qu'elle ait horreur des vilains procédés; vous ne vous êtes point trompée; ceux de l'évêque m'épouvantent.

M. de Grignan a raison de dire que madame de Thianges ne met plus de rouge et cache sa gorge; vous avez peine à la reconnoître avec ce déguisement; mais rien n'est plus vrai. Elle est souvent avec madame de Longueville, et tout-à-fait dans le bel air de la dévotion; elle est toujours de très-bonne compagnie, et n'est pas solitaire. J'étois l'autre jour auprès d'elle à dîner; un laquais lui présenta un grand verre de vin de

[1] Toussaint de Forbin-de-Janson, évêque de Marseille.

[2] M. Rouillé de Mélai, intendant de Provence.

liqueur; elle me dit : Madame, ce garçon ne sait pas que je suis dévote[1]. Cela nous fit rire. Elle parla fort naturellement de ses bonnes intentions et de son changement; elle prend garde à ce qu'elle dit du prochain; et quand il lui échappe quelque chose, elle s'arrête tout court, et fait un cri en détestant la mauvaise habitude. Pour moi, je la trouve plus aimable qu'elle n'étoit. On veut parier que la princesse d'Harcourt ne sera pas dévote dans un an, à cette heure qu'elle est dame du palais, et qu'elle remettra du rouge; car ce rouge, c'est la loi et les prophètes : c'est sur ce rouge que roule tout le christianisme. Pour la duchesse d'Aumont, son attrait la porte à ensevelir les morts : on dit que sur la frontière, la duchesse de Charost lui tuoit les gens avec des remèdes mal composés[2], et que l'autre les venoit promptement ensevelir. La marquise d'Uxelles est très-bonne à entendre sur tout cela, mais la Marans

[1] Madame de Caylus, dans ses *Souvenirs*, dit que madame de Thianges, avant d'être dévote, aimoit beaucoup la table, et qu'elle dit la première qu'on n'y vieillit point. Avant elle, Tacite a dit que les festins rendent le vice aimable et réveillent les passions. Madame de Thianges, avec beaucoup d'esprit, ne faisoit donc que rajeunir cette pensée. *G. D. S. G.*

[2] S'il faut en croire Bussy, elle rendoit d'autres services aux vivants. Quant à la duchesse de Charost, fille du surintendant Fouquet, elle tenoit apparemment ses recettes de sa grand'mère, dont nous avons un recueil imprimé en deux volumes, sous le titre de *Remèdes domestiques de madame Fouquet*. *A. G.*

est plus que très-bonne. J'ai rencontré madame de Schomberg, qui m'a dit très-sérieusement qu'elle étoit du premier ordre, et pour la retraite, et pour la pénitence, n'étant d'aucune sorte de société, et refusant même les amusements de la dévotion; enfin c'est ce qui s'appelle adorer Dieu en esprit et en vérité, dans la simplicité de la première église[1].

Les dames du palais sont dans une grande sujétion; le roi s'en est expliqué, et veut que la reine en soit toujours entourée. Madame de Richelieu, quoiqu'elle ne serve plus à table, est toujours au dîner de la reine, avec quatre dames qui sont de garde tour-à-tour. La comtesse d'Ayen[2] est la sixième, elle a grand peur de cet attachement, et d'aller tous les jours à vêpres, au sermon ou au salut : ainsi rien n'est pur en ce monde. Quant à la marquise de Castelnau, elle

[1] Il est difficile de discourir en moins de phrases, et avec une plus aimable philosophie, sur le masque dévôt, la dernière ressource des charmes usés, des grandeurs blasées, des ambitions trompées. Le badinage si varié dans cette tirade est véritablement un trait de mœurs qui soulève le prisme des illusions de l'hypocrisie pour en faire rejaillir ce mélange de religion, de galanterie, de dignité, de foiblesse, que l'auteur du grand siècle découvre dans le cœur de Louis XIV, et qu'empruntoient les courtisans pour caresser l'amour-propre du maître et toucher la vanité de ses maîtresses. *G. D. S. G.*

[2] Marie-Françoise de Bournonville, depuis maréchale de Noailles. *D. P.*

est blanche, fraîche et consolée. L'*Eclair*[1], à ce qu'on dit, n'a fait que changer d'appartement, dont le premier étage est fort mal content. Madame de Louvigny ne paroît pas assez aise de sa bonne fortune, on ne sauroit lui pardonner de ne pas adorer son mari comme au commencement; voilà la première fois que le public s'est scandalisé d'une pareille chose. Madame de Brissac est belle, et loge toujours avec l'ombre de la princesse de Conti[2]; elle est en arbitrage avec son père, et ravit le cœur de ce pauvre M. d'Ormesson, qui dit n'avoir jamais vu une femme si honnête ni si franche. Madame de Coëtquen est tout ainsi que vous l'avez vue; elle a fait faire une jupe de velours noir avec de grosses broderies d'or et d'argent, et un manteau de tissu, couleur de feu, or et argent; cet habit coûte des sommes immenses; et quand elle a été bien resplendissante, on l'a trouvée mise comme une comédienne; et on s'est si bien moqué d'elle, qu'elle n'ose plus le remettre. La *Manierosa* est un peu fâchée de ne pas être dame du palais; madame de Duras, qui ne veut point de cet honneur, se moque d'elle. La Troche est telle que vous l'avez vue, très-passionnée pour tous vos intérêts; mais je ne puis assez vous dire de quelle ma-

[1] Chiffre qui peut désigner le marquis de Termes. *G. D. S. G*

[2] *Voyez* la lettre du 5 février 1672.

nière madame de La Fayette et M. de La Rochefoucauld sont vifs pour tout ce qui vous touche. Nous fûmes voir hier M de Turenne, qui nous reçut, madame de La Fayette et moi, avec un excès de civilité ; il parla extrêmement de vous[1] et de vos victoires que le chevalier de Grignan lui avoit contées ; il vous auroit offert son épée, s'il en étoit encore besoin : il croit partir dans trois jours. Mon fils partit hier avec bien du chagrin ; je n'en avois pas moins d'un voyage si mal placé et si désagréable par toutes sortes de raisons. M. de La Trousse ne s'en ira que lundi. Corbinelli est très-souvent avec moi ; il m'est bon partout.

M. le dauphin voyait l'autre jour madame de Schomberg ; on lui contoit comme son grand-père (*Louis XIII*) en avoit été amoureux ; il demanda tout bas : Combien en a-t-elle eu d'enfants ? On l'instruisit des modes de ce temps-là[2]. On a vu

[1] *Voyez* la lettre de Bussy à madame de Sévigné, 13 octobre 1655.

[2] Madame de Schomberg, dont on parle ici, mère du maréchal alors vivant, avoit singulièrement plu au roi Louis XIII lorsqu'elle n'étoit encore que fille d'honneur sous le nom de mademoiselle d'Hautefort. La galanterie du roi étoit si peu exigeante qu'elle en plaisantoit elle-même, et disoit qu'il ne lui parloit que de chiens, d'oiseaux et de chasse. Elle étoit belle et sage. Elle s'attacha à la reine Anne d'Autriche, partagea ses disgraces du vivant de Louis XIII, puis se brouilla avec elle pendant la régence, pour avoir parlé franchement contre les Mazarin. *A. G.*

sourdement M. le duc du Maine, mais non pas encore chez la reine ; il étoit en carrosse, et il ne voit que père et mère seulement. Le chevalier de Châtillon n'est plus à mettre en concurrence, sa fortune est faite ; MONSIEUR a mieux aimé lui donner la charge de capitaine de ses gardes, qu'à mademoiselle de Grancey celle de dame d'atour. Ce jeune homme a donc la charge de Vaillac, et seroit un fort bon parti. On dit que Vaillac prend celle d'Albon, et que d'Albon sort ; mais rien n'est sûr que le premier article, sur lequel je ne veux pas dire un mot davantage.

Je fus voir l'autre jour la pauvre madame Matarel[1], elle pensa fondre en larmes ; *pietoso pianse al suo pianto*. Je vous ai mandé la fin de nos états, et comme ils ont racheté les édits de deux millions six cent mille livres, et autant pour le don gratuit ; c'est cinq millions deux cent mille livres ; et nous avons percé la nue du cri de *Vive le roi!* nous avons fait des feux de joie et chanté le *Te Deum* de ce que Sa Majesté a bien voulu prendre cette somme. La pauvre Sanzei a la rougeole bien forte ; c'est un feu qui passe vite, mais qui fait peur par la violence dont il est. Je ne vois pas bien par où l'on peut

[1] Epouse du trésorier des états de Bourgogne. (*Voyez* la date du 8 juillet 1676. On y voit Penautier accusé d'avoir fait empoisonner Matarel.) *G. D. S. G.*

demander la grace de cet honnête homme dont l'assassinat est si noir : les criminels qui sont délivrés à Rouen ne sont point de cette qualité; c'est le seul crime qui est réservé ; Beuvron l'a dit à l'abbé de Grignan. On a tantôt dénigré les dames du palais d'une manière qui m'a fait rire; je disois, comme Montaigne : Vengeons-nous à en médire : il est pourtant vrai que leur sujétion est excessive. On dit toujours que M. le prince part lundi. Ce même jour, M. de Saint-Luc épouse mademoiselle de Pompadour : voilà de quoi je ne me soucie point du tout. Adieu, ma très-aimable enfant; voici une lettre qui devient trop longue, je la finis par la raison qu'il faut que tout prenne fin. J'embrasse Grignan, et le supplie de m'excuser si j'ai ouvert la lettre de madame de Guise; j'ai voulu voir son style; m'en voilà contente pour jamais. Guilleragues disoit hier que Pellisson abusoit de la permission qu'ont les hommes d'être laids[1].

[1] Pellisson, l'un des plus beaux génies et des plus polis écrivains du dix-septième siècle, avoit été défiguré par la petite-vérole; ce qui donna lieu à ce bon mot de M. de Guilleragues, si piquant dans sa nouveauté qu'il est devenu proverbial. *G. D. S. G.*

LETTRE CCCLIV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 8 janvier 1674.

Je n'ai jamais vu de si aimables lettres que les vôtres, ma très-chère Comtesse; je viens d'en lire une qui me charme : je vous ai ouï dire que j'avois une manière de tourner les moindres choses; vraiment, ma fille, c'est bien vous qui l'avez : il y a cinq ou six endroits dans votre dernière lettre qui sont d'un éclat et d'un agrément qui ouvrent le cœur. Je ne sais par où commencer à vous y répondre.

J'ai envie de vous parler de votre beau soleil et de vos jolies promenades; vous avez raison de dire que je suis remariée en Provence, j'en ferai un de mes pays, pourvu que vous n'effaciez pas celui-ci du nombre des vôtres. Vous me dites mille douceurs sur le commencement de l'année; rien ne peut me flatter davantage; vous m'ètes toutes choses, et je ne suis appliquée qu'à faire que tout le monde ne voie pas toujours à quel point cela est vrai. J'ai passé le commencement de cette année assez brutalement; je ne vous ai

dit qu'un pauvre mot; mais comptez, mon enfant, que cette année, et toutes celles de ma vie sont à vous; c'est un tissu, c'est une vie tout entière qui vous est dévouée jusqu'au dernier soupir. Vos moralités sont admirables : il est vrai que le temps passe partout; et passe vite : vous criez après lui, parce qu'il vous emporte toujours quelque chose de votre belle jeunesse; mais il vous en reste beaucoup : pour moi, je le vois courir avec horreur, et m'apporter en passant l'affreuse vieillesse, les incommodités, et enfin la mort[1]. Voilà de quelle couleur sont les réflexions d'une personne de mon âge : priez Dieu, ma fille, qu'il m'en fasse tirer la conclusion que le christianisme nous enseigne.

Ce grand voyage de M. le prince et de M. de Turenne pour aller dégager M. de Luxembourg est devenu à rien; on dit qu'on ne part plus, et que l'armée de M. de Monterei a fait la *retirote* : voilà le même mot que dit avant-hier Sa Majesté; c'est-à-dire, que cette armée s'est trouvée incommodée, et que voilà celle de M. de Luxembourg dégagée. Il n'y a que mon fils de parti; je n'ai jamais vu une prudence, une prévoyance, une impatience comme la sienne : il prendra la peine de revenir; cela n'est rien. Tous les autres guerriers sont ici. M. de Turenne en a beaucoup ra-

[1] Elle n'avoit cependant que quarante-huit ans. *M.*

mené; M. de Luxembourg amènera le reste. Les dames du palais sont réglées à servir par semaine : cette sujétion d'être quatre pendant le dîner est une merveille pour les femmes grosses ; il y aura toujours des sages-femmes à tous les voyages. La maréchale d'Humières[1] est bien embarrassée d'être debout avec celles qui sont assises : si elle boude, elle fera mal sa cour, car le roi veut de la soumission. Je crois qu'on s'en fait un jeu chez *Quantova (madame de Montespan)*; il est très-sûr qu'en certain lieu on ne veut séparer aucune femme de son mari, ni de ses devoirs; on n'aime pas le bruit, à moins qu'on ne le fasse. On ne voit point encore les nouveaux princes; il y en a eu à Saint-Germain, mais ils n'ont pas paru. Il y a des comédies à la cour, et un bal toutes les semaines. On manque de danseuses. Le roi dansera, et MONSIEUR mènera mademoiselle de Blois[2] pour ne pas mener MADEMOISELLE[3], qu'il laisse à M. le dauphin. On joue jeudi l'opéra[4], qui est un prodige de beauté : il y a des endroits de la musique qui

[1] Louise-Antoinette-Thérèse de La Châtre, maréchale d'Humières, ne fut duchesse qu'en 1690. *D. P.*

[2] Marie-Anne de Bourbon, mariée depuis, en 1680, à Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti. *D. P.*

[3] Fille de MONSIEUR, depuis reine d'Espagne en 1679. *D. P.*

[4] *Cadmus et Hermione*, excellent opéra de Quinault, musique de Lully.

m'ont déjà fait pleurer ; je ne suis pas seule à ne les pouvoir soutenir ; l'ame de madame de La Fayette en est tout alarmée.

Je vois souvent Corbinelli ; il est votre adorateur, et comprend bien aisément les sentiments que j'ai pour vous : je l'en aime encore mieux. J'estime fort Barbantane[1]; c'est un des plus braves hommes du monde, d'une valeur romanesque, dont j'ai ouï parler mille fois à Bussy qui étoit son ami ; ils sont frères d'armes. Madame de Sanzei a encore la rougeole, mais sur la fin. Coulanges *(son frère)* ne l'a point quittée. Madame de Coulanges est chez madame de Bagnols, qui est dans notre grande maison. J'ai le cœur serré à n'en pouvoir plus, quand je suis dans cette grande chambre où j'ai tant vu ma très-chère et très-aimable enfant ; il ne me faut guère toucher sur ce sujet pour me toucher au vif. J'espère des nouvelles de votre paix. *Justitia et pax osculatæ sunt* : savez-vous le latin ? Vous êtes trop plaisante. Adieu, ma fille, adieu, la chère tendresse

[1] Bussy, dans ses Mémoires, raconte une grande extravagance de ce Barbantane, gentilhomme de Provence. C'étoit en 1647, au siége de Lérida : il entra dans une vieille église, déterra un cadavre bien conservé, l'amena au milieu de ses jeunes camarades qui faisoient la débauche ; l'un deux prit le mort par l'autre main et ils se mirent à le faire danser. Un duel où l'un des convives fut tué, interrompit cette orgie, qui n'en continua pas moins, après qu'on eut plaint le vaincu. *A. G.*

de mon cœur, vous n'êtes oubliée en aucun lieu. Votre frère est très-persuadé de votre amitié ; il vous aime de passion, à ce qu'il dit, et je le crois.

Lundi, après avoir envoyé mon paquet à la poste.

Voilà M. d'Hacqueville qui entre, et qui m'apprend une nouvelle que nous voulons que vous sachiez cet ordinaire : c'est que M. le garde-des-sceaux[1] est chancelier : personne ne doute que ce ne soit pour donner les sceaux à quelque autre ; c'est une nouvelle que l'on saura dans quatre jours ; elle est d'importance, et sera d'un grand poids pour le côté qu'elle sera.

M. le prince part dans deux jours, et M. de Turenne, même avec la goutte, pour s'avancer à leur rendez-vous de Charleroi. Il n'est point vrai que M. de Monterei se soit retiré, ni que M. de Luxembourg soit dégagé : ainsi nous vous ôtons cette fausse nouvelle pour vous remettre dans la vraie.

[1] Etienne d'Aligre, fils d'Etienne d'Aligre, aussi chancelier de France. *D. P.*

LETTRE CCCLV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 12 janvier 1674.

Voilà donc votre paix toute faite. L'archevêque de Reims et Brancas avoient reçu leurs lettres plus tôt que moi, et M. de Pomponne me mandoit encore cette grande nouvelle de Saint-Germain; de sorte que j'étois comme une ignorante; mais enfin me voilà instruite. Je vous conseille, ma fille, de vous comporter selon le temps; et puisque le roi veut que vous soyez bien avec l'évêque; il faut lui obéir. Mais parlons de Saint-Germain; j'y fus il y a trois jours. J'allai d'abord chez M. de Pomponne, qui n'avoit pu encore demander votre congé; c'est aujourd'hui qu'il le doit envoyer. Je lui fis part de quelques endroits de votre lettre, dont le goût ne se passe point ; vraiment il est resté à M. de Pomponne une idée si parfaite et si avantageuse de mademoiselle de Sévigné, qu'il ne peut s'empêcher d'en reparler quasi toutes les fois qu'il me voit : ce discours nous amuse, il m'attendrit, et son imagination est réjouie. Nous allâmes chez la reine; j'étois avec madame de

Chaulnes, il n'y eut que pour moi à parler; et quels discours! La reine dit, sans hésiter, qu'il y avoit trois ans que vous étiez partie, et qu'il falloit revenir. Nous fûmes ensuite chez madame Colbert, qui est extrêmement civile, et sait très-bien vivre. Mademoiselle de Blois [1] dansoit; c'est un prodige d'agrément et de bonne grace; *Desairs* dit qu'il n'y a qu'elle qui le fasse souvenir de vous; il me prenoit pour juge de sa danse, et c'étoit proprement mon admiration que l'on vouloit; elle l'eut en vérité tout entière. La duchesse de La Vallière y était, elle appelle sa fille *mademoiselle*, et la princesse l'appelle *belle maman*. M. de Vermandois y étoit aussi. On ne voit point encore d'autres enfants. Nous allâmes voir Monsieur et Madame; vous n'êtes point oubliée de Monsieur, et je lui fais toujours vos très-humbles remerciements. Je trouvai Vivonne qui me dit : *Maman mignonne,* embrassez, je vous prie, le gouverneur de Champagne [2]. Et qui est-il, lui dis-je? C'est moi, reprit-il. Et qui vous l'a dit? C'est le roi qui vient de me l'apprendre tout-à-l'heure. Je lui en fis mes compliments tout chauds. Madame la comtesse (*de Soissons*) l'espéroit pour son fils. On ne parle point d'ôter

[1] Fille de madame de La Vallière, elle avoit été élevée par madame Colbert. *A. G.*

[2] Ce gouvernement vaquoit par la mort d'Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soissons, arrivée le 7 juin 1673. *D. P.*

les sceaux à M. le chancelier[1] : le bon homme fut si surpris de se voir chancelier encore par-dessus, qu'il crut qu'il y avoit quelque anguille sous roche; et, ne pouvant pas comprendre ce surcroît de dignité, il dit au roi : Sire, est-ce que Votre Majesté m'ôte les sceaux ? Non, lui dit le roi, dormez en repos, M. le chancelier : et en effet, on dit qu'il dort quasi toujours. On philosophe, et on demande pourquoi cette augmentation.

M. le prince partit, il y a deux jours, et M. de Turenne part aujourd'hui. Ecrivez un petit mot à Brancas, pour vous réjouir que sa fille soit chez la reine : il en a été fort aise. La Troche vous rend mille graces de votre souvenir; son fils a encore assez de nez pour en perdre la moitié au premier siége, sans qu'il y paroisse. On dit que *la Rosée*[2] a commencé à se détraquer avec *le Torrent;* et qu'après le siége de Maëstricht elles se lièrent d'une confidence réciproque, et voyoient tous les jours de leur vie *le Feu*

[1] Etienne d'Aligre fut garde-des-sceaux en 1672, après la mort du chancelier Séguier, et chancelier de France en janvier 1674. *D. P.*

[2] La *rosée*, le *torrent*, le *feu*, la *neige*, etc. sont des chiffres entre la mère et la fille.

Ces chiffres ne désignent pas toujours les mêmes personnes; dans cet endroit, il semble que madame de Montespan est le *torrent;* madame de La Vallière, la *rosée*, le roi est le *feu*, et la *neige* figure la reine. *A. G.*

et *la Neige :* vous savez que tout cela ne peut pas être long-temps ensemble, sans faire de grands désordres, ni sans qu'on s'en aperçoive. *La Grêle*[1] me paroît, dans votre réconciliation, comme un homme qui se confesse, et qui garde un gros péché sur sa conscience : peut-on appeler autrement le tour qu'il vous a fait! cependant les bonnes têtes disent, il faut parler, il faut demander, on a du temps, c'est assez : mais n'admirez-vous point le fagotage de mes lettres? Je quitte un discours, on croit en être dehors, et tout d'un coup je le reprends, *versi sciolti.* Savez-vous bien que le marquis de Cessac est ici, qu'il aura de l'emploi à la guerre, et qu'il verra peut-être bientôt le roi. C'est la prédestination toute visible.

Nous parlons tous les jours, Corbinelli et moi, de la Providence; et nous disons qu'il y a ce que vous savez, jour pour jour, heure pour heure, que votre voyage est résolu. Vous êtes bien aise que ce ne soit pas votre affaire de résoudre; car une résolution est quelque chose d'étrange pour vous, c'est votre bête : je vous ai vue long-temps à décider d'une couleur; c'est la marque d'une ame trop éclairée, et qui, voyant d'un coup-d'œil toutes les difficultés, demeure en quelque sorte suspendue comme le

[1] Apparemment l'évêque de Marseille, déjà désigné sous ce chiffre.

tombeau de Mahomet; tel étoit M. Bignon, le plus bel esprit de son siècle : pour moi, qui suis le plus petit du mien, je hais l'incertitude, et j'aime qu'on me décide. M. de Pomponne me marque que vous avez aujourd'hui votre congé : vous voilà par conséquent en état de faire tout ce que vous voudrez, et de suivre ou de ne pas suivre le conseil de vos amis.

On assure que M. de Turenne n'est pas parti, et qu'il ne partira pas, parce que M. de Monterei s'est enfin retiré, et que M. de Luxembourg s'est dégagé, à la faveur de cinq ou six mille hommes que M. de Schomberg a rassemblés, et avec lesquels il harceloit si fort M. de Monterei, qu'il l'a obligé de retirer ses troupes. On doit envoyer à M. le prince pour le faire revenir, et tous nos pauvres amis : voilà les nouvelles d'aujourd'hui. Le bal fut fort triste, et finit à onze heures et demie. Le roi menoit la reine; M. le dauphin, MADAME; MONSIEUR, MADEMOISELLE; M. le prince de Conti, la grande Mademoiselle; M. le comte de La Roche-sur-Yon, mademoiselle de Blois, belle comme un ange, habillée de velour noir avec des diamants et un tablier et une bavette de point de France. La princesse d'Harcourt étoit pâle [1] comme le commandeur de la comédie (*du Festin de Pierre*).

[1] Elle ne mettoit point de rouge. *D. P.*

M. de Pomponne m'a priée de dîner demain avec lui et Despréaux, qui doit lire sa *Poétique*.

LETTRE CCCLVI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 15 janvier 1674.

J'allai donc dîner samedi chez M. de Pomponne, comme je vous avois dit; et puis, jusqu'à cinq heures, il fut enchanté, enlevé, transporté de la perfection des vers de la *Poétique* de Despréaux. D'Hacqueville y étoit; nous parlâmes deux ou trois fois du plaisir que j'aurois de vous la voir entendre. M. de Pomponne se souvient d'un jour que vous étiez petite fille chez mon oncle de Sévigné; vous étiez derrière une vitre avec votre frère, plus belle, dit-il, qu'un ange; vous disiez que vous étiez prisonnière, que vous étiez une princesse chassée de chez son père: votre frère étoit beau comme vous: vous aviez neuf ans: il me fit souvenir de cette journée; il n'a jamais oublié aucun moment où il vous ait vue; il se fait un plaisir de vous revoir, qui me paroît le plus obligeant du monde. Je vous avoue, ma très-aimable chère [1], que je

[1] Expression singulière, dit Grouvelle, qui date du temps des *Précieuses*. *Chère* étoit le nom qu'elles se donnoient entre elles, et

couve une grande joie; mais elle n'éclatera point que je ne sache votre résolution.

M. de Villars est arrivé d'Espagne; il nous a conté mille choses fort amusantes des Espagnoles. J'ai vu enfin la Marans dans sa cellule; je disais autrefois dans sa loge : je la trouvai fort négligée; pas un cheveu, une cornette de vieux point de Venise, un mouchoir noir, un manteau gris effacé, une vieille jupe; elle fut aise de me voir, nous nous embrassâmes tendrement; elle n'est pas fort changée : nous parlâmes de vous d'abord; elle vous aime autant que jamais, et me paraît si humiliée, qu'il n'y a pas moyen de ne pas l'aimer. Il fut question ensuite de sa dévotion; elle me dit qu'il étoit vrai que Dieu lui avoit fait des graces, dont elle a une sensible reconnaissance : ces graces ne sont rien du tout

que recevoient les habitués de ruelles, les amis, les amants qu'on appeloit aussi *Alcovistes*. (*Voyez le Commentaire de Bret* sur Molière.) A l'égard de cette expression *ma très-aimable chère*, fort peu en harmonie avec les règles de la logique, nous ne partageons pas l'opinion de M. de Monmerqué. Il étoit plus simple de n'en rien dire du tout, plutôt que de faire l'apologie d'un mauvais exemple. Un éditeur plus sage dit : qui peut douter que madame de Sévigné, avec sa plume prompte et dégagée, ne risquât souvent des tours de phrases peu autorisés? L'histoire de la langue paroît intéressée à ce qu'on conserve ces vestiges de son perfectionnement progressif, tandis que l'intérêt de la grammaire n'en sauroit être compromis. Il y auroit donc de l'indiscrétion à sacrifier la règle pour des essais semblables, et auxquels la témérité a moins de part que le hasard, quand on écrit à cours de plume. *G. D. S. G.*

qu'une grande foi, un tendre amour de Dieu, et une horreur pour le monde : tout cela joint à une si grande défiance d'elle-même et de ses foiblesses, qu'elle est persuadée que, si elle prenoit l'air un moment, cette grace si divine s'évaporeroit. Je trouvai que c'étoit une fiole d'essence qu'elle conservoit chèrement dans la solitude : elle croit que le monde lui feroit perdre cette liqueur précieuse, et même elle craint le tracas de la dévotion. Madame de Schomberg dit qu'elle est une vagabonde au prix de madame de Marans; cette humeur sauvage que vous connoissiez s'est tournée en passion pour la retraite; le tempérament ne se change pas; elle n'a pas même la folie, si commune à toutes les femmes, d'aimer leur confesseur : elle n'aime point cette liaison; elle ne lui parle qu'à confesse : elle va à pied à sa paroisse, et lit tous nos bons livres; elle travaille; elle prie Dieu; ses heures sont réglées; elle mange quasi toujours dans sa chambre : elle voit madame de Schomberg à de certaines heures : elle hait autant les nouvelles du monde qu'elle les aimait; elle excuse autant le prochain qu'elle l'accusoit; elle aime autant le Créateur qu'elle aimait la créature : nous rîmes fort de ses manières passées; nous les tournâmes en ridicule : elle n'a point le style des sœurs Colettes; elle parle fort sincè-

rement et fort agréablement de son état : j'y fus deux heures; on ne s'ennuie point avec elle; elle se mortifie de ce plaisir, mais c'est sans affectation : enfin elle est bien plus aimable qu'elle n'étoit. Je ne pense pas, mon enfant, que vous vous plaigniez que je ne vous mande point de détails.

Je reçois tout présentement votre lettre du 7. Je vous avoue, ma très-chère, qu'elle me comble d'une joie si vive, qu'à peine mon cœur, que vous connoissez, la peut contenir; il est sensible à tout, et je le haïrais, s'il étoit pour mes intérêts, comme il est pour les vôtres. Enfin, ma fille, vous venez, c'est tout ce qui peut m'être le plus agréable : mais je m'en vais vous dire à mon tour une chose à quoi vous ne vous attendez point; c'est que je vous jure et vous proteste devant Dieu, que si M. de La Garde n'avait trouvé votre voyage nécessaire, et qu'en effet il ne le fût pas pour vos affaires, jamais je n'aurois mis en compte, au moins pour cette année, le désir de vous voir, ni ce que vous devez à la tendresse infinie que j'ai pour vous : je sais la réduire à la droite raison, quoi qu'il m'en coûte; et j'ai quelquefois de la force dans ma foiblesse, comme ceux qui sont les plus philosophes. Après cette déclaration sincère, je ne vous cache point que je suis pénétrée de joie, et que la raison se rencontrant avec mes désirs, je suis, à l'heure

que je vous écris, parfaitement contente; et je ne vais être occupée qu'à vous bien recevoir. Savez-vous bien que la chose la plus nécessaire, après vous et M. de Grignan, ce serait d'amener M. le coadjuteur? Peut-être n'aurez-vous pas toujours La Garde; et s'il vous manque, vous savez que M. de Grignan n'est pas sur ses intérêts comme sur ceux du roi son maître : il a une religion et un zèle pour ceux-ci qui ne peut se comparer qu'à la négligence qu'il a pour les siens. Quand il veut prendre la peine de parler, il fait très-bien; personne ne peut tenir sa place; c'est ce qui fait que nous le souhaitons. Vous n'êtes point sur le pied de madame de Calvisson [1], pour agir toute seule : il vous faut encore huit ou dix années; mais M. de Grignan, vous, et M. le coadjuteur, voilà ce qui seroit d'une utilité admirable. Le cardinal de Retz arrive ; il sera ravi de vous voir : ma fille, quelle joie! mais, sur toutes choses, ne vous faites point de bravoure ridicule ; ne nous donnez point d'un pont d'Avignon ni d'une montagne de Tarare; venez sagement; c'est à M. de Grignan que je recommande cette barque ; c'est lui qui m'en répondra. J'écris à M. le coadjuteur, pour le conjurer de venir : il nous facilitera l'audience de deux ministres, il soutiendra l'intérêt de son

[1] Grouvelle écrit *Cauvisson*.

frère. M. le coadjuteur est hardi, il est heureux; vous vous donnez de la considération les uns aux autres : je parlerois d'ici à demain là-dessus : j'en écris à M. l'archevêque : gagnez cela sur le coadjuteur, et faites-lui tenir ma lettre.

M. le prince revient de trente lieues. M. de Turenne n'est point parti. M. de Monterei s'est retiré. M. de Luxembourg est dégagé. Mon fils sera ici dans deux jours. Depuis vingt-quatre heures, on a volé dans la chapelle de Saint-Germain la lampe d'argent de sept mille francs, et six chandeliers plus hauts que moi ; voilà une extrême insolence[1] : on a trouvé des cordes du côté de la tribune de madame de Richelieu : on ne comprend pas comment cela s'est pu faire, il y a des gardes qui vont et viennent, et tournent toute la nuit.

Savez-vous que l'on parle de la paix? M. de Chaulnes arrive de Bretagne, et repart pour Cologne.

[1] Saint-Simon et Dangeau rapportent un vol fait à Versailles, long-temps après, et qui étoit encore plus extraordinaire. On enleva dans une nuit toutes les crépines et franges d'or, du grand appartement depuis la galerie jusqu'à la chapelle. Quelques perquisitions qu'on fît, on ne trouva aucune trace du vol. Mais cinq ou six jours après, le roi étant à souper, un énorme paquet tomba tout-à-coup sur la table à quelque distance de lui : c'étoient les franges volées avec un billet attaché sur le paquet où on lut ces mots : *Bontemps, je te rends la frange, la peine passe le profit; fais mes baisemains au roi. A. G.*

DE M. DE CORBINELLI.

Mademoiselle de Méri ne peut pas encore vous écrire. Le rhume l'accable, et je lui ai promis de vous le mander. Venez, Madame, tous vos amis font des cris de joie, et vous préparent un triomphe. M. de Coulanges et moi nous songeons aux couplets qui l'accompagneront.

LETTRE CCCLVII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. LE COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, ce 15 janvier 1674.

Je reconnois bien, mon cher Comte, votre politesse ordinaire, et la bonté de votre cœur, qui vous rend sensible à toute la tendresse du mien; je sens avec plaisir toutes les douceurs de votre aimable lettre; et ce n'est point pour les payer que je vous jure que, pour ma seule considération, j'aurois cédé cette année aux raisons de ma fille, si l'intérêt de vos affaires n'avoit décidé. Vous connoissez M. de La Garde, et comme il seroit d'humeur à vous déranger tous deux, s'il n'étoit question que du plaisir de venir me voir : il a été persuadé et l'est plus que jamais, de la nécessité de votre voyage; vous seul avez

bonne grace à parler au roi de vos affaires ; madame de Grignan tiendra sa place d'une autre manière, et si vous pouviez amener M. le coadjuteur, votre troupe seroit complète : voilà mon sentiment et celui de tous vos amis; M. de Pomponne est du nombre, et sera très-aise de vous voir tous. Au reste, c'est à vous que je confie la conduite du chemin : n'allez point en carrosse sur le bord du Rhône; évitez une eau qui est à une lieue de Montélimart : cette eau, ce n'est que le Rhône, où ils firent entrer mon carrosse l'année dernière; mes chevaux nageoient agréablement : au nom de Dieu, ne vous moquez pas de mes précautions : ce n'est qu'avec de la sagesse et de la prévoyance qu'on voyage bien. Adieu, mon cher Comte; je puis donc espérer de vous embrasser bientôt : quelle obligation ne vous ai-je point? Si j'ai pour vous une véritable amitié, et une inclination naturelle, vous savez bien au moins que ce n'est pas d'aujourd'hui.

LETTRE CCCLVIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 19 janvier 1674.

Je serois bien fâchée, ma fille, qu'aucun courrier fût noyé; ils vous portent tous des lettres

m'étonne pas que vous ayez envie d'être en colère contre moi : je serois même fort fâchée que vous n'eussiez pas envie de me gronder ; mais enfin vous voyez que je n'ai point de tort ; et si ma nièce de Sainte-Marie a compté sur le plaisir de nous mettre mal ensemble, elle est bien attrapée, car je crois que nous avons été brouillés ce que nous le serons de notre vie. Vous avez donc su par mon billet la réponse du prince sur votre sujet ; si pourtant le grand prince, par-dessus tous les autres, approuvoit votre retour, vous pourriez graisser vos bottes ; mais le bon et généreux ami que vous avez, le paladin par *éminence*[1], le vengeur des torts, l'honneur de la chevalerie, me dit l'autre jour la triste réponse que le roi lui avoit faite, et qu'il avoit des raisons invincibles pour ne pas vous accorder votre retour. Ce mot d'*invincible* nous glace le cœur ; nous ne savons sur qui le faire tomber, nous en trouvâmes trois qui peuvent fort bien donner sujet à cette expression ; nous causâmes près

[1] François de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan, vaillant chevalier, surnommé le Paladin, membre de l'académie française, de celle de Ricourati, de Padoue, et protecteur de celle d'Arles. Quoique dans un âge fort avancé il fut nommé commandeur du carrousel qui fut donné en 1685, à la tête duquel étoit monseigneur le dauphin. On a de lui quelques petites pièces de vers répandues dans différens recueils. Il mourut le 16 juin 1687. Son fils aîné fut gouverneur du duc de Bourgogne. *G. D. S. G.*

d'une heure ensemble dans une croisée de la chambre de la reine; l'amitié que nous vous portons nous rassembla en un moment, et nous fûmes contents chacun de notre côté des sentiments que nous avions pour vous.

La maréchale d'Humières est encore de notre bande; elle parle pour votre retour quand il est à propos, et parle si bien et avec tant de hardiesse et de raison, qu'elle mériteroit de persuader les gens en votre faveur; mais l'heure n'est pas venue. Celle du départ de tout le monde approche. On avoit parlé de la paix, et vous savez même le changement des plénipotentiaires; mais en attendant, on va toujours à la guerre, et les gouverneurs et lieutenants-généraux des provinces, à leurs charges. Toutes ces séparations me touchent sensiblement. Je pense aussi que madame de Grignan ne nous quittera pas sans quelque émotion : elle m'a priée de vous faire mille amitiés pour elle. Vous avez raison d'être content de son cœur : elle ne perd pas une occasion de me faire voir l'estime qu'elle a pour vous; et moi je veux parler de celle que j'ai pour ma nièce de Bussy. Elle pense comme vous, et ce qu'elle m'a écrit me fait souvenir de vos manières.

DE M. DE CORBINELLI.

Mademoiselle de Méri ne peut pas encore vous écrire. Le rhume l'accable, et je lui ai promis de vous le mander. Venez, Madame, tous vos amis font des cris de joie, et vous préparent un triomphe. M. de Coulanges et moi, nous songeons aux couplets qui l'accompagneront.

LETTRE CCCLVII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. LE COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, ce 15 janvier 1674.

Je reconnois bien, mon cher Comte, votre politesse ordinaire, et la bonté de votre cœur, qui vous rend sensible à toute la tendresse du mien; je sens avec plaisir toutes les douceurs de votre aimable lettre; et ce n'est point pour les payer que je vous jure que, pour ma seule considération, j'aurois cédé cette année aux raisons de ma fille, si l'intérêt de vos affaires n'avoit décidé. Vous connoissez M de La Garde, et comme il seroit d'humeur à vous déranger tous deux, s'il n'étoit question que du plaisir de venir me voir : il a été persuadé et l'est plus que jamais, de la nécessité de votre voyage; vous seul avez

bonne grace à parler au roi de vos affaires; madame de Grignan tiendra sa place d'une autre manière, et si vous pouviez amener M. le coadjuteur, votre troupe seroit complète : voilà mon sentiment et celui de tous vos amis; M. de Pomponne est du nombre, et sera très-aise de vous voir tous. Au reste, c'est à vous que je confie la conduite du chemin : n'allez point en carrosse sur le bord du Rhône; évitez une eau qui est à une lieue de Montélimart : cette eau, ce n'est que le Rhône, où ils firent entrer mon carrosse l'année dernière; mes cheveaux nageoient agréablement : au nom de Dieu, ne vous moquez pas de mes précautions : ce n'est qu'avec de la sagesse et de la prévoyance qu'on voyage bien. Adieu, mon cher Comte; je puis donc espérer de vous embrasser bientôt : quelle obligation ne vous ai-je point? Si j'ai pour vous une véritable amitié, et une inclination naturelle, vous savez bien au moins que ce n'est pas d'aujourd'hui.

LETTRE CCLVIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 19 janvier 1674.

Je serois bien fâchée, ma fille, qu'aucun courrier fût noyé; ils vous portent tous des lettres

et des congés qu'il faut que vous receviez. Vous êtes admirable de vous souvenir de ce que j'ai dit de cette Durance. Pour moi, je n'oublie rien de tout ce qui a seulement rapport à vous : jugez donc si je me souviens de Nove et de notre Espagnol, et de nos chartreux, et de nos chansons de Grignan, et de mille et mille autres choses ! Vous voudriez donc que je visse votre cœur sur mon sujet ; je suis persuadée que j'en serois contente ; vous n'êtes point une *diseuse*, vous êtes assez sincère ; et, en un mot, sans étendre ce discours, que je rendrois *asiatique* si je voulois, je suis assurée que vous m'aimez tendrement : mais vous êtes cruelle de recevoir avec tant de chagrin des riens que je donne à mes *pichons ;* je vous prie de n'en plus parler, et de songer que toute ma cassette ne valoit pas un des petits chariots que le coadjuteur leur a donnés : voilà qui est donc fini, et qu'il n'en soit plus question, s'il vous plaît, dans ma tutèle ; c'est tout de bon que je m'en vais la rendre : mais je crains vos chicanes ; vous trouverez à dire à tout, et M. de Grignan ne songe, à l'heure qu'il est, qu'à me plaider ; je vous connois tous deux, le *bien Bon* en tremble, et se prépare à recevoir un affront ; il meurt d'envie que vous soyez ici : je l'aime de tout mon cœur, car tout roule là-dessus. M. de La Garde est plusque ja-

mais persuadé que vous ferez tous deux des merveilles ici. Il voudroit, aussi bien que moi, que le coadjuteur fût du voyage; cela seroit digne de son amitié, et achèveroit tout ce qu'il a si bien fait à Lambesc: il a des amis et de la considération; il parle aux ministres; il est hardi, il est heureux, enfin je vous en écrivis l'autre jour amplement. Nous fîmes le discours que M. de Grignan doit faire au roi; il a un style propre pour plaire à Sa Majesté, c'est-à-dire doux et respectueux; le vôtre sera un peu plus animé : enfin nous prîmes tous vos tons, et nous trouvâmes que cela composoit ce qui est nécessaire et ce qu'on peut souhaiter.

Vous savez bien que M. le prince est revenu, et que voilà qui est fait. J'attends mon fils à tout moment. Je vous ai mandé ce vol qu'on a fait dans la chapelle de Saint-Germain. On m'a assuré que le roi savoit qui étoit le voleur; qu'il avoit fait cesser les poursuites: que c'étoit un homme de qualité, mais qui n'étoit pas de sa maison. La princesse d'Harcourt danse au bal, et même toutes les petites danses: vous pouvez penser combien on trouve qu'elle a jeté le froc aux orties, et qu'elle a fait la dévote pour être dame du palais. Elle disoit, il y a deux jours, je suis une païenne auprès de *ma sœur* d'Aumont : on trouve qu'elle dit bien présentement; *la sœur*

d'Aumont n'a pris goût à rien, elle est toujours de méchante humeur, et ne cherche qu'à ensevelir des morts. La princesse d'Harcourt n'a point encore mis de rouge; elle dit à tout moment: j'en mettrai si la reine ou monsieur le prince d'Harcourt me le commandent; la reine ne lui commande point, ni le prince d'Harcourt, de sorte qu'elle se pince les joues, et l'on croit que M. de Sainte-Beuve [1] entrera dans ce tempérament. Voilà bien des folies que je ne voudrois dire qu'à vous, car la fille de Brancas est sacrée pour moi: je vous prie que cela ne retourne jamais. Ces bals sont pleins de petits enfants; madame de Montespan y est négligée, mais placée en perfection: elle dit que mademoiselle de Rouvroi est déja trop vieille pour danser au bal [2] MADEMOISELLE, mademoiselle de Blois, les petites de Piennes; mademoiselle de Roquelaure (un peu trop vieille, elle a quinze ans), mademoiselle de Blois est un chef-d'œuvre: le roi

[1] Célèbre docteur de la maison et société de Sorbonne, un des plus habiles casuistes et des plus savants théologiens de son temps. Il étoit consulté sans cesse par les prélats, les princes et les magistrats, de sorte que l'on disoit de son cabinet ce que Cicéron a dit de la maison d'un célèbre jurisconsulte, que c'étoit l'oracle, non-seulement de toute une ville, mais même de tout un royaume. Jacques de Sainte-Beuve mourut à Paris, le 15 décembre 1677. On a de lui plusieurs bons ouvrages imprimés et en manuscrits. *G. D. S. G.*

[2] *Voyez* mademoiselle de Rouvroi, les intrigues sur son mariage, lettre du mercredi 12 juin, 1675.

et tout le monde en est ravi; elle vint dire au milieu du bal, à madame de Richelieu : Madame, ne sauriez-vous me dire si le roi est content de moi ? Elle passe près de madame de Montespan, et lui dit : Madame, vous ne regardez pas aujourd'hui vos amies; enfin, avec de certaines *chosettes* sorties de sa belle bouche, elle enchante par son esprit, sans qu'on croie qu'on puisse en avoir davantage. Je fais réparation à ma grande MADEMOISELLE, elle ne danse plus, Dieu merci [1]. On ne voit point encore les autres enfants; on voit un peu madame Scarron. J'ai eu une très-bonne conversation avec le *Brouillard ;* elle a remonté au *Dégel* (*Mme Scarron*), et peut-être plus haut : rien n'est plus important que le chemin qui vous est sûr par le *Brouillard*, qui est, en vérité, tout plein de zèle et d'affection pour vous : ce sera là une de vos affaires. La *Feuille* est la plus frivole et la plus légère marchandise que vous ayez jamais vue; celui qui gouverne le tronc de son arbre s'en va le planter pour reverdir, et veut se dépêtrer de ce soin qu'il croit au-dessous de lui, et ne veut point semer en terre ingrate; cet *Orage*, je pense que c'est son nom, est dans vos intérêts plus que vous ne sauriez croire [2].

[1] Mademoiselle de Montpensier.

[2] Le chevalier Marius de Perrin ne hasarde rien sur ces chiffres :

L'abbé de Valbelle[1] sort d'ici; il m'a conté qu'hier à la messe, Sa Majesté, d'un air riant, donna à ses aumôniers un imprimé qu'un inconnu a répandu à Saint-Germain, et où la noblesse supplie le roi de réformer l'immodestie de son clergé, qui cause et parle haut, et tourne le dos à l'autel, avant que Sa Majesté arrive à la chapelle; et de leur ordonner d'être au moins, quand il n'y a que Dieu dans la chapelle, comme quand le roi y est entré : cette requête est extrêmement bien faite; les prélats en sont en furie, surtout quelques-uns qui prenoient ce temps pour parler de bas en haut aux musiciens, au grand scandale de l'église gallicane. Il m'a dit encore que l'archevêque de Reims rompoit à feu et à sang avec le coadjuteur, s'il ne venait avec vous. Ce que l'on a jugé en Languedoc vous doit être bon, selon toutes les règles;

le *brouillard*, le *dégel*, la *feuille*, *l'orage*. Grouvelle croit les deviner; il dit : on a vu plus haut que le *dégel* étoit madame Scarron; et il ajoute : Je crois que le *brouillard* est madame de La Fayette, et la *feuille* madame de Coulanges, toutes deux amies de madame Scarron. Quand à *l'orage* c'est apparemment l'abbé Têtu. Le dernier éditeur pense que ce dernier chiffre désigne plutôt Charles-Maurice Le Tellier, archevêque de Reims, frère de Louvois, homme vif, emporté, brouillon, et dont on trouve le caractère dans la lettre du 5 février 1674. Toutes ces leçons étant incertaines, il n'en coûte pas plus de penser que *l'orage* peut s'appliquer au ministre Louvois avec autant de vraisemblance. *G. D. S. G.*

[1] Louis-Alphonse de Valbelle, aumônier ordinaire du roi, depuis évêque d'Aleth, et transféré dans la suite à Saint-Omer. *D. P.*

voilà un temps favorable, et M. de Pomponne sera toujours pour la justice : c'est tout ce que vous demandez pour votre hôtel-de-ville. L'histoire de R..... est plaisante : l'évêque pesta, jura, tempêta, furibonda, et fut contraint de venir à vous; et vous fîtes bien de donner grace.

R......, de tes conseils voilà le juste fruit.

N'est-ce pas cet honnête homme-là[1]?

Voilà Corbinelli qui vous écrit le triomphe des lieutenants de roi; cette décision règle toutes vos affaires, et jamais rien n'a été si favorable que cette conjoncture, mais apportez bien des paperasses de ce que vous trouverez sur vos registres qui vous sera avantageux : les paroles servent de peu quand il s'agit de prouver. On a admiré ici votre honnêteté, en avouant qu'avec de méchants cœurs comme ceux de ces gens-là, on perd tout par être généreux. Je suis bien tendrement à vous, ma très-aimable, et j'embrasse tout autant de Grignan qu'il y en a autour de vous.

DE M. DE CORBINELLI.

La décision contre les évêques de Languedoc, en faveur du commissaire du roi, est un bon titre pour celui de Provence. Autre victoire, autre triomphe, autre gloire pour nous, et nouveau chagrin pour nos ennemis : tout va s'aplanir in-

[1] C'étoit un greffier des états de Provence. *D. P.*

sensiblement; et si, par hasard, il faut que nous perdions quelque chose en Provence, nous le recouvrerons ici. Venez seulement, et nous politiquerons d'un air à faire trembler tout ce qui nous hait. Je ne sais si madame votre mère vous a fait une belle peinture du bal de Saint-Germain; mais je sais bien que vous ranimerez tout par votre présence. J'ai admiré ce qui s'est passé dans l'affaire de R..... Si vous aviez retenu mes leçons touchant les générosités de province, vous auriez promis votre protection, et vous auriez magnifiquement manqué à votre parole, sous quelque beau prétexte. Vous oubliez les belles maximes et les plus sûres, le roi vous reprochera un jour cette conduite; vous immolez toute la province à un faux éclat d'honnêteté; il falloit dire que vous ne pouviez accorder cette grace en conscience; mais l'ayant accordée, que ne la révoquez-vous sous main; que ne cherchez-vous dans les mystères de la politique, une trahison honnête pour faire déposséder le greffier! O belles ames, indignes de régner en Provence!

LETTRE CCCLIX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 22 janvier 1674.

Je ne sais si l'espérance de vous embrasser, qui me dilate le cœur, me donne une disposition tout extraordinaire à la joie; mais il est vrai, ma fille, que j'ai extrêmement ri de ce que vous me dites de Pellisson et de M. de Grignan[1] : Corbinelli en est ravi, et ceux qui verront cet endroit seront heureux. On ne peut pas se mieux jouer que vous faites là-dessus, ni le reprendre plus plaisamment en deux ou trois endroits de votre lettre; fiez-vous à nous, il est impossible d'écrire plus délicieusement : c'est une grande consolation pour moi que la vivacité de notre commerce, dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple. Vous dites trop de bien de mes lettres : je ne trouve à dire que cela dans les vôtres; cependant je vous avoue, voyez quelle bizarrerie, que je meurs d'envie de n'en plus recevoir; et, en disant cela, je prétends élever bien haut les charmes de votre présence.

[1] Il s'agit de la laideur aimable de Pellisson, qui en cela ressembloit à M. de Grignan. *A. G.*

Ce que vous dites au sujet de la *Grêle* (*l'évêque de Marseille*), qui parle selon ses désirs et selon ses vues, sans faire aucune attention, ni sur la vérité, ni sur la vraisemblance, est très-bien observé. Je pense, pour moi, qu'il n'y a rien tel que d'être insolent : ne serait-ce point là comme il faut être? J'ai toujours haï ce style; mais, s'il réussit, il faut changer d'avis. Je prends l'affaire de votre ami l'*assassinateur*, pour la mettre dans mon livre de l'*ingratitude;* je la trouve belle; mais ce qui me frappe, c'est la délicatesse de cet homme, qui ne veut pas qu'on soit amoureux de sa mère, et qui poignarde son ami et son bienfaiteur : les consciences de Provence sont admirables. Celle de la *Grêle* est en miniature sur le moule de celle-ci : ses scrupules, ses relâchements, ses propositions, ses oppositions; en augmentant et noircissant les doses, on en feroit fort bien votre ami *le scélérat.*

Ma fille, laissons ce discours : vous venez donc, et j'aurai le plaisir de vous recevoir, de vous embrasser et de vous donner mille petites marques de mon amitié et de mes soins : cette espérance répand une douce joie dans mon cœur; je suis assurée que vous le croyez et que vous ne craignez point que je vous chasse. J'ai été aujourd'hui à Saint-Germain; toutes les dames m'ont parlé de votre retour. La comtesse de Guiche

m'a priée de vous dire qu'elle ne vous écrira point, puisque vous venez chercher sa réponse : elle est au dîner, quoique *Andromaque*[1]; la reine l'a voulu. J'ai donc vu cette scène. Le roi et la reine mangent tristement. Madame de Richelieu[2] est assise, et puis les dames, selon leurs dignités, les unes assises, et les autres debout; celles qui n'ont point dîné sont prêtes à s'élancer sur les plats; celles qui ont dîné ont mal au cœur, et sont suffoquées de la vapeur des viandes : ainsi cette troupe est souffrante. Madame de Crussol étoit coiffée dans l'excès de la belle coiffure; elle sera parée mercredi toute de rubis; elle a pris tous ceux de M. le duc et de madame de Mecklenbourg. Je soupai hier chez Gourville avec cette princesse; madame de La Fayette et M. de La Rochefoucauld y étaient : nous épuisâmes le chapitre de l'Allemagne, sans en excepter une seule principauté. Adieu, ma chère enfant, je vous quitte pour causer avec d'Hacqueville et Corbinelli : ils ne font point de façon de m'interrompre, puisque vous allez arriver.

Le roi a donné à M. le comte du Vexin[3] la charge de colonel-général des Suisses, qu'avoit

[1] C'est-à-dire, quoique en habit de veuve. *D. P.*

[2] Dame d'honneur de la reine. *D. P.*

[3] Louis-César de Bourbon, fils de madame de Montespan, né en 1672.

M. le comte de Soissons[1]. C'est M. de Louvois qui l'exercera.

LETTRE CCCLX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 26 janvier 1674.

D'Hacqueville et La Garde sont toujours persuadés que vous ne sauriez mieux faire que de venir : venez donc, ma chère enfant, et vous ferez changer toutes choses : *se me miras, me miran;* cela est divinement bien appliqué : il faut mettre votre cadran au soleil, afin qu'on le regarde. Votre intendant ne quittera pas sitôt la Provence : il a mandé à Me d'Herbigny que vous lui faisiez tort de croire que la justice seule le mît dans vos intérêts, puisque votre beauté et votre mérite y avoient part.

Il n'y eut personne au bal de mercredi dernier; le roi et la reine avoient toutes les pierreries de la couronne; le malheur voulut que ni MONSIEUR, ni MADAME, ni MADEMOISELLE, ni mesdames de Soubise, Sully, d'Harcourt, Ventadour, Coëtquen, Grancey, ne purent s'y trouver par

[1] Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soissons, mort le 7 juin 1673. *D. P.*

diverses raisons; ce fut une pitié; Sa Majeste en étoit chagrine.

Je revins hier du Mesnil, où j'étois allée pour voir le lendemain M. d'Andilly; je fus six heures avec lui; j'eus toute la joie que peut donner la conversation d'un homme admirable; je vis aussi mon oncle de Sévigné[1], mais un moment. Ce Port-Royal est une Thébaïde; c'est un paradis; c'est un désert où toute la dévotion du christianisme s'est rangée; c'est une sainteté répandue dans tout le pays à une lieue à la ronde; il y a cinq ou six solitaires qu'on ne connoît point, qui vivent comme les pénitents de Saint-Jean-Climaque; les religieuses sont des anges sur terre. Mademoiselle de Vertus[2] y achève sa vie avec des douleurs inconcevables et une résignation extrême : tout ce qui les sert, jusqu'aux charretiers, aux bergers, aux ouvriers, tout est modeste. Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine solitude, dont j'avais tant ouï parler; c'est un vallon affreux, tout propre à inspirer le goût de faire son salut. Je revins coucher au Mesnil, et hier ici, après avoir encore embrassé M. d'Andilly en passant. Je crois que je

[1] M. d'Andilly et M. de Sévigné s'étoient retirés depuis plusieurs années à Port-Royal-des-Champs. *D. P.*

[2] Sœur de madame de Montbazon. (*Voyez* l'Histoire de Port-Royal.)

dînerai demain chez M. de Pomponne; ce ne sera pas sans parler de son père et de ma fille : voilà deux chapitres qui nous tiennent au cœur. J'attends tous les jours mon fils; il m'écrit des tendresses infinies; il est parti plus tôt, et revient plus tard que les autres; nous croyons que cela roule sur une amitié qu'il a à Sezanne; mais, comme ce n'est pas pour épouser, je n'en suis point inquiète.

Il est vrai que l'on a attaqué M. de Villars et ses gens en revenant d'Espagne : c'étaient les gens de l'ambassadeur (*d'Espagne*) qui revenait de France. C'est un assez ridicule combat; les maîtres s'exposèrent, on tirait de tous côtés; il y a eu quelques valets de tués. On n'a point fait de compliments à madame de Villars; elle a son mari, elle est contente. M. de Luxembourg est ici; on parle fort de la paix, c'est-à-dire selon les désirs de la France, plus que sur la disposition des affaires; cependant on la peut vouloir de telle sorte qu'elle se feroit[1].

J'espère, ma fille, que vous serez plus con-

[1] Après avoir sacrifié des milliers de soldats sur la brèche, épuisé les trésors de l'état, fatigué la nation du droit illimité de faire du mal, cette guerre finit par le glorieux traité de Nimègue, dont les avantages ne firent malheureusement qu'exalter l'ambition et l'orgueil de Louis XIV, secondé par des ministres qui ne rêvoient que destruction et triomphe, afin de n'être jamais dessaisis de l'autorité. *G. D. S. G.*

tente et plus décidée, quand vous aurez votre congé. On ne doute point ici que votre retour n'y soit très-bon : si vous n'étiez bien en ce pays, vous vous en sentiriez bientôt en Provence : *se me miras, me miran;* rien ne peut être mieux dit, il en faut revenir là. M. et madame de Coulanges, la Sanzei et le *bien Bon* vous souhaitent avec impatience, et veulent tous, comme moi, que vous ameniez le coadjuteur, qui vous fortifiera considerablement. J'ai fort entretenu La Garde, vous ne sauriez trop estimer ses conseils : il parlait l'autre jour à Gordes de vos affaires; il les sait, et les range, et les dit en perfection; il donne un tour admirable à tout ce qu'il faut dire à Sa Majesté : vous ne pouvez consulter personne qui connoisse mieux ce pays-ci que lui.

On est toujours charmé de mademoiselle de Blois et du prince de Conti. D'Hacqueville vous parlera des nouvelles de l'Europe, et comme l'Angleterre est présentement la grande affaire. C'est M. le duc du Maine[1] qui a les Suisses; ce n'est plus M. le comte du Vexin, lequel, en récompense, a l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

[1] Louis-Auguste de Bourbon, né le 31 mars 1670. *D. P.*

LETTRE CCCLXI.

DE M. DE LAMOIGNON A M. LE COMTE DE GUITAUD[1].

A Paris, ce 28 janvier 1674.[2]

J'ai reçu tant de marques de l'honneur de votre amitié, que je n'ai pu douter que vous n'ayez bien voulu prendre quelque part en la joie que le mariage de mon fils me donne. Cela n'est pas même, entre vous et moi, aux termes d'un compliment ordinaire, puisque l'honneur que mon fils a de vous appartenir d'une alliance très-proche, fait une principale partie de la satisfaction que je reçois en cette occasion, et que d'ailleurs vous avez agi pour ce mariage d'une manière si obligeante pour nous, que vous le devez regarder en quelque façon comme votre ouvrage. Pour moi, Monsieur, je voudrois vous pouvoir offrir quelque chose de nouveau dans cette rencontre; mais je vous étois déjà acquis

[1] Guillaume de Lamoignon, reçu premier président au parlement de Paris le 2 octobre 1658.

[2] Cette lettre placée à son ordre de date, étant adressée à un ami de madame de Sévigné, et du nombre des lettres inédites recueillies par Klosterman dans les archives d'Époisses, ne paroîtra point étrangère à cette précieuse correspondance, dont il entre dans notre plan de ne rien perdre. *(Propriété de l'éditeur.)*

par une profession si particulière et par une inclination si forte à vous honorer, qu'il me semble que cette nouvelle obligation, ni aucune autre chose, n'y peut rien ajouter, ne pouvant être plus que je suis, il y a long-temps, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LETTRE CCCLXII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 29 janvier 1674.

Il me semble, ma fille, que vous deviez compter sur votre congé plus fortement que vous n'avez fait : le billet de M. de Pomponne, que je vous ai envoyé, vous en assuroit assez ; un homme comme lui ne se seroit pas engagé à le demander, sans être sûr de l'obtenir ; vous l'aurez eu le lendemain du jour que vous m'avez écrit ; et il eût fallu que vous fussiez dès-lors toute prête à partir ; vous me parlez de plusieurs jours, cela me déplaît. Vous aurez reçu bien des lettres par l'ordinaire du congé, et vous aurez bien puisé à la source du bon sens, c'est-à-dire M. l'archevêque, pour être conduite sur toutes vos affaires. Vous aurez vu ce que La Garde vous conseille pour amener peu de gens ;

si vous amenez tout ce qui voudra venir, votre voyage de Paris sera comme celui de Madagascar : il faut se rendre léger, et garder le *decorum* pour la province.

Je crois que M. de Grignan est allé à Marseille et à Toulon : il y a un an, comme à cette heure, que nous y étions ensemble : vous songez donc à moi en revoyant Salon et les autres endroits où vous m'avez vue ; c'est un de mes maux que les souvenirs que me donnent les lieux ; j'en suis frappée au-delà de la raison ; je vous cache, et au monde, et à moi-même, la moitié de la tendresse et de l'inclination naturelle que j'ai pour vous.

On va fort à l'opéra nouveau, on trouve pourtant que l'autre étoit plus agréable ; *Baptiste* croyoit l'avoir surpassé ; le plus juste s'abuse : ceux qui aiment la symphonie y trouvent toujours des charmes nouveaux : je crois que je vous attendrai pour y aller. Les bals de Saint-Germain sont d'une tristesse mortelle : les petits enfants veulent dormir dès dix heures, et le roi n'a cette complaisance que pour marquer le carnaval. Il disoit à son dîner : Quand je ne donne point de plaisir, on se plaint ; et quand j'en donne, les dames n'y viennent pas. Il ne dansa la dernière fois qu'avec madame de Crussol, qu'il pria de ne lui point rendre sa courante.

M. de Crussol[1], qui tient le premier rang pour les bons mots, disoit en regardant sa femme plus rouge que les rubis dont elle était parée: Messieurs, elle n'est pas belle, mais elle a bon visage.

Votre retour est présentement une nouvelle de la cour; vous ne sauriez croire les compliments que l'on m'en fait. Il y a aujourd'hui cinq ans, ma fille, que vous fûtes mariée. Je vous embrasse avec une tendresse infinie.

LETTRE CCCLXIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 2 février 1674.

Vous me parlez de l'ordinaire du 15, et pas un mot du 12 que vous attendiez avec impatience, et qui vous portoit votre congé; mais puisque vous n'en dites rien, c'est signe que vous l'avez reçu. Je trouve que vous ne vous pressez point assez de partir: tout le monde m'accable de me demander si vous êtes partie, et quand vous arriverez; je ne puis rien dire de juste; il me semble que vous devez être à Grignan, et que vous en partez demain ou lundi: enfin, ma chère enfant, je ne pense qu'à vous,

[1] Depuis duc d'Usez.

et je vous suis partout. Je vous remercie de l'assurance que vous me donnez de ne vous point exposer en carrosse sur les bords du Rhône. Vous voulez prendre la Loire; vous saurez mieux que nous à Lyon ce qui vous sera le meilleur: arrivez en bonne santé, c'est tout ce que je désire; mon cœur est fortement touché de la joie de vous embrasser. Ira au-devant de vous qui voudra, pour moi je vous attendrai dans votre chambre, ravie de vous y voir; vous y trouverez du feu, des bougies, de bons fauteuils, et un cœur qui ne sauroit être surpassé en tendresse pour vous. J'embrasserai le comte et le coadjuteur; je les souhaite tous deux. L'archevêque de Reims m'est venu voir, il demande le coadjuteur à cor et à cri. Vraiment vous êtes obligée à M. de Pomponne de la charmante idée qu'il a conservée de vous, et de l'envie qu'il a de vous voir. Voilà votre petit-frère qui arrive; le cardinal de Retz me fait dire qu'il est arrivé: arrivez donc tous à la bonne heure. Ma chère enfant, je suis toute à vous; ce n'est point pour finir une lettre, c'est pour dire la plus grande vérité du monde, et celle que je sens le mieux dans mon cœur. Mademoiselle de Méri ne vous écrit point; on commence à négliger ce commerce dans l'espérance de mieux. Mon fils vous embrasse tendrement, et moi, les chers Grignan.

LETTRE CCCLXIV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 5 février 1674.

Il y a aujourd'hui[1] bien des années, ma fille, qu'il vint au monde une créature destinée à vous aimer préférablement à toutes choses ; je prie votre imagination de n'aller ni à droite, ni à gauche, *cet homme-là, sire, c'étoit moi-même*[2]. Il y eut hier trois ans que j'eus une des plus sensibles douleurs de ma vie; vous partîtes pour la Provence, où vous êtes encore; ma lettre seroit longue, si je voulois vous expliquer toutes les amertumes que je sentis, et que j'ai senties depuis en conséquence de cette première. Mais revenons : je n'ai point reçu de vos lettres aujourd'hui, je ne sais s'il m'en viendra ; je ne le crois pas, il est trop tard : j'en attendois cependant

[1] Le 5 février 1627, jour de la naissance de madame de Sévigné. *D. P.*

[2] Vers de Marot, dans son épître à François Ier, *pour avoir été desrobé :*

Ce Monsieur-là, Sire, c'étoit moi-mesme.
Qui sans mentir fus au matin bien blesme
Quand je me vy sans honneste vesture, etc.

avec impatience ; je voulois apprendre votre départ d'Aix, afin de pouvoir supputer un peu juste votre retour ; tout le monde m'en assassine, et je ne sais que répondre. Je ne pense qu'à vous et à votre voyage : si je reçois de vos lettres, après avoir envoyé celle-ci, soyez en repos ; je ferai assurément tout ce que vous me manderez. Je vous écris aujourd'hui un peu plus tôt qu'à l'ordinaire. M. de Corbinelli et mademoiselle de Méri sont ici, qui ont dîné avec moi. Je m'en vais à un petit opéra de Molière, beau-père d'Itier, qui se chante chez Pélissari ; c'est une musique très-parfaite ; M. le prince, M. le duc et madame la duchesse y seront. Je m'en irai peut-être de là souper chez Gourville avec madame de La Fayette, M. le duc, madame de Thianges, M. de Vivonne, à qui l'on dit adieu et qui s'en va demain. Si cette partie est rompue, j'irai chez madame de Chaulnes ; j'en suis extrêmement priée par la maîtresse du logis et par les cardinaux de Retz et de Bouillon qui me l'avoient fait promettre : le premier est dans une extrême impatience de vous voir, il vous aime chèrement. Voilà une lettre qu'il m'envoie.

On avoit cru que mademoiselle de Blois avoit la petite-vérole, mais cela n'est pas. On ne parle point des nouvelles d'Angleterre ; cela fait juger

qu'elles ne sont pas bonnes. Il n'y a eu qu'un bal ou deux à Paris dans tout ce carnaval; on y a vu quelques masques, mais peu. La tristesse est grande; les assemblées de Saint-Germain sont des mortifications pour le roi, et seulement pour marquer la cadence du carnaval.

Le père Bourdaloue fit un sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde; il étoit d'une force à faire trembler les courtisans, et jamais prédicateur évangélique n'a prêché si hautement ni si généreusement les vérités chrétiennes; il étoit question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui fut présenté au temple; enfin, ma fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection, et certains endroits furent poussés comme les auroit poussés l'apôtre S. Paul.

L'archevêque de Reims [1] revenoit hier fort vite de Saint-Germain, c'étoit comme un tourbillon: il croit bien être grand seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passoient au travers de Nanterre, *tra*, *tra*, *tra*; ils rencontrent un homme à cheval, *gare*, *gare;* ce pauvre homme veut se ranger; son cheval ne veut pas; et enfin le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme

[1] Charles-Maurice Le Tellier, frère de Louvois.

et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus que le carrosse en fut versé et renversé : en même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque et le cocher, et l'archevêque même, se mettent à crier : *Arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups.* L'archevêque, en racontant ceci, disoit : Si j'avois tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les bras et coupé les oreilles[1].

Je dînai hier encore chez Gourville avec madame de Langeron, madame de La Fayette, madame de Coulanges, Corbinelli, l'abbé Têtu, Briole et mon fils ; votre santé y fut célébrée, et un jour pris pour vous y donner à dîner. Adieu, ma très-chère et très-aimable ; je ne puis vous dire à quel point je vous souhaite. Je m'en vais encore adresser cette lettre à Lyon. J'ai envoyé les deux premières au chamarier ; il me semble que vous y devez être, ou jamais. Je reçois dans ce moment votre lettre du 28, elle me ravit. Ne craignez point ma bonne, que ma joie se refroidisse. Je ne suis occupée que de

[1] Ce prélat en voiture étoit dans l'usage de fendre le pavé ; mais, dans sa pieuse fureur, on voit que le sabre lui convenoit mieux que la crosse. *G. D. S. G.*

cette joie sensible de vous voir, et de vous recevoir, et de vous embrasser avec des sentiments et des manières d'aimer, qui sont d'une étoffe au-dessus du commun, et même de ce que l'on estime le plus [1].

LETTRE CCCLXV.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 20 mars 1674.

Je vous envoie le cotignac que je vous ai promis, Madame, vous ne le trouverez pas mauvais; il ne vaut pourtant pas ce qu'il me coûte, mais je ne suis pas heureux en bons marchés.

Je ne vous aime pas plus que je ne vous aimois hier matin, Madame, mais la conversation d'hier au soir me fait plus sentir ma tendresse; elle étoit cachée au fond de mon cœur, et le commerce l'a ranimée; je vois bien par-là que les longues absences nuisent à la chaleur de l'amitié, aussi bien qu'à celle de l'amour. Je voudrois bien savoir des nouvelles de madame de Grignan, car je l'aime bien aussi, et il entre dans cette amitié autant d'inclination que de reconnoissance.

[1] Madame de Grignan arriva à Paris peu de jours après la date de cette lettre, et y resta jusqu'à la fin de mai 1675. *A. G.*

LETTRE CCCLXVI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. LE COMTE DE GUITAUD[1].

Paris, avril 1674.

C'est une plaisante chose que de recevoir une de vos lettres datée d'Aix, et que ma pauvre fille se trouve fâchée de n'y être pas pour vous y recevoir! Vous aurez bientôt M. de Grignan; mais pour elle, je vous la garde[2]. Revenez la voir tout aussitôt que le service du roi, votre maître, vous donnera la liberté de quitter vos îles. Je ne sais si elles sont inaccessibles; je crois que vous devriez le souhaiter, car le bruit ne court pas que vous ayez beaucoup d'autre défense, au cas que les ennemis fussent assez insolents pour vous faire une visite.

Je laisse à notre chère d'Hacqueville à vous parler de la Franche-Comté et de toutes les armées que nous avons sur pied aux quatre coins du monde. Je veux vous dire ce que les gazettes ne disent point. M. le Premier, prenant congé

[1] Cette lettre est adressée à M. de Guitaud, aux îles Sainte-Marguerite, dont il étoit Gouverneur. *(Propriété de l'Éditeur.)*

[2] M. de Grignan, qui avoit conduit son épouse à Paris, ne retourna en Provence qu'au mois de mai suivant.

du roi, lui dit : Sire, je souhaite à Votre Majesté une bonne santé, un bon voyage et un bon conseil. Le roi appela M. le maréchal de Villeroi et M. Colbert, et leur dit : écoutez ce que M. le Premier me souhaite. Le maréchal répondit de son fausset : en effet, Sire; tous les trois sont bien nécessaires. Je supprime la glose.

Je veux parler aussi de madame la duchesse de la Vallière; la pauvre personne a tiré jusqu'à la lie de tout, elle n'a pas voulu perdre un adieu ni une larme : elle est aux Carmelites, où, huit jours durant, elle a vu ses enfants et toute la cour, c'est-à-dire ce qui en reste. Elle a fait couper ses beaux cheveux, mais elle a gardé deux belles boucles sur le front : elle caquète et dit merveilles. Elle assure qu'elle est ravie d'être dans une solitude; elle croit être dans un désert, pendue à cette grille. Elle nous fait souvenir de ce que nous disoit, il y a bien long-temps, madame de La Fayette, après avoir été deux jours à Ruel, que pour elle, elle s'accommoderoit parfaitement bien de la campagne.

Mandez-nous comme vous vous trouvez de la vôtre. Si j'avois l'hippogriffe [1] à mon commandement, je m'en irois causer avec vous de toutes les farces qui se sont faites ici entre les

[1] Cheval ailé, souvent en usage dans le *Roland furieux* de l'Arioste.

Grignan et les Fourbin[1]; les ruses de ceux-ci, les droitures des autres, et le reste : mais il faudroit être à Epoisses pour parler cinq heures de suite. Je n'oublierai jamais cette aimable maison, ni les douces et charmantes conversations, ni les confiances de mon Seigneur. Je les tiens précieuses, et je prétends, par le bon usage que j'en fais, avoir une part dans son amitié, dont je lui demande la continuation préférablement à toutes ses autres sujettes et servantes.

Mon oncle l'abbé vous fait mille compliments. Il a reçu les ordres de madame votre femme, qu'il exécutera avec grand plaisir.

LETTRE CCCLXVII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. DE GRIGNAN.

A Paris, mardi 22 mai 1674 [2].

Comme j'ai l'honneur de connoître madame votre femme, et le soin qu'elle a des compliments dont on la charge, je trouve à propos de

[1] *Fourbin*, parodie du nom de *Forbin*, avec qui M. de Guitaud étoit en procès.

[2] Grouvelle donne cette lettre sous la date du 22 mai 1675, tandis que les éditions originales de 1734 et 1754 la donnent sous la date du 22 mai 1674. Monsieur de Monmerqué a rectifié l'erreur de Grouvelle, et nous suivons son exemple. En effet, c'est

vous dire à vous-même que je vous aime toujours trop, et que vous me ferez un très-grand plaisir si vous voulez m'aimer un peu : voyez si on peut mieux se mettre à la raison; c'est donner que de faire un marché de cette sorte. Vous nous manquez fort, nous avions de la joie de vous voir revenir les soirs; votre société est aimable; et, hormis quand on vous hait, on vous aime extrêmement. Ma fille est toujours languissante. Le héros que j'attends ne viendra pas sitôt; elle est triste, mais je suis accoutumée à la voir ainsi quand vous n'y êtes pas. Il fait plus chaud à Besançon que sur le port de Toulon. Vous savez l'extrême blessure de Saint-Géran, et comme sa jolie femme y est accourue avec madame de Villars; on croyoit qu'il était mort : on mande le 18 qu'il se porte mieux : comme vous ne pourriez pas épouser sa veuve, je suis persuadée que vous voulez bien qu'il vive[1]. Vous

l'année 1674, 25 de maî, que Louis XIV conquit pour la seconde fois le comté de Bourgogne sur Charles II, roi d'Espagne; la première fois l'an 1668, et rendu la même année par le traité d'Aix-la-Chapelle, et enfin cédé à la France par le traité de Nimègue, conclu en 1678. *G. D. S. G.*

[1] Saint-Géran fut grièvement blessé par le crâne de Henri de Béringhen, qui eut la tête emportée d'un coup de canon au siége de Besançon. (*Voyez* les Mémoires de Saint-Simon, tome 12, page 22.) Madame de Sévigné, sous la date du 25 septembre 1676, donne à la femme de Saint-Géran une réputation de courtisane. *G. D. S. G.*

une fable des plus jolies; ne connoissez-vous personne qui soit aussi bon courtisan que le renard[1]? Je suis ravie du bien que vous me dites de ma petite; je prends pour moi toutes les caresses que vous lui faites. Adieu, mon très-cher Comte; on ne peut guère vous embrasser plus tendrement que je fais. Mon fils vous fait toujours mille compliments.

LETTRE CCCLXVIII[2].

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, ce 1er juin 1674.

Il faut, ma bonne, que je sois persuadée de votre fonds pour moi, puisque je vis encore. C'est une chose bien étrange que la tendresse que j'ai pour vous; je ne sais si, contre mon dessein, j'en témoigne beaucoup, mais je sais bien que j'en cache encore davantage. Je ne veux point vous dire l'émotion et la joie que m'ont données votre laquais et votre lettre. J'ai eu même le plaisir de ne point croire que vous fussiez

[1] C'est la fable de La Fontaine qui a pour titre *la Cour du Lion*. D. P.

[2] Cette lettre, imprimée dans l'édition de Rouen, 1726, a été négligée dans celles qui l'on suivie; ce qu'il faut attribuer, dit M. de Monmerqué, aux petites mésintelligences qu'elle indique.

malade; j'ai été assez heureuse pour croire ce que c'était. Il y a long-temps que je l'ai dit, quand vous voulez, vous êtes adorable; rien ne manque à ce que vous faites; j'écris dans le milieu du jardin comme vous l'avez imaginé, et les rossignols et les petits oiseaux ont reçu avec un grand plaisir, mais sans beaucoup de respect, ce que je leur ai dit de votre part; ils sont situés d'une manière qui leur ôte toute sorte d'humilité. Je fus hier deux heures toute seule avec les hamadryades; je leur parlai de vous, elles me contentèrent beaucoup par leur réponse. Je ne sais si ce pays tout entier est bien content de moi, car enfin, après avoir joui de toutes ses beautés, je n'ai pu m'empêcher de dire :

Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point Calixte.
Et moi, je ne vois rien quand je ne la vois pas.

Cela est si vrai que je repars après dîner avec joie. La bienséance n'a nulle part à tout ce que je fais; c'est ce qui est cause que les excès de liberté que vous me donnez me blessent le cœur. Il y a deux ressources dans le mien que vous ne sauriez comprendre. Je vous loue d'avoir gagné vingt pistoles; cette perte a paru légère, étant suivie d'un grand honneur et d'une bonne collation. J'ai fait vos compliments à nos oncles et cousines; ils vous adorent et sont ravis de la relation. Cela leur convient, et point du tout en

un lieu où je vais dîner, c'est pourquoi je vous la renvoie. J'avais laissé à mon portier une lettre pour Brancas; je vois bien qu'on l'a oubliée. Adieu, ma très-chère et très-aimable enfant, vous savez que je suis à vous.

LETTRE CCCLXIX.[1]

DE M. DE LAMOIGNON A M. LE COMTE DE GUITAUD.

Paris, 14 juin 1674.

Je ne doute point que vous n'ayez eu de la joie de la grace que le roi a accordée à M. le premier président. Je vous avoue qu'elle m'a surpris, et que je ne m'attendois pas qu'elle dût sitôt arriver. Vous devez être bien persuadé qu'il ne peut venir de bonne fortune dans aucune maison où vous ayez plus de personnes qui vous soient sincèrement acquises. Je suis revenu d'un voyage que j'ai fait aux eaux de Vichy, où j'ai retrouvé ma santé, qui étoit en assez méchant état. Je voudrois pouvoir l'employer pour votre service, et vous témoigner à quel point je suis tout à vous.

[1] Archives d'Epoisses. *Voyez* la note sous la date du 28 janvier précédent. *(Propriété de l'Éditeur.)*

LETTRE CCCLXX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. LE COMTE DE GUITAUD[1].

Paris, juin 1674.

Vous m'avez écrit de Lyon la plus obligeante petite lettre du monde; pour récompense, je vous assure que j'ai pris un grand intérêt à votre voyage, et que j'ai bien pensé à madame de Guitaud, et sur la terre et sur le Rhône, et à ses frayeurs, et à son état, et plus encore à la tendresse qui lui a fait entreprendre ce voyage, et au courage qu'elle a eu de l'exécuter. Tout de bon, cela est héroïque, on ne peut trop l'admirer : je crois même qu'on doit s'en tenir là, et lui laisser l'honneur de n'être point imitée. Je souhaite que la suite soit heureuse, et je l'espère; car enfin, on accouche partout, et la Providence ne se dérange point.

Vous avez eu madame de Toscane. Je vous conjure, par votre amitié et par ma servitude[2] d'Epoisses, de m'écrire quelquefois un mot dans les grands événements, par exemple, trois lignes quand votre chère épouse sera accouchée.

[1] Lett. inéd. *(Propriété de l'Editeur.)*

[2] Bourbilly, la terre de madame de Sévigné, relevoit de celle d'Epoisses.

Je mérite cette petite distinction par l'intérêt que j'y prends.

Je n'ai pas vécu depuis six semaines. L'adieu de ma fille m'a désolée, et celui du cardinal de Retz m'a achevée. Il y a des circonstances dans ces deux séparations, qui m'ont assommée.

Je laisse à M. d'Hacqueville à vous mander les ponts sur Mein; pour moi, je vous assure, en gros, que le roi sera toujours triomphant partout : son bonheur fait retirer M. de Lorraine et le prince d'Orange : il donne des coudées franches à M. de Turenne, qui étoit oppressé; enfin son étoile suffit à tout.

Adieu, Monsieur, adieu, Madame; je vous honore tous deux très-parfaitement.

LETTRE CCCLXXI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. LE COMTE DE GUITAUD[1].

A Paris, juillet 1674.

Je ne puis assez vous remercier de m'avoir mandé l'heureux accouchement de madame votre chère épouse. J'y avois pensé plus de mille fois, et j'y prenois un intérêt bien plus grand que celui qu'on prend d'ordinaire à ceux dont nous

[1] Lett. inéd. (*Propriété de l'éditeur.*)

dépendons : cela fait voir la douceur de votre domination.

Que je suis aise que vous soyez content de M. Joubert! ne vous l'avais-je pas bien dit, que c'étoit un bon et habile homme[1]? mais aussi, que madame de Guitaud est une raisonnable femme d'être accouchée comme on a accoutumé, et de n'aller point chercher midi à quatorze heures, comme madame de Grignan, pour faire un accouchement hors de toutes les règles! Voilà les îles en honneur pour les femmes grosses de neuf mois; si ma fille l'est, je lui conseille d'y aller[2]. Je ne sais point de ses nouvelles sur ce sujet; mais, comme vous dites, ce n'est pas à dire que cela ne soit pas vrai : je vous assure que j'en serai très-affligée. Cette peine me viendra quand je n'ai plus celle de madame de Guitaud, car c'étoit une de mes inquiétudes, et Dieu ne permettra pas que j'aie le plaisir d'en avoir une de moins. Embrassez donc *l'accouchade* pour l'amour de moi; et m'aimez tous deux, car votre amitié est pour moi une chose admirable. Je vous

[1] Il étoit habile médecin et descendant d'une famille originaire de Valence en Dauphiné, qui se divisa, vers l'an 1500, en plusieurs branches, dont deux subsistent encore. C'est de cette même famille que descendoit Laurent Joubert, trésorier des états de Languedoc, à qui nous devons la Galerie de Florence, chef-d'œuvre de la calcographie du dix-huitième siècle. *G. D. S. G.*

[2] Madame de Guitaud accoucha aux îles Sainte-Marguerite.

renvoie vos mêmes paroles, je les ai trouvées très-propres pour ce que je pense.

Il me semble que nous causerons bien présentement : l'histoire de cette province tiendroit un assez grand espace, et vous divertiroit. Et notre bon cardinal, et M. de Turenne, et M. le prince, et le maréchal de Créqui, ne croyez-vous point que tous ces chapitres ne puissent nous conduire assez loin? Nous dirons bien un petit mot aussi de la Provence et de la Fourbinerie[1] : enfin il ne seroit question que d'être à portée de nous pouvoir entendre. Mais on ne commence guère de conversation d'un bout de la terre à l'autre; nous sommes quasi aux deux extrémités. Dieu nous rassemble, mon pauvre monsieur! mais hélas, notre petite comtesse nous manquera cet hiver. Voilà un endroit de mon cœur qui vous feroit pitié. Le baron est encore une autre belle chose. Je meurs de peur que M. de Luxembourg ne fasse parler de lui : en vérité, la vie est triste, quand on est aussi tendre aux mouches que je la suis[2]. Je ne suis point encore consolée de la capucine; j'ai vu notre malheur dans cette affaire. Monsieur et Madame, je vous assure que je suis très-véritablement à vous.

[1] Seconde allusion au procès entre M. de Forbin et M. de Guitaud.

[2] On sait que madame de Sévigné ne pouvoit consentir à écrire *je le suis*; je me croirois, disoit-elle, de la barbe au menton.

LETTRE CCCLXXII.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 16 août 1674.

J'ai appris que vous aviez été fort malade, ma chère cousine; cela m'a mis en peine pour l'avenir, et m'a obligé de consulter votre mal à un habile médecin de ce pays-ci. Il m'a dit que les femmes d'un bon tempérament comme vous..., et qui s'étoient un peu contraintes, étoient sujettes à des vapeurs. Cela m'a remis de l'appréhension que j'avois d'un plus grand mal.... Vous devriez suivre mon conseil, ma chère cousine, et d'autant plus qu'il ne vous sauroit paroître intéressé..., Raillerie à part, ma chère cousine[1],

[1] Bussy, grand faiseur de phrases, et qui pensoit aussi librement que Diderot sur les vertus, badine sans doute dans ces espaces en blanc sur les vapeurs hystériques, dont il supposoit faire le tourment de sa cousine, qu'il croyoit d'ailleurs plus coquette que sage. Grouvelle dit que Bussy lui écrivoit: « Le remède étant entre « vos mains, je ne pense pas que vous haïssiez assez la vie pour « n'en pas user, ni que vous eussiez plus de peine à prendre un « galant que de l'émétique. » L'air de garnison qui règne dans cette pensée, blesse autant la pudeur que l'oreille de la bonne compagnie. Il n'est pas difficile de convenir que dans nos mœurs la galanterie sous la plume ne montre pas une écorce aussi brute.

G. D. S. G.

ayez soin de vous : faites-vous tirer du sang plus souvent que vous ne faites; de quelque manière que ce soit, il n'importe, pourvu que vous viviez. Vous savez bien que j'ai dit que *vous étiez de ces gens qui ne devroient jamais mourir, comme il y en a qui ne devroient jamais naître.* Faites votre devoir là-dessus; vous ne sauriez faire un plus grand plaisir à madame de Grignan et à moi. Mais, à propos d'elle, trouvez bon que je lui dise deux mots.

A MADAME DE GRIGNAN.

Comment vous portez-vous de votre grossesse, Madame, et du mal de madame votre mère? Voilà bien des incommodités à-la-fois. J'ai ouï dire que vous étiez déjà délivrée de l'une; pour l'autre, j'espère que vous en sortirez bientôt heureusement. Voilà ce que c'est d'avoir des maris et des mères; si on n'avoit pas tout cela, on ne seroit pas exposé à tant de déplaisirs; mais d'un autre côté, on n'auroit pas toutes les douceurs que l'on a. C'est là la vie, du bien, du mal; celui-ci fait trouver l'autre meilleur. J'aurai plus de plaisir de vous revoir après quatre ou cinq mois d'absence, que si je ne vous avois pas quittée.

LETTRE CCCLXIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 5 septembre 1674.

Votre médecin, qui dit que mon mal sont des vapeurs, et vous qui me proposez le moyen d'en guérir, n'êtes pas les premiers qui m'avez conseillé de me mettre dans les remèdes spécifiques; mais la raison de n'avoir point eu de précaution pour prévenir ces vapeurs m'empêchera d'en guérir. Le désintéressement dont vous voulez que je vous loue dans le conseil que vous me donnez, n'est pas si estimable qu'il l'auroit été du temps de notre belle jeunesse : peut-être qu'en ce temps-là vous auriez eu plus de mérite. Quoi qu'il en soit, je me porte bien, et si je meurs de cette maladie, ce sera d'une belle épée, et je vous laisserai le soin de mon épitaphe. Que dites-vous de nos victoires? Je n'entends jamais parler de guerre que je ne pense à vous. Votre charge vacante m'a frappé le cœur. Vous savez par qui elle est remplie. Le marquis de Renel n'étoit-il pas de vos amis et de vos alliés? Quand je vous vois chez vous, dans le temps où nous sommes, j'admire le bonheur du roi de se pouvoir passer

de tant de braves gens qu'il laisse inutiles. Nous avons tant perdu à cette victoire, que, sans le *Te Deum* et quelques drapeaux portés à Notre-Dame, nous croirions avoir perdu le combat[1].

Mon fils a été blessé légèrement à la tête ; c'est un miracle qu'il en soit revenu, aussi bien que les quatre escadrons de la maison du roi, qui étoient postés huit heures durant à la portée du feu des ennemis, sans autre mouvement que celui de se presser à mesure qu'il y avait des gens tués. J'ai ouï dire que c'est une souffrance terrible que d'être ainsi exposé. Vos lettres au roi me charment toujours.

DE MADAME DE GRIGNAN.

Je vous remercie d'avoir pensé a moi pour me plaindre du mal de ma mère. Je suis très-contente que vous connoissiez combien mon cœur est pénétré de tout ce qui lui arrive. Il me semble que c'est mon meilleur endroit, et je suis bien aise que vous, dont je veux avoir l'es-

[1] Il est question ici de la célèbre bataille de Séneffe, qui ne fut qu'un carnage, la dernière action mémorable du Grand Condé. Il faut avouer, dit Voltaire, que ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les exploits de guerre, gémirent de cette campagne glorieuse. La Harpe, dans son discours sur les *Avantages de la Paix*, dit : « Je voudrois pouvoir effacer de la vie du Grand Condé, ce « mot inhumain qui lui échappa dans l'ivresse du carnage de Séneffe : *Une nuit de Paris réparera cette perte*. Cette bataille fut décisive le 11 août 1674. *G. D. S. G.*

time, ne l'ignoriez pas. Si j'avois quelque autre bonne qualité essentielle, je vous ferois mon portrait[1]; mais ne voyez que celle-là et le goût que j'ai pour votre mérite, qui ne peut se séparer d'une très-grande indignation contre la fortune pour les injustices qu'elle vous fait.

LETTRE CCCLXXIV.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 10 septembre 1674.

Comme je ne trouve aucune conversation qui me plaise tant que la vôtre, Madame, je ne trouve aussi point de lettres si agréables que celles que vous m'écrivez. Il faut dire la vérité, c'auroit été grand dommage si vous fussiez morte : tous vos amis y auroient fait une perte infinie; pour la mienne, elle auroit été

[1] Non-seulement ces sortes de portraits étoient alors à la mode, mais il étoit assez d'usage qu'on se peignît soi-même. On trouve beaucoup de ces portraits dans le dernier volume des Mémoires de Montpensier, la plupart flattés et insipides. *A. G.* Ceux que Bussy a peints dans les *Amours des Gaules,* tombent dans un excès contraire. On en trouve de fort ressemblants dans les caractères de la Bruyère; ceux de Molière sont frappants. Enfin, madame de Sévigné nous apprend que Bourdaloue faisoit aussi des portraits dans la chaire; il est probable que l'éditeur de ses sermons, le père Bretonneau, les a fait disparoître à l'impression. *G. D. S. G.*

telle, que, quelque intérêt que je prenne en votre vertu, j'aimerois mieux qu'il lui en coûtât quelque chose, et que vous vécussiez toujours; car enfin ce n'est pas seulement comme vertueuse que je vous aime, c'est encore comme la plus aimable femme du monde.

Nos victoires sont fort chères, mais elles en sont plus honorables. Le roi est bien heureux, dites-vous, de se pouvoir passer de tant de braves gens qu'il laisse inutiles; j'en demeure d'accord, mais ce n'est pas une bonne fortune nouvelle pour lui, car il s'est autrefois passé de M. le prince et de M. de Turenne, et les a même bien battus, eux qui présentement avec ses armes battent tout le reste du monde. Après cela nous pouvons bien nous faire justice, et ne pas trouver étrange qu'on puisse faire la guerre sans nous. Dans d'autres états que celui-ci nous brillerions, et il faudroit que l'on comptât avec nous quand on auroit de grandes affaires sur les bras; mais en France, il y a tant de gens de mérite, et beaucoup plus qui ont apparence d'en avoir, que ceux qui en ont un véritable ne sont distingués bien souvent que par la fortune; quand elle leur manque, on les laisse chez eux, pendant qu'on gagne fort bien des batailles sans eux avec toutes sortes de gens mêlés. Ma charge est remplie par un galant

homme[1]; il a de la naissance et du mérite, et celui auquel il succède n'avoit que du courage et de la faveur. Je viens de lui écrire comme à mon ami et à mon allié.

Aussitôt après la nouvelle du combat de Séneffe, j'écrivis au roi, et je lui offris mes services. Toutes mes honnêtetés et ma bonne conduite sont des œuvres mortes, maintenant que la grace me manque; mais peut-être que tout cela me sera compté, et me tournera à profit, si je reviens jamais à la cour. Il faut espérer, et cependant se réjouir. Monsieur votre fils a été bien heureux d'en être quitte pour une légère blessure à la tête. Ce que le peuple appelle *mener les gens à la boucherie*, c'est les poster où étoient les quatre escadrons de la maison du roi, et qui a passé par-là a essuyé les plus grands périls de la guerre : quand on affronte de la cavalerie ou de l'infanterie, l'action anime ; mais ici c'est de sans-froid qu'on est passé par les armes.

A MADAME DE GRIGNAN.

Vous m'avez écrit d'une encre si blanche, Madame, que je n'ai lu que dix ou douze mots par-ci par-là de votre lettre, et ce n'a été que votre bon sens et le mien qui m'ont fait deviner

[1] Mestre-de-camp général de la cavalerie légère, charge alors remplie par le marquis de Renel.

le reste. C'est une vraie encre à écrire des promesses qu'on ne voudroit pas tenir : de l'heure qu'il est, tout est effacé ; mais enfin il me souvient bien que vous m'y avez dit des choses obligeantes. J'espère que ces bontés auront fait plus d'impression sur votre cœur que sur votre papier. Si cela étoit égal, vous seriez la plus légère amie du monde. Pour l'amitié que je vous ai promise, Madame, elle est écrite dans mon cœur avec des caractères qui ne s'effaceront jamais. Voilà de grandes paroles !

LETTRE CCCLXXV[1].

DE M. LE COMTE DE GRIGNAN A M. LE COMTE DE GUITAUD.

Grignan, 14 octobre 1674.

J'ai reçu votre lettre du 6, où vous me mandez ce que vous avez dit à M. de Tholon sur l'affaire de Baricaux et de Saint-Remy ; mais trouvez bon que je vous dise que si vous ne lui parlez pas franchement, cela nous fera un embarras : vous savez comme je vous en ai parlé ; ces Messieurs me veulent faire un plan sur cela, parce qu'ils voient bien qu'ils ne sauroient avoir contentement ; je leur permets encore une fois

[1] Lett. inéd. *(Propriété de l'éditeur.)*

de faire sur ces deux affaires-là tout ce qu'ils trouveront bon, je n'en serai point fâché contre eux. Mais entre vous et moi, je ne veux point que M. de Tholon, ni aucun de ces Messieurs, se mêlent de l'accommodement de ces deux communautés, ce n'est point leur affaire; je n'y toucherai point qu'après l'assemblée, car je suis déterminé à voir, avant tout autre chose, de la manière dont ils en useront avec moi pendant l'assemblée : M. de Tholon est persuadé qu'il ne peut, en conscience, s'empêcher de faire son opposition. Je suis persuadé du contraire, et qu'il pourrait agir comme les trois premières années. Ces Messieurs veulent un accommodement avec moi, à condition qu'ils ne feront pas un pas de leur côté, et que du mien je ferai toutes les avances; ils s'opposent à la seule affaire que j'aie dans la province : ils sont les maîtres de la maison de ville d'Aix; ils souhaitent que dans l'accommodement de Baricaux et de Saint-Remy, dont je suis le maître, je me relâche en faveur de leurs amis. Qu'est-ce qu'ils me donnent? Rien. Voyez-vous, mon cher Monsieur, je vous parle comme à M. de Guitaud, mon ami, et vous prie que ceci soit entre nous. L'affaire de mes gardes est une affaire d'honneur; si je la perds, ces Messieurs doivent compter que je ne saurai jamais revenir pour eux. Ce n'est

point les cent mille francs qui me tiennent au cœur, comme vous pouvez croire, car je les rendrai à la province dans le moment, pourvu qu'il paroisse que j'en ai été absolument le maître. Je serai encore ici jusqu'à la Toussaint. Mes compliments, s'il vous plaît, à M. le marquis de Janson.

Je suis tout à vous.

LETTRE CCCLXXVI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 15 octobre 1674.

Il me semble que je n'écris pas bien ; et si c'étoit une chose nécessaire à moi que d'avoir bonne opinion de mes lettres, je vous prierois de me redonner de la confiance par votre approbation.

J'ai donné à dîner à mon cousin votre fils et à la petite chanoinesse de Rabutin sa sœur, que j'aime fort. Leur nom touche mon cœur, et leur jeune mérite me réjouit. Je voudrois que le garçon eût une bonne éducation. C'est trop présumer que d'espérer tout du bon naturel. Il y avoit deux Rabutin dans le régiment d'Anjou que Saint-Géran commande ; il m'en a dit des

biens infinis; l'un des deux fut tué à la dernière bataille que M. de Turenne a gagnée près de Strasbourg, l'autre y fut blessé ; la valeur de ces deux frères est distinguée. Je trouve plaisant que cette vertu ne soit donnée qu'aux mâles de notre maison, et que, nous autres femmes, nous ayons pris toute la timidité. Jamais rien ne fut mieux partagé, ni séparé si nettement; car vous ne nous avez laissé aucune sorte de hardiesse. Il y a des maisons où les vertus et les vices sont un peu plus mêlés. Mais revenons à la bataille.

M. de Turenne a donc encore battu les ennemis, pris huit pièces de canon, beaucoup d'armes et d'équipages, et demeuré maître du champ de bataille [1]. Ces victoires continuelles font grand plaisir au roi. J'ai trouvé la lettre que vous lui écrivez fort bonne, je voudrois qu'elle pût faire un bon effet. Jamais la fortune ne m'a fait un plus sensible déplaisir qu'en vous abandonnant. Elle a fait encore plus de tort à M. de Rohan. Son affaire va mal. Il faut regarder le

[1] Turenne avoit déjà battu les Impériaux, le 16 juin, à Sintzheim et il les battit de nouveau à Ensheim, le 4 octobre. Ce fut après la bataille de Sintzheim qu'il mit à feu et à sang le Palatinat. Il brûla avec le même sang-froid, les fours, et une partie des campagnes de l'Alsace. Tout le mal qu'il faisoit, dit l'histoire, paroissoit nécessaire, sa gloire couvroit tout, etc. (*Voyez le Siècle de Louis XIV.*) G. D. S. G.

malheur de ceux qui sont plus mal que nous, pour souffrir patiemment les nôtres.

Mandez-moi où en est l'histoire de nos Rabutin. Le cardinal de Retz est ici. Il a les généalogies dans la tête. Je serois ravie qu'il connût la nôtre avec l'agrément que vous lui donnez. C'eût été un vrai amusement pour Commercy; mais il ne parle point d'y aller. Je crois que vous le trouverez plutôt ici, c'est notre intérêt qu'il y passe l'hiver, c'est l'homme de la plus charmante société qu'on puisse voir.

Ma fille est fort contente de ce que vous lui écrivez, il n'y a rien de plus galant; elle vous promet de vous écrire, au premier jour, de la bonne encre. Mon fils vous rend mille graces de votre souvenir. Il est vrai que d'être au poste où étoient les gendarmes, au combat de Séneffe, c'est précisément être passé par les armes. Quel bonheur d'en être revenu! Adieu, mon cher cousin.

LETTRE CCCLXXVII[1].

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. LE COMTE DE GUITAUD.

Novembre 1674.

Vous voilà donc dans votre château avec votre aimable femme? si vous voulez me voir dans

[1] Lett. inéd. *(Propriété de l'éditeur.)*

ma béatitude, il faudra que vous preniez la peine de venir jusqu'ici. Il est vrai que je suis sensiblement touchée du plaisir d'avoir madame de Grignan, je ne m'accoutume point à cette joie, je la sens à toute heure, et je vois couler le temps avec douleur, quand je pense au jour qui me l'emmènera; mais je ne veux pas prévenir mon malheur. Parlons des merveilles que vous avez faites en Provence, vous n'avez pensé qu'aux véritables intérêts de M. et de madame de Grignan. J'ai trouvé fort dure et fort opiniâtre la vision de M. de Toulon pour les cinq mille francs à l'assemblée. Je crois que la permission que le roi donne d'opiner sur cette gratification, ôtera l'envie de s'y opposer. M. de Pomponne a fait régler aussi le monseigneur qu'on doit dire à M. de Grignan en présence de l'intendant, quand on vient lui rendre compte de l'assemblée; et comme ce réglement donnera sans doute quelque chagrin à M. de Bouilli, je crois que M. de Pomponne ne l'enverra que sur la fin. C'est beaucoup que ce soit une chose décidée, ou pour mieux dire, rétablie. Je suis fort aise que vous ayez trouvé Grignan d'un bon air; vous l'auriez trouvé encore plus beau, si la comtesse avoit aidé à son mari à vous en faire les honneurs; mais non, il vaut encore mieux que vous la trouviez ici. Vos conversations seront infinies,

quand vous joindrez la Provence avec les affaires passées et présentes de ce pays-ci ; vous y trouverez le procès de M. de Rohan bien avancé. Mon Dieu, la triste aventure! quelle scène et quel spectacle[1]! Vous vous souvenez de nos conversations, je vous en remercie. Je vous suis bien plus obligée de tout ce que vous me disiez, que vous ne me l'êtes de mon attention ; je n'oublierai jamais cet endroit de ma vie, il me semble qu'il nous a fait une liaison particulière. Je suis persuadée que vous n'en auriez pas tant dit à la comtesse de Bussy, et que vous n'avez point de sujète que vous aimiez tant que moi. Adieu, Monsieur, adieu, Madame ; je suis très-sincèrement à vous.

[1] Le chevalier de Rohan eut la tête tranchée le 27 novembre 1674, sur un échafaud dressé à la place Saint-Antoine, près la Bastille. Il paroît même qu'il venoit d'être exécuté, quand madame de Sévigné écrivoit cette lettre. Il s'étoit jeté à corps perdu dans la conspiration de la Truaumont, gentilhomme Normand, perdu de débauche et de dettes. Il n'entra dans ce complot qu'un chevalier de Préaux, neveu de la Truaumont, qui, séduit par son oncle, séduisit sa maîtresse, la marquise de Villiers. Le but de cette conspiration étoit de vendre et livrer Quillebœuf aux Hollandais, et d'introduire les ennemis en Normandie. Le supplice de tous les coupables fut le seul événement que produisit ce crime insensé et inutile, dont à peine on se souvient aujourd'hui *(Siècle de Louis XIV.)*

G. D. S. G.

LETTRE CCCLXXVIII.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 6 janvier 1675.

Il y a, ce me semble, assez long-temps que je vous laisse en repos, Madame; c'est que j'ai eu beaucoup d'affaires depuis mon retour de Paris; cela ne m'en eût pourtant pas empêché, si je n'avois craint sottement que, si je vous écrivois, vous ne crussiez que j'avois affaire de vous. Il faut dire le vrai, on est quelquefois bien ridicule, mais, pour vous montrer mon retour au bon sens, Madame, je vous supplie de me mander la réponse qu'a eue M. le cardinal de Retz sur ce qui me regarde; je n'oserois presque vous dire mon indifférence sur mon retour. Vous autres gens de la cour ne faites guère de différence entre un fou et un philosophe; vous appellerez ma tranquillité comme il vous plaira, mais je l'aime mille fois mieux que de l'inquiétude qui ne sert de rien. Ce qui me consolera d'ailleurs du méchant succès de cette négociation, ce sera la marque d'amitié que j'aurai reçue de Son Éminence; c'est sur cela que je ne serois pas indifférent, et sur votre tendresse, Madame : il me

faut l'une et l'autre pour que je ne sois pas tout-à-fait malheureux.

A MADAME DE GRIGNAN.

Il faut que je sache, non pas de quel bois vous vous chauffez, Madame, mais de quelle encre vous écrivez. Si vous n'en pouvez trouver d'autre que celle dont vous vous servîtes l'année passée, souvenez-vous de m'écrire sur du papier noir, car enfin je veux lire ce que vous m'écrivez. Je n'y trouve qu'un inconvénient, c'est que le commis de la poste, qui n'aura pas assurément de même encre que vous, jettera votre lettre au feu, n'y pouvant mettre de port. Badinerie à part, Madame, je serai fort aise de savoir de vos nouvelles par vous-même, et surtout d'apprendre que vous ne retournerez pas de trois ans en Provence, car, sans m'informer de ce que vous aimez le mieux, je souhaite de vous retrouver à Paris, et je prends un terme un peu long pour n'y pas manquer.

LETTRE CCCLXXIX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY

A Paris, ce 24 janvier 1675.

Et quand j'aurois cru que vous m'auriez écrit parce que vous auriez voulu me dire quelque chose pour vos intérêts, y trouveriez-vous un grand mal ? Ne nous sommes-nous pas assez écrit pour rien ? Ne pourrions-nous pas bien nous écrire pour quelque chose ? Il me semble qu'il y a long-temps que nous n'en sommes plus là.

Je songe fort souvent à vous, et je ne trouve jamais la maréchale d'Humières, que nous ne fassions, pour le moins, chacune un soupir à votre intention. Elle est toute pleine de bonne volonté, aussi bien que moi ; et tous nos désirs n'avancent pas d'un moment l'arrangement de la Providence; car j'y crois, mon cousin ; c'est ma philosophie. Vous, de votre côté, et moi du mien, avec des pensées différentes, nous allons le même chemin : nous visons tous deux à la tranquillité, vous, par vos raisonnements, et moi par ma soumission. La force de votre esprit et la docilité du mien nous conduisent égale-

ment au mépris de tout ce qui se passe ici-bas. Tout de bon, c'est peu de chose, nous avons peu de part à nos destinées : tout est entre les mains de Dieu. Dans de si solides pensées, jugez si je suis incapable de comprendre votre tranquillité.

Vous me faites grand plaisir d'excepter de vôtre indifférence les bonnes graces de notre cardinal ; elles me paroissent d'un grand prix. Ce qui fait que je ne vous ai point rendu sa réponse, c'est qu'il n'a point vu M. le prince, depuis que vous êtes parti d'ici; il est à Chantilly, où il a pensé mourir. Il n'a point voulu recevoir la visite de Son Éminence qu'il ne fût en état de jouir de sa bonne compagnie. Il ira dans peu de jours, il parlera comme vous pouvez souhaiter, et je vous manderai tous les tons de cette conversation.

Que dites-vous de nos heureux succès, et de la belle action qu'a faite M. de Turenne en faisant repasser le Rhin aux ennemis? Cette fin de campagne nous met dans un grand repos, et donne à la cour une belle disposition pour les plaisirs. Il y a un opéra tout neuf qui est fort beau. Avec votre permission, mon cousin, je veux dire deux mots à ma nièce de Bussy.

A MADEMOISELLE DE BUSSY, DEPUIS MARQUISE DE COLIGNY.

Je prends toujours un très-grand intérêt à tout ce qui vous touche; cette raison me fait sentir le bonheur que vous avez eu de n'avoir point épousé un certain homme dont le mérite est aussi petit que le nom en est grand [1]; il faut avoir mieux ou rien. Adieu ma nièce.

Je reviens à vous, mon cousin, pour vous dire que je laisse la plume à madame de Grignan, je dis la plume, car, pour l'encre, vous savez qu'elle en a de toute particulière.

DE MADAME DE GRIGNAN.

Je n'ai point trouvé de papier noir, c'est ce qui m'a fait résoudre à me servir de l'encre la plus noire de Paris. Il n'est festin que d'avaricieux; voyez comment celle de ma mère est effacée par la mienne. Je n'ai plus à craindre que les pâtés qui sont presque indubitables avec une encre de cette épaisseur; mais enfin il faut vous servir à votre mode. En vérité, Monsieur, vous feriez bien mieux d'épargner notre encre et notre papier, et de nous venir voir, puisque vous me faites le plaisir de m'assurer que mon séjour à

[1] Le comte de Limoges, peu riche sans doute, et qui faisoit dire à madame de Sévigné, dans sa lettre du 15 décembre 1673 : C'est la faim et la soif ensemble. *G. D. S. G.*

Paris ne vous est pas indifférent. Venez donc profiter d'un bien qui vous sera enlevé à la première hirondelle. Si je vous écrivois ailleurs que dans une lettre de ma mère, je vous dirois que c'est même beaucoup retarder mes devoirs qui m'appellent en Provence; mais elle trouveroit mauvais de n'être pas comptée au nombre de ceux qui doivent régler ma conduite. Elle en est présentement la maîtresse; et j'ai le chagrin de n'éprouver son autorité qu'en des choses où ma complaisance et mon obéissance seront soupçonnées d'être d'intelligence avec elle. Je ne sais pas pourquoi je m'embarque à tout ce discours. Il ne me paroît pas que j'aie besoin d'apologie auprès de vous: c'est donc seulement par le seul plaisir de parler à quelqu'un qui écoute avec plus d'attention, et qui répond plus juste que tout ce qui est ici. Je vous demande une petite amitié à mademoiselle de Bussy.

SUITE DE LA LETTRE DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Voilà ce qui s'appelle écrire de la bonne encre. Plût à Dieu que vous fussiez ici! nous causerions de mille choses, mais surtout des sentiments dont la Provençale vous parle, qu'il faut cacher à la plupart du monde, quelque véritables qu'ils soient, parce qu'ils ne sont pas vraisemblables. Corbinelli est ici; il croit que vous

ne songez plus à lui ; cependant il vous honore et il vous aime extrêmement. Votre souvenir fait les délices de nos conversations, et des regrets ensuite de vous avoir perdu. Adieu, mon cousin.

LETTRE CCCLXXX.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 20 mars 1675.

J'étois tout prêt à vous faire une *rabutinade*, ma chère cousine, sur ce que je ne recevois pas au 19 mars la réponse que vous deviez à ma lettre du mois de janvier. Je la viens de recevoir, cette réponse, par la diligence, avec une caisse que ma fille de Ste-Marie envoyoit à sa sœur; la caisse a été jusqu'en Provence, au moins a-t-elle pu y aller, et il a fallu plaider pour la ravoir. Encore si la *Sainte-Marie* m'avoit mandé que votre lettre y étoit, elle m'auroit épargné le chagrin que j'ai eu contre vous, mais je crois, Dieu me veuille pardonner, que votre nièce nous vouloit brouiller ensemble. Si vous saviez la colère où j'étois contre le maître de la diligence, vous jugeriez bien que j'avois quelque pressentiment qu'il y

avoit dans cette cassette quelque chose qui m'étoit plus cher que les manches et que le ruban de ma fille. J'eus deux grands plaisirs à-la-fois ; l'un de trouver que je n'avois pas sujet de me plaindre de vous ; et l'autre de lire deux lettres de deux de mes meilleures amies, qui, dans leurs manières différentes, écrivent mieux à mon gré que femmes de France. Je m'étonne, en songeant à cela, que je n'aie pas pris plus de soin de m'en attirer ; et c'est à quoi je ne prétends plus manquer à l'avenir. Il y a cinq ou six jours que madame de Bussy m'envoya un billet que vous lui écriviez, par lequel vous lui mandiez que M. le prince étoit encore un peu vif sur mon sujet ; il faut avoir patience et espérer qu'on mourra ; et c'est aussi le remède que j'attends, et j'ai de la vie et de la santé autant que de la mauvaise fortune. Les héros penseront de moi ce qu'il leur plaira, Madame, j'aime mieux vivre en Bourgogne que dans l'histoire seulement ; et peut-être que si je m'en souciois beaucoup, j'aurois contentement sur l'honneur de ma mémoire, et que la postérité parleroit de moi plus honorablement que de tel prince ou de tel maréchal de France que nous connoissons. Encore une fois, Madame, je vous assure que je ne songe qu'à vivre, et je crois, comme Voiture, que :

..... C'est fort peu de chose
Qu'un demi-dieu quand il est mort[1].

J'écris au cardinal de Retz avec autant de reconnoissance que s'il avoit fait ce que nous souhaitons. Au reste, ma chère cousine, ne soupirez point pour mes malheurs avec notre petite maréchale, ce seroit tout ce que vous devriez faire si j'étois mort. Je ne réponds point à vos nouvelles du mois de janvier, il vaudroit autant vous parler de la bataille de Jarnac; je vous dirai seulement que jaime autant M. de Turenne que je l'ai autrefois haï, car, pour dire la vérité, mon cœur ne peut plus tenir contre tant de mérite. Je quitte la plume à mademoiselle de Bussy :

DE MADEMOISELLE DE BUSSY.

Je suis persuadée de la part que vous prenez en ma fortune, ma chère tante, et sur cela je vous aime de tout mon cœur.

En me parlant de ce certain homme que j'ai failli épouser, vous avez oublié d'ajouter à la pe-

[1] Epître de Vincent Voiture, adressée à M. le Prince, sur son retour d'Allemagne en 1645. Cette citation et les fanfaronnades qui précèdent, prouvent la jalousie de Bussy et la rancune qu'il nourrissoit dans son cœur contre le héros du siècle, et d'autres qui suivoient ses traces. Sur le chapitre de l'orgueil, Bussy est inépuisable dans sa propre cause; l'amour-propre sous sa plume empoisonne son esprit. *G. D. S. G.*

titesse du mérite celle du bien et de la personne; je ne sais pas si je trouverai mieux, mais je sais bien que je ne saurois plus mal trouver. Adieu, ma chère tante.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE GRIGNAN.

Je serois bien difficile, Madame, si je n'étois content de votre encre, et même de votre cœur. Il est vrai que l'encre de madame votre mère ne fait que blanchir auprès de la vôtre, et vous l'effacez aujourd'hui. Vous vous êtes même sauvée des pâtés; mais de quels écueils ne vous sauvez-vous pas? La beauté, l'esprit, la jeunesse et les occasions ne vous sauroient faire faire le moindre *pâté* dans votre conduite. Au reste, Madame, si j'avois la liberté d'aller à Paris, vous croyez bien que je la prendrois; mais je vous assure que j'en sortirois quelquefois, quand ce ne seroit que pour recevoir de vos lettres. D'aller à Paris sans permission et sans affaire de conséquence, cela ne seroit pas trop sage, et l'amitié, quelque tendre qu'elle soit, ne sauroit passer pour affaire de conséquence. Je crois que vous aimeriez mieux aller et demeurer en Provence que de faire la moindre chose contre votre devoir; mais je crois que vous souhaiteriez extrêmement que votre devoir s'accordât à demeurer à Paris; et quand je ne devrois pas avoir le plaisir de vous y voir,

je ne laisserois pas de souhaiter autant que vous que vous y fussiez toujours.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Aussitôt que madame de Bussy m'eut mandé que notre ami Corbinelli étoit à Paris, je lui écrivis, et je voudrois bien, si madame de Grignan va en Provence, que vous et lui prissiez, en la conduisant, votre chemin par la Bourgogne; j'irois au-devant de vous jusqu'à Bussy avec la petite Toulongeon et votre nièce de Bussy; de là, je vous amènerois à Chaseu, et puis à Montjeu, où j'ai des raisons de vous faire meilleure chère[1] qu'en pas un autre endroit.

LETTRE CCCLXXXI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 3 avril 1675.

Quand mes lettres vont comme des tortues par la tranquille voie du messager, et que vous les trouvez dans une cassette de hardes qui sont d'ordinaire deux ou trois mois en chemin, je ne

[1] Expression singulière, ancienne, empruntée du mot *ciera (tchie-ra)*, bonne mine, bon accueil en italien; on le trouve dans l'*Aminte*, dans l'*Adone*. *G. D. S. G.*

m'étonne pas que vous ayez envie d'être en colère contre moi : je serois même fort fâchée que vous n'eussiez pas envie de me gronder ; mais enfin vous voyez que je n'ai point de tort ; et si ma nièce de Sainte-Marie a compté sur le plaisir de nous mettre mal ensemble, elle est bien attrapée, car je crois que nous avons été brouillés ce que nous le serons de notre vie. Vous avez donc su par mon billet la réponse du prince sur votre sujet; si pourtant le grand prince, par-dessus tous les autres, approuvoit votre retour, vous pourriez graisser vos bottes ; mais le bon et généreux ami que vous avez, le paladin par *éminence*[1], le vengeur des torts, l'honneur de la chevallerie, me dit l'autre jour la triste réponse que le roi lui avoit faite, et qu'il avoit des raisons invincibles pour ne pas vous accorder votre retour. Ce mot d'*invincible* nous glace le cœur ; nous ne savons sur qui le faire tomber, nous en trouvâmes trois qui peuvent fort bien donner sujet à cette expression ; nous causâmes près

[1] François de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan, vaillant chevalier, surnommé le Paladin, membre de l'académie française, de celle de Ricourati, de Padoue, et protecteur de celle d'Arles. Quoique dans un âge fort avancé il fut nommé commandeur du carrousel qui fut donné en 1685, à la tête duquel étoit monseigneur le dauphin. On a de lui quelques petites pièces de vers répandues dans différens recueils. Il mourut le 16 juin 1687. Son fils aîné fut gouverneur du duc de Bourgogne. *G. D. S. G.*

d'une heure ensemble dans une croisée de la chambre de la reine; l'amitié que nous vous portons nous rassembla en un moment, et nous fûmes contents chacun de notre côté des sentiments que nous avions pour vous.

La maréchale d'Humières est encore de notre bande; elle parle pour votre retour quand il est à propos, et parle si bien et avec tant de hardiesse et de raison, qu'elle mériteroit de persuader les gens en votre faveur; mais l'heure n'est pas venue. Celle du départ de tout le monde approche. On avoit parlé de la paix, et vous savez même le changement des plénipotentiaires; mais en attendant, on va toujours à la guerre, et les gouverneurs et lieutenants-généraux des provinces, à leurs charges. Toutes ces séparations me touchent sensiblement. Je pense aussi que madame de Grignan ne nous quittera pas sans quelque émotion : elle m'a priée de vous faire mille amitiés pour elle. Vous avez raison d'être content de son cœur : elle ne perd pas une occasion de me faire voir l'estime qu'elle a pour vous; et moi je veux parler de celle que j'ai pour ma nièce de Bussy. Elle pense comme vous, et ce qu'elle m'a écrit me fait souvenir de vos manières.

A MADEMOISELLE DE BUSSY, DEPUIS MARQUISE DE COLIGNY.

Je vous souhaite, ma très-chère, un très-bon et très-agréable époux. S'il est assorti à votre mérite, il ne lui manquera rien.

AU COMTE DE BUSSY.

Comme j'écris ceci, je reçois une lettre par laquelle on me mande que ce mari est trouvé. Je trouve plaisant que cette nouvelle soit arrivée justement à cet endroit. Je vous conjure, mon cher cousin, de m'en écrire le détail. Pour le nom, il est comme on le pourroit souhaiter, si on le faisoit faire exprès. Je vous demande un petit mot de la personne, du bien, de l'établissement, et de ce que vous donnez présentement à la future.

A MADEMOISELLE DE BUSSY.

Ma chère nièce, je prends un extrême intérêt à votre destinée. Ma fille vous fait ses compliments par avance, et vous embrasse de tout son cœur.

Adieu, l'aimable père et l'aimable fille, je suis tout à vous.

LETTRE CCCLXXXII[1].

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MONSIEUR DE GUITAUD.

Paris, avril 1675.

Vous me dites donc, Monsieur et Madame, que votre M. Manin est une espèce de d'Hacqueville, pour l'assemblage de toutes sortes de vertus. En vérité, il ne faudroit point d'autre recommandation, et c'est profaner le pouvoir que vous avez sur moi l'un et l'autre, que de vous mettre en jeu, quand il est question de protéger une telle probité. Je vous déclare donc que je ne vous fais que l'honneur de croire ce que vous me dites de lui; et puis, c'est lui-même et l'ombre de notre pauvre ami, qui fait le reste. J'en disois autant à M. de Berbisy, et je vous conjure de garder pour d'autres occasions, à éprouver l'estime et l'amitié très-distinguée que j'ai pour vous deux. Vous ne savez pas ce que vous valez, et combien l'on s'attache à vous quand on vous connoît.

Pour moi, j'ai fait un chemin considérable depuis que je suis dans votre commerce. Mais parlons de M. d'Amboise : c'est un homme que je ne gouverne pas; je connois et j'aime fort son

[1] Lett. inéd. *(Propriété de l'éditeur.)*

père, et c'est par-là que je ferai ma sollicitation. Comme l'affaire est juste et que le rapporteur l'est aussi, je crois que cela se rencontra fort heureusement. Enfin, n'en soyez pas en peine, je ferai très-bien mon devoir. Je vous écrivis, l'autre jour, une grande lettre de Livry[1], nous en sommes revenus, et les airs de séparation commencent fort à me serrer le cœur. Nous avons questionné Madelon sur votre procédé pour elle, que nous trouvons si bon, que ma fille l'a mis sur son compte. J'ai prié plusieurs fois madame de Coulanges d'écrire à son frère à Lyon, pour l'affaire dont vous m'avez envoyé le mémoire; elle m'a dit vingt fois : Oui, oui, oui, je le ferai, je n'y manquerai pas; et toujours elle l'oublie, cela fait que je ne daigne plus lui en parler. Elle est tellement obsédée, elle est si bien à la cour, c'est tellement à la mode de l'aimer, que je ne m'étonne point qu'elle nous perde de vue. Adieu, Madame, adieu, Monsieur; vous devez m'aimer si c'est une bonne raison que de vous aimer.

P. S[2]. Je n'ai rien à dire après de si grandes déclarations, sinon que c'est à moi que M. Manin rendit votre lettre, et m'assura que je la pouvois ouvrir en l'absence de ma mère, qui ne revint hier au soir qu'à dix heures. Après le

[1] Cette lettre se trouve perdue, comme beaucoup d'autres.

[2] Ce *post-scriptum* est de la main de M. de Sévigné.

plaisir que j'eus, Monsieur, à voir le tour que vous donniez à votre recommandation, je voulus prendre connoissance du fond de l'affaire, qu'il fut ravi de me communiquer; et de vrai, il n'y a pas eu, de ce siècle peut-être..... *(La fin manque.)*

LETTRE CCCLXXXIII.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 7 avril 1675.

Je ne vous avois pas mandé la désagréable réponse du roi, que notre paladin (*le duc de Saint-Aignan*) m'avoit rendue il y a assez long-temps, parce qu'il m'avoit prié de n'en parler à qui que ce fût. Vous savez comme il est circonspect sur les choses qui regardent le maître; mais puisqu'il vous a dit ce secret, il m'a fait plaisir, et j'aime mieux en parler avec vous qu'avec toute autre personne. Il me paroît que vous étendez trop vos soupçons sur le mot *d'invincible*, je crois qu'il ne peut tomber que sur une seule personne, et que vous en conviendrez, quand vous ferez réflexion qu'un grand roi ne peut pas avouer que rien lui paroisse invincible que l'amour. Vous m'entendez bien, Madame, de vous dire ce qui m'a mis l'amour sur les bras, je l'ignore, car je ne

l'ai jamais mérité; au contraire, je n'en serois pas si surpris si j'avois autant fait contre ce côté-là que contre les deux autres endroits que vous soupçonnez. Ce sont, à mon avis, des gens qui ne m'aiment pas, et que vous connoissez fort, qui m'ont rendu l'amour contraire. Il faut avoir patience; si l'impatience me pouvoit servir de quelque chose, je n'en manquerois pas.

Je serai bien fâché quand madame de Grignan vous quittera, parce que vous le serez fort toutes deux. Cependant il ne faut pas qu'elle se laisse trop aller à son chagrin, outre que sa santé et sa beauté en pourroient pâtir, elle passeroit désagréablement sa vie. En quelque lieu qu'elle et moi soyons, je l'aimerai et l'estimerai toujours extrêmement.

DE MADEMOISELLE DE BUSSY.

L'époux qu'on me destine, ma chère tante, me paroît bon et raisonnable; il n'est pas beau, mais il est de belle taille; je ferai ce que je pourrai pour vous le faire voir bientôt, afin que vous en jugiez vous-même; mon père vous va dire le reste.

DU COMTE DE BUSSY.

L'époux donc est presque aussi grand que moi; il a plus de trente ans, l'air bon, le visage long, le nez aquilin et le plus grand du monde,

le teint un peu plombé, assez de la couleur de celui de Saucourt[1], chose considérable en un futur; il a dix mille livres de rente sur la frontière du Comté et de la Bresse, dans les terres de Cressia, de Coligny, d'Andelot, de Valfin et de Loysia, desquelles il jouit présentement par la succession de Joachim de Coligny, frère de sa mère. Le comte de Dalet son père, remarié, comme vous savez, avec mademoiselle d'Estaing, jouit de la terre de Dalet et de celle de malintras, et, après sa mort, elles viennent au futur par une donation que son père et sa mère firent, dans leur contrat de mariage, de ces deux terres à leur fils aîné : elles valent encore dix mille livres de rente, et plus; une de ses tantes vient de lui faire donation d'une terre de trois mille livres de rente après sa mort. Son intention est de prendre emploi aussitôt qu'il sera marié, et je ne l'en dissuaderai pas. Sa maison de Cressia, qui sera sa demeure, est à deux journées de Chaseu et à trois de Bussy. J'ai donné à ma fille le bien de sa mère dès à présent, et je ne la fais pas renoncer à ses droits paternels.

DE MADEMOISELLE DE BUSSY.

Je vous rends mille graces, ma chère tante,

[1] Ce passage est sans obscurité pour celui qui connoît les chansons du temps et les *Amours des Gaules*, dit M. de Monmerqué.

et à madame de Grignan, de la part que vous me témoignez prendre à mon établissement; vous ne sauriez toutes deux vous intéresser aux affaires de personne qui vous aime et qui vous honore plus que je fais.

LETTRE CCCLXXXIV.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 30 avril 1675.

Ce n'est pas seulement pour vous témoigner la part que je prends à l'affliction que vous avez de la mort du pauvre Chésières que je vous écris, Madame, c'est encore pour m'en plaindre avec vous; je l'ai toujours fort aimé, mais le dernier voyage que j'ai fait à Paris, où je passai une journée avec lui, rafraîchit mon amitié, et me fait aujourd'hui plus sentir ma perte.

Au reste, Madame, mes amis me mandent que je n'ai plus d'obstacles pour mon retour à la cour, que M. le prince, et que la voie infaillible pour le lever est celle de M. le duc; ils me proposent pour cela d'en écrire à M. de Langeron ou à M. de Briord; mais je crois que vous pourriez traiter cette affaire avec lui plus habilement que personne, et avec un meilleur prétexte, étant

ce que nous sommes. Je vous supplie donc, Madame, de prendre votre temps à la première visite qu'il vous rendra pour lui en parler; je vous fais ma plénipotentiaire, je ne saurois mettre mes intérêts en meilleures mains.

Mandez-moi des nouvelles du départ de madame de Grignan; je voudrois qu'il fût bien reculé, quand je devrois lui déplaire pour ce souhait; car je sais bien que je me raccommoderois avec elle : mais vous ne m'avez pas fait réponse si vous passeriez en ce pays-ci en la conduisant. Donnez-m'en avis de bonne heure, je vous supplie, je vous veux voir toutes deux.

LETTRE CCCLXXXV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY

A Paris, ce 10 mai 1675.

Je pense que je suis folle de ne vous avoir point encore écrit sur le mariage de ma nièce : mais je suis, en vérité, comme folle, et c'est la seule bonne raison que j'aie à vous donner. Mon fils s'en va dans trois jours à l'armée, ma fille dans peu d'autres en Provence : il ne faut pas croire qu'avec de telles séparations je puisse conserver ce que j'ai de bon sens. Ayez donc pitié

de moi, et croyez qu'au travers de toutes mes tribulations je sens toutes les injustices qu'on vous a faites. J'approuve extrêmement l'alliance de M. de Coligny : c'est un établissement pour ma nièce, qui me paroît solide; et pour la peinture du cavalier, j'en suis contente sur votre parole. Je vous fais donc mes compliments à tous deux, et quasi à tous trois : car je m'imagine qu'à présent vous n'êtes pas loin les uns des autres. Je ne vous parle pas de tout ce qui s'est passé ici depuis un mois, il y auroit beaucoup de choses à dire, et je n'en trouve pas une à écrire[1].

Nous avons perdu le pauvre Chésières en dix jours de maladie; j'en ai été fâchée et pour lui et pour moi; car j'ai trouvé mauvais qu'une grande santé pût être attaquée et détruite en si peu de temps, sans avoir fait aucun excès, au moins qui nous ait paru. Adieu, mon cher cousin; adieu, ma chère nièce.

DE M. DE CORBINELLI.

J'espère que je me trouverai le jour des noces avec vous; je me fie à mon ami le hasard; en tout cas, ce sera bientôt après. En attendant, je vous dirai qu'il n'y a pas un de vos serviteurs qui en

[1] Il s'agit de la retraite de madame de Montespan. (*Voyez* une des notes de la lettre du 7 juin suivant.)

soit plus content que moi. Vous savez que je suis sincère.

A MADEMOISELLE DE BUSSY.

Je vous dis la même chose, Mademoiselle; je souhaite que vous soyez bientôt madame, et je ne doute pas que vous ne mêliez alors l'air de gravité, que cette qualité donne, à celui des Rabutin, qui sait se faire aimer et respecter également; madame de Grignan m'arrache la plume.

DE MADAME DE GRIGNAN.

Comme vous n'avez point le malheur de partager le chagrin de mon départ, je vous l'annonce sans prendre la précaution de vous envoyer votre confesseur. C'est donc ici un adieu, M. le Comte, mais un adieu n'est pas rude quand on n'est pas ensemble, et qu'ainsi l'on ne se quitte point; c'est seulement avertir ses amis que l'on change de lieu. Si vous avez besoin de mes services et de l'huile de Provence, je vous en ferai votre provision. Mais ce n'est pas tout ce que je veux vous dire, c'est un compliment que je veux vous faire sur le mariage de mademoiselle votre fille. Je ne sais pas trop comment il s'en faut démêler, et je ne puis que répéter quelqu'un de ceux qu'on vous aura faits, et dont vous vous êtes déjà moqué. Ce sera donc pour une autre fois; et si Dieu vous fait la grace d'être grand-père

au bout de l'an, je serai la première à vous dire mille gentillesses, et à elle aussi. En attendant, je vous embrasse tous deux de tout mon cœur.

LETTRE CCCLXXXVI.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ

A Chaseu, le 14 mai 1675.

Ce n'est pas l'esprit que vous avez perdu, madame, c'est la mémoire; car vous m'avez déjà écrit sur le mariage de ma fille, mais je suis fort aise que vous l'ayez oublié; cela m'a encore attiré une de vos lettres. Je ne doute pas que vous ne souffriez étrangement, étant sur le point de vous séparer des personnes que vous aimez le plus, et que vous devez le plus aimer. On vivroit bien plus heureusement, si l'on pouvoit faire ce que dit l'opéra :

« N'aimons jamais, ou n'aimons guère,
Il est dangereux d'aimer tant. »

Pour moi, j'aime encore mieux le mal que le remède, et je trouve plus doux d'avoir bien de la peine à quitter les gens que j'aime, que de les aimer médiocrement. L'indolence continuelle ne m'accommode pas; je veux des hauts et bas dans

la vie. Vous voyez, Madame, que la fortune m'a servi à souhait. Cependant il me semble qu'elle fait durer trop long-temps le méchant état, et qu'elle sort de son caractère d'inconstante pour me persécuter. J'ai bien fait de mettre les affaires au pis. Si je les avois prises à cœur, je serois mort à présent, et je suis dans une santé à survivre à de plus jeunes et à de plus heureux que moi. Ce n'est pas, comme vous dites, que l'exemple de Chésières ne fasse trembler les plus sains, mais il fait encore plus de peur aux infirmes. A tout hasard, Madame, portons-nous bien, je vous réponds que nous irons loin, fiez-vous en à ma parole. C'est déjà pour vivre long-temps que de l'espérer fortement. Je ne sais pas si sur les choses qui se sont passées depuis un mois nous pensons de même vous et moi, mais je ne doute point que l'amour ne soit égal à ce qu'il étoit, et que toute la différence n'aille qu'à plus de mystère, ce qui le fera durer plus long-temps. Voilà tout ce que j'en puis juger d'aussi loin [1].

DE MADEMOISELLE DE BUSSY.

Je vous rends mille graces, ma chère tante, de toutes les bontés que vous me témoignez.

[1] Il est encore question ici d'une séparation présumée entre le roi et madame de Montespan. (*Voyez* la lettre du 7 juin 1675.)

DU COMTE DE BUSSY A M. DE CORBINELLI.

Je vous trouve entre la mère et la fille, Monsieur, et vous me paroissez là si bien, que je ne vous en ôterai pas. Venez-y, courez-y comme aux noces, vous ne sauriez aller en aucun lieu du monde où l'on vous aime, et où l'on vous estime davantage.

DE MADEMOISELLE DE BUSSY A CORBINELLI.

Je vous assure, Monsieur, que de tous les compliments qu'on m'a faits, aucun ne m'a été plus agréable que le vôtre; au reste, je tâcherai de ne pas perdre cet air des Rabutin qui vous plaît tant; je voudrois bien aller me perfectionner là-dessus auprès de ma tante. Venez voir si je profite bien de l'exemple que j'ai ici, il me paroît assez bon à imiter, j'entends au moins pour l'air.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE GRIGNAN.

Avec tout cela, Madame, vous avez beau dire, c'est un malheur pour moi que vous partiez de Paris. Je suis encore plus prêt d'y aller qu'en Provence : ainsi vous n'auriez pas trop mal fait quand vous m'auriez annoncé votre départ un peu plus délicatement. Au reste, Madame, je vous rends mille graces de vos offres. Je me passerois bien de votre huile, et j'aimerois mieux ne manger jamais de salade, que de vous aller voir où

vous allez. Je sais bien, Madame, que vous prenez part, comme font tous mes amis, au mariage de ma fille; et vous devez savoir aussi que je vous en remercie comme font tous les pères des nouvelles mariées. Je serai fort trompé si je ne suis grand-père au bout de l'an. La demoiselle n'a point du tout l'air d'une *Brehaigne*[1].

LETTRE CCCLXXXVII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

À Paris, ce 25 mai 1675.

Vous êtes le maître du pavé présentement, M. le Comte; je reçus votre lettre du 30 avril le propre jour que M. le prince et M. le duc partirent pour Chantilly et ensuite pour l'armée. Quand ils seroient encore ici, je vous assure qu'il n'y auroit rien à faire pour nous du côté de M. le duc; je sais qu'il a parlé sur votre sujet d'une manière qui ne doit pas donner sitôt la confiance de vouloir tirer de lui une approbation de votre retour. Servez-vous de leur tolé-

[1] Ce mot, dans l'ancien langage, désignoit une biche stérile. Depuis il a été donné aux femelles des animaux, dans le même cas, et dans le sens familier aux femmes stériles; nos vieux poètes en offrent des exemples. *G. D. S. G.*

rance, vous ne les trouverez pas sur votre route; que vous faut-il de plus? Le paladin (*le duc de Saint-Aignan*) vous doit conduire à l'égard du maître, c'est le principal en toutes manières.

Je vous remercie de tout ce que vous me dites d'obligeant sur la mort du pauvre Chésières; il me semble que je vous ai déjà écrit là-dessus.

Ma fille ne vous verra point en passant, dont elle est fort fâchée; elle s'en va par des voies qui ne laissent aucune liberté de se détourner; elle vous embrasse de tout son cœur. Mandez-moi des nouvelles de votre mariage, et si vous n'avez pas écrit à madame de Montglas sur la mort de son mari.

Adieu, Comte, j'ai la tête à l'envers du déplaisir d'avoir quitté cette pauvre comtesse; il y a des endroits dans la vie qui sont bien amers, et bien rudes à passer.

LETTRE CCCLXXXVIII.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 28 mai 1675.

Quand je ne vais point à Paris, ce n'est ni M. le prince, ni M. le duc, à l'hôtel de Condé, qui m'en empêchent; c'est le roi. Ainsi, madame,

leur absence ne me donne pas plus de liberté, et j'ai pour les ordres de Sa Majesté autant de respect quand elle est en Flandre, que si elle étoit au Louvre.

Vous me mandez que M. le duc parle de moi encore avec aigreur; il faut donc qu'il soit changé, car Briord m'écrivit il y a quelque temps que M. le duc lui avoit commandé de me faire savoir qu'il étoit fâché de l'état où j'étois avec M. son père, et qu'il seroit bien aise qu'il se radoucît pour moi. Quand je veux apaiser M. le prince, c'est afin d'aplanir tous les chemins, et pour n'avoir rien à me reprocher; et non pas que je croie que mon retour ne tient qu'à lui; vous savez que j'ai d'autres vues, et je vous assure que, malgré tous les obstacles, je retournerai à la cour. Ce n'est pas qu'au pis aller je m'en souciasse beaucoup, car c'est plus pour faire enrager les gens qui me craignent que je fais des pas de ce côté-là, que pour les avantages que j'en attends. J'irai droit au maître par le Paladin, et par d'autres, car j'ai plusieurs chemins, et quand tout cela me manqueroit, le temps, si je vis, ne me manquera pas.

Nous attendons M. de Coligny à tous moments pour transiger.

J'ai écrit à madame de Montglas sur la mort de son mari.

Je vous plains fort, ma chère cousine, dans la séparation de notre comtesse.

LETTRE CCCLXXXIX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, lundi 27 mai 1675.

Quel jour, ma fille, que celui qui ouvre l'absence! comment vous a-t-il paru? Pour moi, je l'ai senti avec toute l'amertume et toute la douleur que j'avois imaginées, et que j'avois appréhendées depuis si long-temps. Quel moment que celui où nous nous séparâmes! quel adieu et quelle tristesse d'aller chacune de son côté, quand on se trouve si bien ensemble! Je ne veux point vous en parler davantage, ni célébrer, comme vous dites, toutes les pensées qui me pressent le cœur : je veux me représenter votre courage, et tout ce que vous m'avez dit sur ce sujet, qui fait que je vous admire. Il me parut pourtant que vous étiez un peu touchée en m'embrassant. Pour moi, je revins à Paris[1], comme vous pouvez vous l'imaginer : M. de Coulanges se

[1] Les adieux de la mère et de la fille s'étoient faits à Fontainebleau, jusqu'où madame de Sévigné et M. de Coulanges avoient été conduire madame de Grignan. *D. P.*

conforma à mon état : j'allai descendre chez M. le cardinal de Retz, où je renouvelai tellement toute ma douleur, que je fis prier M. de La Rochefoucauld, madame de La Fayette et madame de Coulanges, qui vinrent pour me voir, de trouver bon que je n'eusse point cet honneur : il faut cacher ses foiblesses devant les forts. M. le cardinal entra dans les miennes ; la sorte d'amitié qu'il a pour vous le rend fort sensible à votre départ. Il se fait peindre par un religieux de Saint-Victor ; je crois que, malgré Caumartin, il vous donnera l'original. Il s'en va dans peu de jours ; son secret est répandu ; ses gens sont fondus en larmes : je fus avec lui jusqu'à dix heures. Ne blâmez point, mon enfant, ce que je sentis en rentrant chez moi : quelle différence ! quelle solitude ! quelle tristesse ! votre chambre, votre cabinet ! votre portrait ! ne plus trouver cette aimable personne ! M. de Grignan comprend bien ce que je veux dire et ce que je sentis. Le lendemain, qui étoit hier, je me trouvai tout éveillée à cinq heures ; j'allai prendre Corbinelli pour venir ici avec l'abbé. Il y pleut sans cesse, et je crains fort que vos chemins de Bourgogne ne soient rompus. Nous lisons ici des maximes que Corbinelli m'explique[1] ; il voudroit bien m'ap-

[1] Corbinelli étoit homme du monde, homme d'esprit, très-versé dans les auteurs classiques, doué d'une heureuse mémoire, mais

prendre à gouverner mon cœur; j'aurois beaucoup gagné à mon voyage, si j'en rapportois cette science. Je m'en retourne demain; j'avois besoin de ce moment de repos pour remettre un peu ma tête, et reprendre une espèce de contenance.

LETTRE CCCXC.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 29 mai 1675.

Je vous conjure, ma fille, d'être persuadée que vous n'avez manqué à rien; une de vos réflexions pourroit effacer des crimes, à plus forte raison des choses si légères, qu'il n'y a que vous et moi qui soyons capables de les remarquer : croyez que je ne puis conserver d'autres sentiments pour vous que ceux d'une tendresse qui n'a point d'égale, et d'un goût si naturel qu'il ne finira qu'avec moi. J'ai tâché d'apprendre à Li-

peu propre à soutenir un travail de longue haleine. Je ne pense pas comme M. de Monmerqué sur les *Maximes* dont il est ici question, et qu'il suppose être un commentaire de celles de La Rochefoucauld, dont on n'a jamais eu connoissance, mais bien de son ouvrage intitulé : *Anciens Historiens latins réduits en Maximes*, imprimé en 1694, travail qui n'est pas sans mérite, mais qu'on ne lit plus.
G. D. S. G.

vry ce qu'il faut faire pour détourner ces sortes d'idées; toute la difficulté, c'est qu'il ne s'en présente point à moi qui ne soient sur votre sujet, et que je ne sais où en prendre d'autres; ainsi Corbinelli est bien empêché; mais il faut espérer que le temps les rendra moins amères. Un peu de dévotion et d'amour de Dieu mettroient le calme dans mon âme; ce n'est qu'à cela seul que vous devez céder. Corbinelli m'a été uniquement bon à Livry; son esprit me plaît, et son dévouement pour moi est si grand, que je ne me contraignois sur rien. J'en revins hier, et je descendis encore chez notre cardinal, à qui je trouvai tant d'amitié pour vous, qu'il me convient par cet endroit-là plus que les autres, sans compter tous les anciens attachements que j'ai pour lui. Il a mille affaires : il passe la Pentecôte à Saint-Denis; mais il reviendra ici pour huit ou dix jours encore : on ne parle aujourd'hui que de sa retraite, mais chacun selon son humeur, quoique l'admiration soit la seule manière de l'envisager[1]. Mesdames de Lavardin, de La Troche et de Villars m'accablent de leurs billets et de leurs soins, je ne suis point encore en état de profiter de leurs bontés. Madame de La Fayette

[1] M. le cardinal de Retz prit le parti de se retirer à Commercy, dans la vue de payer ses dettes avant sa mort; il eut le bonheur d'y réussir. *D. P.*

est à Saint-Maur : madame de Langeron a la tête enflée; on croit qu'elle mourra. La reine et madame de Montespan furent lundi aux Carmélites de la rue du Bouloi plus de deux heures en conférence; elles en parurent également contentes; elles étoient venues chacune de leur côté, et s'en retournèrent le soir à leurs châteaux. Je vous écrivis avant-hier; je vous adressai la lettre à Lyon chez M. le chamarier : je serois bien fâchée que cette lettre fût perdue : il y en avoit une de notre cardinal dans le paquet : voici encore un billet de lui. Votre lettre est très-bonne pour pénétrer le cœur et l'ame. M. de Coulanges sera informé de votre souvenir. Il est vrai qu'il faut profiter de tous les moments dans les adieux; je serois très-fâchée de n'avoir pas été jusqu'à Fontainebleau; l'instant de la séparation fut terrible, mais c'eût été encore pis d'ici. Je ne perdrai jamais aucun temps de vous voir; je ne me reproche rien là-dessus; et, pour me raccommoder avec Fontainebleau, j'y veux aller au-devant de vous. Dieu nous enverra des facilités pour me conserver la vie; ne soyez point inquiète de ma santé, je la ménage, puisque vous l'aimez. Ne soyez jamais en peine de ceux qui ont le don des larmes; je prie Dieu que je ne sente jamais de ces douleurs où les yeux ne soulagent point le cœur : il est vrai qu'il y a des pensées et des pa-

roles qui sont étranges, mais rien n'est dangereux quand on pleure. J'ai donné de vos nouvelles à vos amis; je vous remercie, ma chère Comtesse, de votre aimable distinction.

Le maréchal de Créqui assiége Dinan. On dit qu'il y a du désordre à Strasbourg, les uns veulent laisser passer l'empereur, les autres veulent tenir leur parole à M. de Turenne. Je n'ai point de nouvelle des guerriers. On m'a dit que le chevalier de Grignan avoit la fièvre tierce; vous en apprendrez des nouvelles par lui-même.

LETTRE CCCXCI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 31 mai 1675.

Je n'ai reçu encore que votre première lettre; il est vrai, ma fille, qu'elle vaut tout ce qu'on peut valoir. Je ne vois rien depuis votre absence, et je ne trouve personne qui ne m'en fasse souvenir; on m'en parle, et on a pitié de moi : n'est-ce pas sur ces pensées qu'il faut passer légèrement? passons donc. Je fus hier chez madame de Verneuil, au retour de Saint-Maur, où j'étois allée avec M. le cardinal (*de Retz*). Je trouvai à

l'hôtel de Sully mademoiselle de Lannoy[1], mariée au petit-fils du vieux comte de Montrevel; la noce s'est faite là; jamais vous n'avez vu une mariée si drue, elle va droit à son ménage, et dit déjà *mon mari;* il avoit la fièvre, ce mari, et la devoit avoir le lendemain; il ne l'eut point. Fieubet[2] dit : Voilà donc un remède pour la fièvre, mais dites-nous la dose. Mesdames de Castelnau, Louvigny, Sully, Fiesque, vous jugez bien ce que toutes ces belles me purent dire. Mes amies ont trop de soin de moi, j'en suis importunée; mais je ne perds aucun des moments dont je puis profiter pour voir notre cher cardinal. Voilà des lettres qui vous apprendront l'arrivée de M. le coadjuteur; je l'ai vu et embrassé ce matin, il doit ce soir conférer avec Son Éminence et d'Hacqueville, pour savoir la résolution qu'il doit prendre : il a été caché jusqu'ici.

[1] Adrienne-Philippe-Thérèse de Lannoy, qui avoit été fille d'honneur de la reine, épousa Jacques-Marie de La Baume-Montrevel en 1675, et non en 1672, comme il est dit par méprise dans l'Histoire des grands officiers de la couronne. *D. P.*

[2] Gaspard de Fieubet, seigneur de Cendré et maître des requêtes, auteur de plusieurs pièces de poésies française et latine, qui sont fines et délicates. On estime sa fable intitulée : *Ulysse et les Sirènes*, et l'épitaphe de son ami Denys Sanguin de Saint-Pavin, du nombre des hommes de mérite que Despréaux confondit dans ses satires avec les mauvais écrivains. (*Voyez* les *Vers choisis* du P. Bouhours, le *Siècle de Louis XIV*, et tous les dictionnaires des hommes illustres.) *G. D. S. G.*

Madame la duchesse a perdu mademoiselle d'Enghien, un de ses fils s'en va mourir encore, sa mère est malade, madame de Langeron abymée sous terre, M. le prince et M. le duc à la guerre; elle pleure toutes ces choses, à ce qu'on m'a dit. Je laisse à d'Hacqueville à vous parler de la guerre, et aux Grignan, à vous parler de la maladie du chevalier : s'il revient ici, j'en aurai soin comme de mon fils. Je compte que vous êtes aujourd'hui sur la tranquille Saone : c'est ainsi que devroient être nos esprits; mais le cœur les débauche sans cesse : le mien est rempli de ma fille. Je vous ai mandé mon embarras : c'est de ne pouvoir détourner mon idée de vous, parce que toutes mes pensées sont de la même couleur.

A dix heures du soir.

Nous voici tous chez mon abbé. Le coadjuteur est aussi content ce soir qu'il étoit embarrassé ce matin : l'abbé de Grignan a si bien ménagé M. de Paris[1], que le coadjuteur en sera reçu comme un député très-agréable et très-cher : le voilà donc ravi : il verra demain M. de Paris, et reprendra le nom de coadjuteur d'Arles, qu'il

[1] François de Harlay, qui succéda à Perefixe dans l'archevêché de Paris, en 1671; il étoit d'une si belle figure qu'on lui appliqua alors ce vers de Virgile :

Formosi pecoris custos, formosior ipse.

G. D. S. G.

avoit quitté depuis vingt-quatre heures, pour se cacher sous celui de l'abbé d'Aiguebère. Je ne plains que vous, ma fille, qui n'aurez point sa bonne compagnie; c'est une perte partout, et surtout en Provence. L'abbé croit que la fièvre du chevalier s'est rendue assez traitable pour le laisser poursuivre son chemin. D'Hacqueville dit que Dinan est rendu[1]. Adieu, ma très-chère; voici une compagnie où il ne manque que vous; vous y êtes tendrement aimée, vous n'en sauriez douter.

LETTRE CCCXCII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 5 juin 1675.

Je n'ai reçu aucune de vos lettres depuis celle de Sens; et vous savez quelle envie je puis avoir d'apprendre des nouvelles de votre santé et de votre voyage; je suis très-persuadée que vous m'avez écrit; je ne me plains que des arrangements ou des dérangements de la poste : selon notre calcul, vous êtes à Grignan, à moins qu'on

[1] Le roi prit Dinan le 28 mai, ayant sous lui le maréchal de Créqui. *G. D. S. G.*

ne vous ait retenue les fêtes à Lyon. Enfin, ma fille, je vous ai suivie partout; et il me semble que le Rhône n'a point manqué au respect qu'il vous doit. J'ai été à Livry avec Corbinelli : j'en suis revenue promptement, pour ne pas perdre un moment de ceux que je puis employer encore à voir notre cardinal. La tendresse qu'il a pour vous, et la vieille amitié qu'il a pour moi, m'attachent très-tendrement à lui : je le vois tous les soirs depuis huit heures jusqu'à dix; il me semble qu'il est bien aise de m'avoir jusqu'à son coucher : nous causons sans cesse de vous; c'est un sujet qui nous mène bien loin, et qui nous tient uniquement au cœur. Il veut venir ici; mais je ne puis plus souffrir cette maison où vous me manquez. M. le nonce lui manda hier que, par un courrier qu'il avoit reçu de Rome, il venoit d'apprendre sa nomination au cardinalat. Le pape[1] a fait une promotion de ses créatures; c'est ainsi qu'on l'appelle : les couronnes sont remises à cinq ou six années d'ici, et par conséquent M. de Marseille[2]. Le nonce dit à Bonvouloir, qui courut lui faire un compliment qu'il espéroit bien que présentement le pape ne

[1] Clément X. *D. P.*

[2] Toussaint de Forbin-Janson, évêque de Marseille, depuis évêque de Beauvais, ne fut cardinal qu'en février 1690, de la promotion d'Alexandre VIII. *D P.*

reprendroit pas le chapeau de M. le cardinal de Retz, et qu'il s'en alloit bien faire ses efforts pour en détourner Sa Sainteté, quand même elle le voudroit, puisqu'il a l'honneur d'être le camarade de M. de Retz. Voici donc encore un cardinal, le cardinal Spada. Le nôtre s'en va mardi; je crains ce jour, et je sens extrêmement cette séparation et cette perte : son courage augmente à mesure que celui de ses amis diminue.

La duchesse de La Vallière fit hier profession. Madame de Villars m'avoit promis de m'y mener, et, par un mal-entendu, nous crûmes n'avoir point de places. Il n'y avoit qu'à se présenter, quoique la reine eût dit qu'elle ne vouloit pas que la permission fût étendue; tant y a, Dieu ne le voulut pas : madame de Villars en a été affligée. Elle fit donc cette action, cette belle et courageuse personne, comme toutes les autres de sa vie, d'une manière noble et charmante[1]:

[1] Il y avoit plus de trois ans que madame de La Vallière ne recevoit à la cour que des affronts de sa rivale, et des duretés du roi. Elle n'y étoit restée, disoit elle, que par esprit de pénitence. Elle ajoutoit : « Quand la vie de carmélite me paroîtra trop dure, je « me souviendrai de ce que ces gens-là m'ont fait souffrir », montrant le roi et madame de Montespan. *A. G.* (*Souvenirs* de madame de Caylus.) Sa conversion fut aussi célèbre que sa tendresse. Elle vécut dans les plus grandes austérités depuis 1675 jusqu'en 1710, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde. Cette retraite

elle étoit d'une beauté qui surprit tout le monde; mais ce qui vous étonnera, c'est que le sermon de M. de Condom (*Bossuet*) ne fut point aussi divin qu'on l'espéroit. Le coadjuteur y étoit, il vous contera comme son affaire va bien à l'égard de M. de Paris et de M. de Saint-Paul [1]; mais il trouve l'ombre de M. de Toulon et l'esprit de M. de Marseille partout.

Madame de Coulanges part lundi avec Corbinelli ; cela m'ôte ma compagnie : vous savez comme Corbinelli m'est bon, et de quelle sorte il entre dans mes sentiments. Je suis convaincue de son amitié, je sens son absence; mais, mon enfant, après vous avoir perdue, que peut-il m'arriver dont je doive me plaindre? Je ne m'en plains aussi que par rapport à vous, et comme étant un de ceux avec qui je trouve le plus de consolation ; car il ne faut pas croire que ceux à qui je n'ose en parler autant que je voudrois, me soient aussi agréables que ceux qui sont dans mes sentiments. Il me semble que vous avez peur que je ne sois ridicule, et que je ne me répande excessivement sur ce sujet : non,

donna à madame de Montespan la première place dans le cœur du roi, et elle en a joui avec autant d'éclat et d'empire que madame de La Vallière avoit eu de modestie. (*Siècle de Louis XIV.*)
G. D. S. G.

[1] Lucas d'Aquin, évêque de Saint-Paul-trois-Châteaux.

non, ne craignez rien; je sais gouverner ce torrent : fiez-vous un peu à moi, et me laissez la liberté de vous aimer jusqu'à ce qu'il ait plu à Dieu de vous ôter de mon cœur pour s'y mettre : c'est à lui seul que vous céderez cette place. Enfin je me suis trouvée si uniquement occupée et remplie de vous, que mon cœur n'étant capable de nulle autre pensée, on m'a défendu de faire mes dévotions à la Pentecôte; et c'est savoir le christianisme. Adieu, ma chère enfant, j'achèverai ma lettre ce soir.

Je reçois votre lettre de Mâcon. Je n'en suis pas encore à pouvoir lire ce qui me vient de vous, sans que la fontaine joue son jeu : tout est si tendre dans mon cœur, que, dès que je touche à la moindre chose, je n'en puis plus. Vous pouvez penser qu'avec cette belle disposition je rencontre souvent des occasions; mais ne craignez rien pour ma santé, je ne puis jamais oublier cette bouffée de philosophie que vous me vîntes souffler ici la veille de votre départ; j'en profite autant que je puis : mais j'ai une si grande habitude à être foible, que, malgré vos bonnes leçons, je succombe souvent. Vous aurez vu comme ce jour douloureux du départ de M. le cardinal n'est pas encore arrivé : il le sera quand vous recevrez cette lettre. Il est vrai que cela seul mériteroit d'ouvrir une source; mais,

comme elle est ouverte pour vous, il ne fera qu'y puiser. Ce sera, en effet, un jour très-douloureux pour moi ; car je suis fort attachée à sa personne, à son mérite, à sa conversation, dont je jouis tant que je puis, et à toutes les amitiés qu'il me témoigne. Il est vrai que son ame est d'un ordre si supérieur, qu'il ne fallait pas attendre de lui une fin toute commune, comme des autres hommes : quand on a pour règle de faire toujours ce qu'il y a de plus grand et de plus héroïque, on place sa retraite en son temps, et on laisse pleurer ses amis.

Que vous êtes plaisante, mon enfant, avec votre gazette à la main ! quoi ! sitôt, vous en faites vos délices ! je croyois que vous attendriez au moins que vous eussiez passé cette chienne de Durance. Le dialogue du roi et de M. le prince me paroît plaisant : je crois qu'ici même vous l'auriez pris pour bon. Je reçois une lettre du chevalier qui se porte bien ; il est à l'armée, et n'a eu que cinq accès de fièvre tierce ; c'est une inquiétude de moins : mais sa lettre toute pleine d'amitié est d'un vrai Allemand ; car il ne veut point du tout croire ce qu'on dit d'une retraite du cardinal de Retz : il me prie de lui dire la vérité ; je m'en vais la lui dire. Je ferai tous vos compliments ; je suis fort assurée qu'ils seront très-bien reçus ; chacun se fait un honneur

d'être dans votre souvenir : M. de Coulanges en étoit tout glorieux. Tous nos amis, nos amies, nos commensaux, me parlent de vous quand je les rencontre, et me prient de vous assurer de leur *servitude*. Le coadjuteur vous contera les prospérités de son voyage ; mais il ne se vantera pas d'avoir pensé être étouffé chez madame de Louvois par vingt femmes qui se firent un jeu, et qui croyoient chacune être en droit de l'embrasser : cela fit une confusion, une oppression, une suffocation dont la pensée me fait étouffer, tout cela soutenu par les tons les plus hauts et les paroles les plus répétées et les plus affectives qu'on puisse imaginer : madame de Coulanges conte fort plaisamment cette scène. Je vous souhaite à Grignan la compagnie que vous nommez. Mon fils se porte bien : il vous fait mille amitiés. M. de Grignan voudra bien que je l'embrasse, à présent qu'il n'est pas occupé du tracas du bateau ; je le vois bien d'ici arracher sa *touffe ébouriffée*.

M. de Rochefort assiége Huy ; la ville est rendue ; le château résiste un peu. L'autre jour M. de Bagnols donnoit une fricassée à mesdames d'Heudicourt et de Sanzei et à Coulanges ; c'étoit à la Maison rouge : ils entendent dans la chambre voisine cinq ou six voix éclatantes, des cris, des discours éveillés, des propositions folles :

M. de Coulanges veut voir qui c'est ; il trouve madame Baillet, Madaillan, un autre Pourceaugnac, la belle Angloise et Montalais : en même temps, voilà Montalais[1] à genoux, qui prie humblement Coulanges de ne rien dire ; il a si bien fait que tout Paris le sait, et que Montalais se désespère qu'on sache l'usage qu'elle fait de sa précieuse Angloise. Je finis, ma très-chère, pour ne pas vous accabler. Hélas ! quel changement de n'avoir plus d'autre plaisir que de recevoir de vos lettres, après avoir eu si longtemps celui de vous voir en corps et en ame ! je ne me reproche pas au moins de ne l'avoir pas senti.

DE MADAME DE COULANGES.

On ne regrette plus que les gens que l'on hait ; je le sais depuis que vous êtes partie : on ne suit que les gens que l'on hait ; je pars samedi pour marcher sur vos pas, et je ne serai contente de mon voyage que quand j'aurai fait quelque trajet sur le Rhône. J'ai été aujourd'hui à Saint-Cloud ; on m'y a parlé de vous, et j'en ai été fort aise, car ma haine pour vous ressemble si fort à de l'amitié, que je m'y méprends toujours. Je suis très-humble servante de M. de Grignan.

[1] Mademoiselle de Montalais, dont il est parlé dans la lettre du 8 juillet 1672.

LETTRE CCCXCIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 7 juin 1675.

Enfin, ma fille, me voilà réduite à faire mes délices de vos lettres : il est vrai qu'elles sont d'un grand prix ; mais quand je songe que c'étoit vous-même que j'avois, et que j'ai eue quinze mois de suite, je ne puis retourner sur ce passé sans une grande tendresse et une grande douleur. Il y a des gens qui m'ont voulu faire croire que l'excès de mon amitié vous incommodoit ; que cette grande attention à vouloir découvrir vos volontés, qui tout naturellement devenoient les miennes, vous faisoit assurément une grande fadeur et un grand dégoût. Je ne sais, ma chère enfant, si cela est vrai ; ce que je puis vous dire, c'est qu'assurément je n'ai pas eu dessein de vous donner cette sorte de peine. J'ai un peu suivi mon inclination, je l'avoue, et je vous ai vue autant que je l'ai pu, parce que je n'ai pas eu assez de pouvoir sur moi pour me retrancher ce plaisir ; mais je ne crois point vous avoir été pesante. Enfin, ma fille, aimez au moins la confiance que j'ai en vous, et croyez

qu'on ne peut jamais être plus dénuée ni plus touchée que je le suis en votre absence. La Providence m'a traitée bien rudement, et je me trouve fort à plaindre de n'en savoir pas faire mon salut. Vous me dites des merveilles de la conduite qu'il faut avoir pour se gouverner dans ces occasions; j'écoute vos leçons, et je tâche d'en profiter. Je suis dans le train de mes amies, je vais, je viens; mais quand je puis parler de vous, je suis contente, et quelques larmes me font un soulagement non pareil. Je sais les lieux où je puis me donner cette liberté; vous jugez bien que, vous ayant vue partout, il m'est difficile, dans ces commencements, de n'être pas sensible à mille choses que je trouve en mon chemin. Je vis hier les Villars, dont vous êtes révérée; nous étions en solitude aux Tuileries; j'avois dîné chez M. le cardinal, où je trouvai bien mauvais de ne vous voir pas. J'y causai avec l'abbé de Saint-Mihel, à qui nous donnons, ce me semble, comme en dépôt, la personne de Son Éminence; il me parut un fort honnête homme, un esprit droit et tout plein de raison, qui a de la passion pour lui, qui le gouvernera même sur sa santé, et l'empêchera bien de prendre le feu trop chaud sur la pénitence. Ils partiront mardi; et ce sera encore un jour douloureux pour moi, quoiqu'il ne puisse être

comparé à celui de Fontainebleau. Songez, ma fille, qu'il y a déjà quinze jours, et qu'ils vont enfin, de quelque manière qu'on les passe. Tous ceux que vous m'avez nommés apprendront votre souvenir avec bien de la joie ; j'en suis mieux reçue. Je verrai ce soir notre cardinal ; il veut bien que je passe une heure ou deux chez lui les soirs avant qu'il se couche, et que je profite ainsi du peu de temps qui me reste. Corbinelli étoit ici quand j'ai reçu votre lettre ; il a pris beaucoup de part au plaisir que vous avez eu de confondre un jésuite : il voudroit bien avoir été le témoin de votre victoire. Madame de La Troche a été charmée de ce que vous dites pour elle. Soyez en repos de ma santé, ma chère enfant, je sais que vous n'entendez pas raillerie là-dessus. Le chevalier de Grignan est parfaitement guéri. Je m'en vais envoyer votre lettre chez M. de Turenne. Nos frères sont à Saint-Germain ; j'ai envie de vous envoyer la lettre de La Garde ; vous y verrez en gros la vie qu'on fait à la cour. Le roi a fait ses dévotions à la Pentecôte : madame de Montespan les a faites de son côté ; sa vie est exemplaire [1] ; elle est

[1] Les grandes figures de l'éloquence, qu'employoit Bossuet, pour remuer les consciences et faire rougir le vice, déterminèrent une séparation momentanée du roi et de madame de Montespan ; mais on ne tarda point à s'apercevoir que ce sacrifice, qu'exigeoit la

très-occupée de ses ouvriers, et va à Saint-Cloud, où elle joue au hoca.

A propos, les cheveux me dressèrent l'autre jour à la tête; quand le coadjuteur me dit qu'en allant à Aix il y avoit trouvé M. de Grignan jouant au hoca; quelle fureur! au nom de Dieu, ne le souffrez point; il faut que ce soit-là une de ces choses que vous devez obtenir, si l'on vous aime [1]. J'espère que Pauline se porte bien, puisque vous ne m'en parlez point; aimez-la pour l'amour de son parrain (*M. de La Garde*). Madame de Coulanges a si bien gouverné la princesse d'Harcourt, que c'est elle qui vous fait mille excuses de ne s'être pas trouvée chez elle quand vous allâtes lui dire adieu : je vous conseille de ne la point chicaner là-dessus. Ce que vous dites des arbres qui changent est admirable; la persévérance de ceux de Provence est triste et ennuyeuse [2]; il vaut mieux reverdir que

morale, n'étoit qu'un hommage de l'hypocrisie offert à la vertu. Les amans ne se furent pas revus et n'eurent pas causé un quart-d'heure, qu'ils congédièrent toute l'assistance, et il en advint, dit madame de Caylus, le comte de Toulouse, et mademoiselle de Blois, mariée à Philippe d'Orléans, régent de France pendant la minorité de Louis XV. *G. D. S. G.*

[1] Le *hoca* étoit un jeu de hasard, piquant, dangereux, qui faisoit beaucoup de victimes dans la haute société. *G. D. S. G.*

[2] Outre quelques arbres gommifères, l'oranger, le citronnier, le myrte, le figuier, l'olivier, le laurier, le houx, etc., couvrent de verdure, dans toutes les saisons, le sol de la Provence. *G. D. S. G.*

d'être toujours vert. Corbinelli dit qu'il n'y a que Dieu qui doive être immuable; toute autre immutabilité est une imperfection; il étoit bien en train de discourir aujourd'hui. Madame de La Troche et le prieur de Livry étoient ici : il s'est bien diverti à leur prouver tous les attributs de la Divinité. Adieu, ma très-aimable, je vous embrasse; mais quand pourrai-je vous embrasser de plus près? La vie est si courte; ah! voilà sur quoi il ne faut pas s'arrêter : c'est maintenant vos lettres que j'attends avec impatience.

LETTRE CCCXCIV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 12 juin 1675.

Je fus hier assez heureuse pour aller me promener avec Son Éminence tête à tête au bois de Vincennes : il trouva que l'air me seroit bon; il n'étoit pas trop accablé d'affaires : nous fûmes quatre heures ensemble; je crois en avoir bien profité; du moins les chapitres que nous traitâmes n'étoient pas indignes de lui. C'est ma véritable consolation que je perds en le perdant; et c'est moi que je pleure, et vous aussi, quand je considère toute la tendresse qu'il a pour nous. Son départ achève de m'accabler.

Madame de Coulanges partit lundi fort triste, mais fort satisfaite d'avoir Corbinelli. Savez-vous l'affaire de M. de Saint-Vallier? Il étoit amoureux de mademoiselle de Rouvroi; il a fait signer le contrat de mariage au roi, pas davantage; il emprunte avec confiance dix mille écus à madame de Rouvroi sur l'argent qu'elle doit donner; et puis tout d'un coup il envoie une promesse de dix mille écus à madame de Rouvroi, et s'en va je ne sais où. Le roi dit sur cela : Je trouve fort bon qu'il se moque de madame et de mademoiselle de Rouvroi; mais de moi, c'est ce que je ne souffrirai pas. Sa Majesté lui a fait dire, ou qu'il revienne épouser la belle, ou qu'il s'éloigne pour jamais, et qu'il envoie la démission de sa charge, faute de quoi elle sera taxée. Ce procédé est si complètement ridicule du côté de Saint-Vallier, qu'on croit que c'est un jeu pour y faire consentir le père[1]. Le roi avoit donné à

[1] En effet, on découvrit l'intrigue de Saint-Vallier pour obtenir le consentement de son père, Jean de la Croix de Chevrières, qui s'opposoit à cette alliance; ce qui donna lieu au couplet suivant :

Epouse, ou bien n'épouse pas;
De ta charge il te faut défaire :
Une femme avec tant d'appas,
Donne au logis assez d'affaire;
Renonce à la porte du roi,
Et te fais portier de chez toi.

Saint-Vallier étoit capitaine-lieutenant des gardes de la porte. Ce mariage se fit. (*Voyez* la lettre du 10 juillet suivant). *G. D. S. G.*

Saint-Vallier un brevet de retenue de cent mille francs, et une pension de six mille francs en faveur du mariage. Vous voyez donc que ces brevets si rares se donnent quelquefois.

J'étois hier au soir avec madame de Sanzei et d'Hacqueville ; je vis entrer Vassé; nous crûmes que c'étoit son esprit; c'étoit son corps très-maléficié. Il est ici *incognito*, et vous fait mille et mille compliments. J'ai regret aux trois semaines que vous pouviez passer avec M. le cardinal de Retz, qui ne part que samedi. J'admire comme, jour à jour, et toujours triste, le temps s'est passé depuis votre départ. Vous ai-je mandé que M. le duc a encore perdu un fils? Ce sont deux enfants en huit jours.

Je reçois votre lettre de Grignan du 5; elle m'ôte l'inquiétude de votre santé. Vous dites une chose bien vraie, et que je sens à merveilles, c'est que *les jours qu'on n'attend point de lettres ne sont employés qu'à attendre ceux qu'on en reçoit*. Il y a certain degré dans l'amitié où l'on sent toutes les mêmes choses; mais vous souhaitez de vos amis une tranquillité qu'il est bien difficile de vous promettre ; vous ne voulez point qu'ils vous servent, qu'ils sollicitent, qu'ils s'intéressent pour vous ; je crois vous l'avoir déjà dit, il n'est pas possible de vous accorder avec eux; car il se rencontre malheureusement

que leur fantaisie, c'est justement de faire toutes ces choses : mais, comme il est plus établi que ce sont nos amis qui nous servent, que de vouloir que ce soient nos seuls ennemis, je crois, ma chère fille, que vous ne gagnerez pas ce procès-là, et que nous demeurerons en possession de vous témoigner notre amitié toutes les fois que nous le pourrons, comme on l'a toujours observé depuis la création du monde, c'est-à-dire depuis qu'il y a de la tendresse. Vous m'avez fait plaisir de me parler de mes petits-enfants; je crois que vous vous divertirez à voir débrouiller leur petite raison. Je souhaite fort que vous n'alliez point à Aix, vous serez bien plus en repos à Grignan, et vous y ferez revenir plus tôt M. de Grignan; obtenez encore cette petite absence de sa tendresse, et tâchez de faire venir M. l'archevêque passer les chaleurs avec vous; vous n'en serez point incommodés avec le secours de votre bise. J'attends une grande lettre de M. de Grignan; est-il possible qu'il trouve les jours trop courts pour m'écrire, et que je les trouve, moi, d'une longueur qui pourroit faire entreprendre un bâtiment, en le commençant un peu matin?

Madame de Montespan continue le sien, elle s'amuse fort à ses ouvriers; Monsieur la voit souvent : elle va à Saint-Cloud jouer à l'ombre;

il y a des dames qui la vont voir à Clagny : madame de Fontevrauld, qui y doit passer quelques jours, venoit dans la joie de voir son père qu'elle aime; elle pensa mourir de douleur de le trouver sans pouvoir prononcer une parole, tout assoupi, tout prêt à retomber dans l'état où il a été; cette vue l'a fait mourir. L'abbé Têtu la gouverne fort; j'admire le soin qu'a la Providence de son amusement; quand l'une (*madame de Coulanges*) s'en va à Lyon, il en vient une autre d'Anjou[1].

On dit chez M. Colbert et chez le maréchal de Villeroi, que M. de Montécuculli a repassé humblement le Rhin; que M. de Turenne, par un excès de civilité, l'a reconduit, et a passé la rivière après lui. La tête tourne à nos pauvres ennemis; la vue de M. de Turenne les renverse. Huy n'est pas encore pris. Je fais mon paquet

[1] C'étoit une des filles de Rochechouard, duc de Mortemart, qui revenait du célèbre monastère de Fontevrauld, situé sur les confins du Londinois et de l'Anjou, et dont elle étoit abbesse. Madame de Caylus, dans ses *Souvenirs*, dit de madame de Fontevrauld : « Je sais, par des gens qui l'ont connue, qu'on ne pourroit rassembler, dans la même personne, plus de raison, plus de savoir. « Son savoir fut même un effet de sa raison. Religieuse sans vocation, elle chercha un amusement convenable à son état; mais « ni les sciences, ni la lecture ne lui firent perdre ce qu'elle avoit « de naturel. » (*Voyez* sa famille, dans une des notes de la lettre du 9 février 1671.) Son père, qu'elle trouva frappé d'apoplexie, mourut au mois de décembre suivant. *G. D. S. G.*

chez M. le cardinal : il a un peu la goutte, j'espère que cela l'arrêtera. Je vous plains de n'avoir pas eu le plaisir de le voir autant qu'il a été ici.

On nous assure que Huy est pris du 5 au 6, sans que personne ait été tué[1]. La reine alla hier faire collation à Trianon; elle descendit à l'église, puis à Clagny, où elle prit madame de Montespan dans son carrosse, et la mena à Trianon avec elle.

LETTRE CCCXCV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 14 juin 1673.

C'est au lieu d'aller dans votre chambre, que je vous entretiens, ma chère enfant; quand je suis assez malheureuse pour ne vous avoir plus, ma consolation toute naturelle, c'est de vous écrire, de recevoir de vos lettres, de parler de vous, et de faire quelques pas pour vos affaires. Je passai hier l'après-dîner avec notre cardinal : vous ne sauriez jamais deviner de quoi nous parlons quand nous sommes ensemble. Je recommence toujours à vous dire que vous ne

[1] Lettres historiques de Pellisson.

pouvez trop l'aimer, et que je vous trouve heureuse d'avoir renouvelé si solidement toute l'inclination et la tendresse naturelle qu'il avoit déjà pour vous. Mandez-moi comment vous vous portez de l'air de Grignan, s'il vous a déjà bien dévorée, et de quelle façon je me dois représenter votre jolie personne. Votre portrait est très-aimable, mais beaucoup moins que vous, sans compter qu'il ne parle point. Pour moi, n'en soyez point en peine, ma règle présentement est d'être déréglée; je n'en suis point malade. Je dîne tristement; je suis chez moi jusqu'à cinq ou six heures; je vais le soir, quand je n'ai point d'affaires, chez quelqu'une de mes amies; je me promène selon les quartiers; mais je fais tout céder au plaisir d'être avec notre cardinal : je ne perds aucune des heures qu'il me peut donner, et il m'en donne beaucoup; j'en sentirai mieux son départ et son absence : il n'importe; je ne songe jamais à m'épargner; après vous avoir quittée, je n'ai plus rien à craindre; j'irois un peu à Livry sans lui et sans vos affaires, mais je mets les choses au rang qu'elles doivent être, et ces deux choses sont bien au-dessus de mes fantaisies.

La reine fut voir madame de Montespan à Clagny, le jour que je vous avois dit qu'elle l'avoit prise en passant; elle monta dans sa cham-

bre, où elle fut une demi-heure; elle alla dans celle de M. du Vexin, qui étoit un peu malade, et puis emmena madame de Montespan à Trianon, comme je vous l'avois mandé. Il y a des dames qui ont été à Clagny; elles trouvèrent la belle si occupée des ouvrages et des enchantements que l'on fait pour elle, que pour moi je me représente Didon qui fait bâtir Carthage [1] : la suite de cette histoire ne se ressemblera pas. M. de La Rochefoucauld et madame de La Fayette m'ont fort priée de vous faire leurs compliments: nous craignons bien que vous n'ayez tout du long madame la grande duchesse [2]. On lui prépare ici une prison à Montmartre, dont elle seroit effrayée, si elle n'espéroit point de la faire changer; c'est à quoi elle sera attrapée : ils sont ravis en Toscane d'en être défaits. Madame de Sully est partie : Paris devient fort désert; je voudrois déjà en être dehors. Je dînai hier avec le coadjuteur chez M. le cardinal; je le chargeai de vous faire l'Histoire ecclésiastique. M. Joli (*l'évêque d'Agen*) prêcha à l'ouverture (*de l'assemblée du clergé*); mais comme il ne se servit que d'un vieux évangile, et qu'il ne dit que de

[1] *Voyez* la description de Clagny, lettre du 7 août suivant.

[2] Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston de France, duc d'Orléans, et de Marguerite de Lorraine, sa seconde femme. *D. P.*

vieilles vérités, son sermon parut vieux. Il y auroit de belles choses à dire sur cet article.

La reine a dîné aujourd'hui aux Carmélites du Bouloi, avec madame de Montespan et madame de Fontevrauld : vous verrez de quelle manière se tournera cette amitié [1]. On dit que M. de Turenne reconduit les ennemis jusque dans leur logis ; il est assez avant dans leur pays. Vous recevrez un si gros paquet de d'Hacqueville, que c'est se moquer que de vouloir vous apprendre quelque chose aujourd'hui. J'ai le cœur bien pressé de notre cardinal ; je le vois souvent et long-temps : ce redoublement d'amitié et de commerce augmente ma tristesse ; il sort d'ici

[1] Comme on a peu de monuments qui constatent l'existence d'un couvent de Carmélites dans la rue du Bouloy, il importe de savoir que ce couvent, d'abord fondé dans cette rue, vers 1664, fut transféré dans la rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, en 1689, et qu'on peut attribuer ce déplacement au terrible jugement que prononça Louis XIV contre les religieuses de ce monastère, qui distribuoient un remède dont Marie-Louise d'Orléans, depuis reine d'Espagne, pensa être victime. (*Voyez* la date du 15 octobre 1677.) Depuis ce moment, le couvent des Carmélites de la rue du Bouloy fut mal noté, peu fréquenté par les femmes de la cour, et cruellement apostrophé, surtout par madame de Grignan, qui dit quelque part : « Les trois vœux de ces « Carmélites sont changés en trois choses tout-à-fait convenables « à des filles de sainte Thérèse : *l'intérêt, l'orgueil et la haine.* » Il est remarquable que madame de Montespan entretenoit un commerce d'intrigue avec ce couvent, et que les jésuites n'y étoient point étrangers. *G. D. S. G.*

et s'en va demain. Je n'ai point encore reçu vos lettres, croyez, ma bonne, qu'il n'est pas possible d'aimer plus que je vous aime : je ne suis animée que de ce qui a quelque rapport à vous. Madame de Rochebonne m'a écrit très-tendrement ; elle conte avec quels sentiments vous reçûtes et vous lûtes mes lettres à Lyon. Vous êtes donc foible aussi bien que moi, ma très-chère enfant.

LETTRE CCCXCVI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 19 juin 1675.

Jevous assure, ma très-chère, qu'après l'adieu que je vous dis à Fontainebleau, et qui ne peut être comparé à nul autre, je n'en pouvois faire un plus douloureux que celui que je fis hier au cardinal de Retz, chez M. de Caumartin, à quatre lieues d'ici. J'y fus lundi dernier; je le trouvai au milieu de ses trois fidèles amis : leur contenance triste me fit venir les larmes aux yeux; et quand je vis Son Éminence avec sa fermeté, mais avec toute sa bonté et sa tendresse pour moi, j'eus peine à soutenir cette vue. Après le dîner nous allâmes causer dans les plus agréables

bois du monde; nous y fûmes jusqu'à six heures dans plusieurs sortes de conversations si bonnes, si tendres, si aimables, si obligeantes, et pour vous et pour moi, que j'en suis pénétrée; et je vous redis encore, mon enfant, que vous ne sauriez trop l'aimer ni l'honorer. Madame de Caumartin arriva de Paris, et, avec tous les hommes qui étoient restés au logis, elle vint nous trouver dans ce bois. Je voulus m'en retourner à Paris; ils m'arrêtèrent à coucher sans beaucoup de peine: j'ai mal dormi : le matin, j'ai embrassé notre cher cardinal avec beaucoup de larmes, et sans pouvoir dire un mot aux autres. Je suis revenue tristement ici, où je ne puis me remettre encore de cette séparation; elle a trouvé la fontaine assez en train; mais, en vérité, elle l'auroit ouverte, quand elle auroit été fermée. Celle de madame de Savoie [1] doit ouvrir tous ses robinets. N'êtes vous pas bien étonnée de cette mort du duc de Savoie (*Charles-Emmanuel*), si prompte et si peu attendue à quarante ans? Je suis fâchée que ce que vous mandez sur l'assemblée du clergé n'ait point été élu; la fidélité de la poste est quelquefois incommode. Ces prélats donnent quatre millions cinq cent mille livres; c'est une fois plus qu'à l'autre assemblée: la ma-

[1] Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours, duchesse de Savoie. *D. P.*

nière dont on y traite les affaires est admirable; M. le coadjuteur vous en rendra compte. J'ai trouvé fort plaisant ce que vous dites de Lannoi [1], et de ce que l'on demande sous le nom d'établissement. Je dirai à mesdames de Villars et de Vins votre souvenir c'est à qui sera nommé dans mes lettres.

Il y a eu quelques petites *tranchées* en Bretagne; il y a eu même à Rennes une colique *pierreuse*. M. de Chaulnes voulut par sa présence dissiper le peuple; il fut repoussé chez lui à coups de pierres; il faut avouer que cela est bien insolent. La petite personne mande à sa sœur qu'elle voudroit être à Sully, et qu'elle meurt de peur tous les jours : vous savez bien ce qu'elle cherche en Bretagne.

M. le duc fait le siége de Limbourg. M. le prince est demeuré auprès du roi; vous pouvez juger de son horrible inquiétude. Je ne crois pas que mon fils soit à ce siége, non plus qu'à celui de Huy. Il vous embrasse mille fois : j'attends toujours de ses lettres; mais des vôtres, mon enfant, puis-je vous dire avec quelle impatience! je trouve comme vous, et peut-être plus que vous, qu'il y a loin d'un ordinaire à l'autre : ce temps, qui me fâche quelquefois de courir si vite, s'arrête tout court, comme vous

[1] Madame de Montrevel. *D. P.*

dites, et enfin nous ne sommes jamais contents. Je ne puis encore m'accoutumer à ne vous point voir, ni trouver, ni rencontrer, ni espérer : je suis accablée de votre absence, et je ne sais point bien détourner mes idées. Notre cardinal vous auroit un peu effacée, mais vous êtes tellement mêlée dans notre commerce, qu'après y avoir bien regardé, il se trouve que c'est vous qui me le rendez si cher; ainsi je profite mal de votre philosophie : je suis ravie que vous vous sentiez aussi un peu de la foiblesse humaine.

Voilà un portrait qui s'est fait brusquement sur le cardinal : celui qui l'a fait n'est point son intime ami; il n'a nul dessein que le cardinal le voie, ni que cet écrit courre; il n'a point prétendu le louer : le portrait m'a paru très-bon par toutes ces raisons : je vous l'envoie et vous prie de n'en donner aucune copie. On est si lassé de louanges en face, qu'il y a du ragoût à pouvoir être assuré que l'on n'a eu nul dessein de faire plaisir, et que voilà ce qu'on dit, quand on dit la vérité toute nue, toute naïve. On attend des nouvelles de Limbourg et d'Allemagne, cela tient tout le monde en inquiétude. Adieu, ma chère fille, votre portrait est aimable, on a envie de l'embrasser, tant il sort bien de la toile : j'admire de quoi je fais mon bonheur présentement.

Portrait de M. le cardinal DE RETZ[1], *par M. le duc de* LA ROCHEFOUCAULD.

« Paul de Gondi, cardinal de Retz, a beau-« coup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus « d'ostentation que de vraie grandeur de courage. « Il a une mémoire extraordinaire, plus de force « que de politesse dans ses paroles, l'humeur « facile, de la docilité et de la foiblesse à souf-« frir les plaintes et les reproches de ses amis; « peu de piété, quelques apparences de religion. « Il paroît ambitieux sans l'être; la vanité, et « ceux qui l'ont conduit, lui ont fait entrepren-« dre de grandes choses, presque toutes oppo-« sées à sa profession; il a suscité les plus grands « désordres de l'état, sans avoir un dessein for-« mé de s'en prévaloir; et, bien loin de se dé-« clarer ennemi du cardinal Mazarin pour occu-« per sa place, il n'a pensé qu'à lui paroître « redoutable, et à se flatter de la fausse vanité « de lui être opposé. Il a su néanmoins profiter « avec habileté des malheurs publics pour se « faire cardinal; il a souffert sa prison avec fer-« meté, et n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse.

[1] Comme ce portrait n'a été imprimé ni dans la *Galerie des peintures*, ni dans les *Mémoires* de MADEMOISELLE, où sont insérés la plupart des portraits qui furent faits dans ce temps-là, on a présumé que celui-ci seroit vu avec d'autant plus de plaisir, qu'il est fait de main de maître. *D. P.*

« La paresse l'a soutenu avec gloire durant plu« sieurs années dans l'obscurité d'une vie errante « et cachée ; il a conservé l'archevêché de Paris « contre la puissance du cardinal Mazarin ; mais, « après la mort de ce ministre, il s'en est démis, « sans connoître ce qu'il faisoit et sans prendre « cette conjoncture pour ménager les intérêts de « ses amis et les siens propres. Il est entré dans « divers conclaves, et sa conduite a toujours « augmenté sa réputation. Sa pente naturelle est « l'oisiveté ; il travaille néanmoins avec activité « dans les affaires qui le pressent, et il se repose « avec nonchalance, quand elles sont finies. Il a « une grande présence d'esprit, et il sait telle« ment tourner à son avantage les occasions que « la fortune lui offre, qu'il semble qu'il les ait « prévues et désirées. Il aime à raconter ; il veut « éblouir indifféremment tous ceux qui l'écou« tent par des aventures extraordinaires, et sou« vent son imagination lui fournit plus que sa « mémoire. Il est faux dans la plupart de ses qua« lités, et ce qui a le plus contribué à sa réputa« tion, est de savoir donner un beau jour à ses « défauts. Il est insensible à la haine et à l'amitié, « quelques soins qu'il ait pris de paroître occupé « de l'une ou de l'autre. Il est incapable d'envie « et d'avarice, soit par vertu, soit par inapplica« tion. Il a plus emprunté de ses amis, qu'un

« particulier ne pouvoit espérer de leur pouvoir « rendre ; il a senti de la vanité à trouver tant « de crédit et à entreprendre de s'acquitter. Il « n'a point de goût ni de délicatesse ; il s'amuse à « tout, et ne se plaît à rien ; il évite avec adresse « de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère con- « naissance de toutes choses. La retraite qu'il « vient de faire est la plus éclatante et la plus « fausse action de sa vie ; c'est un sacrifice qu'il « fait à son orgueil, sous prétexte de dévotion ; « il quitte la cour, où il ne peut s'attacher, et il « s'éloigne du monde qui s'éloigne de lui. »

LETTRE CCCXCVII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi au soir 21 juin 1675.

Je suis si triste, ma chère enfant, de n'avoir point eu de vos nouvelles cette semaine, que je ne sais à qui m'en prendre ; du moins, sais-je bien que ce n'est pas à vous, car je suis fort assurée que vous m'avez écrit. Je crains mon voyage de Bretagne, à cause du dérangement que cela fera à notre commerce. J'achève ici vos deux affaires, et puis je m'en irai, par la raison que je veux revenir, et que je ne puis revenir si je ne pars.

Le siége de Limbourg se continue : on tremble en attendant des nouvelles, et du côté de M. de Turenne aussi, on dit qu'il est à portée de se battre avec ce Montécuculli [1]; j'espère toujours qu'il n'arrivera rien, parce qu'on attend trop de choses : enfin il faut tout abandonner à la Providence. Mon fils n'est point à Limbourg, mais je ne laisse pas d'y prendre intérêt. Au reste, ma fille, sachez-moi gré, si vous voulez; mais je me fis saigner hier du pied dans la vue de vous plaire; j'ai voulu faire cette provision pour mon voyage, et j'avois aussi le cœur un peu serré de toute la tristesse que j'ai eue depuis deux mois; j'ai cru que cette précaution étoit bonne. J'ai eu tout le jour bien du monde, et je suis si fatiguée d'avoir été au lit, que j'en suis brisée; la plaisanterie, c'étoit d'admirer la mauvaise grace que j'avois; mademoiselle de Méri en pâmoit de rire. Voilà une lettre de mon fils; il mande que le fossé et la demi-lune sont pris à Limbourg; que le mineur est attaché au bastion; qu'il y a eu plusieurs officiers et soldats tués et blessés, et que M. de La Marck a fait des

[1] Ce dernier généralissime des armées de l'empereur. Toute l'Europe, dans cette action décisive, avoit alors les yeux ouverts sur Montécuculli et Turenne, tous deux grands capitaines, et qui balançoient, avec autant de génie que de bravoure et de gloire, toutes les chances de la fortune, dans la guerre d'Alsace et du Palatinat. *G. D. S. G.*

merveilles[1]. Je suis entièrement à vous, ma très-chère et très-aimable.

LETTRE CCCXCVIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 26 juin 1675.

J'ai reçu deux ordinaires à-la-fois, ma très-chère Comtesse; je me doutois bien que vous m'aviez écrit : vous êtes d'un commerce admirable, et votre amitié est accompagnée de secours humains qui la rendent délicieuse, et que le coadjuteur méprise. Quand les lettres de Provence arrivent, c'est une joie parmi tous ceux qui m'aiment, comme c'est une tristesse quand je suis long-temps sans en avoir : lire vos lettres et vous écrire, c'est la première affaire de ma vie: tout fait place à ce commerce : aimer comme je vous aime fait trouver frivoles toutes les autres amitiés. Quoique le coadjuteur méprise tous ces sentiments, je lui ai dit de vos nouvelles; il a dîné avec moi, et nous causâmes fort de vous. Pour ce qui est de vous écrire, soyez assurée

[1] Limbourg, dans le pays d'outre-Meuse, capitula le 20 juin même année; le duché de Limbourg demeura sous l'obéissance des François jusqu'à la paix de Nimègue. *G. D. S. G.*

que je n'y manque point deux fois la semaine; et si l'on pouvoit doubler, j'y serois tout aussi ponctuelle, mais ponctuelle par le plaisir que j'y prends, et non point pour l'avoir promis.

Madame du Pui-du-Fou m'est venue voir; j'avois oublié qu'elle étoit veuve, son habillement me parut une mascarade. On doute fort ici du départ de madame de Toscane : votre guignon la décidera. Il est vrai, ma fille, que nous sommes bien voisines, en comparaison d'Aix et des Rochers; cet excès d'éloignement me fait plus de peine qu'à vous : hélas! nous voilà tous cruellement séparés, comme nous le prévoyions cet hiver avec douleur, lorsque nous étions si près les uns des autres : c'est ce qu'il y a de plus cruel dans la vie. Notre cardinal sera demain à Châlons : il m'a écrit très-tendrement. Au reste, ma fille, dispensez-moi de retourner misérablement sur cette cassolette; il n'y a rien de noble à cette vision de générosité; je crois n'avoir pas l'ame trop intéressée, et j'en ai fait des preuves; mais je pense qu'il y a des occasions où c'est une rudesse et une ingratitude de refuser : que manque-t-il à M. le cardinal pour être en droit de vous faire un tel présent? à qui voulez-vous qu'il envoie cette bagatelle? Il a donné sa vaisselle à ses créanciers; s'il y ajoute ce bijou, il en aura bien cent écus; c'est une curiosité, c'est un

souvenir, c'est de quoi parer un cabinet : on reçoit tout simplement avec tendresse et respect ces sortes de présents; et, comme il disoit cet hiver, il est au-dessous du *magnanime* de les refuser; c'est les estimer trop que d'y faire tant d'attention. En un mot, ma bonne, je ne lui donnerai point ce chagrin : pouvez-vous comprendre le plaisir qu'il a à vous donner cette légère marque de son amitié, sans être honteuse de vouloir grossièrement l'en empêcher? Savez-vous bien que l'excès de cette sorte de gloire est un défaut qui n'est pas estimable? Vous me dites que si je vous priois de quelque chose, je serois bien aise que vous le fissiez : je le crois, mais je suis bien assurée que si vous le désapprouviez, et si vous me disiez vos sentiments, comme je vous dis les miens, vous me feriez changer à l'instant, et je me rendrois sans balancer à votre pensée. Si je tiens ferme dans mon opinion, c'est parce que assurément la raison est de mon côté; j'en fais juge qui vous voudrez, vous n'avez qu'à nommer; en attendant, je ne parlerai point, car je croirois vous faire tort. En tout cas, c'est à M. de Grignan que M. le cardinal la donne. Je crois qu'elle est partie de Commerci; je la remettrai dans le ballot avec votre ouvrage.

Le coadjuteur a bien ri des camaïeux de pein-

ture que vous comparez à l'Histoire de France en madrigaux. Il a trouvé bien plaisant aussi tout ce que vous dites de lui et de l'agent (*du clergé*). Vous ne sentez pas l'agrément de vos lettres; il n'y a rien qui n'ait un tour surprenant. Nous avons bien compris votre réponse au capucin : *Mon père, qu'il fait chaud!* et nous ne trouvons pas que, de l'humeur dont vous êtes, vous puissiez jamais aller à confesse; comment aller parler à cœur ouvert à des gens inconnus? c'est bien tout ce que vous pouvez faire à vos meilleurs amis : nous entendions d'ici votre réponse, mais nous eussions eu besoin de vous-même pour rendre cette conversation plus agréable. Je vous remercie, ma fille, de la peine que vous prenez de vous défendre si bien d'avoir jamais été oppressée de mon amitié : il n'étoit pas besoin d'une explication si obligeante; je crois de votre tendresse pour moi tout ce que vous pouvez souhaiter que j'en pense : cette persuasion fait le bonheur de ma vie. Vous expliquez très-bien aussi cette volonté que je ne pouvois deviner, parce que vous ne vouliez rien : je devrois vous connoître; et sur cet article je ferai encore mieux que je n'ai fait, parce qu'il n'y a qu'à s'entendre. Quand mon bonheur vous redonnera à moi, croyez, ma bonne, que vous serez encore plus contente de moi mille fois que vous ne

l'êtes : plût à Dieu que nous fussions déjà à portée de voir le jour où nous pourrons nous embrasser!

Vous riez, mon enfant, de la pauvre amitié; vous trouvez qu'on lui fait trop d'honneur de la prendre pour un empêchement à la dévotion : il ne lui appartient pas d'être un obstacle au salut; on ne la considère jamais que par comparaison : mais je crois qu'il suffit qu'elle remplisse tout le cœur pour être condamnable; et, quoi que ce puisse être qui nous occupe de cette sorte, c'est plus qu'il n'en faut pour n'être pas en état de communier. Vous voyez que l'affaire du syndic m'avoit mise hors de combat : enfin c'est une pitié que d'être si vive : il faut tâcher de calmer et de posséder un peu son ame; je n'en serai pas moins à vous, et j'en serai un peu plus à moi même. Corbinelli me prioit fort d'entrer dans ce sentiment : il est vrai que son absence me donne une augmentation de chagrin; il m'aime fort, je l'aime aussi; il m'est bon à tout ce que je veux, mais il faut que je sois dénuée de tout pendant mon voyage de Bretagne; j'ai tant de raisons pour y aller, que je ne puis pas y mettre la moindre incertitude.

Gardez-vous bien de faire raser le petit marquis; j'ai consulté les habiles; c'est le moyen d'ébranler son petit cerveau, de lui faire avoir des fluxions, des maux d'yeux, des petites dents

noires; enfin il n'est point assez fort; faites couper ses cheveux fort courts aux ciseaux, voilà tout ce que vous pouvez faire présentement.

Le cuisinier de M. le cardinal de Retz ne le quitte point, ni son officier : c'est une chose héroïque que les sentiments de ces gens-là; ils préfèrent l'honneur de ne le point quitter aux meilleures conditions de la cour; on ne peut les entendre sans admirer leur affection. Le pauvre *Peau* a mieux fait encore, il est mort : il tomba malade la veille du départ de Son Éminence, et beaucoup de saisissement avec une grosse fièvre l'a emporté en neuf jours: je l'ai vu, et, quoique je ne puisse entrer dans cette maison sans douleur, les domestiques qui y étoient encore m'y faisoient passer pour les admirer. D'Hacqueville revint hier au soir : je n'ai pu le revoir sans beaucoup d'émotion; les trois fidèles amis du cardinal l'ont quitté à Jouare : je crains et souhaite de voir les deux autres. Son Éminence m'a écrit pour me dire encore un adieu; je le prie de ne me point ôter l'espérance de le revoir; je suis extrêmement touchée de sa retraite : je vous manderai comme il s'y trouvera; il nous paroît que son courage est infini : nous voudrions bien qu'il fût soutenu d'une grace victorieuse[1].

[1] Allusion aux disputes sur la grace, entre les jansénistes et les molinistes. *G. D. S. G.*

Je dirai vos douceurs à madame du Plessis : on les estime si fort, que pendant que vous êtes dans le faubourg, je vous conseille d'aller un peu plus loin. Je me porte fort bien de ma saignée du pied; je partirai pour la Bretagne quand j'aurai fini vos affaires ici : je ne pourrois pas y vivre en repos sans cela. Je suis de votre avis sur ce que dit *Philomèle :* mais quand on ne sauroit trouver de lieu qui ne fasse souvenir, ou qu'on porte si vivement le souvenir avec soi, on est à plaindre. Je suis persuadée que notre cardinal ne nous oubliera de long-temps. Il y a des endroits dans vos lettres si aimables et si pleins de tendresse pour moi, que je n'ose entreprendre d'y répondre : je ne me vante que de les bien sentir et d'en connoître tout le prix.

Réponse au 19 *juin.*

Je reçois votre lettre, qui m'apprend la maladie du pauvre petit marquis; j'en suis extrêmement en peine; et pour cette saignée, je ne comprends pas qu'elle puisse faire de bien à un enfant de trois ans, avec l'agitation qu'elle lui donne : de mon temps, on ne savoit ce que c'étoit que de saigner un enfant. Madame de Sanzei s'est opiniâtrée à ne point faire saigner son fils : elle lui a donné tout simplement de la poudre à vers; il est guéri. Je crains que l'on ne

fasse de notre enfant, à force de l'honorer, comme on fait des enfants du roi et de ceux de M. le duc [1]. Je n'aurai aucun repos que je ne sache la suite de cette fièvre. Je vous plains bien, et M. de Grignan; dites-lui l'intérêt que je prends à son inquiétude et à la vôtre. Mon Dieu! ma bonne, que je suis en peine!

Pour ce que vous dites de l'avenir touchant M. le cardinal, il est vrai que je l'ai vu fort possédé de l'envie de vous témoigner en grand volume son amitié, quand il aura payé ses dettes: ce sentiment me paroît assez obligeant pour que vous en soyez informée; mais comme il y a deux ans à méditer sur la manière dont vous refuserez ses bienfaits, je pense, ma chère enfant, qu'il ne faut point prendre des mesures de si loin: Dieu nous le conserve, et nous fasse la grace d'être en état dans ce temps de lui faire entendre vos résolutions; il est fort inutile entre-ci et là de s'en inquiéter: et pour la cassolette, comme il y a très-long-temps qu'il ne m'en a parlé, j'aurois cru faire comme dans le Bocace, si, sous prétexte de la refuser, je l'en avois fait ressouvenir: je ne sais point ce qu'il a ordonné là-dessus.

M. de Turenne est très-bien posté; son armée

[1] M. le duc venoit de perdre deux de ses enfants à peu de jours l'un de l'autre. *D. P.*

ne s'est point battue, comme on disoit : tout le monde se porte bien, et en Flandre et en Allemagne. La petite madame de Saint-Valleri, si belle et si jolie, a la petite-vérole très-cruellement.

LETTRE CCCXCIX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 28 juin 1675.

Madame de Vins me parut hier fort tendre pour vous, ma fille, c'est-à-dire à sa mode; mais sa mode est bonne : il ne me parut aucun interligne à tout ce qu'elle disoit.

Il n'y a point de nouvelles. Le bonheur du roi a fait passer la Meuse au duc de Lorraine et au prince d'Orange. M. de Turenne a ses coudées franches; de sorte que nous ne sommes plus pressés d'aucun endroit. Je crois que vous l'êtes un peu de *la Toscane*[1]; elle doit être passée présentement.

Je suis ravie que vous aimiez mes lettres : je ne pense point qu'elles soient aussi agréables que vous le dites; mais il est vrai que pour *figées*, elles ne le sont pas. Notre bon cardinal est dans

[1] La grande-duchesse.

sa solitude; son départ m'a donné de la tristesse et m'a fait souvenir du vôtre. Il y a long-temps que j'ai remarqué nos cruelles séparations aux quatre coins de la terre. Il fait un froid horrible: nous nous chauffons, et vous aussi, ce qui est une bien plus grande merveille. Vous jugez très-bien de *Quantova* [1] : si elle ne peut point reprendre ses vieilles brisées, elle poussera son autorité et sa grandeur au-delà des nues; mais il faudroit qu'elle se mît en état d'être aimée toute l'année, sans scrupule: en attendant, sa maison est pleine de toute la cour; les visites se font alternativement, et la considération est sans bornes. Ne vous mettez point en peine de mon voyage de Bretagne; vous êtes trop bonne et trop appliquée à ma santé : je ne veux point de la belle *Mousse;* l'ennui des autres me pèse plus que le mien. Je n'ai pas le temps d'aller à Livry : j'expédie vos affaires dont j'ai fait un vœu. Je dirai toutes vos douceurs à madame de Villars et à madame de La Fayette : cette dernière est toujours avec sa petite fièvre. Adieu, ma très-chère enfant, je suis entièrement à vous.

[1] Madame de Montespan est également désignée dans ces lettres par les chiffres de *Quanto* et de *Quantova*. (*Voyez* la note de la lettre suivante.) *M.*

LETTRE CD.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 3 juillet 1675.

Mon Dieu, ma fille, que je m'accoutume peu à votre absence! j'ai quelquefois de si cruels moments, quand je considère comme nous voilà placées, que je ne puis respirer; et, quelque soin que je prenne de détourner cette idée, elle revient toujours. Je demande pardon à votre philosophie de vous faire voir tant de foiblesse; mais, une fois entre mille, ne soyez point fâchée que je me donne le soulagement de vous dire ce que je souffre si souvent sans en rien dire à personne. Il est vrai que la Bretagne nous va encore éloigner; c'est une rage : il semble que nous voulions nous aller jeter chacune dans la mer, et laisser toute la France entre nous deux : Dieu nous bénisse!

Je reçus, il y a deux jours, une lettre de M. le cardinal, qui est à la veille d'entrer dans sa solitude; je crois qu'elle ne lui ôtera de long-temps l'amitié qu'il a pour vous : je suis plus que satisfaite, en mon particulier, de celle qu'il me témoigne.

Je vous vois user de votre autorité pour faire prendre médecine à votre fils : je crois que vous faites fort bien. Ce n'est pas un rôle qui vous convienne mal que celui du commandement ; mais vous êtes heureuse que votre enfant ne vous ait jamais vue avaler une médecine ; votre exemple détruiroit vos raisonnements. Je songe à votre frère : vous souvient-il comme il vous contrefaisoit ? Je suis ravie que ce petit marquis soit guéri : vous vous servirez du pouvoir que vous avez sur lui pour le conduire ; j'ai bonne opinion de lui de vous aimer. Pour moi, je me suis fait saigner pour l'amour de vous ; je m'en porte fort bien. Un médecin que j'ai vu chez madame de La Fayette m'a priée de ne me point faire purger sitôt : il me donnera des pillules admirables : c'est le premier médecin de MADAME qui vaut mieux que tous les autres premiers médecins.

Mais, à propos, vous attendez mon conseil pour aller voir madame la grande-duchesse à Montélimart : M. de Grignan vous conseille d'y aller, et vous n'avez point d'équipage ; je ne comprends pas trop bien comme il l'entend ; mon avis c'est d'y aller tout doucement à pied ; je devine à-peu-près le parti que vous aurez pris, et je l'approuve. On l'attend ici comme une espèce de *Colonne* et de *Mazarin*, pour la folie

d'avoir quitté son mari, après quinze ans de séjour ; car, pour tout le reste, on fait honneur à qui il est dû : sa prison sera rude ; mais elle croit qu'on l'adoucira. Je suis persuadée qu'elle aimerait fort cette *maison* [1], qui n'est point à louer ; ah ! qu'elle n'est point à louer ! et que l'autorité et la considération seront poussées loin, si la conduite du retour est habile ! Cela est plaisant, que tous les intérêts de *Quanto* et toute sa politique s'accordent avec le christianisme, et que le conseil de ses amis ne soit que la même chose avec celui de M. de Condom (*Bossuet*). Vous ne sauriez vous représenter le triomphe où elle est au milieu de ses ouvriers, qui sont au nombre de douze cents : le palais d'Apollidon, et les jardins d'Armide en sont une légère description. La femme de son ami solide (*la reine*) lui fait des visites, et toute la famille tour-à-tour ; elle passe nettement devant toutes les duchesses ; et celle qu'elle a placée (*madame de Richelieu*) témoigne tous les jours sa reconnaissance par les pas qu'elle fait faire.

Vous êtes bonne sur vos lamentations de Bretagne : je voudrois avoir Corbinelli ; vous l'aurez à Grignan, je vous le recommande ; et moi j'irai

[1] On comprend bien, dit Grouvelle, que cette *maison* est le cœur du roi. On disoit en effet que la grande-duchesse n'avoit quitté l'Italie que dans l'espoir insensé de faire cette conquête.
A. G.

voir ces coquins qui jettent des pierres dans le jardin du patron. On dit qu'il y a cinq ou six cents bonnets bleus en Basse-Bretagne qui auroient bon besoin d'être pendus pour leur apprendre à parler : la Haute-Bretagne est sage, et c'est mon pays.

Mon fils me mande qu'il y a un détachement de dix mille hommes ; il n'en est pas : M. le prince y est, et M. le duc ; mais on me dit hier qu'il n'y auroit rien de dangereux, et qu'ils étoient pêle-mêle avec les ennemis, la rivière entre deux, comme disent les goujats. On ne dit rien de M. de Turenne, sinon qu'il est posté à souhait pour ne faire que ce qu'il lui plaira.

Il m'a paru que l'envie d'être approuvé de l'académie d'Arles pourra vous faire avoir quelques *maximes* de M. de La Rochefoucauld. Le *portrait* vient de lui, et ce qui me le fit trouver bon, et le montrer au cardinal, c'est qu'il n'a jamais été fait pour être vu : c'étoit un secret que j'ai forcé, par le goût que je trouvai à des louanges en absence, de la part d'un homme qui n'est ni intime ami, ni flatteur. Notre cardinal trouva le même plaisir que moi à voir que c'étoit ainsi que la vérité forçoit à parler de lui, quand on ne l'aimoit guère, et qu'on croyoit qu'il ne le sauroit jamais [1]. Nous apprendrons

[1] Le cardinal de Retz, qui, à cette époque, n'avoit point en-

bientôt comme il se trouve dans sa retraite : il faut souhaiter que Dieu s'en mêle, sans cela tout est mauvais.

Nous avons eu un froid étrange ; mais j'admire bien plus le vôtre ; il me semble qu'au mois de juin je n'avois pas froid en Provence. Je vous vois dans une parfaite solitude ; je vous plains moins qu'une autre ; je garde ma pitié pour bien d'autres sujets, et pour moi-même la première. Je trouve qu'il est commode de connoître les lieux où sont les gens à qui l'on pense toujours : ne savoir où les prendre fait une obscurité qui blesse l'imagination : votre chambre et votre cabinet me font mal, et pourtant j'y suis quelquefois toute seule à songer à vous ; c'est que je ne me soucie point de me tant épargner. Ne faites-vous point rétablir votre terrasse ? Cette ruine me déplaît et vous ôte votre unique promenade. Voilà une lettre infinie ; mais savez-vous que cela me plaît de causer avec vous ? Tous mes autres commerces languissent, par la raison que les gros poissons mangent les petits. J'embrasse le petit marquis ; dites-lui qu'il a encore une autre maman au monde ; je crois qu'il ne se souvient pas de moi. Adieu, ma très-chère et très-aimable enfant, je suis entièrement à vous.

core écrit ses Mémoires, paroît s'être ressouvenu de ce portrait quand il traça le caractère de M. de La Rochefoucauld. *A. G.*

LETTRE CDI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 5 juillet 1675.

Je veux vous entretenir un moment, ma chère fille, de notre bon cardinal; voilà une lettre qu'il vous écrit; conseillez-lui fort de s'occuper et s'amuser à faire écrire son histoire; tous ses amis l'en pressent beaucoup : il me mande qu'il se trouve très-bien dans son désert, qu'il le regarde sans effroi, qu'il espère que la grace de Dieu y soutiendra sa foiblesse. Il me témoigne une extrême tendresse pour vous, et me prie de ne point partir sans achever vos affaires. Il se souvient du temps que vous aviez la fièvre tierce, et qu'il me prioit, pour l'amour de lui, d'avoir soin de votre santé; je lui réponds sur le même ton. Il m'assure que les plus affreuses solitudes ne seroient pas capables en mille ans de lui faire oublier l'amitié qu'il nous a promise. Il a été reçu à Saint-Mihel avec des transports de joie; tout le peuple étoit à genoux, et le recevoit comme une sauvegarde que Dieu leur envoie; les troupes qui y étoient sont délogées; les officiers sont venus prendre ses ordres pour s'éloigner et pour

épargner qui il voudra. M. le cardinal de Bonzi m'a assuré que le pape, sans avoir encore reçu la lettre du cardinal de Retz, lui avoit envoyé un bref, pour lui dire qu'il veut et entend qu'il garde son chapeau; que cette dignité ne l'empêchera pas de faire son salut. Le public ajoute que Sa Sainteté lui ordonne de ne faire sa retraite qu'à Saint-Denis; mais je doute de ce dernier, et je vous nomme mon auteur pour l'autre.

Je suis très-persuadée qu'on ne pense plus à la cassolette : si j'avois prié qu'on ne l'envoyât point, j'en aurois fait souvenir; j'ai donc mieux fait de n'en point parler. Il n'y a point de nouvelle importante : on est toujours alerte du côté de M. de Turenne. Il y avoit l'autre jour une madame Noblet, de l'hôtel de Vitri, qui jouoit à la bassette avec MONSIEUR; on lui parla de M. de Vitri, qui est très-malade; elle a dit à MONSIEUR : Hélas! Monsieur, j'ai vu ce matin son visage, il est fait comme un vrai *stratagême*; cela est plaisant; que vouloit-elle donc dire? Madame de Richelieu a reçu des lettres du roi si excessivement tendres et obligeantes, qu'elle doit être plus que payée de tout ce qu'elle a fait[1]. Adieu, ma très-chère et très-parfaitement aimée. J'attends demain de vos nouvelles, et je vous embrasse très-tendrement.

[1] La liaison très-singulière de la reine avec madame de Montespan étoit son ouvrage. *A. G.*

LETTRE CDII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 10 juillet 1675.

Je suis, je vous assure, au désespoir de l'inquiétude que vous avez eue de ma santé : hélas ! ma belle, vous ne pensez à autre chose, et votre raisonnement est fait exprès pour vous donner du chagrin : vous dites que l'on vous fait un mystère de ma saignée ; mais, de bonne foi, je ne suis point malade, je n'ai point eu de vapeurs ; je plaçai ma saignée brusquement selon le besoin de mes affaires, plutôt que sur celui de ma santé ; je me sentois un peu plus oppressée ; je jugeai bien qu'il fallait me saigner avant que de partir, afin de mettre cette saignée par provision dans mes ballots. M. le cardinal, que j'allois voir tous les jours, étoit parti ; je vis cinq ou six jours de repos ; et au-delà j'entrevis l'affaire de M. de Bellièvre, je voulois m'y donner tout entière, et à la sollicitation de votre petit procès, cela fit que je rangeai ma saignée pour avoir toute ma liberté ; je ne vous mandai point tout ce détail, parce que cela auroit eu l'air de faire l'empêchée, et cette discrétion vous a coûté

mille peines : j'en suis désespérée, ma fille ; mais croyez que je ne vous tromperai jamais, et que, suivant nos maximes de ne nous point épargner, je vous manderai toujours sincèrement comme je suis ; fiez-vous en moi : par exemple, on veut encore que je me purge ; hé bien! je le ferai dès que j'aurai du temps ; n'en soyez donc point effrayée : un peu d'oppression m'avoit fait souhaiter plutôt la saignée ; je m'en porte fort bien, débarrassez-vous de cette inquiétude ; au reste, ma fille, nous avons gagné notre petit procès de Vantadour ; nous en avons fait les marionnettes d'un grand, car nous l'avons sollicité. Les princesses de Tingri étoient à l'entrée des juges, et moi aussi, et nous avons été remercier.

C'est dommage que Molière soit mort, il feroit une très-bonne farce de ce qui se passe à l'hôtel de Bellièvre. Ils ont refusé quatre cent mille francs de cette charmante maison, que vingt marchands vouloient acheter, parce qu'elle donne dans quatre rues, et qu'on y auroit fait vingt maisons ; mais ils n'ont jamais voulu la vendre, parce que c'est la maison paternelle, et que les souliers du vieux chancelier en ont touché le pavé, et qu'ils sont accoutumés à la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, et, sur cette vieille radoterie, ils sont logés pour vingt mille livres de rente. Que dites-vous de cette

manière de penser? Madame de Coulanges a vu la grande-duchesse (*à Lyon*), entre deux accès de la colique de sa mère : elle dit que cette princesse est très-changée, et qu'elle sera effacée par madame de Guise [1]; elle lui dit qu'elle vous avoit vue à Pierrelate, et qu'elle vous avoit trouvée extrêmement belle : mandez-moi quelque détail de son voyage; vous êtes cause que je l'irai voir.

Je m'en vais répondre à votre lettre du 3. Parlons de notre bon cardinal. Il n'étoit pas encore vrai que le pape lui eût envoyé un bref, quand madame de Vins vous l'a mandé; mais il est vrai présentement; c'étoit le cardinal Spada qui en avoit répondu. Le bon pape a fait, ma très-chère, sans comparaison, comme Trivelin [2], il a fait et donné la réponse avant que d'avoir reçu la lettre. Nous sommes tous ravis, et d'Hacqueville croit que notre cardinal ne fera point d'instance extraordinaire : il répondra seulement que ce n'est point pour avoir cru son salut impossible avec la pourpre, et qu'on verra dans sa lettre les véritables raisons qui l'avoient obligé à vouloir rendre son chapeau; mais que si Sa Sainteté persiste à lui commander de le

[1] Elisabeth d'Orléans, sœur puînée de madame la grande-duchesse. *D. P.*

[2] Personnage de la comédie italienne. *D. P.*

garder, il est tout disposé à obéir; ainsi toutes les apparences sont qu'il sera toujours notre très-bon cardinal. Il se porte bien dans sa solitude; il le faut croire, quand il le dit, il ne m'a point dit adieu pour jamais ; au contraire, il m'a donné toute l'espérance du monde de le revoir, et m'a paru même avoir quelque joie non-seulement de m'en donner, mais de conserver pour lui cette petite espérance. Il gardera son équipage de chevaux et de carrosses, car il ne peut plus avoir la modestie d'un pénitent, à cet égard-là, comme dit la princesse d'Harcourt. Il m'écrit souvent de petits billets qui me sont bien chers, et me parle toujours de vous : écrivez-lui sur ce chapeau, et conseillez-lui de s'occuper.

On dit que M. de Saint-Vallier a épousé mademoiselle de Rouvroi; c'étoit un jeu joué que sa disgrace [1]. La petite Saint-Valeri est hors d'affaire pour sa vie, mais sa beauté est fort incertaine [2]. La prospérité du coadjuteur ne l'est point du tout; il est parfaitement content, et a raison de l'être : pour moi, je crois, comme vous, qu'il l'est encore plus du séjour de Paris que de l'archevêque de Paris. Vous avez très-bien fait d'aller voir cette princesse : c'eût été

[1] *Voyez* la lettre du mercredi 12 juin précédent.

[2] Elle avoit la petite-vérole. *M.*

une férocité que d'y manquer, et vous avez très-bien fait de demeurer à Grignan, vous y ferez revenir plutôt M. de Grignan : vous y aurez peut-être madame de Coulanges, Vardes et Corbinelli. Madame de Coulanges mande que votre *haine* est très-commode, et qu'elle vous fait avoir un commerce admirable. Ma fille, ne me remerciez point de tout ce que je fais pour vous et pour mademoiselle de Méri; réjouissez-vous plutôt avec moi du plaisir sensible que j'ai de faire des pas et des choses qui ont rapport à vous, et qui vous peuvent plaire.

LETTRE CDIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 12 juillet 1675.

C'est une des belles chasses qu'il est possible de voir, que celle que nous faisons après M. de B..... et M. de M.....[1]. Ils courent, ils se relaissent, ils se forlongent, ils rusent; mais nous sommes toujours sur la voie, nous avons le nez bon, et nous les poursuivons toujours : si jamais nous les attrapons, comme je l'espère, je vous

[1] On pense que ces initiales sont celles de M. de Buous et de M. de Marignanes. M. de Monmerqué croit que M. de M.... doit être M. de Mirepoix, beau-frère de mademoiselle du Puy-du-Fou, seconde femme de M. de Grignan. *G. D. S. G.*

assure qu'ils seront bien bourrés ; et puis je vous promets encore que, suivant le procédé noble des lévriers, nous les laisserons là pour jamais, et n'y toucherons pas. Je vous manderai la fin de tout ceci : je ne pense pas à quitter cette affaire ; mais comme je vous empêche, sur l'amitié, d'être le plus grand capitaine du monde, l'abbé (*de Coulanges*) m'empêche d'être la personne la plus agitée et la plus occupée de vos affaires : il m'efface par son activité ; il est vrai qu'étant jointe à son habileté, il doit battre plus de pays que moi ; il le fait aussi, et dès sept heures du matin, il sort pour consulter les mots, les points et les virgules de cette transaction. Au reste, il y a quelquefois des disputes avec mademoiselle de Méri ; mais savez-vous ce qui les cause ? c'est assurément l'exactitude de l'abbé, beaucoup plus que l'intérêt : mais quand l'arithmétique est offensée, et que la règle de *deux et deux font quatre* est blessée en quelque chose, le bon abbé est hors de lui ; c'est son humeur, il le faut prendre sur ce pied-là : d'un autre côté, mademoiselle de Méri a un style tout différent ; quand, par esprit ou par raison, elle soutient un parti, elle ne finit plus, elle le pousse ; l'abbé se sent suffoqué par un torrent de paroles, il se met en colère, et en sort par faire l'oncle, et dire qu'on se taise : on lui dit

qu'il n'a point de politesse ; *politesse* est un nouvel outrage, et tout est perdu; on ne s'entend plus; il n'est plus question de l'affaire ; ce sont les circonstances qui sont devenues le principal : en même temps je me mets en campagne, je vais à l'un, je vais à l'autre, comme le cuisinier de la comédie [1]; mais je finis mieux, car on en rit; et, au bout du compte, que le lendemain mademoiselle de Méri retourne au bon abbé, et lui demande son avis, bonnement il le lui donnera et la servira ; il a ses humeurs : quelqu'un est-il parfait ? je vous réponds toujours d'une chose, c'est qu'il n'y aura qu'à rire de leurs disputes, tant que j'en serai témoin.

Adieu, ma très-chère enfant, je ne sais point de nouvelles. Notre cardinal se porte très-bien; écrivez-lui, et qu'il ne s'amuse point à ravauder et répliquer à Rome; il faut qu'il obéisse, et qu'il use ses vieilles calottes, comme dit le gros abbé (*de Pontcarré*), qui se plaint de votre silence. M. de La Rochefoucauld vous mande que sa goutte est si parfaitement revenue, qu'il croit que la pauvreté reviendra aussi; du moins il ne sent point le plaisir d'être riche avec les douleurs qui le font mourir. Je vous embrasse mille fois.

[1] *Voyez* la scène de maître Jacques, cuisinier d'Harpagon, qui travaille à réconcilier celui-ci avec son fils, dans l'*Avare* de Molière, scène IV, acte IV. *D. P.*

LETTRE CDIV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 19 juillet 1675.

Devinez d'où je vous écris, ma fille? c'est de chez M. de Pomponne; vous vous en apercevrez par le petit mot que madame de Vins vous dira ici. J'ai été avec elle, l'abbé Arnauld et d'Hacqueville, voir passer la procession de Sainte-Geneviève; nous en sommes revenus de très-bonne heure, il n'étoit que deux heures; bien des gens n'en reviendront que ce soir. Savez-vous que c'est une belle chose que cette procession? Tous les différents religieux, tous les prêtres des paroisses, tous les chanoines de Notre-Dame, et M. l'archevêque pontificalement, qui va à pied, bénissant à droite et à gauche jusqu'à la métropole; il n'a cependant que la main gauche; et à la droite, c'est l'abbé de Sainte-Geneviève, nu-pieds, précédé de cent cinquante religieux, nu-pieds aussi, avec sa crosse et sa mitre, comme l'archevêque, et bénissant de même, mais modestement et dévotement, et à jeun, avec un air de pénitence qui

fait voir que c'est lui qui va dire la messe dans Notre-Dame.

Le parlement en robes rouges, et toutes les compagnies supérieures, suivent cette châsse qui est brillante de pierreries, portée par vingt hommes habillés de blanc, nu-pieds. On laisse en otage à Sainte-Geneviève le prévôt des marchands et quatre conseillers; jusqu'à ce que ce précieux trésor y soit revenu. Vous allez me demander pourquoi on a descendu cette châsse; c'étoit pour faire cesser la pluie, et pour demander le chaud; l'un et l'autre étoient arrivés au moment qu'on a eu ce dessein, de sorte que, comme c'est en général pour nous apporter toutes sortes de biens, je crois que c'est à elle que nous devons le retour du roi : il sera ici dimanche; je vous manderai mercredi tout ce qui se peut mander. M. de La Trousse mène un détachement de six mille hommes au maréchal de Créqui, pour aller joindre M. de Turenne; La Fare et les autres demeurent avec les gendarmes-dauphins dans l'armée de M. le prince. Voici des dames qui attendent leurs maris, au *prorata* de leur impatience. L'autre jour, MADAME et madame de Monaco prirent d'Hacqueville à l'hôtel de Gramont, pour s'en aller courir les rues *incognito*, et se promener aux Tuileries : comme MADAME n'est point sur le pied d'être galante,

elle se joue parfaitement bien de sa dignité. On attend à toute heure madame de Toscane; c'est encore un des biens de la châsse de Sainte-Geneviève. Je vis hier une de vos lettres entre les mains de l'abbé de Pontcarré; c'est la plus divine lettre du monde, il n'y a rien qui ne pique et qui ne soit salé; il en a envoyé une copie à l'Éminence, car l'original est gardé comme la châsse. Adieu, ma très-chère et très-parfaitement aimée, vous êtes si vraie, que je ne rabats rien sur tout ce que vous me dites de votre tendresse; vous pouvez juger si j'en suis touchée.

LETTRE CDV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 24 juillet 1675.

Il fait bien chaud aujourd'hui, ma très-chère belle, et, au lieu de m'inquiéter dans mon lit, la fantaisie m'a pris de me lever, quoiqu'il ne ne soit que cinq heures du matin, pour causer un peu avec vous.

Le roi arriva dimanche matin à Versailles; la reine, madame de Montespan et toutes les dames étoient allées dès le samedi reprendre tous leurs appartements ordinaires : un moment après être

arrivé, le roi alla faire ses visites ; la seule différence, c'est qu'on joue dans ces grands appartements que vous connoissez. J'en saurai davantage ce soir avant que de fermer ma lettre : ce qui fait que je suis si mal instruite de Versailles, c'est que je revins hier au soir de Pomponne, où madame de Pomponne nous avoit engagés d'aller, d'Hacqueville et moi, avec tant d'empressement, que nous n'avons pu ni voulu y manquer. M. de Pomponne, en vérité, fut aise de nous voir : vous avez été célébrée, dans ce peu de temps, avec toute l'estime et l'amitié imaginables : nous avons fort causé ; une de nos folies a été de souhaiter de découvrir tous les dessous de cartes de toutes les choses que nous croyons voir et que nous ne voyons point, tout ce qui se passe dans les familles, où nous trouverions de la haine, de la jalousie, de la rage, du mépris, au lieu de toutes les belles choses qu'on met au-dessus du panier, et qui passent pour des vérités ; je souhaitois un cabinet tout tapissé de dessous de cartes au lieu de tableaux ; cette folie nous mena bien loin, et nous divertit fort ; nous voulions casser la tête à d'Hacqueville pour en avoir, et nous trouvions plaisant d'imaginer que, de la plupart des choses que nous croyons voir, on nous détromperoit : vous pensez donc que cela est ainsi dans une telle maison ; vous pensez que

l'on s'adore en cet endroit-là ; tenez, voyez : on s'y hait jusqu'à la fureur, et ainsi de tout le reste; vous pensez que la cause d'un tel événement, c'est une telle chose; c'est le contraire : en un mot, le petit démon qui nous tireroit les rideaux nous divertiroit extrêmement. Vous voyez bien, ma très-belle, qu'il faut avoir bien du loisir pour s'amuser à vous dire de telles bagatelles; voilà ce que c'est que de s'éveiller matin : voilà comme fait M. de Marseille; j'aurois fait des visites au flambeaux, si nous étions aujourd'hui en hiver.

Vous avez donc toujours votre bise : ah! ma fille, qu'elle est ennuyeuse! nous avons chaud nous autres, il n'y a plus qu'en Provence où l'on ait froid. Je suis très-persuadée que notre châsse (*de Saint-Geneviève*) a fait ce changement; car, sans elle, nous apercevions comme vous que le procédé du soleil et des saisons étoit changé; je crois que j'eusse trouvé, comme vous, que c'étoit la vraie raison qui nous avoit précipité tous ces jours auxquels nous avions tant de regret : pour moi, mon enfant, j'en sentois une véritable tristesse, comme j'ai senti toute la joie de passer les étés et les hivers avec vous; mais quand on a le déplaisir de voir ce temps passé, et passé pour jamais, cela fait mourir : il faut mettre à la place de cette pensée l'espérance de se revoir.

J'attends un peu de frais pour me purger, et un peu de paix en Bretagne pour partir. Madame de Lavardin, madame de La Troche, M. d'Harouïs et moi, nous consultons notre voyage, et nous ne voulons pas nous aller jeter dans la fureur qui agite notre province; elle augmente tous les jours : ces démons sont venus piller et brûler jusqu'auprès de Fougères; c'est un peu trop près des Rochers. On a recommencé à piller un bureau à Rennes; madame de Chaulnes est à demi-morte des menaces qu'on lui fait tous les jours; on me dit hier qu'elle étoit arrêtée, et que même les plus sages l'ont retenue, et ont mandé à M. de Chaulnes, qui est au Fort-Louis, que si les troupes qu'il a demandées font un pas dans la province, madame de Chaulnes court risque d'être mise en pièces. Il n'est cependant que trop vrai qu'on doit envoyer des troupes, et on a raison de le faire, car, dans l'état où sont les choses, il ne faut pas des remèdes anodins; mais ce ne seroit pas une sagesse de partir avant que de voir ce qui arrivera de cet extrême désordre. On croit que la récolte pourra séparer toute cette belle assemblée, car enfin il faut bien qu'ils ramassent leurs blés : ils sont six ou sept mille, dont le plus habile n'entend pas un mot de françois. M. Boucherat me contoit l'autre jour qu'un curé avoit reçu devant ses paroissiens une pen-

dule qu'on lui envoyoit *de France;* car c'est ainsi qu'ils disent; ils se mirent tous à crier en leur langage, que c'étoit *la Gabelle*, et qu'ils le voyoient fort bien. Le curé habile leur dit sur le même ton : Point du tout, mes enfants, ce n'est point *la Gabelle*, vous ne vous y connoissez pas, c'est *le Jubilé;* en même-temps les voilà à genoux : que dites-vous de l'esprit fin de *ces Messieurs?* Quoi qu'il en soit, il faut un peu voir ce que deviendra ce tourbillon : ce n'est pas sans déplaisir que je retarde mon voyage; il est placé et rangé comme je le désire, il ne peut être remis dans un autre temps sans me déranger beaucoup de desseins; mais vous savez ma dévotion pour la Providence, il faut toujours en revenir là, et vivre au jour la journée : mes paroles sont sages comme vous voyez; mais très-souvent mes pensées ne le sont pas. Vous devinez aisément qu'il y a un point où je ne puis me servir de la résignation que je prêche aux autres.

Mademoiselle d'Eaubonne fut mariée avant-hier [1]. Votre frère voudroit bien donner son guidon pour être colonel du régiment de Champagne; M. de Grignan l'a été; mais toutes nos bonnes têtes ne sont pas trop d'avis qu'il augmente sa dépense de quinze ou seize mille francs dans le temps où nous sommes. Il est revenu

[1] Avec M. Le Goux de La Berchère.

une grande quantité de monde avec le roi : le grand-maître, messieurs de Soubise, Termes, Brancas, La Garde, Villars, le comte de Fiesque; pour ce dernier, on est tenté de dire : *Di cortesia piu che di guerra amico;* il n'y avoit pas un mois qu'il étoit arrivé à l'armée. M. de Pomponne dit qu'on ne peut jamais souhaiter la bataille de meilleur cœur, ni vouloir être plus résolument que le roi au premier rang, lorsqu'on crut qu'on seroit obligé de la donner à Limbourg. Il nous conta des choses admirables de la manière dont Sa Majesté vivoit avec tout le monde, et surtout avec M. le prince et M. le duc : tous ces détails sont fort agréables à entendre.

Au reste, ma fille, cette cassolette est venue; elle ressemble assez à un *jubilé;* elle pèse plus, et est beaucoup moins belle que nous ne pensions : c'est une antique qui s'appelle donc une *cassolette;* mais rien n'est plus mal travaillé; cependant c'est une vraie pièce à mettre à Grignan, et nullement à Paris : notre bon cardinal a fait de cela comme de sa musique, qu'il loue, sans s'y connoître; ce qu'il y a à faire, c'est de l'en remercier tout bonnement, et ne pas lui donner la mortification de croire que l'on n'est pas charmé de son présent : il ne faut pas aussi vous figurer que ce présent soit autre chose, selon lui, qu'une pure bagatelle, dont le refus se-

roit une très-grande rudesse. Je m'en vais l'en remercier en attendant votre lettre[1]. Quand je vous ai proposé de lui conseiller de s'amuser à écrire son histoire, c'est qu'on m'avoit dit de le lui conseiller de mon côté, et que tous ses amis ont voulu être soutenus, afin qu'il parût que tous ceux qui l'aiment sont dans le même sentiment[2]. Il se porte très-bien, je vous en assure; ce n'est plus comme cet hiver; le régime et les viandes simples l'ont entièrement remis. Il est vrai que Castor et Pollux ont porté la nouvelle de Rome. Vous dites fort plaisamment tout ce qu'on a dit ici; mais je ne fais que l'entendre redire, sans avoir eu le malheur de me trouver avec ceux qui raisonnent si bien. Je ne vois, Dieu merci, que des gens qui envisagent son action dans toute sa beauté, et qui l'aiment comme nous. Ses amis veulent qu'il ne se cloue point à Saint-Mihel, et lui conseillent d'aller à Commerci, et quelquefois à Saint-Denis. Il gardera son équipage en faveur de sa pourpre; je suis

[1] Madame de Sévigné pressentoit d'avance le refus que feroit sa fille du présent, et qu'elle fit en effet, suivant la lettre du jeudi 22 août suivant. (*Voyez* une des notes de la lettre sous cette date.) *G. D. S. G.*

[2] C'est aux instances des amis de M. le cardinal de Retz que le public est redevable des mémoires de sa vie, qui n'ont été imprimés que long-temps après sa mort, et avec des lacunes considérables. *D. P.*

persuadée avec joie que sa vie n'est point finie.

Madame la grande-duchesse et madame de Sainte-Mesme[1] ont fort parlé ici de votre beauté. J'aurois vu cette princesse sans notre voyage de Pomponne : tout le monde la trouve comme vous l'avez représentée, c'est-à-dire d'une tristesse effroyable. Madame de Montmartre[2] alla s'emparer d'elle à Fontainebleau : on lui prépare une affreuse prison.

Madame de Montlouet a la petite-vérole; les regrets de sa fille sont infinis; et la mère est au désespoir de ce que sa fille ne veut point la quitter pour aller prendre l'air, comme on lui ordonne : pour de l'esprit, je pense qu'elles n'en ont pas du plus fin; mais pour des sentiments, ma belle, c'est tout comme chez nous, et aussi tendres, et aussi naturels. Vous me dites des choses si extrêmement bonnes sur votre amitié pour moi, et à quel rang vous la mettez, qu'en vérité je n'ose entreprendre de vous dire combien j'en suis touchée, et de joie, et de tendresse, et de reconnaissance; mais vous le comprendrez aisément, puisque vous croyez savoir

[1] Elisabeth Gobelin, femme de Anne-Alexandre de l'Hôpital, comte de Sainte-Mesme, premier écuyer de la grande-duchesse de Toscane. *M.*

[2] Françoise-Rénée de Lorraine de Guise, abbesse de Montmartre, morte à 63 ans, le 5 décembre 1682. *M.*

à quel point je vous aime : le dessous de vos cartes est agréable pour moi. M. de Pomponne disoit, en demeurant d'accord que rien n'est général : « Il paroît que madame de Sévigné aime « passionnément madame de Grignan : savez-« vous le dessous des cartes? voulez-vous que je « vous le dise? *c'est qu'elle l'aime passionné-« ment.* » Il pourroit y ajouter, à mon éternelle gloire, *et qu'elle en est aimée.*

J'ai le paquet de vos soies; je voudrois bien trouver quelqu'un qui vous le portât; il est trop petit pour les voitures, et trop gros pour la poste : je crois que j'en pourrois dire autant de cette lettre. Adieu, ma très-aimable et très-chère enfant; je ne puis jamais vous trop aimer; quelques peines qui soient attachées à cette tendresse, celle que vous avez pour moi mériteroit encore plus, s'il étoit possible.

LETTRE CDVI.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 15 juillet 1675.

Il y a plus de quinze jours que je balance à vous écrire, Madame; mais comme c'est sur un chapitre de tristesse, j'ai de la peine à m'y ré-

soudre : je ne suis pas bon pour les consolations, je n'aime pas même à être consolé. C'est pour le départ de madame de Grignan et pour la retraite du cardinal de Retz que je vous écris aujourd'hui. Vous savez bien, Madame, en un mot comme en mille, que je suis bien aise de votre joie, et fort fâché de vos chagrins; mais n'en parlons plus, on ne sauroit trop tôt finir cette matière.

Comment vous portez-vous? où êtes-vous? et à quoi vous amusez-vous? En attendant votre réponse, Madame, je vous dirai que je me prépare à faire le mariage de mademoiselle de Bussy à la fin d'août. Je vous demanderai votre procuration au premier jour, et je vous en enverrai le modèle; cependant parlons de la guerre : le roi ne veut pas revenir sans avoir vu une bataille, et je crois qu'il en aura le plaisir, car le prince d'Orange le veut aussi, et M. le prince, Dieu sait combien! Il n'y aura point de combat général, à mon avis, entre M. de Turenne et M. de Montécuculli : l'un ne fera pas une assez fausse démarche devant l'autre pour l'obliger de hasarder une bataille; mais M. de Turenne fera assez s'il empêche le passage du Rhin et la communication de Strasbourg aux Allemands; je crois qu'il en viendra à bout. Mandez-moi des nouvelles de la belle *Madelonne;* je vous assure

que je l'aime bien, mais toujours moins que vous.

LETTRE CDVII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE LA FAYETTE.

A Paris, le mardi 24..... [1]

Vous savez, ma belle, qu'on ne se baigne pas tous les jours; de sorte que, pendant les trois jours que je n'ai pu me mettre dans la rivière, j'ai été à Livry, d'où je revins hier, avec dessein d'y retourner quand j'aurai achevé mes bains, et que notre abbé aura fait quelques petites affaires qu'il a encore ici. La veille de mon départ pour Livry, j'allai voir MADEMOISELLE, qui me fit les plus grandes caresses du monde; je lui fis vos compliments, et elle les reçut fort bien; du moins ne me parut-il pas qu'elle eût rien sur le cœur: j'étois allée avec mademoiselle de Rambouillet, madame de Valençai et madame de Lavardin: présentement elle s'en va à la cour, et cet hiver, elle sera si aise qu'elle fera bonne

[1] Cette lettre est sans date; mais avec un peu d'attention, on y trouve des motifs de ne pas la placer plus tard que l'été de 1675, où madame de Sévigné avoit plus de quarante-huit ans.

A. G.

chère[1] à tout le monde. Je ne sais point de nouvelles pour vous mander aujourd'hui, car il y a trois jours que je n'ai vu *la gazette*[2]. Vous saurez pourtant que madame des N..... est morte, et que Trévigni son amant en a pensé mourir de douleur; pour moi, j'aurois voulu qu'il en fût mort pour l'honneur des dames. Je suis toujours couperosée, ma pauvre petite, et je fais toujours des remèdes; mais comme je suis entre les mains de Bourdelot, qui me purge avec des melons et de la glace, et que tout le monde me vient dire que cela me tuera, cette pensée me met dans une telle incertitude, qu'encore que je me trouve bien de ce qu'il m'ordonne, je ne le fais pourtant qu'en tremblant. Adieu, ma très-chère, vous savez bien qu'on ne peut vous aimer plus tendrement que je fais.

LETTRE CDVIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 26 juillet 1675.

Il me semble, ma très-chère, que je ne vous écrirai aujourd'hui qu'une petite lettre, parce

[1] Pour *accueil*. (*Voyez* la note de la lettre du 3 avril 1675.)

[2] C'est-à-dire, madame de Lavardin, qui aimoit beaucoup les nouvelles, et qui en quêtoit partout. *D. P.*

qu'il est fort tard. Croiriez-vous bien que je reviens de l'opéra avec M. et madame de Pomponne, l'abbé Arnauld[1], madame de Vins, la bonne Troche, et d'Hacqueville? La fête se faisoit pour l'abbé Arnauld, qui n'en a pas vu depuis Urbain VIII, qu'il étoit à Rome avec M. d'Angers[2] : il a été fort content. Je suis chargée des compliments de toute la loge; mais surtout de M. de Pomponne, qui vous prie bien sérieusement de compter sur son amitié, malgré votre absence.

Je vis hier madame la grande-duchesse; elle me parut comme vous me l'aviez dépeinte : l'ennui est écrit et gravé sur son visage; elle est très-sage et d'une tristesse qui attendrit; mais je crois qu'elle reprendra ici sa joie et sa beauté : elle a fort bien réussi à Versailles; le roi l'a trouvée très-aimable, et lui adoucira sa prison : sa beauté n'effraie pas, et l'on se fait une belle ame de la plaindre et de la louer. Elle fut transportée de Versailles, et des caresses de sa noble famille ; elle n'avoit point vu M. le dauphin, ni MADEMOISELLE. Comme sa réputation n'a jamais eu ni tour, ni atteinte, il y aura une sorte de

[1] Frère aîné de M. de Pomponne. *D. P.*

[2] Henri Arnauld, oncle de M. de Pomponne, connu d'abord sous le nom d'abbé de Saint-Nicolas, depuis évêque d'Angers, et l'un des plus saints prélats qu'ait eus l'église de France. *D. P.*

charité à la divertir. Elle me parla fort de vous et de votre beauté : je lui dis, comme de moi, ce que vous me mandez ; c'est que vous subsistez encore sur l'air de Paris ; elle le croit, et que les airs et les pays chauds donnent la mort ; elle ne pouvait se taire de vous et du mauvais souper qu'elle vous avoit donné[1] : elle étoit fort contente de M. de Grignan, et de Ripert[2] qui l'avoit relevée de son carrosse versé. Elle a dans la tête madame de C...... comme la plus folle, la plus hardie, la plus coquette, la plus extravagante personne qu'elle ait jamais vue ; et qu'on lui dise que madame la grande-duchesse n'a remarqué qu'elle dans la Provence, quelle gloire ! et voilà ce que c'est.

J'ai si bien fait que madame de Monaco est toujours malade : si elle avoit de la santé, il faudroit quitter la partie ; sa faveur est délicieuse entre Monsieur et Madame. Je crains que madame de Langeron ne se console, et si, j'ai fait de mon mieux. Vous expliquez et comprenez fort bien le *fantôme* : on le dit présentement pour dire un *stratagème*[3]. Nos voyages sont sus-

[1] A Pierrelatte, petite ville du Bas-Dauphiné, où madame de Grignan s'étoit rendue pour saluer madame la grande-duchesse à son passage. *D. P.*

[2] L'homme d'affaires de M. de Grignan, et le frère du doyen du chapitre de Grignan. *M.*

[3] *Voyez* ci-dessus lettre du 15 juillet.

pendus, comme je vous ait dit; je m'en irai avec M. d'Harouïs, nous prendrons notre temps; la Bretagne est plus enflammée que jamais. Madame de Chaulnes n'est pas prisonnière en forme; mais une de ses amies voudroit de tout son cœur qu'elle ne fût pas à Rennes, d'où elle ne peut sortir, à cause des désordres qui sont tels que je vous les ai dits.

La cour s'en va à Fontainebleau; c'est MADAME qui le veut. Il est certain que *l'ami de Quantova* (*Louis XIV*) dit à sa femme et à son curé par deux fois : Soyez persuadés que je n'ai pas changé les résolutions que j'avois en partant; fiez-vous à ma parole, et instruisez les curieux de mes sentiments.

Mademoiselle d'Armagnac est mariée à ce Cadaval[1]; elle est belle et jolie; c'est le chevalier de Lorraine qui l'épouse : elle fait pitié d'aller chercher si loin la consommation. J'enverrai bientôt à M. de Grignan les airs de l'opéra; s'il est auprès de vous, je l'embrasse et le conjure d'avoir grand soin de vous. Adieu, ma très-chère enfant, je ne sais si c'est que le cardinal de Retz m'a priée d'avoir soin de vos intérêts; mais je languis quand je ne fais rien pour vous; sa recommandation fait plus en moi que sa bénédic-

[1] Nugno-Alvare Péréira de Mello, duc de Cadaval en Portugal. *D. P.*

tion. Mandez-moi toujours extrêmement de vos nouvelles : rien n'est petit à cet égard, rien n'est indifférent.

LETTRE CDIX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 31 juillet 1675.

Ce que vous dites du temps est divin : il est vrai, ma fille, qu'on ne voit personne demeurer au milieu d'un mois, parce qu'on ne sauroit venir à bout de le passer : ce sont des bourbiers d'où l'on sort; encore le bourbier nous arrête, et le temps va. Je suis fort aise que vous soyez paisiblement à Grignan jusqu'au mois d'octobre : Aix vous eût paru étrange au sortir d'ici, la solitude et le repos de Grignan délayent un peu les idées; vous avez eu bien de la raison d'en user ainsi. M. de Grignan vous est présentement une compagnie; votre château en sera rempli, et votre musique perfectionnée : il faut pâmer de rire de ce que vous dites de l'air italien; le massacre que vos chantres en font, corrigé par vous, est un martyre pour ce pauvre Vorey, qui fait voir la punition qu'il mérite. Vous souvient-il du lieu où vous l'avez entendu,

et du joli garçon qui le chantoit, qui vous donna si promptement dans la vue? Cet endroit-là de votre lettre est d'une folie charmante : je prie M. de Grignan d'apprendre cet air tout entier; qu'il fasse cet effort pour l'amour de moi; et nous le chanterons ensemble.

Je vous ai mandé, ma très-chère, comme nos folies de Bretagne m'arrêtoient pour quelques jours. M. de Forbin[1] doit partir avec six mille hommes pour punir notre Bretagne, c'est-à-dire la ruiner : ils s'en vont par Nantes; c'est ce qui fait que je prendrai la route du Mans avec madame de Lavardin; nous regardons ensemble le temps que nous devons prendre. M. de Pomponne a dit à M. de Forbin qu'il avoit des terres en Bretagne, et lui a donné le nom de celles de mon fils. La châsse de Sainte-Geneviève nous donne ici un temps admirable. La Saint-Géran est dans le chemin du ciel : la bonne Villars n'a point reçu votre lettre, c'est une douleur.

Voici une petite histoire qui se passa, il y a trois jours. Un pauvre passementier, dans ce faubourg Saint-Marceau, étoit taxé à dix écus pour un impôt sur les maîtrises, il ne les avoit pas : on le presse et represse; il demande du temps,

[1] Le bailli de Forbin, capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires du roi, et lieutenant-général des armées de Sa Majesté. *D. P.*

on le lui refuse; on prend son pauvre lit et sa pauvre écuelle; quand il se vit en cet état, la rage s'empara de son cœur; il coupa la gorge à trois de ses enfants qui étoient dans sa chambre; sa femme sauva le quatrième et s'enfuit : le pauvre homme est au Châtelet; il sera pendu dans un jour ou deux : il dit que tout son déplaisir, c'est de n'avoir pas tué sa femme et l'enfant qu'elle a sauvé. Songez, ma fille, que cela est vrai comme si vous l'aviez vu, et que depuis le siége de Jérusalem, il ne s'est point vu une telle fureur.

On devoit partir aujourd'hui pour Fontainebleau, où les plaisirs devoient devenir des peines par leur multiplicité : tout étoit prêt; il arrive un coup de massue qui rabaisse la joie; le peuple dit que c'est à cause de *Quantova* (*madame de Montespan*); l'attachement est toujours extrême; on en fait assez pour fâcher le curé et tout le monde, et peut-être pas assez pour elle; car dans son triomphe extérieur il y a un fonds de tristesse.

Vous parlez des plaisirs de Versailles; et dans le temps qu'on alloit à Fontainebleau pour s'abymer dans la joie, voilà M. de Turenne tué : voilà une consternation générale : voilà M. le prince qui court en Allemagne : voilà la France désolée. Au lieu de voir finir les campagnes, et d'avoir votre frère, on ne sait plus où l'on en est.

Voilà le monde dans son triomphe, et voilà des événements surprenants, puisque vous les aimez : je suis assurée que vous serez bien touchée de celui-ci. Je suis épouvantée de la prédestination de ce M. Desbrosses : peut-on douter de la Providence, et que le canon qui a choisi de loin M. de Turenne entre dix hommes qui étoient autour de lui, ne fût chargé depuis une éternité? Je m'en vais rendre cette histoire tragique à M. de Grignan pour celle de Toulon; plût à Dieu qu'elles fussent égales!

Vous devez écrire à M. le cardinal de Retz, nous lui écrivons tous; il se porte très-bien, et fait une vie très-religieuse : il va à tous les offices, il mange au réfectoire les jours maigres; nous lui conseillons d'aller à Commerci : il sera très-affligé de la mort de M. de Turenne. Ecrivez au cardinal de Bouillon; il est inconsolable.

Adieu, ma chère enfant, vous n'êtes que trop reconnoissante; vous vous faites un jeu de dire du mal de votre ame; je crois que vous sentez bien qu'il n'y en a pas une plus belle, ni meilleure : vous craignez que je ne meure d'amitié; je serois honteuse de faire ce tort à l'autre; mais laissez-moi vous aimer à ma fantaisie. Vous avez écrit une lettre admirable à Coulanges; quand le bonheur m'en fait voir quelqu'une, j'en suis ravie. Tout le monde se cherche pour parler de

M. de Turenne, on s'attroupe; tout étoit hier en pleurs dans les rues, le commerce de toute autre chose étoit suspendu.

LETTRE CDX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. LE COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, ce 31 juillet 1675.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher Comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France; c'est la mort de M. de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles[1]: le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde; toute la cour fut en larmes, et M. de Condom pensa s'évanouir. On étoit prêt d'aller se divertir à Fontainebleau, tout a été rompu; jamais un homme n'a été regretté si sincèrement; tout ce quartier où il a logé[2], et tout Paris, et tout le peuple étoient

[1] Par un billet du marquis de Vaubrun à M. de Louvois, daté du 27 juillet 1675, à trois heures après midi. Il est imprimé aux *Lettres militaires de Louis XIV*, tome III, page 216. *M.*

[2] Rue Saint-Louis au Marais, où étoit situé l'hôtel de Turenne, ainsi que le grand emplacement faisant partie de sa propriété qui

dans le trouble et dans l'émotion; chacun parloit et s'attroupoit pour regretter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort. C'est après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avoit le plaisir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui; et le 27, qui étoit samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche : son dessein étoit de donner sur l'arrière-garde, et il mandoit au roi à midi que, dans cette pensée, il avoit envoyé dire à Brissac qu'on fît les prières de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier pour apprendre au roi la suite de cette entreprise : il cachette sa lettre[1] et l'envoie à deux heures. Il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes : on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon, qui le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée : le courrier part à l'instant, il arriva lundi, comme je vous ai dit; de sorte qu'à une heure l'une de

servoit de prêche aux protestants, cédé dans la suite aux filles de l'ordre de Saint-Benoît, dites *Filles du Saint-Sacrement*, aujourd'hui paroisse succursale. *G. D. S. G.*

[1] *Voyez* les *Lettres militaires de Louis XIV*, tome III, page 211.

l'autre, le roi eut une lettre de M. de Turenne, et la nouvelle de sa mort. Il est arrivé depuis un gentilhomme de M. de Turenne, qui dit que les armées sont assez près l'une de l'autre; que M. de Lorges commande à la place de son oncle, et que rien ne peut être comparable à la violente affliction de toute cette armée. Le roi a ordonné en même temps à M. le duc d'y courir en poste, en attendant M. le prince qui doit y aller; mais comme sa santé est assez mauvaise, et que le chemin est long, tout est à craindre dans cet entre-temps : c'est une cruelle chose que cette fatigue pour M. le prince; Dieu veuille qu'il en revienne. M. de Luxembourg demeure en Flandre pour y commander en chef : les lieutenants-généraux de M. le prince sont MM. de Duras et de La Feuillade. Le maréchal de Créqui demeure où il est. Dès le lendemain de cette nouvelle, M. de Louvois proposa au roi de réparer cette perte, en faisant huit généraux au lieu d'un, c'est y gagner. En même temps on fit huit maréchaux de France; savoir : M. de Rochefort, à qui les autres doivent un remerciement; MM. de Luxembourg, Duras, La Feuillade, d'Estrades, Navailles, Schomberg et Vivonne; en voilà huit bien comptés : je vous laisse méditer sur cet endroit[1]. Le

[1] Madame de Cornuel, dont les bons mots conservent la mémoire, appeloit ces huit maréchaux de France *la monnoie de Turenne*. Gronvelle s'étonne avec raison que ce joli mot, si

grand-maître[1] étoit au désespoir; on l'a fait duc; mais que lui donne cette dignité? il a les honneurs du Louvre par sa charge, il ne passera point au parlement à cause des conséquences, et sa femme ne veut de tabouret qu'à Bouillé[2]: cependant c'est une grace; et s'il étoit veuf, il pourroit épouser quelque jeune veuve. Vous savez la haine du comte de Gramont pour Rochefort; je le vis hier, il est enragé; il lui a écrit, et l'a dit au roi. Voici la lettre:

MONSEIGNEUR,

La faveur l'a pu faire autant que le mérite[3].

C'est pourquoi je ne vous en dirai pas davantage.

Le Comte de GRAMONT.

Adieu, Rochefort.

connu, ait échappé à madame de Sévigné. M. de Monmerqué essaye de réparer cet oubli, en s'appuyant de mélanges inédits de l'abbé de Choisy, lequel avance que madame de Sévigné a dit que le roi, en faisant ces huit maréchaux de France, avoit changé un louis d'or en pièces de quatre sous. En supposant le fait, la répartie de madame de Sévigné eût été très-inconvenante et même brusque, au lieu que celle de madame de Cornuel est fine, délicate, spirituelle, et du ton de la meilleure compagnie. Quoi qu'il en soit, il est à présumer que l'abbé de Choisy, écrivain d'ailleurs très-poli, n'a pas prétendu accréditer le bon mot qu'il cite, aux dépens de celui de madame de Cornuel, qu'on n'oubliera jamais. *G. D. S. G.*

[1] Le comte du Lude, grand-maître de l'artillerie. *D. P.*

[2] Renée-Éléonore de Bouillé, première femme du comte du Lude, passoit sa vie à Bouillé, par un goût singulier qu'elle avoit pour la chasse. *D. P.*

[3] Vers du *Cid*. *D. P.*

Je crois que vous trouverez ce compliment comme on l'a trouvé ici. Il y a un almanach que j'ai vu, c'est de Milan; on y lit au mois de juillet : *Mort subite d'un grand;* et au mois d'août : *Ah! que vois-je!* On est ici dans des craintes continuelles : cependant nos six mille hommes sont partis pour abymer notre Bretagne; ce sont deux Provençaux [1] qui ont cette commission. M. de Pomponne a recommandé nos pauvres terres. M. de Chaulnes et M. de Lavardin sont au désespoir : voilà ce qui s'appelle des dégoûts. Si jamais vous faites les fous, je ne souhaite pas qu'on vous envoie des Bretons pour vous corriger : admirez combien mon cœur est éloigné de toute vengeance. Voilà, mon cher Comte, tout ce que nous savons jusqu'à l'heure qu'il est : en récompense d'une très-aimable lettre, je vous en écris une qui vous donnera du déplaisir : j'en suis en vérité aussi fâchée que vous. Nous avons passé tout l'hiver à entendre conter les divines perfections de ce héros : jamais un homme n'a été si près d'être parfait; et plus on le connoissoit, plus on l'aimoit, et plus on le regrette. Adieu, Monsieur et Madame, je vous embrasse mille fois.

[1] Le bailli de Forbin, dont il a été mention ci-devant, et le marquis de Vins, capitaine-lieutenant de la seconde compagnie des mousquetaires du roi. *D. P.*

Je vous plains de n'avoir personne à qui parler de cette grande nouvelle; il est naturel de communiquer tout ce qu'on pense là-dessus. Si vous êtes fâchés, vous êtes comme nous sommes ici.

LETTRE CDXI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 2 août 1675.

Je pense toujours, ma fille, à l'étonnement et à la douleur que vous aurez de la mort de M. de Turenne. Le cardinal de Bouillon est inconsolable : il apprit cette nouvelle par un gentilhomme de M. de Louvigny, qui voulut être le premier à lui faire son compliment; il arrêta son carrosse, comme il revenoit de Pontoise à Versailles : le cardinal ne comprit rien à ce discours; comme le gentilhomme s'aperçut de son ignorance, il s'enfuit; le cardinal fit courir après, et sut ainsi cette terrible mort; il s'évanouit; on le ramena à Pontoise, où il a été deux jours sans manger, dans des pleurs et dans des cris continuels. Madame de Guénégaud et Cavoye l'ont été voir; ils ne sont pas moins affligés que lui. Je viens de lui écrire un billet qui m'a paru bon : je lui dis par avance votre

affliction, et par l'intérêt que vous prenez à ce qui le touche, et par l'admiration que vous aviez pour le héros. N'oubliez pas de lui écrire : il me paroît que vous écrivez très-bien sur toutes sortes de sujets : pour celui-ci, il n'y a qu'à laisser aller sa plume. On paroît fort touché dans Paris de cette grande mort. Nous attendons avec transissement le courrier d'Allemagne ; Montécuculli, qui s'en alloit, sera bien revenu sur ses pas, et prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les soldats faisoient des cris qui s'entendoient de deux lieues ; nulle considération ne pouvoit les retenir ; ils crioient qu'on les menât au combat ; qu'ils vouloient venger la mort de leur père, de leur général, de leur protecteur, de leur défenseur ; qu'avec lui ils ne craignoient rien, mais qu'ils vengeroient bien sa mort ; qu'on les laissât faire, qu'ils étoient furieux, et qu'on les menât au combat. Ceci est d'un gentilhomme qui étoit à M. de Turenne, et qui est venu parler au roi ; il a toujours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis et les détails de la mort de son maître. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps ; vous pouvez penser s'il tomba de cheval et s'il mourut ! cependant le reste des esprits fit qu'il se traîna la longueur d'un pas, et que même il serra la main par convulsion ; et

puis on jeta un manteau sur son corps. Ce Boisguyot, c'est ce gentilhomme, ne le quitta point qu'on ne l'eût porté sans bruit dans la plus prochaine maison. M. de Lorges étoit à près d'une demi-lieue de là; jugez de son désespoir, c'est lui qui perd tout, et qui demeure chargé de l'armée et de tous les événements jusqu'à l'arrivée de M. le prince, qui a vingt-deux jours de marche. Pour moi, je pense mille fois le jour au chevalier de Grignan, et je ne m'imagine pas qu'il puisse soutenir cette perte sans perdre la raison : tous ceux qu'aimoit M. de Turenne sont fort à plaindre.

Le roi disoit hier en parlant des huit nouveaux maréchaux : si Gadagne avoit eu patience, il seroit du nombre, mais il s'est retiré, il s'est impatienté, c'est bien fait. On dit que le comte d'Estrées cherche à vendre sa charge; il est du nombre des désespérés de n'avoir point le bâton. Devinez ce que fait Coulanges; il copie mot à mot et sans s'incommoder, toutes les nouvelles que je vous écris. Je vous ai mandé comme le grand-maître est duc, il n'ose se plaindre; il sera maréchal de France à la première voiture; et la manière dont le roi lui a parlé passe de bien loin l'honneur qu'il a reçu. Sa Majesté lui dit de donner à Pomponne son nom et ses qualités; il répon-

dit : Sire, je lui donnerai le brevet de mon grand-père ; il n'aura qu'à le faire copier. Il faut lui faire un compliment. M. de Grignan en a beaucoup à faire, et peut-être des ennemis; car ils prétendent du *Monseigneur*, et c'est une injustice qu'on ne peut leur faire comprendre.

Je reviens à M. de Turenne, qui, en disant adieu à M. le cardinal de Retz, lui dit : « Monsieur, je ne suis point un *diseur*; mais je vous « prie de croire sérieusement que, sans ces af- « faires-ci, où peut-être on a besoin de moi, je « me retirerois comme vous ; et je vous donne « ma parole que, si j'en reviens, je ne mourrai « pas sur le coffre [1], et je mettrai, à votre exem- « ple, quelque temps entre la vie et la mort. » Je tiens cela de d'Hacqueville, qui ne l'a dit que depuis deux jours. Notre cardinal sera sensiblement touché de cette perte. Il me semble, ma fille, que vous ne vous lassez point d'en entendre parler : nous sommes convenus qu'il y a des choses dont on ne peut trop savoir de détails.

[1] Grouvelle dit : Je ne sais si cette façon de parler n'est pas une allusion à ces vers d'une épitaphe du poète Tristan l'*Hermite*, qui finit ainsi :

Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

Il est singulier, ajoute le même annotateur, que ce fût là un proverbe sous Louis XIV, et que ce proverbe fût déjà oublié sous Louis XV.

J'embrasse M. de Grignan : je vous souhaiterois quelqu'un à tous deux avec qui vous pussiez parler de M. de Turenne : les Villars vous adorent ; Villars est revenu ; mais Saint-Géran et sa tête [1] sont demeurés : sa femme espéroit qu'on auroit quelque pitié de lui et qu'on le ramèneroit. Je crois que La Garde vous mande le dessein qu'il a de vous aller voir : j'ai bien envie de lui dire adieu pour ce voyage ; le mien, comme vous savez, est un peu différé ; il faut voir l'effet que fera dans notre pays la marche de six mille hommes commandés par deux Provençaux. Il est bien dur à M. de Lavardin d'avoir acheté une charge quatre cent mille francs pour obéir à M. de Forbin ; car encore M. de Chaulnes conserve l'ombre du commandement. Madame de Lavardin et M. d'Harouïs sont mes boussoles : ne soyez point en peine de moi, ma très-chère, ni de ma santé ; je me purgerai après le plein de la lune, et quand on aura des nouvelles d'Allemagne. Adieu, ma chère enfant, je vous aime si passionnément, que je ne pense pas qu'on puisse aller plus loin ; si quelqu'un souhaitoit mon amitié, il devroit être content que je l'aimasse seulement autant que j'aime votre portrait.

[1] *Voyez* une des notes de la lettre du 22 mai 1674.

LETTRE CDXII.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 6 août 1675.

J'aurois attendu patiemment la réponse que vous me devez, avant que de vous écrire, Madame, si je n'étois trop rempli des merveilles que je vois pour me taire: M. de Turenne mort, et huit maréchaux pour le remplacer; tout cela est surprenant. Pour le premier, je sais que vous en serez affligée, mais vous ne savez peut-être pas que je le suis pour le moins autant que vous, je ne dis pas seulement comme un bon François, je dis même en mon particulier.

Le premier président de Lamoignon se mit dans la tête de me faire ami de M. de Turenne, et il le trouva si bien disposé à cela, qu'il me manda de le remercier des sentiments qu'il lui avoit témoignés pour moi. J'écrivis donc à ce grand homme une lettre pleine de reconnoissance, d'estime et de louanges, enfin une lettre où sa gloire trouvoit son compte, cette gloire que vous savez qu'il aimoit tant. J'en reçus une réponse qui, dans sa manière courte et sèche, étoit peut-être une des plus honnêtes lettres

qu'il ait jamais écrites. Je perds donc un ami puissant qui m'auroit servi, ou, pour le moins, mon fils; j'en suis au désespoir.

Revenons maintenant au huit maréchaux : en 1668 on en fit trois[1], et ce nombre étonna tout le monde; en voici huit aujourd'hui qu'on vient de faire : je ne doute pas que la surprise publique ne soit extrême. Pour peu qu'on augmente, la première promotion qu'on en fera, ce seront véritablement des maréchaux *à la douzaine*. Ce grand nombre, et la condition que le premier commandera au second, et le second au troisième, et que ces messieurs ne roulent plus ensemble comme ils faisoient autrefois, rend cette dignité bien moins considérable qu'elle n'étoit. Si le roi m'a fait tort en me privant des honneurs que méritoient mes services, il m'a en quelque façon consolé en ne me donnant pas le bâton de maréchal de France, par le rabais où il l'a mis : je dis *en quelque façon consolé*, car, tel qu'il est, je le voudrois avoir, quand ce ne seroit que parce qu'il est toujours office de la couronne, et qu'il est une marque des bonnes graces du prince, qui sont d'ordinaire accompagnées ou suivies de quelque chose de solide dont j'ai encore plus besoin que d'honneurs. Dieu n'a pas voulu que cela fût, ou que cela fût

[1] *Voyez* une des notes de la lettre du 26 juillet 1668.

encore; je n'en murmure point, et, au contraire, je lui rends mille graces du repos d'esprit qu'il m'a donné sur cela, et de ce qu'il m'a fait le courage encore plus grand que mes malheurs.

LETTRE CDXIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. LE COMTE DE BUSSY.

A Paris, le 6 août 1675.

Je ne vous parle plus du départ de ma fille, quoique j'y pense toujours, et que je ne puisse jamais bien m'accoutumer à vivre sans elle; mais ce chagrin ne doit être que pour moi. Vous me demandez où je suis, comment je me porte, et à quoi je m'amuse. Je suis à Paris, je me porte bien, et je m'amuse à des bagatelles. Mais ce style est un peu laconique, je veux l'étendre. Je serois en Bretagne, où j'ai mille affaires, sans les mouvements de cette province qui la rendent peu sûre. Il y va six mille hommes commandés par M. de Forbin. La question est de savoir l'effet de cette punition. Je l'attends, et si le repentir prend à ces mutins, et qu'ils rentrent dans leur devoir, je reprendrai le fil de mon voyage, et j'y passerai une partie de l'hiver.

J'ai bien eu des vapeurs; et cette belle santé,

que vous avez vue si triomphante, a reçu quelques attaques dont je me suis trouvée humiliée, comme si j'avois reçu un affront.

Pour ma vie, vous la connoissez aussi. On la passe avec cinq ou six amies dont la société plaît, et à mille devoirs à quoi l'on est obligé, et ce n'est pas une petite affaire. Mais ce qui me fâche, c'est qu'en ne faisant rien les jours se passent, et notre pauvre vie est composée de ces jours, et l'on vieillit et l'on meurt. Je trouve cela bien mauvais. La vie est trop courte : à peine avons-nous passé la jeunesse, que nous nous trouvons dans la vieillesse. Je voudrois qu'on eût cent ans d'assurés, et le reste dans l'incertitude. Ne le voulez-vous pas aussi, mon cousin? Mais comment pourrions-nous faire? Ma nièce sera de mon avis, selon le bonheur ou le malheur qu'elle trouvera dans son mariage; elle nous en dira des nouvelles, ou elle ne nous en dira pas : quoi qu'il en soit, je sais bien qu'il n'y a point de douceur, de commodité, ni d'agrément que je ne lui souhaite dans ce changement de condition. J'en parle quelquefois avec ma nièce la religieuse; je la trouve très-agréable et d'une sorte d'esprit qui fait fort bien souvenir de vous. Selon moi, je ne puis la louer davantage.

Au reste, vous êtes un très-bon almanach : vous avez prévu en homme du métier tout ce

qui est arrivé du côté de l'Allemagne; mais vous n'avez pas vu la mort de M. de Turenne, ni ce coup de canon tiré au hasard, qui le prend seul entre dix ou douze. Pour moi, qui vois en tout la Providence, je vois ce canon chargé de toute éternité[1]; je vois que tout y conduit M. de Turenne, et je n'y trouve rien de funeste pour lui, en supposant sa conscience en bon état. Que lui faut-il? Il meurt au milieu de sa gloire. Sa réputation ne pouvoit plus augmenter; il jouissoit

[1] Madame de Sévigné n'étoit pas la dernière à faire remarquer la beauté de cette expression, qu'elle se plaisoit à répéter au milieu de ses amis; mais en faisant la part du destin plus grande que celle de la Providence, on aime à croire qu'elle ne s'apercevoit pas du sacrifice qu'elle faisoit au fatalisme, que certains philosophes envisagent comme la religion du globe, et dont l'exemple est si frappant dans ce passage de Lucrèce : *Primus in orbe fecit timor.* Au reste, le germe de la pensée de madame de Sévigné se trouve dans les ouvrages italiens de Venerio, noble Vénitien du seizième siècle : *Traités de l'Ame, de la Volonté, du Destin, de la Génération.* Toutefois, c'est au devoir qu'impose l'histoire qu'il faut attribuer la réunion de ces petits faits, et non à la malignité de la critique, qui ne sauroit atteindre cette lettre, ou plutôt ce chef-d'œuvre d'éloquence qui occupe une place éminente dans le domaine de la pensée; couvert de louanges, de couronnes, d'applaudissements universels, et enfin d'une preuve récente de l'admiration qu'il commande. *Turenne,* dit M. de Ségur, *Turenne naît pour la gloire de son nom et de son pays; la France le perd..... La plume de madame de Sévigné jette des fleurs immortelles sur sa cendre. Jamais on ne cessera de lire la lettre éloquente qui raconte sa mort, et qui parle si dignement de ce grand homme.* (*Les Femmes,* tome II, page 198.) *G. D. S. G.*

même en ce moment du plaisir de voir retirer les ennemis, et voyoit le fruit de sa conduite depuis trois mois. Quelquefois, à force de vivre, l'étoile pâlit. Il est plus sûr de couper dans le vif, principalement pour les héros, dont toutes les actions sont si observées. Si le comte d'Harcourt fût mort après la prise des îles Sainte-Marguerite, ou le secours de Casal, et le maréchal du Plessis-Praslin après la bataille de Rhetel, n'auroient-ils pas été plus glorieux[1]? M. de Turenne n'a point senti la mort; comptez-vous encore cela pour rien? Vous savez la douleur générale pour cette perte, et les huit maréchaux de France nouveaux. Le comte de Gramont, qui est en possession de dire toutes choses sans qu'on ose s'en fâcher, écrivit à Rochefort le lendemain:

[1] Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, qui força les lignes du général Leganès devant Casal, en 1640, et qui, la même année, reprit sur les Espagnols les îles Sainte-Marguerite; et le maréchal du Plessis-Praslin, qui battit Turenne à Rhetel en 1650, lorsque ce dernier cherchoit à pénétrer jusqu'au château de Vincennes, pour délivrer les princes. Ces deux capitaines jouèrent un singulier rôle pendant les combats anarchiques de la Fronde. Les pamphlets, les chansons du temps reprochent au comte d'Harcourt l'avilissante fonction de recors pour le cardinal Mazarin, lorsque ce ministre fit conduire les princes à la citadelle du Havre en 1693. On a élevé à la mémoire du comte d'Harcourt un monument allégorique dans l'église des Feuillants, rue Saint-Honoré. Il a été sauvé du pillage lorsque le monastère a été rasé. *G. D. S. G.*

MONSEIGNEUR,

La faveur l'a pu faire autant que le mérite.

Monseigneur, je suis

Votre très-humble serviteur,

Le comte DE GRAMONT[1].

Mon père est l'original de ce style; quand on fit maréchal de France M. de Schomberg, celui qui fut surintendant des finances, il lui écrivit:

MONSEIGNEUR,

« Qualité, barbe noire, familiarité. »

CHANTAL[2].

Vous entendez bien qu'il vouloit lui dire qu'il avoit été fait maréchal de France, parce qu'il avait de la qualité, la barbe noire comme Louis XIII, et qu'il avoit de la familiarité avec lui. Il étoit joli, mon père[3]!

Vaubrun a été tué à ce dernier combat, qui

[1] Cette lettre, fort laconique, de Gramont, est une répétition de l'anecdote déjà citée sous la date du 31 juillet précédent. M. de Monmerqué trouve à-propos de la ramener ici pour conserver le texte dans toute son intégrité, et nous suivons son exemple.

[2] Voyez le portrait du baron de Chantal, père de madame de Sévigné, dans la Notice historique de Cl.-Xav. Girault, pièces préliminaires, tome I; et Bussy-Rabutin, dans la généalogie manuscrite de sa maison. *G. D. S. G.*

[3] Charles Schomberg avoit été élevé comme menin de Louis XIII, et avoit épousé Marie de Hautefort, que le roi avoit aimée. *P. J. K.*

comble M. de Lorges de gloire; il en faut voir la fin. Nous sommes toujours transis de peur, jusqu'à ce que nous sachions si nos troupes ont repassé le Rhin. Alors, comme disent les soldats, nous serons pêle-mêle, la rivière entre deux. La pauvre *Madelonne* est dans son château de Provence. Quelle destinée! Providence! Providence! Adieu, mon cher Comte, adieu, ma très-chère nièce. Je fais mille amitiés à M. et à madame de Toulongeon : je l'aime fort, cette petite comtesse. Je ne fus pas un quart d'heure à Montelon, que nous étions comme si nous nous fussions connues toute notre vie ; c'est qu'elle a de la facilité dans l'esprit, et que nous n'avions point de temps à perdre. Mon fils est demeuré en Flandre; il n'ira point en Allemagne. J'ai pensé à vous mille fois depuis tout ceci; adieu.

LETTRE CDXIV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

[1] A Paris, mercredi 7 août 1675.

Quoi! je ne vous ai point parlé de Saint-Marcel, en vous parlant de Sainte-Geneviève! je ne sais pas où j'avois l'esprit. Saint-Marcel vint

[1] Grouvelle date cette lettre du 5 août.

prendre Sainte-Geneviève jusque chez elle ; sans cela on ne l'eût pas fait aller : c'étoient les orfévres qui portoient la châsse du saint ; il y avoit pour deux millions de pierreries, c'étoit la plus belle chose du monde. La sainte alloit après, portée par ses enfants, nu-pieds, avec une dévotion extrême : au sortir de Notre-Dame, le bon saint alla reconduire la bonne sainte jusqu'à un certain endroit marqué, où ils se séparent toujours ; mais savez-vous avec quelle violence ? il faut dix hommes de plus pour les porter, à cause de l'effort qu'ils font pour se rejoindre ; et si, par hasard, ils s'étoient approchés, puissance humaine, ni force humaine ne les pourroient séparer : demandez aux meilleurs bourgeois et au peuple ; mais on les empêche, et ils font seulement l'un à l'autre une douce inclination, et puis chacun s'en va chez soi [1]. A

[1] Voici un passage qui signale un usage dont la révolution nous sépare d'un siècle et plus, qu'on n'entendroit point sans être éclairci. Germain Brice en donne la clef : « La grande pro- « cession qui se fait à Notre-Dame, où la châsse de sainte Gene- « viève est portée avec celle de saint Marcel, est une des plus « édifiantes et des plus pompeuses qui se fassent à Paris ; ce qui « n'arrive que très-rarement, et dans des nécessités pressantes et « extraordinaires. Cette grande cérémonie eut lieu pour la der- « nière fois le jeudi 16 mai 1709. » La châsse de saint Marcel étoit autrefois exposée derrière le grand autel de l'église métropolitaine ; c'étoit un chef-d'œuvre en forme de petite église gothique, donné par le corps des orfévres de la capitale. Mais

quoi pouvais-je penser de ne vous point conter ces merveilles? Pour votre équipée du feu de saint Jean-Baptiste, je ne puis y penser sans que la sueur m'en monte au front. Quelle folie en l'état où vous étiez! quelle foule! quelle chambre! quel échafaud! Ma bonne, je vous prie de ne m'en plus parler.

Je vous ai mandé que je ne pars pas encore pour la Bretagne. Vous croyez bien que je n'oublierai point de vous marquer l'adresse de mon nouvel ami de la poste; il sera plus fidèle que du Bois, et nous aurons deux fois la semaine des nouvelles: je m'y trouve encore plus intéressée que vous: c'est ma vie partout; mais, aux Rochers, ce seroit mourir que de n'avoir point cette consolation. Je porterai des livres et de l'ouvrage; ces amusements ne vont que bien loin après le soin de notre commerce. Vos lettres seront étranges sur les nouvelles de l'armée, jusqu'à ce que vous ayez su la mort de M. de

ce qu'on a totalement perdu de la mémoire, c'est que les restes du saint qu'elle contenoit avoient été pris d'autorité par Eudes de Sully, aux chanoines du chapitre de saint Marcel, dans une cérémonie semblable à celle dont parle madame de Sévigné, et que depuis ce rapt de l'évêque de Paris, sous le règne de Philippe-Auguste, l'église collégiale de Saint-Marcel réclamoit sa relique; qu'on redoutoit des risques pendant la fameuse procession, qui, avec le temps, se sont tournés en menaces obligées et sans suites fâcheuses. *G. D. S. G.*

Turenne : tout est confondu ; il n'y a plus ni Flandre, ni Allemagne, ni petit-frère que l'on puisse espérer. Nous verrons dans quelques jours comme tout se rangera, et le train que prendra notre province, et M. de Forbin, avec sa petite armée. Je vous conseille d'écrire à notre bon cardinal sur cette grande mort ; il en sera touché : on disoit l'autre jour, en bon lieu, que l'on ne connoissoit que deux hommes au-dessus des autres hommes, lui et M. de Turenne : le voilà donc seul dans ce point d'élévation. Quand vous aurez écrit cette première lettre, croyez-moi, ne vous contraignez point ; s'il vous vient quelque folie au bout de votre plume, il en est charmé aussi bien que du sérieux : le fonds de religion n'empêche point encore ces petites *chamarrures*. Il laisse toujours aller les épigrammes à notre gros abbé (*de Pontcarré*).

Voilà votre madame de Schomberg maréchale ; elle est fort louable de passer sa vie en Languedoc, pour être plus près de Catalogne [1] ; peut-être que sa santé contribue à ce séjour. Ce seroit un joli voyage à M. de Grignan et à La Garde, de l'aller voir aux Eaux. Tout ceci fera sans doute changer de place à son mari.

[1] M. de Schomberg étoit de la promotion des huit maréchaux de France créés le 30 juillet précédent ; il commandoit alors en Catalogne. *D. P.*

Le chevalier de Buous est bien content de moi : je suis sa résidente chez M. de Pomponne. Guilleragues a fait des merveilles dans sa gazette ; mais je trouve les dernières louanges un peu embarrassées [1] : j'aimerois mieux un style plus naturel et moins recherché. Mon fils me mande que la désolation de son armée lui fait comprendre l'excès de celle d'Allemagne ; qu'ils sont pourtant heureux qu'on leur laisse M. de Luxembourg, en leur ôtant M. le prince. La pauvre madame de Vaubrun est entièrement désespérée de la mort de son mari [2]. M. d'Harouïs pleuroit hier à chaudes larmes, et pour sa douleur particulière, et pour celle de cette pauvre femme. Les nouvelles d'Allemagne font toute notre attention. Je vis l'autre jour à la messe le comte de Fiesque et d'autres qui assurément n'y ont point bonne grace. Je trouvai heureuses celles

[1] Il s'agissoit d'un éloge de M. de Turenne, qui fut mis dans la *Gazette de France*, à l'occasion de sa mort. Guilleragues avoit la direction de la gazette, qui avoit commencé à paroître en 1631. *D. P.*

[2] La marquise de Vaubrun, dans sa douleur, a érigé à la mémoire de son mari un tombeau dans le château de Seran, en Anjou. Ce monument en marbre, du ciseau d'Antoine Coysevox, célèbre statuaire, étoit orné d'un beau bas-relief représentant le combat d'Altenheim, où fut tué Nicolas Bautru, marquis de Vaubrun, deux jours avant la mort de Turenne. Son épouse étoit sa nièce, et Bautru de son nom. *G. D. S. G.*

qui n'avoient leurs enfants, ni aux Minimes, ni en Allemagne, j'ai voulu dire moi, qui sais mon fils à son devoir, sans aucun péril présentement.

L'autre jour M. le dauphin tiroit au blanc; il tira fort loin du but: M. de Montausier se moqua de lui, et dit tout de suite au marquis de Créqui, qui est fort adroit, de tirer; et à M. le dauphin: Voyez comme celui-ci tire droit; le petit pendard tire un pied plus loin que M. le dauphin. Ah! petit corrompu, s'écria M. de Montausier, il faudroit vous étrangler. M. de Grignan se souviendra bien de ce petit courtisan; il nous en a conté des choses pareilles.

Vous devriez lire les Croisades; vous y verriez un Aimar de Monteil, et un Castellane [1], afin de choisir: ce sont des héros. On veut relire le Tasse quand on a lu ce livre-là. J'ai vu enfin M. de Péruis; il me paroît passionné pour M. de Grignan et pour vous; je le trouve honnête homme, il me semble doux et sincère. Nous avons causé une heure de toute la Provence, où je me trouve encore fort savante. Il est ravi de

[1] Blanche Adhémar de Monteil épousa Gaspard de Castellane en 1498. Leur fils, Gaspard de Castellane, fut héritier de Louis Adhémar de Monteil, comte de Grignan, son oncle, lequel, étant mort sans postérité, le substitua aux nom et armes d'Adhémar; en sorte que les Adhémar de Monteil, comtes de Grignan, qui ont subsisté depuis, et qui sont éteints aujourd'hui, étoient de la maison de Castellane. *D. P.* (*Voyez* cette famille, dans l'*Histoire générale du Languedoc*, par D. Vaissette.) *G. D. S. G.*

votre portrait; je voudrois que le mien fût un peu moins rustaud; il ne me paroît point propre à être regardé agréablement, ni tendrement. La bonne d'Heudicourt est ravie d'une lettre que vous lui avez écrite; elle peut vous mander de fort bonnes choses et très-particulières : ce commerce vous divertira extrêmement. J'ai fait conter à Péruis comme il vous a trouvée, à quelle heure, à quel lieu; je vous ai bien reconnue dans votre lit comme une paresseuse : il dit que vous êtes belle, et blanche, et grasse : je n'ai osé le questionner davantage; il n'y a point de conversation au monde que je puisse préférer à celle d'un homme qui vient de Grignan, et qui me parle de toutes ces choses : je ne pouvois le quitter.

Je gronderai bien Corbinelli de ne pas vous écrire; quelle sottise! que peut-il faire de mieux? hélas! je viens d'apprendre que ce pauvre garçon a pensé mourir : il a eu des maux de tête à perdre la raison, et la fièvre en même temps. Il a mis son nom au bas d'une lettre, et a fait écrire qu'on me vienne dire qu'il n'est pas mort, mais qu'il a été à l'extrémité, et que j'ai pensé perdre l'homme du monde qui m'est le plus dévoué; je voudrois qu'il ne fût pas si bien justifié auprès de vous : écrivez-lui une petite amitié pour l'amour de moi; c'est un garçon que j'aime, et qui m'a persuadée de son amitié.

J'ai été à Versailles; je ne sais si je ne vous l'ai point mandé : j'allai avec d'Hacqueville tête à tête: nous partîmes à trois heures; nous arrivâmes droit chez M. de Louvois, que nous trouvâmes; ce bonheur me parut comme de donner droit dans le treize *d'un trou-madame :* je lui parlai pour mon fils; il ne peut avoir ce régiment, parce que celui qui l'avoit n'est point mort. Ce ministre me dit mille choses honnêtes et très-obligeantes; je lui dis l'ennui que nous avions dans notre guidonnage : enfin tout alla bien, nous remontâmes en calèche, et nous étions à neuf heures à Paris. J'ai retourné depuis à Versailles avec madame de Verneuil, pour faire ce qui s'appelle sa cour. M. de Condom n'est point encore consolé de M. de Turenne. Le cardinal de Bouillon n'est pas connoissable; il jeta les yeux sur moi, et, craignant de pleurer, il se détourna : j'en fis autant de mon côté, car je me sentis fort attendrie. Toutes les dames de la reine sont précisément celles qui font la compagnie de madame de Montespan : on y joue tour-à-tour, on y mange; il y a des concerts tous les soirs; rien n'est caché, rien n'est secret; les promenades en triomphe : cet air déplairoit encore plus à une femme qui seroit un peu jalouse; mais tout le monde est content. Nous fûmes à Clagny : que vous dirai-je! c'est le palais

d'Armide;[1] le bâtiment s'élève à vue d'œil; les jardins sont faits : vous connoissez la manière de Le Nôtre[2]; il a laissé un petit bois sombre qui fait fort bien; il y a un bois entier d'orangers dans de grandes caisses; on s'y promène; ce sont des allées où l'on est à l'ombre; et, pour cacher les caisses, il y a, des deux côtés, des palissades à hauteur d'appui, toutes fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins, d'œillets : c'est assurément la plus belle, la plus surprenante et la plus enchantée nouveauté qui se puisse imaginer : on aime fort ce bois. Hier au soir je vis La Garde, qui m'apprit qu'un homme revenu de l'armée avoit dit au roi tout naïvement des biens infinis du chevalier de Grignan et de son régiment; il se porte très-bien jusqu'ici. Dieu le conserve!

Je veux vous faire voir un petit dessous de cartes qui vous surprendra : c'est que cette belle

[1] Clagny étoit un fief d'origine à la famille Alissi, famille qui a donné naissance à Pierre Lescot, fameux artiste du dix-septième siècle. Louis XIV le donna à madame de Montespan, et y fit bâtir à ses frais un château cité dans l'histoire comme une des plus régulières productions de l'architecture françoise et un des chefs-d'œuvre de Jules Hardouin-Mansard. Ce bel édifice n'existe plus que dans un livre intitulé : *Les plans, profils et élévations du château de Clagny*, etc., *mis en lumière par M. Michel-Hardouin, contrôleur des bâtimens de S. M.*, etc., *qui les a gravés lui-même.*

G. D. S. G.

[2] Célèbre architecte-jardinier du roi.

amitié de *Quantova* et de son amie qui voyage[1] est une véritable aversion depuis près de deux ans ; c'est une aigreur, c'est une antipathie ; c'est du blanc, c'est du noir : vous demandez d'où vient cela ? c'est que l'amie est d'un orgueil qui la rend révoltée contre les ordres de *Quanto* : elle n'aime pas à obéir ; elle veut bien être au père, mais non pas à la mère ; elle fait le voyage à cause de lui, et point du tout pour l'amour d'elle ; elle rend compte à l'un, et point à l'autre : on gronde l'ami d'avoir trop d'amitié pour cette glorieuse ; mais on ne croit pas que cela dure, à moins que l'aversion ne se change, ou que le bon succès d'un voyage ne fît changer ces cœurs. Ce secret roule sous terre depuis plus de six mois ; il se répand un peu, et je crois que vous en serez surprise ; les amis de l'amie en sont assez affligés, et l'on croit qu'il y en a deux qui ont senti cet hiver le contre-coup de ces mésintelligences. N'admirez-vous point comme on raisonne quelquefois, et que l'on ne comprend point les choses ? C'est quand je dis qu'il y a un fil de manqué ; et l'on voit clair quand on voit

[1] Le chiffre désigne madame de Montespan, et son amie est la veuve Scarron (madame de Maintenon), qui se rendoit *incognito* avec le petit duc du Maine près d'un charlatan alors en réputation à Anvers. Le jeune prince boitoit un peu, et le charlatan le renvoya plus boiteux qu'il n'étoit venu. Grouvelle n'a point négligé cette remarque. *G. D. S. G.*

le dessous des cartes, c'est la plus jolie chose du monde. Il y a une *grande femme* qui pourroit bien vous en mander si elle vouloit, et vous dire à quel point la perte du héros a été promptement oubliée dans cette *maison*[1] : c'a été une chose scandaleuse. Savez-vous bien qu'il nous faudroit quelque manière de chiffre? Je m'en vais faire réponse à votre lettre du dernier juillet.

Ma fille, votre commerce est divin; ce sont des conversations que nos lettres; je vous parle, et vous me répondez; j'admire votre soin et votre exactitude; mais, ma très-chère, ne vous en faites point une loi; car si cela vous fait la moindre incommodité et le moindre mal de tête, croyez alors que c'est me plaire que de vous soulager; et, sans vouloir exagérer, votre intérêt, votre plaisir, votre santé, le soulagement de quelque chose qui vous peine, tout cela est mis au premier rang de ce qui me tient

[1] Grouvelle, à qui l'on peut souvent accorder la finesse des aperçus, croit que *la grande femme* est madame d'Heudicourt, et *la maison*, la cour, où on sembloit avoir oublié Turenne. On n'ignore pas que Louvois haïssoit le héros, et que le roi parut souvent embarrassé des droits qu'il avoit à sa reconnoissance. Il paroît évident que cette faute du monarque, d'ailleurs si absolu, étoit une suite de sa foiblesse pour un ministre dont il n'osoit approfondir la dureté de cœur, qui entretenoit autour du trône tant d'inimitiés sourdes. *G. D. S. G.*

le plus au cœur; il faut me croire; le dessous des cartes va encore au-delà.

Je m'en vais commencer par ma santé, n'en soyez point en peine; je vois très-souvent M. de Lorme chez madame de Montmor[1], qu'il ressuscite : il a fort approuvé ma saignée de pied, et m'a empêchée jusqu'ici de me purger, trouvant que je suis hors d'affaire, et que je n'aurai plus de ces vapeurs de l'année passée; c'étoient les adieux de ce qu'il croit parti; si peu de mal étoit digne de mon bon tempérament : il me fera prendre de sa poudre avant que je parte, mais ce sera plus par civilité pour lui que par besoin; si vous l'entendiez parler, vous seriez rassurée sur mon chapitre pour le reste de vos jours et des miens. Fiez-vous donc à lui, ma chère enfant, et ôtez cette inquiétude des effets de votre tendresse; il vous en reste assez. Pour la proposition d'aller à Grignan, au lieu d'aller en Bretagne, elle m'avoit déjà passé par la tête, et quand je veux rêver agréablement, c'est la première chose qui se présente à moi que ces jolis châteaux : en reculant un peu celui-ci, il ne sera plus en Espagne; et le tour

[1] Veuve de Henri-Louis Hubert, seigneur de Montmor, membre de l'académie françoise, éditeur des œuvres de Gassendi, son ami. C'est de cet excellent homme que Huet, dans ses Mémoires latins, dit qu'il étoit *vir omnis doctrinæ, et sublimioris et humanioris amantissimus. G. D. S. G.*

que vous me proposez est si joli et si faisable, que je m'en vais emporter cette idée en Bretagne, pour me soutenir la vie dans mes bois; mais pour cette année, mon enfant, l'abbé crie de la proposition en l'air. J'ai d'autres affaires que celle de madame d'Acigné, j'ai le bon abbé que je n'aurai pas toujours, j'ai mon fils qui seroit bien étonné de me trouver à Lambesc à son retour : je voudrois bien le marier; mais soyez assurée que le désir et l'espérance de vous revoir ne me quittent jamais, et soutiennent toute ma santé et le reste de joie que j'ai encore dans l'esprit; il faut donc *sáler*[1] toutes nos propositions.

J'attends avec impatience des lettres du chevalier de Grignan; nous voudrions en avoir à toute heure, car, jusqu'à ce que notre armée ait repassé le Rhin, nous serons toujours en peine. Voilà la relation du combat, où M. de Lorges[2] a fait voir qu'il étoit neveu de son oncle : Dieu veuille que ces prospérités continuent, ce seroit l'ombre de M. de Turenne qui seroit encore dans cette armée.

Le comte du Lude est ici; il est duc : on n'a

[1] Licence puisée du mot italien *serbare ;* pour conserver, tenir en réserve. *G. D. S. G.*

[2] Gui-Alphonse de Durfort, comte de Lorges, depuis duc et maréchal de France, étoit fils d'Elisabeth de La Tour-de-Bouillon, sœur de M. de Turenne. *D. P.*

pas seulement imaginé de trouver mauvais son retour; mais je vous avoue qu'il y a ici de petits messieurs à la messe à qui l'on voudroit bien donner *d'une vessie de cochon par le nez.* Si nous eussions pu troquer notre guidon contre le régiment (*de Champagne*), à la bonne heure; mais Montgaillard n'est point mort, et il lui faut de l'argent; c'est ce que me dit M. de Louvois, et que j'étois trop habile femme pour acheter un régiment, ne pouvant me défaire de la charge.

Madame de Saint-Valeri sera marquée; j'ai si bien fait que son joli nez en sera gâté [1]. Madame de Monaco est toujours malade; je ne vois plus où aboutira cette maladie : que vous m'êtes obligée! Je suis comme vous, je fais grace à l'esprit en faveur des sentiments. Je me dédis, au reste, de madame de Langeron : elle est plus affligée que jamais; elle est comme une ombre autour de madame la duchesse, mais elle ne parle plus; ce n'est plus une femme qui entende ni qui réponde : *Sortez, ombres, sortez;* elle pleure sans cesse, et s'est fait une écorchure aux yeux qui la rend méconnaissable : je reprends ce que je vous en avois dit. M. le duc [2] est ici pour un jour il ira rejoindre M. le prince, qui va doucement avec quatre ou cinq mille hommes : il a pris ce

[1] *Voyez* la lettre du 12 août suivant.

[2] Henri-Jules de Bourbon-Condé. *D. P.*

temps pour voir le roi et madame la duchesse. Madame de Langeron pensa hier mourir en le revoyant. Je suis comme vous. Je ne comprends pas bien l'amour de profession; l'été, il n'y a qu'à l'Opéra où Mars et Vénus s'accordent si bien ensemble. Voilà les premiers actes de l'opéra : quand vous en voudrez davantage, demandez-les à M. de Boissy [1]; c'est le plus joli garçon du monde, et qui, pour toute récompense, ne veut que l'honneur d'être nommé dans cette lettre. J'en reçois une de Corbinelli : il est guéri; il a été très-mal. Ils iront à Grignan, j'en suis fort aise; vous parlerez de moi, et vous aurez une bonne compagnie. Adieu, ma très-chère et très-aimable, je crois que vous m'aimez; c'est assurément le dessous de vos cartes, comme la véritable tendresse que j'ai pour vous est le dessous des miennes. Le sermon que vous me fîtes la veille de votre départ ne peut jamais sortir de ma mémoire; mais, comme je ne puis ramener cet endroit sans commencer par vous voir entrer dans ma chambre, et que je n'ai plus cette joie ni cette espérance prochaine, il m'en coûte toujours des larmes, et, quand je médite sur toute cette soirée, le souvenir m'en est d'une

[2] Louis-Urbain Lefèvre-de-Caumartin, mort sous-doyen du conseil d'état, le 2 décembre 1720. Il portoit, du vivant de son père, le nom de la terre de Boissy en Brie. *M.*

amertume que je ne puis encore soutenir. Tout ce que nous fîmes les derniers jours, tous les lieux où nous fûmes, toute la douleur dont j'étois pénétrée avec une bonne contenance, de peur d'attirer vos sermons, tout cela m'arrache encore le cœur : je repasse tous les temps; nous étions comme à cette heure à Livry, et ainsi de toutes les saisons. L'amitié que j'ai pour vous porte bien des peines et des amertumes avec elle : une absence continuelle avec la tendresse que j'ai pour vous, ne composent pas une paix bien profonde à un cœur aussi dénué de philosophie que le mien; il faut passer sur cet endroit sans y séjourner. Vous me voyez, ma bonne, et je vois que vous vous moquez de moi. Ne croyez point que j'offense ce que j'aime par négliger ma santé, j'en ai un véritable soin pour l'amour de vous, et c'étoit pour vous plaire que j'allois voir M. de Lorme; je trouvai madame de Frontenac et la *Divine*[1], et la Bertillac qui y loge, et qui est comme une potée de souris. Cette maison n'est pas ennuyeuse; mais ma lettre, qu'en dites-vous? J'aime à vous parler quasi tous les jours; puisque cela ne vous déplaît pas, et que cela me fait plaisir, quel mal y auroit-il? Adieu encore, ma très-chère enfant, croyez-moi bien

[1] Mademoiselle d'Outrelaise. (*Note de l'édition de* 1734.)

véritablement et uniquement à vous. J'embrasse M. de Grignan, c'est à lui que j'envoie l'opéra.

FIN DU TOME TROISIÈME.

